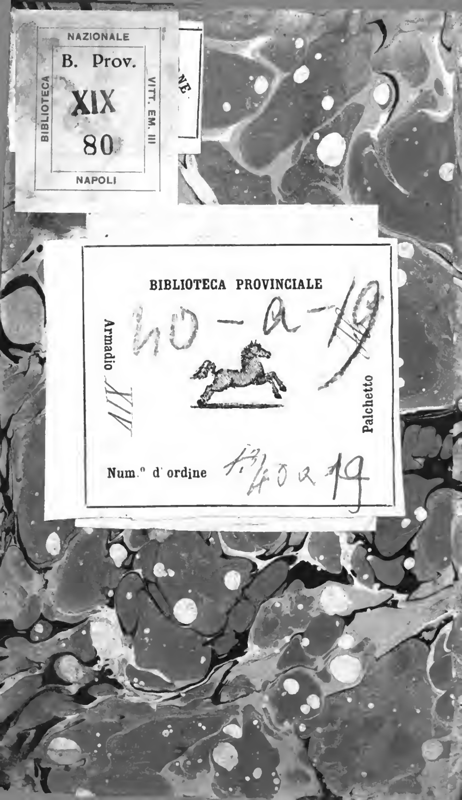
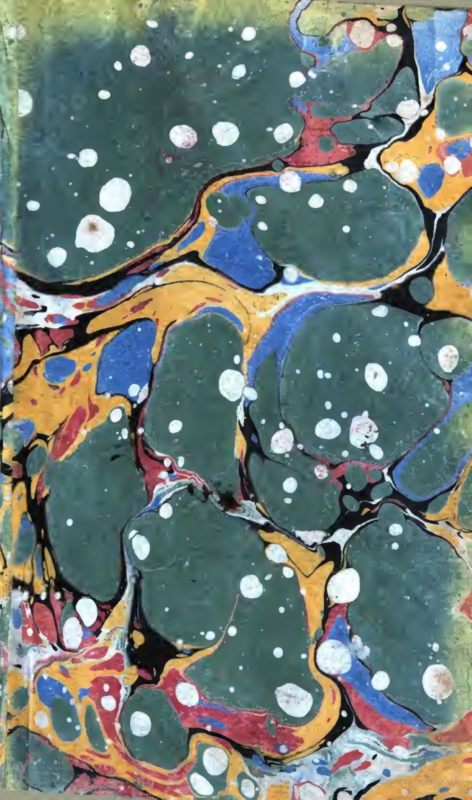



NAZIONALE
B. Prov.
XIX
80
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
40 - a - 19
Armadio XIV
Palchetto
Num.° d' ordine





Cook dans l'Isle de Tanna.

COLLECTION

DE

TOUS LES VOYAGES

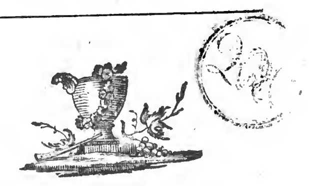
FAITS AUTOUR DU MONDE

Par les différentes Nations de l'Europe;

Rédigée par M. BERENGER.

Avec figures.

TOME IX.

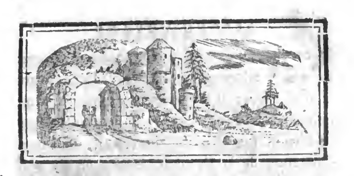


A PARIS,

Chez POINÇOT, rue de la Harpe, N°. 135.

M. DCC. LXXXIX.





COLLECTION DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

SUITE DU SECOND VOYAGE DE JAQUES COOK.

LA Terre des Etats a dix lieues de long, sur trois à quatre lieues de large; la côte est de roche & dentelée: elle présente une surface de collines escarpées & très-hautes, sur-tout vers

le couchant : excepté à leur ſommet par-tout la terre y eſt couverte d'arbres, d'arbriſſeaux & d'herbages ; il n'y avait alors que peu ou point de neige ; les courans ſont rapides dans le détroit. Les isles du Nouvel-An, ſont très-différentes de la Terre des Etats ; on n'y voit point d'arbres, des touffes de glayeuls, des gramens, une eſpece de bruyere, du celeri, du cochléaria, telles ſont les plantes qu'on y remarque ; nous avons parlé des animaux qu'on y trouve ; on peut y ajouter des mouettes, des hirondelles, des poules du port Egmont, des pies de mer, des briſeurs d'os, des aigles, ou des faucons, des vautours à tête chauve, des grives & quelques petits oiſeaux. Tous ces animaux y vivent en paix : les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte, les ours habitent l'intérieur, les nigauds s'établiſſent ſur les rocs les plus élevés, les pingoins dans les lieux où ils peuvent communiquer avec la mer, les autres dans les lieux les plus retirés. Tous ſe mêlent & marchent enſemble ſans jamais ſe faire de mal : l'aigle & le vautour s'aſſaient ſur les mêmes mondrains que les nigauds ſans leur nuire, ſans les inquiéter ; les cadavres ſuffiſent à leurs beſoins.

Nous voyions encore la terre quand des raſ-

fales tomberent fur nous avec tant d'impétuofité que notre mât de perroquet & les voiles en furent emportées. Je défirais m'affurer de l'exiftence d'une côte étendue où l'on place le golfe de St. Sébaftien; mais parvenus au parage qu'on lui affigne, nous ne découvrîmes rien : le capitaine Furneaux avait traverfé auffi les mêmes latitudes, & ne vit point la terre. Je cherchai celle qui fut découverte par La Roche en 1675, & par Mr. Guyot en 1756. Le 14 Janvier, à 9 heures du matin, nous crûmes voir une isle de glace; à midi elle nous fembla une terre; enfin, il fut démontré qu'elle en était une; mais couverte de neige: il femble que ce foit la même isle dont M. Guyot avait vu la partie du nord, & qu'il nomma *Isle St. Pierre.* Une tempête ne nous permit pas d'y aborder encore, & nous la fit perdre de vue; mais nous l'eûmes bientôt retrouvée: l'isle que nous vîmes d'abord n'était pas la grande Isle qu'elle bordait à l'orient, c'était un rocher élevé, peu étendu, près duquel font des islots de roche: nous la nommâmes *Willis*, du nom de celui qui la vit le premier: entr'elle & la terre eft une autre isle que je nommai *Isle Bird*, ou isle de l'Oifeau, parce qu'elle était couverte d'oifeaux; elle eft moins élevée que celle de

Willis, mais elle eſt plus étendue. Je paſſai entr'elles pour viſiter la côte nord de la grande isle : la groſſe houle qui venait du midi annonçait qu'il n'y avait point de terre dans cette direction. La côte que j'y apperçus formait pluſieurs baies ou goulets, & nous y vîmes d'énormes maſſes de neige ou de glace dans le fond. Nous ſuivîmes le rivage ſeptentrional juſqu'à ce qu'y voyant l'apparence d'un goulet, je voulus l'aller viſiter dans la chaloupe. Il s'étend au ſud-oueſt l'eſpace de cinq lieues, il en a moins d'une de large ; je vis qu'on y était à l'abri des vents, & je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des grèves ſablonneuſes qui la bordent, & encore, près d'une isle baſſe & plate qui eſt vers le fond qui ſe terminait, ainſi que deux autres endroits ſur les côtés, en rochers de glaces perpendiculaires d'une hauteur conſidérable ; il s'en détachait continuellement des morceaux ; pendant que nous étions dans la baie, une maſſe énorme tomba & fit un bruit pareil à celui du canon : l'intérieur du pays, n'était ni moins ſauvage, ni moins affreux : les rochers cachaient leur cîme dans les nues, & les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle ; on n'y voit pas un arbre, pas un

arbrisseau ; un gramen grossier ou glayeul, la pimprenelle des bois & une plante semblable à la mousse qui sortait des rochers, en étaient les seuls végétaux. Les rochers sont d'une ardoise d'un gris bleuâtre, disposés en couches horizontales ; les veaux, les ours marins y sont en assez grand nombre, & la côte fourmillait de leurs petits ; tous étaient plus farouches que ceux des isles du Nouvel-An. Nous y vîmes des animaux semblables à ceux que décrit le voyage du Lord Anson & auxquels il donne le nom de lions marins, quoiqu'ils n'aient point de criniere, & qu'ils soient de couleur grise, avec une crête sur la tête : celui que nous examinâmes avait 13 pieds de long : diverses troupes de pingoins voltigeaient sur la terre, & il en était dont la longueur était de trois pieds trois pouces ; ils étaient très-gras, très-stupides & se trouvent dans les isles Falkland ; on y voit aussi des mouettes, des albatrosses, des poules du Port-Egmont, des hirondelles, des nigauds, des plongeons, ainsi que le nouvel oiseau blanc & le petit oiseau qu'on nomme oiseau jaune au cap de Bonne-Espérance ; on y vit quelques petites alouettes, mais aucun quadrupède ; on crut y voir de la fiente de renard, ou de quelque animal

ſemblable. Je diſtribuai ma chaſſe à l'équipage à mon retour ; car quoique nous ne manquaſſions pas de proviſions, les ſalées nous avaient inſpiré le plus grand dégoût. Je nommai ce lieu, *Baie de Poſſeſſion :* plus au couchant eſt la *Baie des Isles.* Du côté oppoſé on en voit une autre qu'on nomma *Baie Cumberland*, puis celle de *Sandwich :* l'aſpect de la terre eſt le même par-tout ; les montagnes ſont très-élevées au midi & ſe partagent en une quantité innombrable de pointes ou flèches pareilles aux flammes d'un grand feu. Nous tournâmes cette grande isle ; nous donnâmes des noms aux parties les plus remarquables : une isle ſur la côte méridionale reçut le nom de *Pickerſgill ;* plus à l'orient ſont un islot & des rochers : le premier fut nommé *Isle des Tonneliers ;* les ſeconds *Rochers de Clerke.* La grande isle reçut le nom de *Nouvelle-Géorgie* : elle a 70 lieues de tour, 31 de long, 10 de large ; ſes flancs, ſes ſommets, ſes vallées ſont chargés d'énormes maſſes de glace & de neige : elle eſt remplie de baies & de havres ; nous n'y vîmes pas un courant d'eau douce ; au ſud la glace paraît ne fondre jamais. Nous nous en éloignâmes le 20 Janvier : une tempête, des brumes épaiſſes, le calme, ſe ſuccéderent

tour à tour ; & quand ils eurent fait place à un tems clair, à un vent léger, nous cinglâmes au nord, puis à l'oueſt, & la brume revint : dans un intervalle de tems clair, nous vîmes trois ou quatre islots de roche ; bientôt nous fûmes aſſurés que c'étaient des isles où nichaient des multitudes d'oiſeaux : la brume vint nous couvrir encore : les nigauds ſeuls nous annonçaient le voiſinage de la terre & nous avertiſſaient de jeter la ſonde ; nous étions environnés de rochers que nous ne voyions qu'à la dérobée ; nous vinmes à bout d'en ſortir : c'étaient ceux que nous avons nommés plus haut, Rochers de Clerke.

La Nouvelle-Géorgie paraît inhabitable ; elle eſt ſans bois ; les étés y ſont très-froids & les hivers doivent y être inſupportables : elle ne peut offrir d'objet d'utilité que dans ſes veaux marins, & les divers oiſeaux aquatiques qui l'habitent.

Nous cinglâmes vers l'orient, & un peu vers le midi ; le tems était preſque toujours couvert ; nous étions par le 60e degré de latitude méridionale, & nous comptions trouver bientôt la glace : cependant, nous ne la voyions point encore ; une houle creuſe qui venait du couchant, nous perſuadait qu'il n'y

avait point de terre de ce côté; je ne croyais pas qu'il y eut plus de probabilité de trouver la terre plus au ſud qu'à l'orient ni près du cap de Circonciſion; & mes recherches ſuffiſaient pour prouver que la côte qu'on remarque entre l'Amérique & l'Afrique dans la carte de l'Océan, de Mr. Dalrimple, n'exiſte pas.

Nous vîmes bientôt des isles de glace, des pingoins & des peterels de neige, d'autres oiſeaux, des baleines, mais ſans trouver de fond: en cinglant à l'eſt, ces glaces devinrent plus nombreuſes & plus étendues; elles me firent prendre une route contraire: leur ſurface était plate & unie, leur hauteur était la même, leur étendue différente: quelques-unes avaient une lieue de tour. Il fallait veiller ſans ceſſe pour ne pas ſe briſer contr'elles, & l'équipage était épuiſé; les rhumatiſmes & les rhumes attaquaient les matelots, ils avaient des défaillances. En retournant vers le nord, l'eſpérance rendit les maux plus ſupportables; on crut n'avoir plus d'obſtacles à craindre; nous y rencontrâmes encore des glaces; ce qui allongeait notre route par les détours qu'il fallait faire pour les éviter: le tems était toujours brumeux, mais il ne nous empêcha pas de voir la plus grande isle que nous euſſions

vue encore dans notre voyage : le tems s'éclaircit le 31 Janvier, & nous vîmes terre à une lieue de nous; c'était trois islots de roche, très-hauts, noirs, caverneux, escarpés; habités par des troupes de nigauds & battus par des houles terribles : le plus extérieur se terminait en un pic élevé haut de deux milles: on lui donna le nom de *Freeze-Land*, du nom de celui qui le découvrit. Derriere se montrait une côte élevée dont les sommets couverts de neige s'élevaient au-dessus des nuages; je la nommai *Cap Bristol :* plus au midi était une autre terre très-haute que je nommai *Thulé Australe*, parce qu'elle est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte; sa latitude était de 59 degrés 13 minutes 30 secondes: sa surface était couverte de neige: entr'elle & le cap Bristol on crut voir une terre qui peut-être, liait l'une des terres à l'autre, & je la nommai *Baie Forster:* Le sommet des hautes montagnes était enveloppé de brouillards, leurs flancs l'étaient d'une neige qui se prolongeait jusqu'au bord de l'eau, & sans les cavernes noires que nous appercevions, on aurait pu croire que nous ne voyions qu'une isle de glace. Nous cinglâmes au nord autant que nous le permirent des instans de

calme qui nous laiſſaient expoſés à une houle très-groſſe, près de la côte la plus affreuſe du monde. Nous découvrîmes bientôt après une autre terre; c'était un promontoire que je nommai *Cap Montaigu*: la terre ſe montrait d'eſpace en eſpace entre celle que nous avions quittée & celle que nous découvrions; ce qui nous fit penſer qu'elles ne formaient qu'une même côte; mais je ne pus m'en aſſurer mieux; des ports remplis de glace, des rocs qui ſe faiſaient à peine appercevoir, & près deſquels on ne trouvait point de mouillage, des isles de glaces flottantes autour de nous, ne me permettaient pas d'en approcher. Plus au nord, nous revîmes encore la terre derriere laquelle on en voyait une plus élevée. Tout nous y offrait des rochers empilés les uns ſur les autres & couverts d'une croute de neige: une ſolitude affreuſe y régnait; quelques cantons paraiſſaient revêtus d'un gazon vert; je ſuppoſai que cette terre était une isle, quoique je n'aie pu m'en aſſurer; je la nommai *Isle Saunders.* Deux autres isles que nous vîmes plus au nord, reçurent le nom d'*Isles de la Chandeleur*, parce qu'elles furent découvertes ce jour là: peu étendues, très-élevées, elles ſont couvertes de neige: des isles de glace ſe

montrerent au-delà encore. Un banc de poiſſon nous allarma beaucoup : on crut que c'était un radeau de glace ou un bas-fond : l'examen nous raſſura : les pingoins, les baleines nous environnaient, & quand les premiers nous abandonnerent, nous en conclûmes que nous avions laiſſé derriere nous l'extrêmité ſeptentrionale de la terre que nous avions découverte. Un vent du couchant me permit de revenir ſur le parallèle de celles que nous avions apperçue ; & je m'aſſurai que celle que j'ai nommée *Terre de Sandwich*, était un groupe d'isles, ou une pointe du continent où ſe formait la multitude des glaces répandues dans cette partie de l'Océan ; quoiqu'on n'ait pas prouvé que ces glaces ne puiſſent exiſter ſans continent où elles ſe forment. Si ce continent exiſte, il doit être en-dedans du cercle polaire où la mer eſt ſi remplie de glaces qu'il en eſt inabordable, & ne ſera jamais viſité de plus près que je n'ai oſé le faire ; il eſt condamné à ne jamais ſentir la douce chaleur du ſoleil & à reſter enſeveli ſous les glaces.

Je quittai alors ces latitudes voiſines du pôle, & je revins chercher le cap de la Circonciſion que Bouvet avait découvert ; la neige tomba ſi abondamment que le bâtiment n'en

aurait pas pu ſoutenir le poids ſi je ne l'en euſſe débarraſſé en jettant le vaiſſeau dans le milieu du vent : ce tems brumeux, neigeux, déſagréable, ne nous laiſſa que des intervalles courts : nous dépaſſâmes pluſieurs iſles de glace, & courûmes enſuite vers le levant, ſans ceſſer d'en avoir en vue. Nous commencions à déſirer la fin de notre voyage & nous en avions plus d'une raiſon. Parmi elles était la conſommation entiere de nos ſoixante grands tonneaux de *ſauer-kraut* ; tout le monde en ſentait la privation : nous éprouvions quelquefois des froids très-vifs, & cependant nous étions dans le milieu de l'été de ces climats. Nous cinglâmes au nord-eſt, & il nous paraiſſait que notre route était la plus ſûre pour découvrir le cap de la Circonciſion ; cependant nous n'eûmes que des apparences de terre qui ſe diſſipaient avec la brume ; tout a ſemblé nous convaincre que cette terre n'avait été qu'une iſle de glace qui avait trompé l'œil du navigateur.

Nous rentrions dans la route que nous avions tenue en partant du cap de Bonne-Eſpérance, & il était inutile de la ſuivre encore ; mais nous-mêmes avions cru voir une terre un peu au midi de ces parages ; je portai donc au ſud-eſt

pour la découvrir ſi elle exiſtait ; nous ne vîmes rien & nous en conclûmes qu'une iſle de glace nous avait trompés comme Mr. Bouvet. Cette recherche fut la derniere que nous ayons tentée dans ces latitudes avancées. Il était tems de penſer à notre retour ; nos voiles & nos agrêts étaient uſés, nos proviſions pourries, nos fatigues avaient rempli la meſure, il eut été cruel de la combler ; déjà le ſcorbut nous menaçait. Je gouvernai donc ſur le cap de Bonne-Eſpérance ; mais en chemin je voulus m'aſſurer de l'exiſtence des iſles *Denia* & *Marſeveen*. Le tems fut incertain, ſouvent le vent ſoufflait par raffales : tout l'équipage avait les yeux ſur les nuages pour y chercher des pronoſtics de bon vent ; ſouvent on y voyait des ſujets d'inquiétude & d'affliction. Il y avait 27 mois que nous n'avions touché à un port européen, & notre voyage depuis le départ de la Nouvelle Zélande, avait été long & déſagréable. Nous étions prêts à l'oublier en approchant du port ; mais on craignait cependant d'y apprendre le malheur ou la mort de perſonnes chéries.

Nos voiles ſe déchirerent, quelques-uns de nos agrêts ſe rompirent par un orage : ce fut une occupation pour tous que de les réparer : la houle nous balotait avec force ; les albatroſſes,

les peterels, d'autres oiseaux de mer volaient autour de nous, & nous en prîmes quelques-uns, mais rien n'annonçait encore la terre : les isles que nous désirions voir ne paraissaient point & nous les abandonnâmes aux recherches des navigateurs futurs : le 16 Mars, nous découvrîmes deux vaisseaux dont un portait pavillon Hollandais, & le lendemain nous vîmes la terre. Impatiens d'apprendre des nouvelles d'Europe, j'envoyai ma chaloupe au vaisseau Hollandais : il était de l'Inde & son capitaine Cornelius Bosch nous offrit du sucre, de l'arrak, tout ce qu'il avait épargné : des matelots Anglais nous apprirent que l'Aventure était arrivée au cap de Bonne-Espérance un an auparavant. Bientôt nous approchâmes d'un vaisseau Anglais qui nous donna de vieilles gazettes que nous lumes avec avidité ; & le capitaine Broadly nous fournit des provisions fraiches ; puis nous nous séparâmes : un ouragan nous balota quelques heures avec violence : mais enfin le 21 Mars, nous découvrîmes la montagne de la Table, & le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la baie où nous trouvâmes plusieurs vaisseaux Hollandais, Français & un seul Anglais venant de la Chine & allant en Angleterre. Tandis qu'on assurait l'ancre, je fis annoncer mon arrivée au gouverneur & j'en obtins

obtins des rafraîchissemens. J'y reçus une lettre du capitaine Furneaux qui m'apprenait ses aventures. Plaçons-en ici le récit.

Il découvrit le cap Turnagain 14 jours après avoir quitté l'isle Amsterdam : le vent qui souffla par raffales pesantes, déchira plusieurs de ses voiles, l'écarta de la côte pendant trois jours, & le sépara de la Résolution pendant tout le reste du voyage.

Il regagna la côte près du cap Palliser où les naturels lui apporterent des écrevisses qu'il échangea contre des clous & des étoffes d'Otaïti : le vent revint, le rejetta au loin encore, inonda le vaisseau, y fit des voies d'eau & rendit malade tout l'équipage : il désespéra d'atteindre le canal de la Reine Charlotte, & il chercha une baie où il put faire de l'eau dont il manquait : il parvint dans la baie de Tolaga où l'encrage est bon & sûr, où il est aisé de faire du bois & de l'eau, où les habitans sont nombreux & ont des plantations régulieres de patates douces & d'autres racines, des écrevisses, & du poisson : on y vit une tête de femme, séche, mais bien conservée, ornée de plumes & exposée en parade sur une de leurs pirogues. Après y avoir rempli dix pieces d'eau, il voulut se rendre dans le canal de la Reine Charlotte ; le vent ne le lui permit pas : forcé à de-

meurer, il raccommoda ſes agrêts, fit du bois, & parvint enfin le 30 Novembre 1773 à entrer dans le port où il ne nous trouva plus. Il ſe hâta de ſe réparer pour rejoindre le capitaine Cook qui ne devait pas être bien loin ; il fit le commerce avec les Zélandais, & le 17 Décembre il chargea M. Rowe, l'un de ſes officiers, d'aller avec le grand canot cueillir des plantes comeſtibles : il devait revenir le ſoir & ne parut point : inquiet ſur ſon ſort, tantôt il ſuppoſait que la curioſité avait entraîné M. Rowe plus loin, tantôt que ſon canot avait été emporté à la dérive, ou qu'il s'était briſé. Le lendemain, il envoya la chaloupe commandée par ſon lieutenant, M. Burney, pour les chercher : il revint à onze heures du ſoir, & voici ſon récit. „ J'examinai ſoigneuſe-„ ment chaque anſe qui ſe trouvait ſur ma route „ avec une lunette & ne vis rien. Après-midi „ nous nous arrêtâmes ſur la grève qui ſe pro-„ longeait vers le haut de la baie orientale pour „ faire cuire notre dîné : là nous vîmes un In-„ dien qui courait le long du rivage au fond „ de la baie ; nous y allâmes & y vîmes une „ bourgade Zélandaiſe : des inſulaires deſcen-„ dirent ſur les rochers pour nous faire ſigne „ de nous en retourner ; mais nous n'y fîmes „ point attention : arrivés ſur la grève, nous

» y trouvâmes six grandes pirogues & beaucoup
» d'habitans; je descendis à terre avec six soldats
» de marine : j'examinai les habitations & n'y
» trouvai rien qui put me donner du soupçon :
» des sentiers bien battus conduisaient à d'au-
» tres maisons dans les bois ; mais reçus comme
» ami, rien ne m'excitait à faire de nouvelles
» recherches. Revenu sur la grève, j'y trouvai
» un Indien avec un paquet de piques, & quel-
» ques autres qui paraissaient effrayés. J'exami-
» nai les environs, je ne vis ni chaloupe, ni pi-
» rogues, rien enfin qui pût m'instruire : j'y tirai
» des coups de fusil, on n'y répondit pas : je
» rangeai la côte, & arrivai à une autre bour-
» gade où je ne pus rien apprendre de ce que
» je désirais savoir. Plus loin, près de l'anse de
» l'herbe, je vis une grande double pirogue
» échouée, d'où deux hommes s'enfuirent : nous
» allâmes à terre, & là, nous trouvâmes des
» débris du canot ; des souliers & un morceau
» de viande fraîche que je crus être du chien :
» nous ouvrîmes une vingtaine de paniers
» placés sur la grève, fermés avec des cordes :
» les uns étaient remplis de chair rôtie, d'au-
» tres de racines de fougères : plus loin, nous
» trouvâmes un plus grand nombre de souliers,
» puis une main que nous reconnûmes être celle

„ de Thomas Hill, parce qu'elle avait les lettres „ initiales de ſon nom tatouées à la maniere „ d'Otaïti. Nous étions occupés à fouiller avec „ un coutelas un eſpace rond nouvellement „ couvert de terre, lorſque j'apperçus beaucoup „ de fumée s'élevant par-deſſus la colline voi- „ ſine : je fis rentrer mon monde à bord & me „ hâtai de continuer mes recherches avant la „ nuit. "

„ A l'ouverture d'une anſe voiſine de celle „ de l'Anſe, je vis des pirogues & un grand „ nombre d'Indiens qui à notre approche, ſe re- „ tirerent ſur une petite colline voiſine de la „ mer : la haute terre avait un grand feu au „ ſommet, derriere les bois, & de là, juſqu'à la „ colline, tout était rempli d'Indiens : je tirai „ un coup ſur les pirogues où je craignais qu'il „ n'y eut des hommes cachés, parce qu'elles „ étaient à flot ; il n'en ſortit point : les ſauva- „ ges nous invitaient à débarquer : nous les „ mîmes en fuite par deux décharges : deux s'é- „ loignaient avec lenteur, & l'un d'eux fut bleſſé. „ Je deſcendis & trouvai d'abord deux paquets „ de céleri qu'avait cueilli M. Rowe : les pirogues „ étaient attachées autour d'une rame briſée „ fichée en terre ; en continuant nos recherches, „ bientôt des têtes, des cœurs, des poumons

„ de plusieurs de nos gens frapperent nos yeux:
„ ils étaient répandus sur le sable; des chiens en
„ rongeaient les entrailles. Tandis que nos re-
„ gards s'attachaient avec effroi sur ces déplora-
„ bles restes, on m'avertit que les sauvages s'as-
„ semblaient dans les bois : nous retournâmes
„ dans notre chaloupe, détruisîmes trois piro-
„ gues, puis nous redescendîmes à terre pour
„ chercher le canot, mais nous ne trouvâmes
„ rien : il eut été d'une témérité folle d'aller atta-
„ quer les Indiens avec 5 ou 6 soldats, & en-
„ tendant les voix des Indiens qui retentissaient
„ dans les bois, je crus devoir me remettre en
„ route pour le vaisseau. Nous débouquâmes le
„ canal où nous étions entrés, & de là, nous
„ vîmes un grand feu qui s'étendait du sommet de
„ la colline jusqu'à la mer, & formait un vaste
„ ovale. Je fus tenté de les attaquer; mais enfin
„ voyant que nous ne pouvions espérer que la
„ triste satisfaction de tuer quelques hommes, j'y
„ renonçai : d'ailleurs la pluie avait mouillé nos
„ provisions militaires, nos provisions de bouche
„ étaient consummées; & nous avons déterminé
„ de ne plus nous arrêter: cependant en passant
„ entre deux isles rondes, nous avons cru en-
„ tendre une voix qui nous appellait; & sus-
„ pendant nos rames, nous avons prêté l'o-

» reille, mais aucun bruit n'est venu les frapper. »

Telle est l'histoire de ce funeste événement. Quelques querelles, ou l'occasion favorable présentée aux Indiens, ou le mépris de nos armes à feu qu'il fallait charger de nouveau après avoir tiré, amenerent le carnage : & peut-être après cette victoire barbare, il y eut une assemblée générale sur le côté oriental du canal. Les vents nous forcerent à demeurer encore quatre jours, & durant cet intervalle, le capitaine Furneaux n'apperçut aucun habitant : en d'autres tems il n'avait jamais apperçu d'insulaires dans l'anse où M. Burney en avait vu 1500 ou 2000 rassemblés. Il sortit enfin du canal ; mais le vent le retint trois jours sur la côte : le tems était froid ; le vaisseau était bas & chargé, la mer le couvrait sans cesse de ses ondes, & l'équipage était toujours dans l'humidité. Un vent plus favorable le mit en pleine mer ; dans un mois il fut à la hauteur du Cap Horn : les provisions étaient gâtées, & il lui devint nécessaire d'atteindre promptement le Cap de Bonne-Espérance. Il y marcha en traversant un archipel mouvant d'isles de glace, surtout dans le parallele où l'on place le Cap de la Circoncision qu'il cherchait à retrouver ; mais qu'il n'apperçut point. Le 17 Mars, il découvrit le Cap de Bonne-Espérance, il y mouil-

là, & s'y radouba. Après y avoir séjourné près d'un mois, il partit pour l'Angleterre.

Revenons à nous. Nous fûmes reçus du gouverneur & des habitans avec la plus grande politesse : les Hollandais sont plus obligeans au Cap que partout ailleurs, & y sont toujours bien fournis de rafraichissemens : tous les officiers s'établirent à terre & nous y jouîmes de quelques plaisirs qui nous délasserent des fatigues de notre long voyage. Le tems y était d'une chaleur excessive, & ceux qui se livrerent à leur voracité furent incommodés pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Il nous sembla voir cet établissement dans un état plus florissant que deux ans auparavant. Je m'y procurai d'abord du biscuit frais, de la viande fraiche, des légumes, du vin, qui redonnerent bientôt des forces à l'équipage ; il n'y eut que trois malades qu'il fallut transporter à terre. Il fallut encore renouveller presque tous nos mâts & nos vergues, reparer nos voiles & nos agrêts, & cela n'est pas étonnant, puisque nous avions fait deux mille lieues : toutes ces provisions navales me furent vendues à un prix exorbitant : on y abuse un peu de la nécessité où l'on se trouve de les y acheter.

Nous trouvâmes au Cap de Bonne-Espérance,

l'Ajax commandé par M. Crozet, homme de talent, & qui posséde du moins celui des découvertes. Il me montra celles qu'il avait faites dans la mer du Sud, & je fus étonné de n'avoir pu les retrouver en suivant la même route. Il m'apprit aussi que M. de Surville ayant pris une cargaison dans les Indes Orientales, avait passé par les Philippines, & découvert des terres voisines de la Nouvelle Brétagne auxquelles il donna son nom : qu'il avait rencontré l'extrêmité septentrionale de la Nouvelle Zélande, & relâché dans la Baie douteuse ; qu'il en était parti pour l'Amérique, & avait atteint Callao où il s'était noyé. Comme il passa entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Callédonie, il détruisit la conjecture que j'avais formée, que des chaines de roc s'étendaient de l'un de ces lieux à l'autre.

Nous fimes une excursion à Falsebay : la chaleur y avait desséché toutes les plantes : quelques-unes cependant y étaient encore en fleur ; les chemins y sont très-mauvais, formés de monceaux de sable & de monceaux de pierres ; nous y vîmes des perdrix qu'on y apprivoise avec facilité : le pays est presque désert, ses environs sont sauvages ; l'aspect des montagnes y est moins sombre ; elles sont embellies par une multitude de plantes & une grande variété d'oiseaux, &

de nombreufes troupes d'antilopes, dont les unes habitent des rocs inacceffibles, & les autres fe tiennent dans de petites broffailles femées dans les cantons unis. La baie de St. Simon eft la partie du Falfebay où les vaiffeaux font le mieux à l'abri des vents du nord-oueft qui y règnent pendant l'hiver : on y peut avoir de l'eau & des provifions : on y prend auffi de très-bons poiffons. Nous vîmes au Cap un ourang-outang qui venait de Java : il avait deux pieds fix pouces de haut, & fe trainait toujours à quatre, quoiqu'il put fe tenir affis & marcher fur fes jambes de derriere : fes doigts des mains & des pieds étaient d'une longueur remarquable, fes pouces très-courts, fon ventre proéminent & fa face hideufe : fon nez reffembloit plus au nez d'un homme qu'à celui des autres finges. Pendant que nous étions dans le port, nous en vîmes fortir ou entrer plufieurs vaiffeaux Anglais, Suédois, Français, Danois, Efpagnols: ces derniers n'y relâchent que depuis peu. Mon vaiffeau ayant été calfaté avec foin, nous retournâmes à bord, mais le docteur Sparmann refta au Cap d'où il pénétra fort avant dans l'Afrique : nous nous en féparâmes avec regret.

Nous mîmes à la voile pour nous rendre à Ste. Hélène. Nous paffâmes entre l'isle Robben & l'A-

frique ; la première eſt un coin ſablonneux & ſtérile, où la Compagnie Hollandaiſe relegue les coupables & ſouvent les innocens qui lui font ombrage. Quelques jours après, on trouva un homme caché dans la calle où l'un des quartiers maîtres le nourriſſait en retranchant à ſes propres beſoins. C'était un Hanovrien enlevé de force, & qui n'avait trouvé que ce moyen d'échapper à un ſervice auquel on l'avait condamné malgré lui; quoique ſon action ne pût être blâmée , qu'on ne put qu'eſtimer celui qui l'avait nourri, les loix obligerent de donner à l'un & à l'autre douze coups de fouet. Cette punition n'influa point ſur nos ſentimens, & bientôt l'Hanovrien ſe fit aimer de tous par ſon zèle & ſon activité.

Aidé de la montre de M. Kandall, j'avais entrepris une traverſée directe à Sainte Hélène, & je ne m'en repentis pas; nous la découvrimes le 15 Mai & y jettâmes l'ancre le 16; j'y reçus tous les ſervices que je pouvais deſirer. La ville eſt enfermée par une montagne eſcarpée, plus brulée, plus ſauvage que l'isle de Pâques ; mais au fond de la vallée on voit des collines revêtues de verdure : on débarque ſur des eſcaliers qui s'étendent juſqu'aux bords de la mer ; il y a plusieurs portes à pont levis, & une batterie

considérable qui fait face à l'esplanade ornée d'une belle promenade de bananiers. La maison du gouverneur est commode : derriere est un jardin avec des promenades couvertes & des arbres curieux des Indes Orientales ; malgré la brise de mer, on y ressent une chaleur excessive. Nous allâmes visiter la *Colline de l'échelle* qui est au couchant de la ville : le chemin large de neuf pieds monte en serpentant le long de ses bords escarpés, & est bordé d'un mur haut de trois pieds, formé de la pierre dont la montagne est composée, amas de lave qui se brise & se convertit en pierres brunes en quelques endroits, & qui ailleurs forme des masses énormes de matiere noire & caverneuse, laquelle parait quelquefois un peu vitrée : des rochers pendent sur ce chemin, & la crainte de les voir tomber, fait qu'on a ordonné aux soldats de tirer sur les chèvres qui viendraient y brouter ; la chèvre est pour eux, ce qui les rend plus adroit à l'atteindre. Nous y jouïmes d'une très-belle vue, formée par plusieurs mondrains en pointe couverts d'une riche verdure, entremêlés de vallées fertiles qui contenaient des jardins, des vergers, différentes plantations, des pâturages enclos de pierres, remplis de bétail & de moutons d'Angleterre & qui étaient arrosés par deux ruisseaux, qui descendent de deux

hautes montagnes qui ſont au centre de l'isle. Nous vinmes à la Baie ſablonneuſe, défendue par une batterie : le coup d'œil y eſt très-pittoreſque : des bois épais & ſauvages y couvrent les montagnes juſqu'au ſommet, & le Pic de Diane s'y élève ſous les formes les plus élégantes : les parties baſſes de ces monts offrent des traces manifeſtes d'un ancien volcan, les hautes ſont d'une pierre argilleuſe, d'un gris foncé, diſpoſée en couches, ou en quelques endroits de pierres calcaires, & ailleurs d'une pierre molle, onctueuſe, ſemblable à la pierre à ſavon : au-deſſus de ces couches, eſt un riche terreau de ſix à dix pouces de profondeur qui produit des plantes diverſes. Parmi elles ſont l'arbre à chou, qui ne ſert qu'à bruler, l'arbre à gomme, le bois rouge. Il nous parut en général que les eſclaves n'y ſont point malheureux, & que le ſort du ſoldat y était dur : leur paie eſt petite & ils ne vivent que d'alimens ſalés. Les chevaux qu'on y trouve ſont petits, mais ils marchent bien : on les tire du Cap. Nous dinâmes à la maiſon de campagne du gouverneur : elle eſt à une lieue de la ville, au milieu d'un jardin ſpacieux où nous vimes beaucoup de roſes, de lys, de myrthe, de lauriers, & un mélange de plantes d'Europe, d'Afrique & d'Amérique. De longues allées de pêchers étaient

chargées de fruits d'une ſaveur excellente, mais qui différait un peu de celle de nos pêches : tous les autres arbres fruitiers y croiſſent mal, & l'on dit qu'ils n'y portent jamais de fruits : la vigne n'a pu y réuſſir : les chenilles y dévorent les légumes ; une multitude de rats y ravagent les moiſſons ; peut-être pourrait-on y détruire une grande partie de ces animaux, mais on préfére d'y laiſſer le terrain en pâturages qui nourrit trois cents tètes de bétail : on y voit cependant encore des landes abandonnées ; le bœuf y eſt ſucculent, délicieux & fort gras. Il ſe nourrit de gramens qui ont pu réuſſir à l'ombre du genèt épineux qu'il fallut y planter pour les préſerver de l'ardeur brûlante du ſoleil, & qui aujourd'hui donne un bois à brûler qui eſt très-rare dans l'isle ; on pourrait y ſemer du trefle, & y mieux cultiver les légumes, tels que les haricots de Chine & le *phaſeolus mungo*. En revenant, nous vîmes des troupes de petites perdrix à jambes rouges, des faiſans à anneaux, des poulets de Guinée & des lapins que le gouverneur y a naturaliſés. On devroit auſſi y tranſplanter des ânes du Sénégal, qui rendraient les tranſports plus faciles.

Le lendemain, nous paſſâmes ſur une montagne élevée, voiſine du pic de Diane, & nous

y cueillîmes des plantes curieuſes: nous vîmes dans cette excurſion une eſpèce de tourterelle blanche, originaire du pays, ainſi que la perdrix rouge, & le bec croiſé des riſieres.

Nous aſſiſtâmes à deux bals, & nous fûmes étonnés de la beauté, de l'élégance & du grand nombre des femmes; leurs traits ſont réguliers, leurs formes gracieuſes & leur teint très-blanc; elles ont des manières aiſées, de la gaîté, de l'eſprit, de l'imagination. Le nombre des filles y ſurpaſſe de beaucoup celui des garçons, comme au Cap de Bonne-Eſpérance. On compte dans cette isle environ vingt mille habitans, en y comprenant cinq-cents ſoldats, & ſix-cents eſclaves. Sa plus grande longueur eſt de trois lieues, elle en a ſept de circonférence. Les vaiſſeaux de l'Inde y viennent chercher des rafraîchiſſemens qu'ils échangent contre des ouvrages de toute eſpèce: ceux d'Europe y portent des proviſions & des marchandiſes: les eſclaves s'occupent à prendre du poiſſon, & en général la vie de ces inſulaires paraît aſſez heureuſe. Peut-être pour rendre cette isle plus floriſſante, il faudrait que la plus grande partie des champs n'appartînt pas à la Compagnie ou à ſes employés: cependant elle eſt plus floriſſante aujourd'hui qu'elle ne le fût jamais: on y a conſtruit une nou-

velle église, on y élève de nouveaux bâtimens, on y a fait un lieu de débarquement commode & d'autres améliorations.

Nous partîmes de Ste. Hélène, le 21 Mai, & je me dirigeai pour toucher à l'isle d'Afcenfion; je la découvris le 28 au matin, & le foir, je mouillai dans *Croff-Bay* à demi-mille de la côte. L'afpect de cette isle eft plus affreux encore que celui de l'isle de Pâques & de la Terre de feu: elle n'eft qu'un amas de roches brifées, entaffées les unes fur les autres, & la plupart brûlées par le feu d'un volcan: vers fon centre s'élève une large montagne blanche fort haute, qui a quelques traces de verdure. La grève y eft un petit fable de coquillages, blanc comme la neige, fec, infupportable pour les yeux quand il eft éclairé par le foleil. On y voit des tas de pierres noires, caverneufes, accumulées ce femble, par des courans de lave refroidis tout-à-coup. A leur bafe, ils forment une grande plaine de prefque trois lieues de tour, couverte d'une terre rouge, déliée, & que le vent élevait en tourbillons; fur fes rebords s'élevait une colline conique, d'une lave molle, friable, de couleur rougeâtre, & ailleurs de petits mondrains d'une lave brute & hériffée de pointes, fur lefquelles on ne marche que comme fur des bouteilles

caſſées ; entr'eux étoit un terreau noirâtre. Il ſemble que la plaine fut jadis le cratère d'un volcan qui a formé les collines à cône par l'accumulation des cendres & des pierres-ponces, & que les eaux ont dépoſé de la terre ſur les courans de lave & rempli leurs cavités. Une multitude de fregates & de bobies aſſis ſur leurs œufs, rempliſſaient le havre ; elles ſe laiſſaient approcher. Les fregates ont en général une peau très-pendante, d'un rouge brillant, qu'elles peuvent étendre juſqu'à la largeur de la main d'un homme & qui reſſemble à la poche d'un pelican. Sur ces rochers, on ne trouve qu'une eſpèce d'épurge, un liſeron, de petites touffes de pourpier, & une eſpèce d'herbe connue ſous le nom de *panicum ſanguineum*. On ne voit dans cette isle qu'une montagne qui ſemble être encore dans ſon état primitif, dont le ſol paraît être une marne blanche qui produit quelques plantes dont les chèvres ſe nourriſſent : c'eſt dans cette partie de l'isle qu'elles ſe tiennent, ainſi que des crabes de terre qu'on dit être fort bons : on y a ſemé des turneps & d'autres végétaux utiles. Il y a une belle ſource dans une vallée qui ſépare les deux collines qui ſont au ſommet de cette montagne ; on trouve encore de l'eau douce dans les rochers. Avec un peu de peine on rendrait

drait cette isle habitable ; le genèt épineux y rendrait le même service qu'à Sainte - Hélène, arrèterait l'humidité de l'air & couvrirait le sol de gazon. C'est principalement pour la contrebande, & pour faire provision de tortues qu'on visite cette isle ; ces animaux s'y trouvent depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Juin ; on les guette lorsqu'elles viennent déposer leurs œufs sur la grève, on les surprend, & les tourne sur le dos jusqu'à ce qu'on puisse les emporter : on n'y trouve que des femelles, & il ne paraît pas qu'elles y prennent de la nourriture. Comme nous arrivions tard, nous n'en primes que vingt-quatre ; mais comme elles pesaient entre quatre ou cinq - cents livres chacune, nous ne nous crûmes pas malheureux. On y trouve une grande quantité de poissons, surtout des vieilles femmes, des cavaliers, des anguilles & autres espèces.

Nous quittâmes l'Ascension le 31 Mai : elle est sous le 8ème deg. de latitude méridionale. J'avais envie de relâcher à *St. Mathieu* pour en déterminer la position ; mais les vents ne me le permirent pas, & je cinglai vers l'isle de *Fernando de Noronho*, sur la côte du Bresil : un beau tems & des vents frais nous rendirent cette traversée agréable & courte. Nous découvrîmes l'isle le

9 Juin ; elle ſe montrait en collines détachées & à pic, dont la plus grande reſſemble au clocher d'une égliſe. Au ſud-oueſt, ce ſont des rochers couverts, ſéparés, à une lieue de la côte, ſur leſquels la mer briſe avec fracas. Nous arrivâmes ſur l'extrêmité ſeptentrionale de l'isle, ou plutôt ſur un groupe de petits islots que des canaux étroits ſéparaient de l'isle. Il y a une fortereſſe ſur l'un d'eux : il y a d'autres forts dans l'isle qui jouiſſent de tous les avantages poſſibles, & commandent à tous les mouillages. On marcha autour de la pointe ſeptentrionale juſqu'à ce que nous vîmes les collines à pic qui ſont au couchant de l'isle. Là, nous nous en éloignâmes après avoir rempli notre but.

L'isle n'a nulle part plus de deux lieues de long ; ſa ſurface eſt montueuſe, inégale, couverte de bois & de pâturages. Elle a deux ports ; celui du nord eſt le meilleur, & n'eſt qu'une rade à l'abri des vents du ſud & de l'eſt : on y nourrit des buffles & quelque volaille ; on peut y faire de l'eau dans un petit étang : ſa latitude méridionale eſt de 3°, 53' : ſa longitude eſt d'environ 344°, 46'. Son intérieur conſiſte en plaines étendues & entourées de collines le long de la mer : quelques-unes nous parurent volcaniques, quoiqu'elles ſoient couvertes d'une riche verdure.

Nous passâmes l'Equateur le 11 Juin; des vents frais qui soufflaient par raffales nous faisaient avancer; puis le tems devint variable, & nous eumes des averses abondantes. Dans ce tems, j'essayais de faire de l'eau douce par la distillation : je consumai un boisseau & demi de charbon, & de soixante-quatre gallons d'eau de mer, j'en retirai trente-deux d'eau douce; l'invention est sans doute utile; on pourrait fournir aux besoins de l'équipage avec beaucoup de charbon; mais il ne faudrait pas se reposer sur elle, parce que rien ne contribue plus à la santé des matelots qu'une grande quantité d'eau.

Le 25, nous rencontrâmes un vaisseau Hollandais, & trois jours après un autre bâtiment qui nous répondit en Anglais lorsque nous le helâmes; mais nous ne pûmes comprendre ce qu'il nous avait dit, & bientôt nous le perdîmes de vue. Peu après nous commençâmes à trouver des goëmons. Nous traversâmes des latitudes où règnent des calmes fréquens, & que les matelots nomment *latitudes des chevaux*, parce que ces calmes sont funestes à ces animaux lorsqu'on les transporte dans le Nouveau Monde: elles sont entre le 33 & le 37°.

Le 12 Juillet, nous découvrimes plusieurs voiles, & le lendemain nous vîmes l'isle de *Fayal*,

l'une des Açores, où nous jettâmes l'ancre le 14 dans la baie de *Horta*. Nous y trouvâmes trois bâtimens. Nous nous proposions d'y observer la longitude, & nous obtinmes du sous-Consul la permission de placer nos instrumens dans son jardin. Nous parcourûmes la ville de Fayal, ou *villa de Horta* : elle est pavée de grandes pierres assez propres, parce qu'on y marche peu : les maisons sont uniformes, ayant des balcons avancés & des toits plats, elles sont garnies de jalousies sans fenêtres de verre ; derrière, les collines sont ornées de belles maisons, de jardins, de bocages, de différens bâtimens qui annoncent une grande population & l'abondance. Nous y vîmes la mere d'un des malheureux que les Zélandais avaient mangé : en nous voyant, elle versa un torrent de larmes, & son affliction était si profonde, si pathétique, si intéressante, qu'elle nous attendrit tous. Combien de meres déplorent ainsi la perte de leurs fils, & maudissent la folle activité des humains !

Nous fimes une promenade sur les collines : les champs nous parurent bien cultivés & en bon état : près des maisons, nous vîmes des champs de concombres, de gourdes, de melons ordinaires & de melons d'eau ; les vergers fournissent des citrons, des oranges, des prunes, des

abricots, des figues, des poires & des pommes: il y a peu de choux, les carottes y dégénèrent & blanchiſſent, on y plante beaucoup de patates qu'on vend; l'oignon, l'ail ſont les légumes favoris des habitans, les fraiſes y ſont abondantes. Les chevaux y ſont petits; les mulets & les ânes y ſont plus nombreux & plus utiles: les chemins y ſont bons; les chariots lourds, les roues peſantes & groſſières, l'axe qui tourne avec elles eſt mal façonné. Les habitans ont des traits aſſez doux, leurs vètemens ſont agréables: les femmes ſe couvrent la tête d'un manteau qui ne laiſſe d'ouverture que pour les yeux. Dans les bocages, le myrthe proſpère au milieu des trembles, des bouleaux ou des hêtres qui ont donné leur nom Portugais (Faya) à l'isle. Parmi les oiſeaux, on remarque une prodigieuſe quantité de cailles, de beccaſſes d'Amérique, une eſpèce de faucons que les Portugais nomment *Açores*, & de là eſt venu le nom général de ces isles. On y recueille du lin qui eſt long & de bonne qualité: on en fait des toiles groſſières.

Un gouverneur & un évêque préſident ſur toutes les isles Açores: ce dernier a un revenu de vingt-ſept mille livres. Chaque isle a un *Capitan-Mor* qui a l'inſpection ſur la police, la milice,

les revenus du roi, & un juge affez occupé, parce que les habitans font chicaneurs : on appelle de fon jugement au tribunal de Tercere, & de celui-ci à Lisbonne. Le dixieme de toutes les productions y appartient au roi : le monopole du tabac rapporte une fomme confidérable à la couronne. Difons un mot de chacune de ces isles.

Corvo eft la plus petite & ne contient que fix cents habitans, occupés à la culture du bled, & à nourrir des cochons.

Flores eft plus grande, plus fertile, plus peuplée ; on y exporte annuellement fix cents muis de bled, & beaucoup de lard. L'équipage d'un vaiffeau Efpagnol qui fe brifa fur fes côtes, y répandit la maladie vénérienne, & tous les habitans en font infectés. Il femble que pour expier leur crime, les Efpagnols aient voulu y bâtir une églife qui eft la plus belle des Açores.

Fayal eft une des plus grandes de ce groupe : du levant au couchant elle a neuf lieues ; du nord au midi elle en a quatre. On y méprife les fciences. On y mit un impôt léger fur le vin, pour fournir à l'entretien de trois profeffeurs qu'on y voulait établir ; mais dès qu'on eut l'argent, il fut employé à d'autres objets : il n'y a point d'écoles publiques pour les enfans ; il y a

aussi un impôt de deux pour cent sur toutes les exportations, dont le produit était destiné à l'entretien des fortifications ; il se perçoit, & les murs, les batteries tombent en ruines sans qu'on y fasse attention.

Pico tire son nom d'une haute montagne souvent couverte de nuages ; c'est la plus grande, la plus peuplée des Açores : on y compte trente mille habitans : elle est couverte de vignes : elle tire son bled de Fayal qui en reçoit le vin qu'elle consomme. La saison des vendanges n'y semble qu'une longue fète ; le vin en est verd, mais agréable ; il a du corps & le tems l'améliore.

St. George est petite, étroite, escarpée, très-élevée, habitée par cinq mille ames qui cultivent le bled & la vigne.

Graciosa a des pentes plus douces ; elle est plus petite & ne renferme que trois mille ames : le bled est sa principale richesse : son vin est mauvais : ces deux isles ont des paturâges, & on en exporte du fromage & du beurre.

Tercere est la seconde de ces isles par la grandeur, & la premiere parce que le gouverneur général y réside : on y compte vingt mille habitans : le bled & du vin sont ses principales productions.

St. Michel eſt étendue, fertile, peuplée : on y compte vingt-cinq mille habitans : on n'y voit pas de vignes, mais beaucoup de champs de bled & de lin : avec ce dernier on fabrique des toiles, dont on charge annuellement trois vaiſſeaux pour le Breſil.

Sainte Marie eſt la plus orientale des Açores : elle a des bois de conſtruction, eſt riche en bled, fabrique de la poterie & nourrit cinq mille habitans.

Revenons à Fayal où l'on compte quinze mille ames : la ville eſt défendue par deux châteaux & un rempart de pierre qui s'étend de l'un à l'autre ; ils n'ont d'autre effet que d'aggrandir la perſpective de la ville : elle n'a point de baſtions particuliers qui ſoient remarquables ; mais elle a pluſieurs couvens & 8 égliſes dont une fait partie du college qu'habiterent les jéſuites, il eſt placé ſur une élévation dans la partie la plus agréable de la ville : les autels ſont de bois de cèdre qui répand ſon parfum dans l'égliſe. Une colline qui eſt à trois lieues de la ville, renferme une profonde vallée circulaire de deux lieues de tour : la pente de ſes flancs eſt uniforme & revêtue d'herbes abondantes qui nourriſſent des moutons preſque ſauvages ; on y voit un petit lac profond de quatre à cinq pieds, ſur lequel nagent une mul-

titude de canards. Ce lieu eſt appellé la *Chaudiere* à cauſe de ſa figure, & parait avoir été le cratère d'un volcan. Il y a d'autres volcans dans ces isles ; on y éprouve ſouvent auſſi des tremblemens de terre : cependant l'air y eſt ſain & tempéré, l'hiver y eſt doux, agité quelquefois de vents impétueux, troublé par des pluies fréquentes, mais il n'y gèle point, & la neige ne ſe montre qu'au ſommet du Pic : le printems, l'automne y ſont délicieux ; une partie de l'été eſt très-agréable encore, parce qu'une jolie briſe y vient rafraichir l'air.

On peut s'y procurer des légumes, des fruits, des bœufs, des cochons très-bons, des moutons petits & maigres, de la volaille ; mais excepté le vin, ces proviſions ne ſe gardent pas longtems en mer. Outre la rade où nous étions, il en eſt une autre appellée *Porte-pierre*, où deux vaiſſeaux peuvent être en ſûreté. La latitude de Fayal eſt de 38°, 3° ; ſa longitude 348° 52'.

Je quittai cette isle le 19 Juillet, & cinglai vers l'Angleterre. Le 29, nous découvrîmes Plymouth, le lendemain nous mouillâmes à Spithead, & je deſcendis à Portſmouth après une navigation de trois ans & dix-huit jours, pendant laquelle je ne perdis que quatre hommes, deſquels un ſeul mourut de maladie.

APPENDICE
SUR
LA VIE DE JAQUES COOK.

LES voyages qu'on vient de lire, doivent avoir inſpiré aſſez d'intérêt pour celui qui les dirigea, pour faire deſirer de connaître ſa naiſſance, ſes premieres aventures, les honneurs qu'il reçut, & un précis des derniers travaux par leſquels il a terminé ſa carriere. Nous allons ſatisfaire le deſir des lecteurs par un précis rapide de la vie de ce célèbre navigateur.

Jaques Cook, nâquit à Marton, village de la province d'York, dans le comté de Durham, le 27 Octobre 1728. Son pere, ſa mere étaient domeſtiques d'un fermier ; mais ces domeſtiques ſe diſtinguaient par leur honnêteté, leur ſobriété, leur conſtance dans le travail. Ils eurent neuf enfans, & Cook fut élevé comme devait l'être le fils d'un valet de ferme, pere d'une nombreuſe famille : la maîtreſſe d'école de ſon village lui apprit à lire : il avait huit ans lorſque ſon pere fut établi dans la ferme d'Airy-Holme, dont le poſſeſſeur fit apprendre à écrire au jeune Jemmi dans l'école d'Ayton.

A peine entré dans fa treizieme année, il fortit de la maifon paternelle & fut placé chez un mercier, établi à Staith, ville connue par fes pêcheries; mais la nature ne l'avait pas deftiné à ce genre d'occupation; la vue de la mer, des vaiffeaux qui entraient, qui fortaient du havre, la converfation des gens de mer, firent naitre en lui des defirs qu'il n'avait point éprouvés encore : fes regards fe tournaient fans ceffe vers la mer; bientôt le dégoût lui rendit fon état infupportable; il fortit de chez fon maître, & s'engagea pour fervir comme mouffe pendant le terme de fept ans. Il monta fur un vaiffeau qui faifait le commerce de charbon & appartenait à deux quakers. Le terme écoulé, il fervit comme matelot, devint enfuite contre-maître, puis patron d'un des navires de fes anciens maitres. Rien n'annonçait alors ce qu'il ferait un jour; il s'inftruifit, mais dans fon état il eft difficile que les diftinctions foient fur les traces du génie pour l'exciter; il aurait fallu du génie pour entrevoir le fien. Les obfervations qu'il put faire en voiturant fon charbon, ne pouvaient alors être util qu'à lui.

La guerre s'étant déclarée en 1755 entre l'Angleterre & la France, Cook fe trouva fur la Tamife au moment de la preffe des matelots; ce

moyen d'appeller les citoyens au ſervice de la patrie paraîtra toujours odieux, même à ceux qui ont le deſir, & l'on pourrait dire, le beſoin de la ſervir. Cook voulut d'abord lui échapper; mais il ſentit qu'il y réuſſirait difficilement, & il s'offrit de lui-même à la marine royale, où il eſpéra trouver & où il trouva en effet ſa fortune. Il monta ſur l'*Aigle*, qui peu de mois après paſſa ſous le commandement de Sir Hugh Palliſer, capitaine expérimenté & brave, qui bientôt diſtingua Cook; tous les officiers louaient ſon intelligence, ſon activité, ſon courage, & le capitaine en fit un ami. Il aurait voulu l'élever au grade d'officier, comme on l'en ſollicitait; mais il n'y avait pas aſſez de tems qu'il ſervait pour qu'on put le nommer ſans exciter des plaintes; il crut devoir ſe borner à lui faire obtenir la commiſſion de maître d'équipage; là, diſait-il, il perfectionnera ſes talens, il les fera connaître; là il pourra ſe montrer digne de la confiance aux yeux de ceux qui le connaiſſent.

Il devint donc maître d'équipage & monta ſur un vaiſſeau nommé le *Mercure*, deſtiné pour le Canada: il joignit la flotte de l'amiral Saunders, qui de concert avec le général Wolf, aſſiégeait Québec. Les Français avaient toujours craint la navigation du fleuve St. Laurent où la flotte ſe

trouvait alors, & ils avaient inſpiré leurs craintes aux autres nations : il parut néceſſaire de le ſonder avec ſoin entre l'isle d'Orléans & la rive du nord, où l'on voulait amener des vaiſſeaux pour attaquer les batteries françaiſes qui découvraient & commandaient le camp des Anglais.

Ce fut Cook qui en fut chargé; il y travailla durant la nuit, mais à la ſeptieme il fut découvert, & les Français raſſemblerent des canots & des ſauvages pour le ſurprendre, l'enlever ou le pourſuivre; il s'enfuit à force de rames; les ennemis ramerent plus vivement encore : déja ils allaient l'atteindre, & pour leur échapper, il n'eut que le tems d'échouer ſur le rivage de l'isle d'Orléans, & de s'élancer ſur la terre, qu'il touchait à peine, que l'ennemi rempliſſait ſa chaloupe; elle fut emmenée en triomphe aux Français; mais Cook était au milieu de ſes compatriotes : il porta bientôt à ſon amiral une Carte du canal exacte & auſſi complette, que ſi elle eut été l'ouvrage du tems & de la plus grande tranquillité : il y avait plus; elle était bien deſſinée, & Cook n'avait jamais appris le deſſein.

Le ſoin, l'exactitude avec laquelle il avait exécuté cette commiſſion, lui en fit donner une ſeconde; ce fut de faire une Carte du cours du même fleuve, de Québec juſqu'à la mer : il mit,

à remplir cet objet, la même activité, la même attention que dans la premiere; sa Carte fut faite, publiée, & c'est celle encore qui guide les navigateurs au travers des bancs & des écueils qui obstruent la navigation du St. Laurent.

Cook passa ensuite sur le Northumberland, vaisseau qui faisait partie de l'escadre stationnée à Halifax où elle passa l'hiver; notre marin y eut quelques heures de loisir & sut se les rendre utiles; ce fut dans ce tems qu'il essaya de lire & d'entendre Euclide, qu'il voulut connaître & fit des progrès dans l'astronomie. Il trouvait peu de secours dans le lieu où il se trouvait; mais il faisait aussi un meilleur usage de ceux qui étaient à sa portée : d'autres travaux succéderent; il partit avec une division de la flotte destinée à reprendre Terre-Neuve sur les Français; cette isle fut reprise, & Cook fit le plan du havre & des hauteurs de Placentia; ce travail lui mérita l'estime de l'amiral Graves, devenu gouverneur de l'isle, & la connoissance de son caractere y ajouta encore. Aussi lorsqu'à la paix, cet amiral fut renvoyé dans Terre-Neuve, avec la commission de faire lever le plan des côtes de cette isle intéressante pour le commerce, il pria Cook de l'y accompagner & d'aider à l'exécution de ses projets. Ce jeune marin s'était marié, il y avait

peu de tems, à une femme aimable; mais il ne balança pas à la quitter pour remplir ſes devoirs.

Il eut le titre d'ingénieur, & leva d'abord les plans de St. Pierre & Miquelon, petites isles cédées aux François par le traité de paix & dont ils devaient bientôt rentrer en poſſeſſion; ils n'y furent rétablis que lorſque Cook eut fini ſon ouvrage.

L'année ſuivante, Sir Hugh Palliſer fut nommé Gouverneur de Terre-Neuve & du Labrador; cet ancien protecteur de Cook, ne l'oublia pas alors, il le fit nommer Ingénieur de la marine pour cette partie des poſſeſſions Anglaiſes, & le deſtina au travail utile, néceſſaire même, de rectifier les erreurs des cartes de cette partie de l'Amérique; erreurs dangereuſes & ſouvent funeſtes aux navigateurs.

Ses Cartes ſont encore aujourd'hui les meilleures dont les marins ſe ſervent; elles guiderent le Miniſtere Anglais dans le dernier traité de paix, & prouvent ſon infatigable activité, ſon exactitude & ſon intelligence. Il étendit les connaiſſances qu'on avait ſur l'intérieur de Terre-Neuve où des vues de fortune ne peuvent conduire; il y découvrit de nouveaux lacs, & pendant trois étés, il s'occupa ſans ceſſe de la carte générale qu'il en a donnée. Il n'était pas ſi en-

tièrement voué à cet objet qu'il ne put s'attacher à d'autres ; aussi fit-il dans ce même tems un mémoire qui fut inséré dans les transactions philosophiques sous le titre d'observation d'une éclipse de soleil, à Terre-Neuve, le 5 Août 1766, avec la longitude du lieu, déduite de cette observation ; & ce mémoire prouva ses progrès dans l'Astronomie.

Tels furent ses premiers pas dans la carriere qu'il a remplie ensuite ; déjà elle s'ouvrait devant lui ; déjà le goût des découvertes allait lui ouvrir la barriere : ce goût s'était ranimé après quelques instans de lassitude, & le Commodore Byron venait de faire le tour du monde ; Wallis, Carteret, Bougainville le parcouraient encore, quand on forma le projet de faire observer le passage de Vénus sur le disque du soleil par des astronomes ; passage qu'on ne pouvait bien observer que dans la mer du Sud, dans les isles Marquises, ou dans celles qu'Abel Tasman avait découvertes & nommées, connues aujourd'hui sous le nom *d'Isles des Amis.* La société royale montra dans un mémoire au roi combien cette observation serait utile pour perfectionner l'astronomie, & demanda qu'il fut armé un vaisseau pour remplir ce but, aux frais de la Nation ; le roi accueillit le mémoire

&

& invita la ſociété à choiſir les obſervateurs qui devaient ſe tranſporter à la mer du Sud.

D'abord M. Dalrimple fut choiſi pour diriger l'expédition ; il était bon aſtronome lui-même, excellent géographe, & membre de la ſociété royale ; mais une difficulté que la ſociété ne put lever, ne lui permit pas d'accepter : il voulait être promu au grade de capitaine de vaiſſeau, ſans lequel il ne pouvait commander à un équipage de la marine royale, ſans lequel encore il ne devait pas ſe hazarder dans les mers inconnues d'un autre hemiſphère, au riſque de n'être ni écouté dans ſes avis, ni obéi dans ſes ordres.

Le chef de l'amirauté, qui n'était que cela en effet, rejetta cette demande raiſonnable, & jura qu'aucune raiſon ne lui ferait jamais ſigner une commiſſion de capitaine à un homme qui n'était pas marin. Dalrimple la demandait comme une condition ſans laquelle il ne partirait pas, & cette oppoſition laiſſa tout en ſuſpens. Le ſecretaire de l'amirauté, Stephens, propoſa de choiſir Jaques Cook ; il était marin, il avait ſervi avec ſuccès comme ingénieur géographe, il pouvait être utile à l'aſtronomie par ſes connaiſſances dans cette ſcience. Il fut nommé avec le titre de lieutenant le 25 Mai 1768. Hugh Palliſer avait aidé à cette

nomination ; il aida encore à faire le choix d'un navire, de concert avec le nouveau lieutenant ; ils en trouverent un dans la Tamise, qu'ils nommerent *l'Endeavour* ou l'Entreprise : il étoit de 370 tonneaux.

Tandis qu'on l'armait, Wallis arriva dans les Dunes, & apprit que l'isle la plus favorable à l'expédition qu'on méditait, était celle à laquelle il avait donné le nom du roi, & l'isle *Otahiti* fut déterminée pour le principal objet du voyage ; Cook devait aussi s'occuper à perfectionner les découvertes faites & leur en ajouter de nouvelles. On nomma M. Green pour remplir le but astronomique, & Mrs. Banks & Solander se joignirent à lui pour l'histoire naturelle. Le vaisseau partit le 26 Août 1768. Nous avons donné un précis de son voyage, & nous ne repèterons pas.

Le passage de Vénus fut observé de deux lieux différens dans l'isle Otahiti, & encore dans une isle voisine ; les trois observations différerent plus qu'on ne devait s'y attendre, comme on le voit dans les Transactions Philosophiques, Tome LXI.

Il jeta l'ancre aux Dunes, le 12 Juin 1771 ; ses découvertes, son courage, ses connaissances, l'esprit d'ordre, toutes les qualités qu'il avait manifestées dans son voyage, lui donnerent des droits à l'estime de ses compatriotes, à la pro-

tection du gouvernement, à la faveur de ſon roi. Il reçut peu de tems après une commiſſion pour commander dans la marine royale; mais il aſpirait au grade de capitaine & ſentait qu'il en était digne; mais on ne put le lui accorder, parce qu'on aurait donné atteinte à l'ordre établi dans le ſervice de mer. Il était commandant, titre auquel ſont attachés les mêmes appointemens, le même pouvoir lorſqu'on était employé: mais on laiſſe toujours entre ces deux emplois un intervalle; le capitaine peut aſpirer aux premiers honneurs dans la flotte, le commandant n'y peut parvenir; il ne peut aſpirer encore qu'au grade de capitaine, qui exige un ſervice que Cook n'avait pas.

Il communiqua ſes obſervations aſtronomiques à la ſocieté royale, il lui donna peu de tems après une table des marées dans la mer du Sud.

Sa réputation s'était étendue, & le public déſirait vivement de connaître ſes aventures & ſes découvertes. On en publia un récit imparfait; c'était l'ouvrage de ceux qui avaient fait le voyage avec lui, mais ce n'était pas le ſien. On publia encore le Journal qu'avait fait ſon deſſinateur, Sidney Parkinſon, & qu'on lui avait dérobé; cet ouvrage était recommandable par ſes gravures; cependant comme il devenait public par une

voie illicite, un ordre de la chancellerie en arrêta la vente. L'attente & l'impatience du public, ne furent bien remplies que par la rédaction du docteur Hawkerſwort : le voyage de Jaques Cook y fut rédigé ſur ſes propres Journaux & ſur ceux de M. Banks.

Dans ſon long voyage au travers de l'Océan Pacifique, il avait prouvé qu'il n'y avait point de terres où diverſes Cartes en placent, & où, par divers raiſonnemens, on croyait devoir aſſurer qu'il y avait un Continent : il avait prouvé encore que la Nouvelle Zélande & la Nouvelle Hollande étaient des isles, & non des parties du continent Auſtral ; mais ſes découvertes ne l'autoriſaient point encore à en nier l'exiſtence.

Pluſieurs ſavans croyaient avoir démontré qu'il fallait qu'il y en eut un, pour maintenir l'équilibre entre les parties de la terre ; & ils appuyaient leurs raiſonnemens ſur les découvertes iſolées des navigateurs, & ſur leurs conjectures. M. de Broſſe avait raſſemblé ces faits & ces conjectures dans ſon Hiſtoire des Navigations dans les Terres Auſtrales ; mais l'expérience & des recherches mieux ſuivies devaient en conſtater la ſituation ; car on ne doutait preſque pas qu'il n'y eut un vaſte Continent inconnu. George III était diſpoſé à concourir à tout ce qui pourrait être utile aux ſcien-

ees, & le lord Sandwich désirait qu'on fit un nouveau voyage qui put fixer l'incertitude que le premier avait fait naître, sur l'existence d'un continent Austral, & étendit encore le cercle de nos connaissances: il fit décider cette entreprise, le roi l'approuva, & tout se disposa pour l'exécuter.

Le succès avec lequel Jaques Cook avait rempli le but de son premier voyage, le fit juger le plus capable de diriger cette nouvelle entreprise, de la rendre utile à la navigation & d'étendre aussi loin qu'il était possible nos connaissances géographiques. On crut devoir réunir deux vaisseaux pour cet objet, les recherches en pouvaient devenir plus faciles, & les dangers en être diminués. On les choisit, on les arma, on les équipa avec soin; les chefs de la marine, éclairés par la sagesse & l'expérience de Cook, avaient préféré des vaisseaux tels que l'Endavour, comme les plus propres à faire des découvertes & des voyages nécessairement plus dangereux que les autres. Les deux navires qu'on y destinait avaient été construits à Whitby: ils navigeaient depuis 15 à 16 mois, & paraissaient avoir été faits exprès pour l'objet proposé. Le plus grand fut nommé la *Résolution*; il était du port de quatre cent soixante-deux tonneaux, il eut cent

douze hommes pour équipage, & fut mis ſous les ordres de Cook ; le ſecond eut le nom de *l'Aventure*, il était du port de trois cent trente-ſix tonneaux, de quatre-vingt un hommes d'équipage, & eut pour capitaine Tobias Furneaux. On leur donna une proviſion abondante d'agrès, de vivres, de tout ce qui pouvait être utile & même agréable. On y ajouta divers objets propres à éloigner le ſcorbut, ou dont on ſe propoſait d'eſſayer l'efficacité contre cette maladie redoutable dans les voyages de long cours, tels que de la drèche, de la ſauer-kraut ou choux aigres, des choux ſalés, du bouillon en tablettes, du ſagou, de la moutarde, de la marmelade de carotte, du moût de bière, de la bière même. On nomma un deſſinateur & peintre de payſages, pour faire le voyage, afin d'avoir des tableaux & des deſſins qui ſuppléaſſent à ce qu'une relation ne peut décrire qu'imparfaitement; on choiſit M. John Reynold Forſter & ſon fils pour s'y occuper de l'hiſtoire naturelle & ajouter à ſes tréſors; deux aſtronomes furent chargés des obſervations aſtronomiques ; ils furent pourvus des meilleurs inſtrumens & devaient faire l'eſſai de quatre pendules à longitude, dont trois avaient été conſtruites par Mr. Arnold & une par Mr. Kendal, d'après les principes d'Harriſon.

Des préparatifs faits avec autant de foin, consommerent beaucoup de tems, & Cook ne put descendre la Tamise que le 10 Mai 1772, du port de Shéernefs où il était entré pour faire réparer ses mâtures que le 22 Juin, & de Plymouth que le 13 Juillet. Son voyage est le dernier dont nous avons donné le précis.

Il prouva sans replique qu'il n'y avait pas de Continent austral; ou que s'il existait, il était voisin du pôle austral & inaccessible par les glaces qui l'entourent : il détermina la position de quelques terres inconnues, & en découvrit un grand nombre qu'on ignorait. Il fut de retour de ce long voyage le 30 Juillet 1775. Sa relation parut digne d'être imprimée sans être redigée par les mains d'un homme de lettres : son style était naturel, clair, digne de son caractere & de son sujet; il ajoute même à sa gloire : ses Cartes excellentes y donnaient un prix que plus d'élégance n'aurait pas donné à l'ouvrage.

Il semblait, après deux aussi longs voyages, ne devoir aspirer qu'à jouir en paix de sa gloire ; mais à peine eut-il entrevu dans un conseil où il assista qu'il pouvait être utile encore, qu'il s'offrit avec entousiasme pour exécuter un projet plus difficile & plus dangereux que les précédens, &

dont il sentait pouvoir mieux remplir le but qu'un marin moins expérimenté.

On cherchait depuis long-tems un passage pour pénétrer en Asie par les mers du Nord, & dernierement on avait fait de nouveaux mais inutiles efforts pour y parvenir par la baie de Hudson. Phipps tentait de déterminer jusqu'où la navigation est praticable vers le pôle boréal, Pickersgill & Young reconnaissaient les côtes de la baie de Baffin, & l'on resolut de tenter encore de parvenir au même but par le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Dès qu'on en eut formé le plan, que le capitaine Cook se fut offert pour l'exécuter, on ne pensa plus qu'à le préparer. Cook jouissait alors d'un poste honorable dans l'hôpital de Greenwich, il voyait sa famille protégée, s'élever sous ses yeux, & ces motifs devaient le retenir dans sa patrie; mais dès qu'on lui parlait d'un moyen de contribuer à sa gloire & à sa prospérité, il ne pensait plus alors au repos; il ne vit qu'avec les yeux de l'espérance, les fatigues & les dangers d'un nouveau voyage plus long, plus hazardeux que ceux qui avaient précédés. Il devait se rendre de nouveau dans l'Océan pacifique, & là y cingler vers le nord, y visiter les côtes de la Nouvelle Albion, pénétrer en suivant les côtes jusqu'au 65°. de latitude, pour y chercher, pour y

examiner avec soin les rivières & les entrées qui paraîtraient assez considérables, & tâcher d'arriver dans les baies de Baffin & de Hudson, ou avec ses vaisseaux, ou avec de plus petits dont on lui donnait la charpente. Et si ses efforts étaient si inutiles pour y parvenir, si leur seul fruit était de lui persuader qu'il n'y avait pas de passage pour l'y conduire, il devait hyverner dans le Kamtschatka pour tenter au printems de pénétrer dans la mer Glaciale & de revenir dans sa patrie par le nord de l'Europe.

Comme le récit de ce voyage n'entre pas dans le plan que nous nous étions proposé, nous nous bornerons à un extrait rapide.

Ce voyage fut fait sur deux vaisseaux, dont l'un, la Résolution, avait déja fait le voyage précédent; & l'autre, nommé la *Découverte*, était du port de trois cents tonneaux, & sous les ordres du capitaine Clerke; on y embarqua quelques animaux utiles pour les descendre dans l'isle d'O-tahiti, diverses graines de plantes légumineuses, & une foule de choses propres à augmenter l'industrie & améliorer le sort des pays où l'on relâcherait. Ils portaient encore une cargaison considérable d'outils & d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, &c., & de tout ce qui pouvait être utile aux équipages. Ils eurent

des inſtrumens d'aſtronomie, deux gardes-tems ou montres marines; & des jeunes gens capables de faire des Cartes, des plans & des vues. Nous laiſſerons parler Jaques Cook en l'abrégeant; les récits en ſont plus intéreſſans & ſouvent plus fidèles.



TROISIEME VOYAGE DE JAQUES COOK.

Nous mîmes à la voile le 11 Juillet 1776, avant la Découverte, & craignant de manquer de provisions fraiches, je résolus d'aborder à l'isle Teneriffe. Nous la découvrîmes le 31 du même mois, & y jetâmes l'ancre le lendemain dans la rade de Sainte Croix. J'achetai des graines, des bestiaux, & des provisions pour les nourrir : tout y est moins cher qu'à Madere, & il est facile d'y charger & décharger par le moyen d'un môle. Le Pic peut servir de méridien commun aux nations de l'Europe ; il est sous le 28°, 18′ de latitude septentrionale, & sous le 16°, 30′ 20″ à l'ouest du méridien de Greenwich. Ce Pic n'a pas un aspect imposant, parce qu'il n'est que la plus haute des montagnes qui l'entourent. Sa hauteur est encore incertaine : Herberdeen la fixe à 15, 396 mille anglais, & M. de Borda à 12,340 de ces mêmes pieds. Le sol descend de son sommet au bord de la mer vers Sainte Croix, par des gradations qui ne sont point interrompues,

par des coupures ou des précipices ; au levant de Sainte-Croix l'isle parait ſtérile ; ſon ſol brulé produit beaucoup d'euforbe ſucculente ; les collines voiſines de la mer y offrent l'aſpect d'une rangée de cônes : la baſe du ſol y ſemble être une pierre compacte, peſante & bleuâtre, mêlée de quelques particules brillantes ; le ſoleil brule ſa ſurface dans les parties élevées & découvertes, la pluie en entraîne les parties calcinées, & l'ajoute à la terre cultivable.

Sainte Croix eſt une petite ville aſſez bien bâtie ; ſes égliſes ſont modeſtes au dehors, décentes au dedans, les maiſons en ſont commodes ; une belle colonne de marbre s'élève en face du môle ; le gouverneur des isles Canaries y réſide, mais les riches habitent *Laguna*, où les principaux tribunaux ſont établis : cette derniere eſt grande, mais irréguliere, bâtie comme un village étendu, ſemé d'aſſez jolies maiſons ; elle ſe dépeuple, & Sainte Croix s'augmente à ſes dépens.

L'iſle nourrit peu de chevaux, mais plus de mules, & diverſes eſpeces d'oiſeaux & d'inſectes connus en Europe ; on y voit un arbriſſeau qu'on croit être le même que celui qui donne le thé au Japon & à la Chine ; une eſpece de limon qui en renferme un autre, & une ſorte de raiſin excel-

lent pour la phtisie: son commerce consiste principalement en vins, dont on exporte annuellement de quatre à quinze mille pipes; on y fait de l'eau de vie estimée, & un peu de soie: elle ne produit pas assez de bled pour nourrir ses habitans qui paraissent y être au nombre de cent mille ames. Les Guanches, ou les habitans originaire de l'isle, se sont presque tous mêlés aux Espagnols; les hommes y sont de haute taille & d'une charpente solide; leur teint est basané, celui des femmes l'est moins; mais elles sont pâles. Cette isle n'a point éprouvé de tremblemens de terre, ni d'éruptions de volcan depuis celle de 1304, qui combla le port de Garrachia de laves, sur lesquelles on voit aujourd'hui des maisons.

Nous partîmes de Teneriffe le 4 Août, & six jours après nous vîmes l'isle de Bonaviste, près de laquelle nous eumes à craindre de donner contre un écueil; le 12 nous vîmes celle de Mayo qui n'offre que des vallons, des collines d'une couleur brune & inanimée, où rien n'annonce de la végétation.

La chaleur était étouffante lorsque nous traversâmes ces parages; le ciel avait toujours cette blancheur terne qui semble tenir le milieu entre la brune & le nuage; en général, rarement jouit-on d'un ciel serein entre le Tropique, le

ſoleil y eſt d'un aſpect plus pâle que dans nos climats, effet d'une vapeur ſalutaire qui tempère l'ardeur de ſes rayons. Cette chaleur ouvre les vaiſſeaux & propage les fievres, ſi l'on n'eſt pas actif pour les prévenir.

Nous vîmes S. Yago le lendemain, & ne nous y arrêtâmes pas. Je fis une expérience avec le thermomètre qui, à la ſurface de la mer ſe tenait à ſoixante-dix-neuf degrés, & deſcendit au ſoixante-ſix à la profondeur de ſoixante-dix braſſes; elle ſembla auſſi prouver que l'eau eſt plus ſalée à cette profondeur qu'à la ſurface. Nous approchâmes des côtes du Breſil, dont la longitude eſt mal déterminée encore; nous appercevions divers oiſeaux de mer, & nous prîmes un noddie: cet oiſeau eſt un peu plus gros que le merle; il eſt noir, à l'exception du haut de ſa tête qui eſt blanc; il ſemble avoir une chevelure poudrée: les plumes blanches commencent à la racine du bec ſupérieur, ſe prolongent, & prennent une teinte brunâtre vers le milieu de la partie ſupérieure du col, où paraît la couleur noire qui le recouvre partout ailleurs; il a les pieds palmés, les cuiſſes noires, un long bec de la même couleur, & ſemblable à celui du courlis.

Un vent frais nous fit jeter l'ancre au Cap de Bonne-Eſpérance le 17 Octobre, où j'attendis

la Découverte qui ne nous avoit pas joints encore, & qui n'arriva que le 20 Novembre. Nous calfatâmes nos vaisseaux, nous fîmes provision de biscuits, de moutons dont la queue est si grasse, qu'elle se vend autant que le corps entier d'un mouton d'une autre espèce; j'y ajoutai deux jeunes taureaux, deux genisses, deux chevaux entiers, deux jumens, des brebis, des chèvres, des lapins, & de la volaille. Nous fîmes peu d'observations nouvelles dans ce lieu: la laine qu'on y recueille est mauvaise, on y manque de bras pour les manufactures, & la population ne s'entretient guères que par des esclaves; la police y est moins bonne que les Hollandais ne le disent. Le *Stellenbosh* qui est le meilleur établissement du Cap, n'est qu'un village d'une trentaine de maisons, située au pied d'une chaîne de hautes montagnes; de gros chênes y donnent de l'ombre, & embellissent les déserts qui l'entourent; près de lui sont des vignes & des vergers; l'air y est très-serein. Drackenstein, autre établissement, est situé à peu près de même: on y voit plus de petits arbres & d'arbrisseaux. Près de là est un roc de granit différent de celui des montagnes voisines, ayant demi-mille de tour & trois cents pieds de haut. On l'y appelle la *Tour de Babylone*, ou le diamant de la Perle.

Après avoir donné mes instructions au capitaine Clerke, nous partimes du Cap de Bonne-Espérance le 1 Décembre, & cherchai encore les isles vues par MM. Marion & Crozet; en chemin j'obſervai des flots d'une couleur rougeâtre; j'y fis puiſer & trouvai l'eau remplie de petits animaux rouges qui avaient la forme des écreviſſes; des vagues très-hautes, un froid aſſez vif fatiguèrent nos beſtiaux & en firent périr pluſieurs, ſurtout des mâles: ce fut le 12, que je découvris les isles que je cherchais; les navigateurs Français n'en avaient vu que quatre, elles ſont au nombre de ſix; la plus ſeptentrionale qui a neuf lieues de tour, eſt ſous le 46°, 40′ de latitude méridionale, ſous le 38°, 8′ Eſt de Greenwich: ce qui revient au 55°, 36, 5′ du méridien de l'Isle de Fer. La plus grande de ces isles a quinze lieues de circonférence, c'eſt la plus méridionale. Je laiſſai aux quatre isles qui avaient été découvertes par M. Marion & Crozet, le nom de ces navigateurs, & donnai aux deux autres le nom du prince Edouard.

Les montagnes de ces isles ſont élevées, ſtériles, couvertes de neige; au bas, il y a des arbres & des arbriſſeaux; ailleurs le ſol parait couvert d'une eſpèce de mouſſe & d'une herbe groſſière, ſemblable à celle des isles Falkland.

Je

Je traverſai un détroit formé par ces isles, & cherchai la terre découverte par Kerguelen, ſituée ſur une ligne tirée du Cap de Bonne-Eſpérance à la Nouvelle Hollande.

Je découvris le 24 une terre; c'était une isle fort haute & d'environ trois lieues de tour; bientôt nous en vimes pluſieurs autres; je voulus deſcendre dans l'une d'elles; mais un ciel obſcur, enveloppé de brouillards, rendait cette entrepriſe dangereuſe; nous pouvions heurter des écueils, & les vagues agitées, le vent qui nous pouſſait ſur le bord, ne nous auraient plus permis d'en ſortir; la prudence m'obligea de m'éloigner.

A peu de diſtance, j'en vis une nouvelle encore; c'était un rocher élevé & circulaire qui parait être l'isle appellée *Rendez-vous*, par M. Kerguelen, (*) & ne mérite ce nom que pour les oiſeaux. Plus loin, je découvris une terre plus étendue; c'était celle que je cherchai: nous cinglâmes vers un golfe qui ſemblait s'ouvrir devant nous; mais bientôt je m'apperçus que je m'étais trompé, & je doublai un cap auquel ceux qui avaient déjà vu cette terre, donnerent

(*) Ce capitaine Breton avait découvert auſſi les isles précédentes; voyez ſes Voyages.

le nom de Cap Français, & derrière lequel je découvris un havre ; le calme me força de jeter l'ancre à ſon entrée ; la ſonde nous apprit qu'il étoit ſûr & commode ; & la chaloupe qui ſe rendit au bord, m'annonça qu'on y trouvait de l'eau douce, des veaux marins, des pingouins & d'autres oiſeaux ; mais qu'on n'y trouvait pas de bois. J'entrai donc dans le havre ; & deſcendis pour viſiter le pays.

Le rivage était couvert de pingouins, de veaux marins ſi peu ſauvages, que nous en tuâmes ſans peine autant que nous le voulûmes ; leur graiſſe nous ſervit comme l'huile à divers uſages : il fut facile encore d'y faire notre proviſion d'eau ; mais nous n'y trouvâmes pas un arbre, pas même un arbriſſeau, & il y avait peu de gramens. De la mer, les collines paraiſſaient d'une verdure riante ; on eſpérait y faire une riche collection de plantes, & l'on n'y en trouva que d'une ſeule eſpèce. On découvrit une bouteille dans laquelle était une inſcription latine qui m'apprit que ce port était bien celui où était deſcendu M. de Kerguelen. J'y en mis une à mon tour, pour conſtater la viſite que je venais d'y faire.

Le havre où nous étions entrés eſt facile à reconnaître, par le rocher élevé & percé de part

en part qui est à sa pointe méridionale, & par un roc énorme qui repose sur une colline près du fond, qui s'éleve insensiblement, & forme un monticule sur lequel est un grand lac d'eau douce: la plus grande largeur du havre est d'environ mille toises, sa moindre de quatre cents; sa profondeur varie, mais partout il offre un fond de sable noir; partout un vaisseau peut y être en sûreté.

Je résolus de visiter cette terre avec exactitude; j'en sortis par un tems serein; & nous avançant la sonde à la main, je trouvai un autre cap que je nommai Cumberland, devant lequel est une petite isle élevée, au sommet de laquelle était un rocher que sa figure me fit nommer la *Guerite*: je passai entr'elle, d'autres isles & la terre, & vis une baie que j'appellai du nom du cap: plus au midi, il en est une autre, qui, décorée de rochers blancs dans sa profondeur, fut appellée Baie blanche: partout le pays nous parut nud & stérile, & le rivage couvert d'oiseaux. Nous continuâmes notre route; mais bientôt nous apperçûmes que la mer était devant nous couverte des vastes lits d'algues; ces plantes croissent sur les rochers au fond de la mer, & il est toujours dangereux de passer dessus l'espace qu'elles remplissent, surtout quand la tranquillité de l'eau ne fait point

découvrir au loin les écueils; j'enfilai les canaux tortueux que ces lits d'algues laissaient découverts, toujours précédé de la sonde qui ne cessa point de nous donner une profondeur de soixante brasses: cette circonstance qui peut rassurer en d'autres cas, augmentait mes allarmes, parce qu'il était impossible d'éviter le danger en jettant l'ancre. Enfin, un grand rocher caché sous l'eau suspendit notre course. La terre était bordée d'isles basses, de rochers & de bancs de plantes marines; nous essayâmes d'y pénétrer; mais ils augmentèrent encore notre embarras; je voulus m'en délivrer en m'éloignant de la terre, & j'accrus encore le danger qui nous environnait. La nuit s'approchait, le ciel se couvrait d'épais brouillards, & je ne vis de ressource que dans quelque baie à couvert des vents. Heureusement nous en trouvâmes une, je me hâtai d'y entrer, & bientôt nous eûmes lieu de nous en féliciter. Un vent impétueux s'éleva, il agita la mer, & nous eut brisé sur des écueils, si nous y eussions été encore; mais nous n'avions point à le craindre dans le port où nous étions à l'ancre, & il chassa les brouillards qui nous y aurait dérobé la vue du pays que nous voulions visiter & de la mer par laquelle nous voulions nous échapper.

Nous parcourûmes le pays ; il était ftérile & défolé, & rien n'arrêta notre marche que les précipices formés par les cavernes des rochers : je vis que je ne pouvais y laiffer de quadrupèdes fans les y faire périr de faim. Ce lieu ne peut être habité que par les animaux qu'on y trouve, c'eft-à-dire par les veaux marins, les canards, les nigauds, les pingouins : je donnai à l'anfe où nous étions le nom de ces derniers.

Nous partîmes le lendemain, & franchîmes plufieurs lits d'algues où l'on trouva fouvent vingt-quatre braffes de profondeur : à trois ou quatre lieues du rivage, nous trouvâmes la mer libre & profonde. Nous reprîmes là notre route ; nous vîmes une terre élevée & unie, dominée par une colline en pain de fucre que je nommai *Mont-Campbell*, derrière lequel on découvrait de hautes montagnes dont les rocs ftériles font furchargés de neige, & féparées par des vallées, dont la pente n'eft formée que par les débris des monts. Plus au levant, la terre baffe fe prolonge, & forme une pente que je nommai *Digby* ; c'eft la pointe la plus orientale de la Terre de Kerguelen : je m'en approchai, mais ne pus y jetter l'ancre ; le vent nous portait au-delà, le long de la côte qui tourne ici entre le couchant & le midi. A cinq lieues de la pointe

Digby, j'en découvris une ſeconde, c'eſt la plus méridionale de cette terre baſſe, & je lui donnai le nom de Charlotte.

Plus loin, le terrein devient montueux; il nous offrit un canal profond, dont l'ouverture eſt embarraſſée de petites isles, & qui en ſépare une grande de la terre que nous venions de viſiter. Je n'allai pas bien loin encore pour me perſuader que la Terre de Kerguelen ne fait point partie d'un Continent, qu'elle n'eſt qu'une isle qui du ſud au nord ne peut guere avoir plus de trente lieues, & environ deux cents lieues de tour.

Cette isle eſt la plus ſtérile de celles qu'on a découvertes dans les mêmes latitudes; une eſpèce de ſaxifrage qui croît en larges touffes ſur les flancs des collines, en fait preſque ſeule toute la verdure; on n'y trouve à brûler qu'une eſpèce de tourbe qu'on n'a point eſſayée; dans de certaines fondrieres, on voit çà & là une plante qui reſſemble à un petit chou en fleurs; les ſiennes forment de longues têtes cylindriques; elle a le goût âcre des anti-ſcorbutiques, & me parut une plante nouvelle; j'en aurais apporté de la graine, ſi elle eut été mûre: au bord des ruiſſeaux on voit deux autres plantes, l'une ſemblable au creſſon de jardin, l'autre eſt petite, & a

un goût doux; mêlée à l'autre, nous en fîmes de la falade; çà & là on trouve quelques autres plantes; mais en général, on peut croire que la *Flora* de cette isle ne renferme pas au-delà de dix-huit plantes.

Le feul quadrupède que nous y vîmes, eft le veau marin, fi on peut lui donner ce nom; mais on y trouve plus d'oifeaux de mer: le canard y a la groffeur d'une farcelle, & fournit un bon mèts; il fe montre fur le le flanc des collines; le péterel damier, le bleu, le noir n'y font pas en grand nombre; le fecond femble fe creufer des terriers, celui qu'on y voit plus communément eft le grand péterel, qui a le plumage brun, le bec & les pieds verdâtres; il y vit de phoques & d'oifeaux morts; l'albatroffe grife, le grand albatroffe qui eft le plus commun, & un plus petit qui a la tête noire, fe voyent auffi dans cette trifte contrée; mais moins fréquemment que les pingouins, dont le plus grand a la tête noire, la partie fupérieure du corps d'un gris de plomb, l'inférieure d'un beau blanc, & les pieds noirs; deux larges bandes jaunes defcendent des deux côtés de la tête, le long du cou, & fe rencontrent fur la poitrine; fon bec eft long & rougeâtre: il en eft deux autres efpèces bien moins grandes; l'une

a ſur le haut de la tête une tache blanche, le deſſus du corps eſt d'un gris noirâtre, le bec & les pieds ſont d'un jaune pâle; l'autre longue de deux pieds, large de vingt pouces, a le cou & le deſſus du corps noir, le reſte eſt blanc; ſa tête eſt ornée d'un arc jaune qui finit de chaque côté par des plumes molles que l'oiſeau redreſſe. Ce dernier ne ſe mêle point avec les autres. On y a vu encore deux eſpèces de nigauds, la corbine d'eau, ou petit cormoran, & un autre, blanc ſous le ventre, noir ſur le dos qui ſe retrouve à la Nouvelle Zélande, à la Terre de Feu, & à l'isle de Géorgie.

Ces isles fourniſſent auſſi des hirondelles de mer, des poules du port Egmont, & un oiſeau de la groſſeur du pigeon qui forme des volées nombreuſes; il eſt blanc; ſon bec noir a la baſe recouverte d'un bourlet de corne, ſes pieds ſont blancs, & ſemblables à ceux du courlis. Le poiſſon n'eſt pas abondant ſur les rivages, nous n'y vimes qu'une eſpèce inconnue de poiſſons de la taille d'une petite merluche: il a le muſeau alongé, la tête armée de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière longs & très-forts, le ventre gros; ſon corps n'eſt pas couvert d'écailles. Nous y vîmes quelques moules, quelques lépas, quelques étoiles & anémones de mer.

Cette terre, par les éboulemens dont elle offre les traces, paraît avoir essuyé des commotions violentes : les débris des rocs y sont entassés çà & là, & les collines sont fendues & crevassées : de gros torrens qui murmurent toujours, semblent annoncer que la pluie y est continuelle, & tout ce qui n'y est pas roc, y est marécageux : on n'y voit point d'indices de métaux ; une pierre dure, d'un bleu foncé, mêlée de quartz & de mica, fait le fond des collines ; elle est mêlée d'une pierre cassante & brune, d'une autre qui est noire, d'un gris jaune ou couleur de pourpre, & de gros morceaux de quartz demi-transparens, formant des crystaux poliædres de forme pyramidale.

Je partis de la Terre de Kerguelen pour me rendre à la Nouvelle Zélande, où je devais faire provision d'eau, de bois & de foin pour les bestiaux que je portais ; mais l'espace à parcourir était immense, & nos besoins commençaient à devenir pressans ; & je résolus de descendre à la terre de Van Diemen. Nous y vinmes au travers d'un air toujours obscur & chargé de brouillards ; le 24 Décembre nous la découvrimes, j'en suivis deux jours les rivages qui paraissaient y former de bons havres ; puis nous jetâmes l'ancre : l'eau, le bois s'y offraient de toutes

parts à nos yeux; mais l'herbe y était rare & groſſière. Tandis que nous faiſions nos proviſions, nous vîmes arriver huit naturels du pays, qui montrèrent la plus grande confiance, ils étaient ſans armes, abſolument nuds, mais ils avaient le corps piqueté & paré de lignes droites ou courbes: leur ſtature eſt moyenne, leur corps mince, leur peau eſt noire, leur chevelure noire & laineuſe; mais ils n'ont pas les lèvres groſſes & le nez plat des nègres; leur phyſionomie n'était pas déſagréable, leurs yeux étaient beaux, leurs dents belles, mais ſales; leur barbe & leurs cheveux étaient barbouillés d'une eſpèce d'onguent rouge: ils reçurent nos préſens avec indifférence, refuſèrent de manger du pain, du poiſſon; mais acceptèrent des oiſeaux. L'un d'eux avait un bâton court à la main; c'eſt une arme de trait qu'ils lancent avec aſſez de maladreſſe; l'Indien Omaï que nous ramenions dans ſon isle, voulut leur montrer que nos fuſils portaient des coups plus ſûrs; mais l'exploſion leur cauſa tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent dans leurs forêts, & ne reparurent que quelques jours après. Ils revinrent enſuite en plus grand nombre, & ſans témoigner de crainte; l'un d'eux était une eſpèce de bouffon défiguré par une boſſe énorme: le cou de la plupart était décoré de trois ou quatre cordes

tirées de la fourrure de quelque animal; une bande étroite de peau de kanguroo environnait la cheville du pied de quelques autres; ils mettaient peu de prix aux outils de fer, mais un collier de grains de verre parut leur faire plaisir. Ils femblent n'avoir aucune idée de la pêche; ils n'ont ni canots, ni pirogues: il y a lieu de croire qu'ils vivent des coquillages dont les bords de la mer font remplis: leurs maifons font ou des huttes formées avec des perches, & couvertes d'écorce, ou des troncs d'arbres creufés par le tems, les infectes & le feu. Une peau de kanguroo flotte fur les épaules & autour de la ceinture des femmes; elle eft utile peut-être pour porter leurs enfans, car elle ne s'étendait pas affez pour fervir la pudeur: leur peau noire était piquetée comme celle des hommes; plufieurs avaient la tête rafée, d'autres confervaient leurs cheveux d'un côté, & quelques-unes avaient une tonfure comme les prêtres Catholiques: les enfans nous parurent jolis, les vieilles femmes très-laides; les galanteries de nos officiers déplurent aux maris, & furent rejettées avec dédain par les femmes; ceux-là leur ordonnèrent de fe retirer, & elles obéirent, quoique avec répugnance. Je blâmai ces meffieurs, parce qu'une telle conduite en nuifant à l'équipage, donne

aux originaires une jaloufie qui peut expofer la fûreté de tous.

Cette terre reçut fon nom de Tafman, qui la découvrit en 1642. C'eft la partie méridionale de la Nouvelle Hollande qui eft la plus grande isle du monde connu : le fol en eft affez élevé, bien boifé ; il paraît avoir des rivieres & beaucoup de ruiffeaux ; fa fertilité s'annonce par la verdure dont il eft couvert. La baie où nous nous trouvions eft vafte & fûre, elle eft poiffonneufe ; derrière elle, eft une plaine d'un fol jaunâtre où eft un lac d'eau falé, qui nourrit des truites & des brêmes blanches ; partout ailleurs on ne voit qu'une vafte forêt d'arbres élevés, que les arbriffeaux & les débris d'arbres rend prefque impénétrable. En général, le pays eft fec & fort chaud ; il paraît n'avoir point de minéraux, point de végétaux comeftibles. L'efpèce d'arbre qui peuple les forêts eft fort haute, très-droite, n'ayant de branches qu'au fommet ; l'écorce en eft épaiffe & blanche, le bois dur & pefant ; il en fuinte une refine tranfparente & rougeâtre ; fes feuilles longues, étroites, pointues, portent des grappes de petites fleurs blanches ; des calices différens femblent devoir faire admettre deux efpèces de cet arbre : fes feuilles & fon fruit ont un goût piquant &

agréable, ils répandent une odeur aromatique.

Il y a une autre eſpèce d'arbre, haut de dix pieds, très-branchu, qui a des feuilles étroites & une large fleur jaune & cylindrique, compoſée d'une multitude de filamens : ſon fruit reſſemble à la pomme de pin.

Un arbriſſeau qui a des rapports avec le myrthe, un glayeul, le jonc, la campanelle, le fenouil marin, l'oſeille ſauvage, la larme de Job, quelques eſpèces de fougères, des mouſſes, & quelques autres plantes particulières au pays, ſont tout ce qu'on y trouve de végétaux. Le ſeul quadrupède qu'on y ait vu, eſt l'opoſſum, il a deux fois la groſſeur d'un rat, eſt noirâtre dans la partie ſupérieure du corps, blanc dans l'inférieure; l'extrêmité de ſa queue eſt blanc & ſans poils; il vit de baies qu'il cueille en s'accrochant aux branches des arbres : le kanguroo l'habite auſſi, il paraît n'y être pas rare, mais nous ne pûmes en voir.

Il y a un grand nombre d'oiſeaux, tels que des aigles bruns, des corneilles, des perroquets jaunes, de gros pigeons, une eſpèce de grives, un oiſeau plus petit, qui a une longue queue, le cou & une partie de la tête couleur d'un bel azur, de goëlands, des pies noires, un joli pluvier à huppe noire, des canards, des nigauds.

On trouve dans les bois des ſerpens noirâtres, un gros lézard, long de quinze pouces & de ſix de tour, nuancé de noir & de jaune, & un plus petit, couleur de rouille au-deſſous, brun & doré au-deſſus.

Mais la mer y eſt plus riche que la terre ; là ſe trouve le poiſſon éléphant, des raies, des nourrices, des brêmes blanches, des ſoles, des carrelets, des *tregla*, des mulets tachetés, l'*atherina hepſetus* qui a une bande d'argent ſur le côté, & d'autres encore qui offrent la plupart une nourriture ſaine & abondante.

Les rochers y ſont enrichis de coquillages, tels que l'étoile de mer, les lépas, l'éponge, la tète de méduſe, le lièvre marin, &c. On y voit auſſi un grand nombre d'inſectes, des ſauterelles, des papillons, des teignes nuancées de couleurs agréables ; il y a diverſes eſpèces d'araignées ; la mouche ſcorpion y eſt rare ; les mouſquites & la groſſe fourmi noire y ſont très-incommodes.

Les habitans reſſemblent à ceux des isles Tanna & Manicola, & paraiſſent être d'une même race avec eux ; leur prononciation eſt un peu rapide. Peut-être qu'avec des recherches plus approfondie & une plus grande connaiſſance des langues, on pourra prouver que toutes les peu-

plades répandues au levant, de la Nouvelle Hollande à l'isle de Pâques, ont une ſouche commune.

Le 30 Janvier 1777, à huit heures du matin, nous partîmes de la Terre de Van Diemen, après y avoir mis dans les forêts un verrat & une truie: un bon vent du couchant enflait nos voiles, mais bientôt il vint du midi, & amena une chaleur inſupportable, bientôt il devint un ouragan; nous le ſoutinmes en continuant notre route, & le 10 Février, nous vîmes les côtes de la Nouvelle-Zélande; le lendemain, nous jetâmes l'ancre dans le canal de la Reine Charlotte: nous y deſcendîmes, élevâmes nos obſervatoires, dreſſâmes nos tentes, & fîmes les proviſions que cette terre peut fournir.

Les habitans ne tardèrent pas à ſe montrer; quelques-uns montèrent à bord, & nous connaiſſaient tous; d'autres ſe refuſèrent à nos invitations; les préſens, les démonſtrations d'amitié ne purent les déterminer à venir ſur les vaiſſeaux; je penſais, & j'eus raiſon de le penſer, qu'ils craignaient que je ne vinſſe venger ceux qu'ils avaient tués dans mon dernier voyage: Omaï qu'ils connaiſſaient, leur avait parlé de ces meurtres, ils me connaiſſaient & ſentirent que je ne devais pas les ignorer, ni en avoir perdu

le souvenir : je fis mes efforts pour les convaincre que je ne venais point pour les punir, & j'y réussis ; bientôt ils ne montrèrent ni crainte ni défiance.

Je me bornai à ne pas exposer mes gens à leurs attaques, & à les défendre de leur perfidie. Des gardes veillèrent sur ceux qui coupaient le bois, qui remplissaient les futailles, qui reparaient les vaisseaux, qui faisaient des provisions pour le bétail, comme sur ceux qui faisaient des observations astronomiques. Les familles Zélandaises étaient accourues & s'établissaient autour de nous ; ils y construisirent des huttes avec une promptitude singulière : au moment que leurs pirogues atteignent le rivage, les hommes s'élancent sur la terre, arrachent les plantes & les arbrisseaux du champ qu'ils ont choisi pour y élever leur village, & tiennent leurs armes toujours près d'eux & sous leur main ; une partie des femmes veillent sur les pirogues, d'autres sur leurs provisions & leurs meubles ; quelques-unes préparent les alimens : les huttes s'élèvent & suffisent pour les mettre à couvert du vent & de la pluie : elles sont séparées par des palissades & des barrières, & distinguent ainsi les tribus ou familles qui travaillent & vivent en commun. Ils pêchaient, & nous vendaient une partie de leurs

poissons.

poiſſons. Ces alimens frais, les végétaux & la bierre de pin diſſipèrent les ſymptômes de ſcorbut qui avaient commencé de ſe manifeſter.

D'autres inſulaires de l'intérieur du pays, vinrent nous rendre viſite, & apportèrent à notre marché des outils, divers inſtrumens, du poiſſon & des femmes : ces dernières ne furent pas recherchées, & ce fut un bonheur pour nous; car cette ſorte de commerce peut être utile à une colonie qui s'établit & qui veut s'étendre; mais elle eſt toujours dangereuſe & ſouvent funeſte aux navigateurs. Parmi ces inſulaires, je diſtinguai un chef nommé *Kahoora*; c'était celui qui avait dirigé la troupe de guerriers qui avait maſſacré le détachement du capitaine Furneaux, & tué lui-même M[r] [illegible]ve : ſes compatriotes le craignaient, mais ne l'aimaient pas; pluſieurs voulaient m'engager à lui donner la mort; mais ſi j'avais ſuivi les conſeils de ces hommes toujours diviſés, j'aurais exterminé leur race entière; chaque peuplade me priait d'exterminer ſa voiſine.

Je trouvai des choux, des oignons, du pourpier, des radis, des patates & d'autres plantes que nous avions plantées dans notre dernier voyage; les patates étaient un peu ſoignées par les naturels du pays qui les aimaient, mais ils

n'en ont point planté, & ils négligent toutes les autres plantes. Dans une de mes excurſions, je voulus voir le lieu où nos malheureux compatriotes furent maſſacrés; j'y rencontrai mon vieil ami Pedro, qui montra d'abord quelque crainte; mais à qui mes préſens la firent bientôt perdre. Je voulus ſavoir des particularités de cet événement malheureux, Omaï nous ſervit d'interprête, Pedro & ſes compagnons répondirent avec franchiſe, comme des hommes qui ne craignaient pas d'être punis d'un crime dont ils ſont innocens; car aucun d'eux n'avait eu part au combat. Ils nous dirent que des Zélandais avaient enlevé du pain & du poiſſon à nos gens, tandis qu'ils dînaient aſſis ſur l'herbe, à deux cents pas de leur canot; qu'ils frappèrent les voleurs, que la querelle s'animant, deux Zélandais furent tués, qu'avant que les Anglais euſſent repris leurs armes, les Zélandais s'étaient précipités ſur eux & les avaient accablés par le nombre: ce maſſacre ne fut point prémédité, & l'on convaient unanimément que Kahoora n'avait formé ce projet, qu'après avoir vu nos gens venger leurs pertes en frappant ſes compatriotes: Pedro vint s'établir auprès de nous: le vrai nom de ce chef eſt *Matahouah*.

Deux ouragans vinrent nous tourmenter; nous

leur échappâmes avec peine, car ils sont ici très-violens & assez communs; les vapeurs qui surchargent toujours les montagnes élevées qui dominent la plaine, augmentent l'impétuosité du vent & le rendent aussi plus variable.

Toutes nos provisions étant faites, nous quittâmes ces lieux; mais je ne pus encore sortir du détroit. Pedro & un chef d'une tribu que je n'avais point vu encore, vinrent nous dire adieu, ou plutôt demander des présens. Je donnai au premier une chèvre & un bouc, au second un verrat & une truie: ils me promirent de ne pas les tuer; mais je doutai de leur promesse; ils avaient tué tous les animaux que nous y avions laissés dans notre dernier voyage, & il ne restait plus qu'une truie, que Tiratou, un de leurs chefs, avait conservée avec des coqs & des poules; on me dit cependant qu'il y avait encore de ces derniers dans les bois.

J'avais d'abord eu le dessein de laisser à la Nouvelle Zélande, des chèvres, des cochons, un taureau & deux genisses; mais cette disposition insouciante des habitans, pour tout ce qui pouvait leur être avantageux, rendait nécessaire de mettre ces animaux sous la protection d'un chef puissant, qui sentit lui-même l'utilité dont ces

animaux pouvaient être au pays. Mais je n'en trouvai pas, & tout ce que je pus faire, c'eſt de diſperſer dix ou douze cochons dans les bois, comme je l'ai fait à différentes époques, afin que ceux qui ſuivront mes traces en puiſſent trouver au moins dans l'état ſauvage.

Nous vinmes jeter l'ancre près de *Motuara*; là, Kahoora vint me viſiter avec toute ſa famille; Omaï voulait que je le fiſſe tuer. On pend, chez vous, diſait-il, celui qui en tue un autre; ce barbare en a tué dix, & vous ne voulez pas lui donner la mort, quoique ſes compatriotes le déſirent & qu'elle ſoit juſte. Kahoora fut effrayé, il étendit les bras & baiſſa la tête; il ſemblait attendre la mort; mais je le raſſurai, & il me fit le récit de cette funeſte aventure: il ne différa de celui de Pedro, qu'en ce qu'il accuſa un des matelots Anglais d'avoir néceſſité les vols des Zélandais en refuſant de payer le prix d'une hache de pierre vendue par un des ſiens.

Kahoora était ſans défenſe au milieu de nous; il ſavait n'être pas aimé des ſiens; il ſavait peut-être qu'ils nous excitaient à lui donner la mort. Cependant dès que je lui eu dit que je ne voulais pas venger la mort des Anglais par la ſienne, il montra une confiance qui l'honorait à mes yeux & qui me flatta; il déſira qu'on fit ſon por-

trait, & se tint assis & tranquille jusqu'à ce que M. Weber l'eut achevé.

Omaï désirait emmener un Zélandais aux isles de la Société; il inspira ce désir au jeune Taweiharooa, dont la mere respectée vint le voir pour la derniere fois ; elle le quitta en lui témoignant la plus grande tendresse, & lui promit qu'elle ne verserait plus de larmes ; elle tint parole, & parut gaie le lendemain ; Taweiharooa emmena un petit garçon de neuf à dix ans pour lui servir de domestique ; ses parens le lui offrirent d'eux-mêmes, & le quitterent avec indifférence après lui avoir ôté ses habits : en vain je leur fis comprendre qu'ils ne reverraient plus leur enfant ; leur insouciance sur ce point me fit consentir au projet d'Omaï , car ces deux Zélandais n'avaient rien à perdre en s'établissant dans les isles où nous allions.

Ces Zélandais sont malheureux avec la faculté de ne pas l'être ; la crainte d'être massacrés, le désir de la vengeance les agitent sans cesse ; leurs ressentimens sont implacables, leur triomphe est horrible ; l'ennemi vaincu est toujours tué & mangé ; aussi sont-ils toujours inquiets, toujours sur leur garde, pour n'être point surpris, & ce qui est plus singulier encore, pour n'être pas damnés ; car selon eux, l'homme dont le corps est mangé

par ses ennemis, doit être condamné à des feux éternels, tandis que son barbare vainqueur doit habiter avec les dieux. Il est vrai qu'ils ne mangent que leurs ennemis.

Ils n'ont point de moraïs, les pratiques de religion ne les rassemblent jamais; mais ils ont des prêtres qui prient les dieux pour eux dans les affaires qu'ils entreprennent; je conjecture qu'ils ont quelques idées superstitieuses sur les cheveux; souvent j'en ai vu de suspendus à des branches d'arbres; ceux qui voyagent chez eux, & ce sont ordinairement les marchands de talc verd, y sont reçus avec hospitalité; les Zélandais prétendent que cette pierre fut d'abord un poisson, qui ayant été pris & traîné sur le rivage, prend la dureté & la couleur du talc; le fait est qu'ils le retirent d'une grande mare ou lac.

Un homme y prend deux ou trois femmes s'il lui convient ou lui plait de le faire; elles sont plus malheureuses que les hommes dont elles partagent le sort; les filles qui ne se marient pas sont abandonnées à elles-mêmes. Les hommes sont contens de leur ignorance, & ne desirent point d'en sortir; ils écoutent sans comprendre & sans se soucier de comprendre.

Taweiharooa nous raconta dans la route, qu'avant l'arrivée de l'Endeavour, & par conséquent avant celle de Mrs. de Surville & Marion, un vaisseau avait abordé dans un port de la côte nord-ouest de Terra-Vitte, dont le capitaine leur donna un quadrupède, & y eut un fils qui vivait encore; que ce vaisseau leur laissa une maladie que je reconnus être la vénérienne, qu'ils guérissent ou tempèrent aujourd'hui avec des bains de vapeur. Ce jeune homme nous dit encore qu'on trouvait dans le pays, des lézards de huit pieds de long, aussi gros que le corps d'un homme, & qu'ils se forment des terriers où on les étouffe.

Les montagnes de la Nouvelle Zélande reposent sur des lits horisontaux ou obliques d'un grès jaunâtre & cassant, mêlé de quartz; le sol est aussi jaunâtre, il ressemble à de la marne & n'a gueres que deux pieds de profondeur; il est très-fertile; la végétation y montre toute sa force par les grands arbres & la multitude d'arbrisseaux qu'on y trouve; les orages, les pluies y durent peu; l'été, l'hiver y sont modérés; les arbres n'y perdent leurs feuilles que lorsqu'au printems les nouvelles qui poussent détachent les anciennes. La culture y serait pénible, parce que la

pente rapide des collines n'y permettrait pas l'ufage de la charrue.

Il y a deux efpeces de grands arbres fur les collines : l'un a le port du fapin; mais fes baies & fes feuilles reffemblent davantage à celle de l'if; c'eft de celui-là que nous faifions de la bierre; l'autre diffère peu de l'érable. Dans les petites plaines , on en trouve des efpeces plus variées; deux portent un fruit de la groffeur de nos pommes; l'un eft jaune, l'autre noir; ni l'un ni l'autre ne font agréables au goût; mais les Zélandais les mangent. On y trouve une efpece de philadelphus, dont les feuilles nous fervaient de thé, & un arbre qui par fes feuilles rondes & tachetées exhale une odeur défagréable, & dont les fleurs reffemblent au myrthe. Le celeri y eft abondant; la plante que nous appellions cochléaria en differe, & pour l'ufage, il eft bien préférable au nôtre : le liferon, la morelle, l'ortie, une vingtaine d'efpeces de fougere, une véronique buiffonneufe, les chardons, l'euphorbe, le lin, la panacée , une multitude d'autres plantes revêtent les plaines & les collines. Il en eft une qui produit un lin foyeux plus beau que celui d'Angleterre; elle croît fur les bords de la mer, elle forme des touffes, fes feuilles reffemblent à celles du jonc, fa tige porte des fleurs jaunâtres

remplacées par une longue coffe remplie de petites graines noires & luftrées : on y trouve une efpece de poivre long.

Les oifeaux femblent auffi être particuliers au pays, quoiqu'on les range fous les dénominations connues : tels font de gros perroquets à têtes blanches ; des perroquets verts au front rouge ; de gros pigeons ramiers, bruns fur le dos, blancs fous le ventre, verts par tout le refte du corps, ayant le bec & les pieds rouges ; deux efpeces de coucous, dont l'une eft brune & tachetée de noir ; l'autre auffi petite qu'un moineau, eft d'un vert éclatant deffus, ondoyé de vert de brun & de blanc deffous ; le poy qui eft noir avec des teintes verdâtres, fe fait diftinguer par une touffe de plumes blanches & bouclées qu'il porte fous la gorge ; une efpece plus petite qui a le dos & les ailes brunes, deux ouïes au-deffous de la racine du bec, & que nous appellâmes *petit oifeau à cordon*, pour le diftinguer d'une autre efpece qui ayant la grandeur du pigeon ordinaire, a deux larges membranes jaunes & pourpres à la racine du bec, eft d'un noir bleuâtre, & a un bec court, d'une forme finguliere ; les gros becs y ont le plumage brun, mais rouge fur la queue ; des pies de mer noires, à bec rouge ; des nigauds huppés, couleur de plomb, mais tachetés de noir fur les

aîles & les épaules, & d'un noir velouté, nuancé de verd ſur le derriere du corps; des goelands, des hérons, des rales, des alouettes, un petit oiſeau verdâtre, qui eſt preſque le ſeul qui anime les forêts par ſes chants, mais qui fait entendre le concert d'une centaine d'oiſeaux & que nous l'appellions le *moqueur*; & beaucoup d'autres eſpèces.

La mer y nourrit des mulets, des poiſſons éléphans, des carrelets, des brèmes couleur d'argent qui ont une tache noire ſous le cou, des congres, un poiſſon noirâtre qui reſſemble à la brême, un autre de même couleur que nous appellions le *charbonnier*, un autre qui eſt rougeâtre, paraît avoir un peu de barbe, & qu'on ne prend que la nuit; des ſaumons, des raies, une eſpece inconnue encore, qui a la forme du dauphin, eſt de couleur noire, a des mandibules fortes & oſſeuſes, & des nageoires de derriere qui s'alongent beaucoup.

On y voit un grand nombre de différens coquillages, peu d'inſectes, quelques papillons, de petites ſauterelles, diverſes araignées, de petites fourmis noires, beaucoup de mouches; celle de ſable, auſſi incommode que le mouſquite, y eſt le ſeul animal malfaiſant.

Cette isle ſi étendue n'a de quadrupèdes qu'un petit nombre de rats, & une eſpece de chiens

renards élevés dans la domesticité. Le régne minéral y est aussi pauvre.

Les Zélandais n'ont pas les traits des nègres, ils n'en ont pas la chevelure; mais leur nez est épatté vers la pointe; leurs yeux sont grands & d'une extrême mobilité; leur physionomie est ouverte & assurée, mais sérieuse dans l'âge mur : nous avons parlé de leurs habillemens, de leur parure, de leurs huttes, de leurs pirogues, de leurs armes, de leurs usages : ils ont peu de cette sensibilité forte & délicate qui nous attache à nos enfans & a nos amis; cependant quand ils les voyent mourir, ils poussent des cris douloureux, se découpent le front & les joues avec des coquilles ou des pierres aiguës, mèlent leur sang à leurs larmes, & en font une espece de simulacre qu'ils portent à leur cou; s'ils les revoyent après une longue absence, ils se découpent aussi le visage & poussent des cris frénétiques : mais ces marques d'un attachement tendre deviennent une espece de pratique habituelle que les enfans imitent de leurs parens, peut-être sans sentir bien vivement, ni la tendresse, ni la joie ou la douleur qu'il inspire.

Nous nous éloignâmes de la Nouvelle Zélande le 25 Février; dès que nous l'eûmes perdue de vue, le mal de mer inspira des idées tristes à

nos deux jeunes Zélandais ; ils se répentirent d'être partis, ils verserent des larmes, ils déploréerent leur résolution en faisant l'éloge de leur pays ; les consolations que je leur donnai furent inutiles aussi longtems que le mal de mer les tourmenta ; mais quand il les eut quittés, leurs lamentations devinrent moins fréquentes, & enfin ils n'en firent plus, parurent oublier la Nouvelle Zélande, & ne penserent qu'à nous qu'ils aimerent comme leurs compatriotes.

J'avais pris la route la plus courte pour me rendre à Otahiti ; durant cette navigation nous n'apperçumes que quelques oiseaux du Tropique, & un gros tronc d'arbre garni de barnacles : le 29, la Découverte m'avertit par un signal qu'elle voyait une terre ; nous la vîmes aussi du haut des mâts, & nous l'approchâmes. Après avoir doublé une pointe de cette isle, je vis des hommes qui vinrent s'asseoir tranquillement sur la chaine de rocs qui l'entoure ; quelques-uns nous suivirent le long du rivage en chantant en chœur : nous étions assez près de la côte pour distinguer tous leurs mouvemens ; on en voyait sur la grève, armés de longues piques & de massues qu'ils brandissaient d'une maniere menaçante disaient les uns, ou d'une maniere amicale disaient les autres. La plupart n'avaient de vêtemens qu'une ceinture

qui paſſait entre leurs cuiſſes ; quelques - uns portaient ſur leurs épaules un manteau bariolé de couleurs différentes ; leur tête était enveloppée, ou d'une eſpece de turban blanc, ou d'un chapeau de figure conique ; leur teint était baſané, leur ſtature moyenne ; ils paraiſſaient avoir de l'embonpoint & être robuſtes. Deux d'entr'eux s'approcherent de nous dans une pirogue ; mais ils ſemblaient nous craindre. Omaï leur parla, & ils prirent de la confiance ; nous leur jetâmes des clous & des grains de verre liés à un morceau de bois ; mais ils parurent reſpecter notre préſent & ne le délierent point, peut-être parce qu'ils l'avaient déſiré pour leur Eatooa ou Dieu. Omaï leur demanda s'ils mangeaient leurs ennemis, & ils répondirent que non, en montrant de l'indignation & de l'horreur. L'un d'eux ſe nommait Mourooa & avait une cicatrice au front, qu'il nous dit avoir reçue dans un combat contre les habitans d'une isle ſituée au nord-eſt. Leur chef leur avait recommandé la prudence, & ils balancerent de monter ſur le vaiſſeau dont ils avaient ordre de demander le nom du capitaine. On leur demanda le nom de l'isle ; elle s'appellait Mangua.

Mourooa était bien proportionné, ſa phyſionomie était agréable, ſon caractere gai, ſon teint

ſemblable à celui d'un Portugais, ſa chevelure était longue, noire, nouée au ſommet de la tête avec un morceau d'étoffe; cette étoffe qui ſert à leur ceinture eſt tirée du meurier; un gramen entrelaſſé lui formait une eſpece de ſandale; ſa barbe était longue; il était tatoué comme ſes compatriotes: tous ont les lobes des oreilles percé; l'ouverture en eſt fort grande: deux nacres de perles polies & une treſſe de cheveu pendaient au cou de Mourooa: nous ne vîmes qu'une pirogue dans cette iſle; elle était étroite, bien faite, longue de dix pieds; l'avant en était couvert d'un bordage plat, l'arriere s'élevait de cinq pieds & finiſſait en fourche.

Je deſcendis dans un canot pour arriver dans l'iſle, & Mourooa vint m'y joindre ſans crainte; il nous indiqua les deux endroits où nous pouvions aborder; mais dans l'un & l'autre, je vis qu'on ne le pouvait ſans danger, & je ne pus trouver de lieu pour y jeter l'ancre. Je renonçai donc à y débarquer, & je retournai au vaiſſeau, après avoir été un peu volé par quelques-uns de ces inſulaires qui étaient venus vers nous à la nage. Mourooa revint avec nous à bord, ſans témoigner aucune crainte.

Il témoigna peu de ſurpriſe en voyant nos quadrupedes, peut-être il était trop inquiet pour lui-

même pour s'étonner des objets qui frappaient pour la premiere fois ses regards : il marqua même de l'effroi lorsqu'il vit le vaisseau s'éloigner de son isle : il fut un peu rassuré lorsqu'il me vit mettre le canot en mer pour l'y reconduire ; en sortant de ma chambre, il faillit tomber sur une de nos chèvres, mais il surmonta son effroi pour regarder l'animal & demander à Omaï quel oiseau c'était. Il descendit dans le canot, & quand il fut près des rochers, il gagna le rivage en nageant : ses compagnons l'entouraient encore, sans doute pour satisfaire leur curiosité, lorsque nous nous éloignâmes vers le nord.

Ce fut avec regret que je renonçai à visiter cette isle ; elle a cinq lieues de tour, son élévation est médiocre, le sol en est uni ; au centre elle a de petites collines : la pente, de leur sommet à la mer, est couverte de petits arbres épais & d'un verd foncé, qu'on crut être des *rimas* ; près du rivage on voit des dracaena, la côte est bordée d'arbres qui ressemblent à de grands saules : toute l'isle est d'un aspect agréable, & la culture pourrait en faire un charmant asyle. Elle doit être fertile, car ses habitans sont nombreux & bien nourris ; ils paraissent n'avoir aucun quadrupède ; mais la banane, le fruit à pain, le taro ne leur en laissent pas sentir le besoin : nous vîmes

divers oiseaux marins errer sur ses côtes. Ses habitans sont d'une belle figure ; leur peau est douce ; ils sont gais, & paraissent voluptueux ; leurs mœurs paraissent semblables à celles des Otahitiens : leurs maisons situées dans des boccages, ressemblent à celles de ce peuple ; ils saluent en touchant le nez de l'étranger avec le leur, & lui prennent la main qu'ils frottent sur leur nez & leur bouche : elle est située sous le 21° 57′ de latitude méridionale, & le 201 de longitude à l'orient de Greenwich, ou 218° 28′ de l'isle de Fer.

Le lendemain, nous découvrîmes une nouvelle terre vers le nord ; cette isle nouvelle avait l'apparence de celle que nous venions de quitter ; près d'elle en était une plus petite que je laissai pour tenter d'aborder l'autre : nos canots y allerent chercher un mouillage ; des pirogues s'approcherent de nous, elles étaient longues, étroites, munies d'un balancier ; l'arriere en était élevé, l'avant se prolongeait sous la forme d'un manche de violon. Nous jetâmes aux insulaires des couteaux, des grains de verre & d'autres bagatelles, & ils nous donnerent des cocos. Ils monterent sans crainte sur nos vaisseaux. Une autre pirogue vint après que ceux-ci se furent retirés, m'apporter un présent de bananes ; je donnai

nai à son conducteur une hache & un morceau d'étoffe rouge qui le rendirent fort content : c'était le chef de l'isle qui me faisait ce présent.

Une double pirogue montée de douze hommes, nous aborda ensuite ; ils chantaient en chœur, & quand ils eurent fini, ils monterent sur le vaisseau, me demanderent & m'offrirent un petit cochon, des cocos & une natte ; on leur fit voir le vaisseau, mais rien n'y attira leur attention : ils eurent peur des chevaux & des vaches : les moutons & les chèvres excédaient encore la mesure de leurs idées ; ils les croyaient des oiseaux, quoiqu'ils eussent des quadrupèdes ; mais ils ne ressemblaient pas à ceux que nous avions. Ils auraient desiré des chiens, animaux qu'ils connaissent & ne possedent pas ; nous ne pouvions les satisfaire.

Ces insulaires ressemblaient à ceux que nous venions de quitter ; & s'habillent de même ; leur teint était plus noir ; mais leurs femmes étaient assez blanches, les oreilles de ces Indiens étaient percées, & non fendues ; leurs jambes sont piquetées, leurs pieds couverts d'une sandale faite de gramens. On ne pût trouver de mouillage : l'isle est environnée d'un rocher de corail ; ces habitans paraissant être de bonnes gens, nous espérâmes qu'ils pourraient nous apporter de l'herbe

& des fruits de bananes pour nos beftiaux, & je réfolus d'effayer de les y engager. De nouvelles pirogues nous apporterent de nouveaux préfens; car ils ignoraient l'ufage des échanges : ils me donnerent un cochon, des bananes, des cocos pour obtenir un chien; ils ne voulaient que cela. Omaï eut la générofité de leur céder celui qu'il amenait de Londres, & les infulaires fe retirerent très-fatisfaits.

J'envoyai deux canots pour tenter d'exécuter ce que nous avions projeté; Omaï accompagna mon lieutenant Gore, pour lui fervir d'interprète. Je les fuivis avec les vaiffeaux; je vis nos canots attachés & vis-à-vis un nombre prodigieux d'infulaires; j'en conclus que nos gens avaient débarqué dans l'isle, & m'approchai de la côte autant que les écueils me le permettaient, afin de pouvoir les fécourir s'ils en avaient befoin; mais la cinture de roc était un obftacle que nous ne pouvions franchir; les infulaires me raffurerent en venant fur mon vaiffeau; car s'ils avaient eu des deffeins finiftres, ils ne feraient pas venus fe livrer dans nos mains. En effet, je vis arriver nos canots un peu avant le coucher du foleil. Ils nous raconterent leurs aventures: en voici le précis.

Dès que nous eumes fixé nos canots, di-

rent nos gens, les insulaires se jetterent à la nage & nous apporterent des noix de cocos; dès qu'ils sûrent que nous voulions débarquer, ils nous envoyerent deux pirogues, où nous entrâmes sans armes pour leur inspirer plus de confiance; les Indiens rassemblés sur le rivage nous reçurent tenant à la main des rameaux verds, & nous saluerent en frottant leur nez contre les nôtres; on nous conduisit au travers de la foule, à une avenue de palmiers, au-delà de laquelle nous trouvâmes une troupe de guerriers rangés sur deux lignes, & tenant leurs massues sur leurs épaules; nous marchâmes avec eux, & trouvâmes bientôt un chef assis par terre, les jambes croisées, s'éventant avec une feuille de palmier emmanchée, & coupée en triangle; de ses oreilles sortaient en avant deux touffes de plumes rouges, qui paraissaient seuls le distinguer des autres insulaires; il était grave, on lui obéissait promptement, & on nous avertit que nous devions le saluer. Plus loin, nous trouvâmes un second chef, plus jeune que l'autre, orné, occupé comme lui; il était d'un embonpoint extraordinaire. Un troisieme nous attendait à quelque distance, aussi corpulent que les deux autres, & plus vieux; il nous invita à nous asseoir; & nous nous hâtames de le faire, parce que nous

étions las : peu de tems après la foule s'écarta pour faire place à vingt jeunes femmes, ornées de plumes rouges, qui danserent avec gravité, chanterent en chœur, & ne firent point attention à nous, même lorsque nous les approchâmes : tous leurs mouvemens étaient dirigés par un homme & par la musique ; elles ne changeaient point de place, remuaient les pieds, & agitaient les doigts avec une extrême légéreté ; elles frappaient de tems en tems des mains, elles avaient assez d'embonpoint, leurs cheveux flottaient en boucles sur leur cou, leur teint était olivâtre ; leurs traits étaient mâles & leurs yeux noirs : dans tout ce qu'elles faisaient, on voyait beaucoup de douceur & de modestie ; leur taille était élégante, & une étoffe lustrée les ceignait & descendait jusqu'aux genoux. Elles dansaient encore lorsque nous entendimes un bruit semblable à celui d'une troupe de chevaux qui galoppent : c'était un combat simulé que les guerriers nous préparaient.

Fatigués de la multitude qui nous pressait, nous fimes des présens aux chefs rassemblés ; nous voulumes dire pourquoi nous étions descendus sur l'isle ; mais on nous fit entendre que nous devions attendre au lendemain, & qu'on nous fournirait des provisions.

Cependant ils nous entourerent chacun en particulier & vuiderent nos poches ; le chef les approuva : cette cérémonie ne nous fit pas craindre pour nos jours ; mais nous persuada qu'on voulait nous arrêter : ils satisfirent nos besoins, & nous offrirent des cocos, du fruit à pain, & une espece de puddingacide ; un des chefs nous éventa, nous fit un présent d'étoffes ; mais quand nous voulumes nous rapprocher du rivage, nous fumes arrêtés & ramenés au lieu que nous avions quitté. Omaï était plus effrayé que nous, parce qu'il avait vu creuser & chauffer un four qui lui faisait soupçonner qu'on voulait nous rôtir & nous manger. Il le leur demanda, & surpris, ils demanderent à leur tour si telle était notre coutume. Nous passâmes ainsi la plus grande partie du jour, quelquefois réunis, quelquefois séparés, toujours au milieu d'une foule nombreuse : ils nous firent deshabiller, nous examinerent, voulurent calmer nos inquiétudes en plantant des rameaux en terre devant nous, en nous faisant entendre que nous devions passer quelque tems avec eux, & manger un cochon qu'ils nous montrerent près du four ; cette vue dissipa la frayeur d'Omaï, en lui montrant pourquoi on avait préparé ce four qui l'avait si vivement inquiété. Le chef promit d'envoyer chercher du

fourage pour notre bétail, mais ſes émiſſaires ne rapporterent que quelques tiges de bananiers.

L'un de nous vint ſur le rivage & voulut gagner l'enceinte de rocher ; mais on l'y retint ; on lui fit quitter des morceaux de corail & des plantes qu'il avait ramaſſé, & Omaï lui en apprit la raiſon ; c'eſt que dans ces isles un étranger ne peut ſe permettre ces libertés, que lorſqu'il a été fêté pendant deux ou trois jours.

Il fallut donc attendre d'avoir reçu des honnêtetés pour avoir le droit de ſe retirer. Le ſecond chef s'aſſit ſur une eſcabelle noirâtre & polie, fit faire un cercle à la multitude & nous fit aſſeoir auprès de lui : on apporta d'abord des nois de cocos, des bananes cuites, puis on plaça auprès de chacun de nous un morceau de cochon cuit au four : nous mangeâmes peu & ſans appétit ; mais la nuit s'approchant, on nous permit de nous retirer, & on voulut que nous emportaſſions les reſtes du repas. On fit boire à Omaï d'une liqueur faite avec la racine d'une eſpece de poivre, qu'on mâche & qu'on jette dans un vaſe. Une pirogue nous conduiſit à nos canots ; & l'un des principaux nous vola un ſac dans lequel était un piſtolet ; nos cris le lui firent rapporter à la nage. Ils dépoſerent dans nos ca-

nots, des noix de cocos, des bananes & d'autres provifions.

Nous ne pûmes voir le pays; mais il eft fûrement bien peuplé ; car les infulaires qui nous entouraient étaient bien au nombre de deux mille ; les principaux d'entr'eux ont l'air plus noble & le teint plus blanc. Leur taille eft élégante & leur peau fine; ils paraiffent d'un caractère doux; quelques - uns portent des nattes entrelaffées de noir & de blanc taillées, en jaquettes fans manches ; quelques - uns ont des chapeaux de forme conique, faits de bourre de cocos , tiffus avec adreffe avec de petits grains de coquillage; leurs oreilles percées étaient ornées d'une fleur odoriférante; le cou des chefs eft orné de deux os ronds fufpendus à deux cordelettes ; ils quitterent leurs plumes rouges après la cérémonie de notre préfentation.

Quelques hommes étaient tatoués fur les côtés & fur le dos; les femmes portaient la même parure fur les jambes ; cet ornement paraît réfervé aux principaux : les femmes nous obfervaient avec curiofité, mais fans manquer à la bienféance; les enfans, les hommes montaient fur les arbres pour nous mieux voir; il y avait là peu de vieillards, peut-être parce qu'ils font moins curieux ; ils étaient armés de maffues &

de piques ; celles-là, longues de ſix pieds, étaient faites d'un bois dur & noir ; celles-ci avaient douze pieds de long, & étaient faites du même bois.

Ils ont des doubles pirogues, longues de vingt pieds, larges de quatre, dont les parties étaient fortement attachées avec de l'oſier ; elles ſont peintes en noir, & ils y tracent différentes figures ; les arbres qui nous environnaient étaient des cocotiers, des hybiſcus, des euphorbia, & de cette eſpèce de cyprès qui orne les plaines de l'isle Mangeea : il y a ſans doute d'autres arbres fruitiers, d'autres plantes utiles, puiſqu'on nous préſenta des bananes, des racines de taro, du fruit à pain, des noix grillées qui avaient la ſaveur de la chataigne.

Le corail qui entoure cette isle, eſt noirci par le tems à ſa ſurface ; à quelques pouces de profondeur, il a ſa couleur naturelle : les habitans firent beaucoup de queſtions à Omaï ſur nous, ſur nos vaiſſeaux, ſur nos armes ; il exagéra un peu ſes récits, & pour leur donner une idée des effets de la poudre, il raſſembla celle de quelques vieilles cartouches qu'il avait dans ſa poche, & y mit le feu avec un tiſon ; la rapidité de l'exploſion, le bruit, la flamme, la fumée

remplirent d'étonnement les ſpectateurs, & firent croire tout ce qu'Omaï racontait.

Omaï trouva dans cette isle trois originaires des isles de la Société, ils y avaient été conduits par une de ces aventures qui font entrevoir comment les isles nombreuſes & diſperſées dans la vaſte mer du Sud ont pu ſe peupler. Ils s'étaient embarqués à Otaïti au nombre de vingt perſonnes pour ſe rendre à Uliétea ; un vent impétueux qui leur était contraire les jetta bien loin de leur route ; errans au milieu de l'Océan, ils manquerent bientôt de vivres ; ſeize moururent de faim, un coup de vent renverſa la pirogue, & les quatre qui reſtaient, demeurerent ſuſpendus à ſes bordages pendant quelques jours encore. Les habitans de l'isle que nous quittions les virent, coururent à leur ſecours, en prirent les plus grands ſoins, & ils y étaient établis depuis une douzaine d'années ; ils refuſerent de quitter leur nouvelle patrie pour l'ancienne, & cette préférence ne nous étonna pas.

Cette isle a le nom de *Wateevo* ; elle eſt ſituée ſous le 20°. 1' de latitude méridionale, ſous le 219°, 13' 3'' de longitude ; elle a environ ſix lieues de tour ; la perſpective en eſt très-agréable ; ſes collines, ſes plaines ſont couvertes d'un vert nuancé : ſa fertilité ne peut être

utile aux navigateurs, qui ne peuvent y pénétrer; on n'y découvrit point de rivieres. Il paraît que cette peuplade fort ordinairement des isles de la Société; ils ont les mêmes mœurs, les mêmes idées religieuses, & presque les mêmes usages: la langue y a subi des altérations; mais Omaï & les deux Zélandais la comprenaient fort bien.

La nuit nous éloigna de cette isle, & je cinglai vers l'isle la plus petite que nous avions découverte; & nous y arrivâmes bientôt. J'envoyai sans crainte y chercher des provisions pour notre bétail, car il n'y paraissait aucun habitant; malgré la ceinture de rochers, nos canots y pénétrèrent: on y cueillit des cocos, de l'herbe, des feuilles & des branches de palmier ou de *pendanus*: ces branches sont molles, spongieuses & pleines de suc; le bétail s'en nourrit sans répugnance.

Ses voisins l'appellent *Otakootaia*, ou Watooa-ette, la petite isle; elle n'a qu'environ une lieue de tour, & n'est qu'à trois ou quatre lieues de Wateeo; le sol léger & rougeâtre n'y est élevé que de six à sept pieds; elle est sans eau douce, mais a des grouppes de cocotiers, & plusieurs autres plantes: un joli coucou, couleur châtain, tacheté de blanc, parut parmi les arbres; la côte

eſt habitée par divers oiſeaux marins. On y remarqua deux eſpèces de lézards, des papillons, des teignes : quelques cabanes, des eſpèces de monumens de pierre prouvent qu'elle eſt fréquentée : on laiſſa dans une des cabanes, une hache & des clous, prix des végétaux que nous emportions.

Un vent léger nous porta lentement vers l'isle que j'avais nommée *Hervey* dans mon précédent voyage, & qui n'eſt qu'à quinze lieues de celle-ci. Lorſque nous en fûmes près, de doubles pirogues partirent de la côte pour s'approcher de nous : j'en fus étonné, car elle m'avait parue déſerte quand je la découvris. Bientôt les pirogues nous joignirent ; mais on ne put engager ceux qui les montaient à venir ſur le vaiſſeau ; leur air avait quelque choſe de farouche, leurs propos bruyans, leur audace à voler tout ce qui pendait autour du vaiſſeau, tout ce qu'ils pouvaient atteindre avec de longs crochets, ne nous prévinrent pas en leur faveur. Ils nous vendirent du poiſſon, & entr'autres des carrelets tachetés comme le porphyre, des anguilles d'un blanc de lait, tachetés de noir, contre de petits clous. Ils ne reſſemblent aux habitans de Wateeo, ni par la figure, ni par le caractère ; leur teint eſt plus foncé ; une natte longue, étroite,

roulée autour de leur ceinture, était leur ſeul vêtement; une nacre de perle polie ſuſpendue à leur cou, était leur ſeul ornement: on découvrit un joli chapeau de plumes rouges dans l'une des pirogues. Aucun d'eux n'était tatoué. Leur idiôme avait plus de reſſemblance avec celui d'Otahiti, que celui des isles dont nous venons de parler. Ils nomment leur isle Terouggemou-Atooa, & ſont ſujets du roi de Wateeo; ils nous dirent qu'on ne trouvait ni bananes, ni fruits à pain, ni cochons, ni chiens dans leur isle; qu'ils ſe nourriſſaient de cocos, de poiſſons & de tortues. Je vis juſqu'à trente pirogues à la fois ſortir de cette isle; dès que j'eus mis mes canots à la mer, elles diſparurent & ne ſe montrerent plus.

Les canots ne trouverent point de mouillage autour de l'isle, & les écueils en éloignaient les canots même: les habitans paraiſſaient vouloir s'oppoſer à une deſcente; j'avais beſoin d'eau, & il ne paraiſſait pas qu'on put y en trouver beaucoup; la ſaiſon était avancée, toutes ces raiſons me déterminerent à m'en éloigner. Ce beſoin d'eau me fit renoncer à cingler vers le ſud, comme j'en avais le deſſein, & je cherchai à gagner l'isle des Amis.

Des vents très-faibles nous retarderent, & la

néceſſité me fit tendre vers l'isle Palmerſton, découverte dans mon ſecond voyage: & en attendant, je faiſais diſtiller de l'eau, je recueillis auſſi celle de la pluie: des vents contraires s'oppoſaient ſans ceſſe à notre courſe, & ce ne fut que le 13 Avril, que nous découvrîmes l'isle Palmerſton: il en était tems; car notre bétail allait périr de faim; j'envoyai tout de ſuite quatre canots chercher à y débarquer; ils réuſſirent, & bientôt nous eûmes du cochléaria, du wharra, des noix de cocos, & des jeunes pouſſes de cet arbre que nos beſtiaux dévorerent avec avidité.

Je deſcendis moi-même dans cette isle; elle eſt compoſée de neuf à dix islots rangés circulairement dans un eſpace d'un mille: elle ne s'élève pas à plus de trois pieds au-deſſus de la mer, & paraît formée de débris de corail & d'un terreau noirâtre formé par les débris des végétaux: elle eſt couverte d'arbres & d'arbriſſeaux, habitée par des fregates, des oiſeaux du tropique & des bobies. Les oiſeaux du tropique y avaient dépoſé leurs œufs à terre ſous les arbres: leur plumage eſt d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge; leurs deux longues plumes de la queue ſont d'un cramoiſi foncé. Nous chaſſâmes, pêchâmes, & cueillimes des

crabes rouges & des herbes ; ces alimens nous furent d'une grande utilité.

Il y a un lac dans cette isle, & en face un lit de corail qui offre une vue charmante ; il paraît suspendu sur l'eau ; la mer était calme, le soleil brillait de tout son éclat ; des stalactites, des boules, d'autres concrétions sous des formes diverses s'offraient à nos yeux : des coquillages de différentes couleurs variaient le spectacle, & des poissons jaunes, bleus, rouges, noirs, &c. l'animaient en se promenant tranquillement sur la surface paisible de l'eau : rien n'annonça que des hommes y eussent jamais abordé ; nous y vimes les débris de pirogues que le vent pouvait y avoir jetés, & de petits rats bruns qu'elle y avait apportés peut-être.

Pendant trois jours nous fûmes occupés à recueillir des provisions pour nous & nos bestiaux ; un des plus grands islots était couvert de cocotiers, & la plupart nous donnerent d'excellentes noix : on y trouva divers insectes ; entre les rocs on voit des anguilles tachetées, qui lorsque nous les suivions, élevaient leurs têtes au-dessus de l'eau, ouvraient leur bouche & cherchaient à nous mordre : le poisson perroquet y vit aussi, de même qu'un poisson de rocher, qui est brun, tacheté, qui au lieu de s'enfuir, s'arrêtait pour nous considérer.

Omaï se rendit utile par son activité; il pêchait, il faisait des fours, & cuisait les alimèns à la mode de son pays; sa gaîté nous en inspirait. Nous cueillimes douze cents cocos dans ce lieu, provision excellente pour le goût & la santé.

La base de cette isle ou des islots qui la composent, c'est le corail : ils paraissent n'être pas anciens; le sable des flots de la mer se sera insensiblement accumulé sur ces rochers; des plantes venues de graines apportées par l'air, les oiseaux & les vagues, y ont végété, & bientôt étendu leur empire, en accroissant le sol de leurs débris. Ces islots se joindront avec le tems.

Je mis à la voile pour nous rendre aux isles des Amis; la chaleur était excessive, le tems pluvieux; une pluie d'une heure nous donnoit plus d'eau que la distillation pendant un mois, & je renonçai à celle-ci; ce fut le 28 Avril, que nous découvrimes les isles situées au levant d'Anna-mooka; & le tems étant orageux, je jettai l'ancre à deux lieues de l'isle Komango.

Des pirogues en partirent, & nous apporterent des cocos, des fruits à pain, des bananes, des cannes à sucre; nous donnâmes des clous en échange. J'envoyai mes canots pour y en acheter encore, tandis que je cinglai vers An-

namooka ; ſept ou huit pirogues me ſuivirent pour nous vendre des fruits , des racines , des cochons , de la volaille, des pigeons ramiers, de petits rales, de groſſes poules violettes, des étoffes du pays , des flûtes, de petits paniers & des armes: mais je défendis d'acheter ce qui n'était point utile, juſqu'à ce que nos proviſions fuſſent complettes; & pour éviter des querelles, je nommai quelques perſonnes pour faire ſeules les échanges.

Mes canots revinrent; ils avaient été bien reçus à Komango, & en rapporterent des proviſions ; ils n'y virent point de ruiſſeaux, mais un étang d'eau douce. Deux des chefs m'apporterent un préſent, ils me promirent des proviſions, & en effet m'en amenerent. J'envoyai chercher un port ſur l'isle Annamooka; on y en trouva un ; mais il était trop éloigné de l'eau douce. Je vins ſur le côté ſeptentrional où j'avais trouvé une aiguade commode dans mon ſecond voyage.

Une multitude de pirogues environnerent nos navires; il y en avait de doubles, munies d'une grande voile & portant quarante à cinquante hommes chacune , parmi leſquels on voyait des femmes auſſi actives que les hommes à manier la pagaie & à faire des échanges. Je jettai l'ancre

cre dans le lieu que j'avais déjà occupé, & je descendis à terre; on nous reçut comme amis; on nous donna un emplacement pour y élever nos tentes, & le chef de l'isle me conduisit dans sa maison située au milieu de sa plantation, entourée d'un joli gazon arrangé, pour qu'il essuyât les pieds des visitans. Le plancher de la maison était couvert de nattes très-propres; partout on nous offrit, on nous porta des rafraîchissemens & des provisions: on put cueillir en toute sûreté de l'herbe pour le bétail, remplir les futailles d'eau, & couper le bois. Ceux qui étaient chargés de la dernière partie de notre ouvrage, portèrent la hache sur une espèce de poivrier, d'où sortait un suc corrosif qui les couvrit d'ampoules & blessa leurs yeux; il fallut chercher ailleurs un bois moins dangereux: les insulaires nous aidaient eux-mêmes.

Je reçus la visite d'un chef nommé *Feenou*, roi de toutes les isles des Amis, siégeant dans Tongataboo; on se prosternait devant lui, on lui touchait la plante des pieds avec la main, & ce grand personnage m'envoya un présent de deux poissons. J'allai le voir; il ressemblait à un Européen; il était âgé de 30 ans, d'une taille haute, mais mince. Je doutais de sa royauté, mais ne lui en fis pas moins des présens conve-

nables; il vint au vaisseau, je le reconduisis à terre: il revint dîner avec nous le lendemain, & un seul chef eut la permission de manger en sa présence. On m'avait volé une grande hache, & sur ses ordres, elle fut cherchée, trouvée & rapportée bientôt après.

Un des chefs inférieurs ne dédaigna pas de nous voler une manivelle; je le fis punir de douze coups de fouet, & le forçai de racheter sa liberté avec un cochon; depuis ce tems, aucun chef ne se montra voleur; mais leurs domestiques ou leurs esclaves l'étaient pour eux, parce qu'on pouvait les punir sans qu'il en réjaillit ni honte pour l'esclave, ni perte pour le maître.

Feenou était mon convive fidèle; il m'apprit à apprêter du poisson à leur manière, & je le trouvai excellent; mon cuisinier l'imita, mais ne put atteindre à la même perfection. Après avoir épuisé l'isle de provisions, nous nous rembarquâmes, & je voulus cingler vers Tongataboo; Feenou me pressa vivement de changer de projet: je vis qu'un intérêt pressant le guidait; il voulut me persuader de préférer une grouppe d'isles nommé *Hapaee* situées au nord-est, où nous trouverions d'abondantes provisions, & promit même de nous y accompagner. Je cédai à

ſes prières, & quittai Annamooka, dont le ſol argilleux & rougeâtre eſt peu élevé, & où l'on ne trouve pas un courant d'eau douce. Un lac ſalé eſt ombragé ſur ſes bords par une multitude de paletuviers; tous les rochers y ſont de corail, excepté un ſeul qui a près de trente pieds de haut; il eſt jaunâtre, d'un tiſſu très-ſerré & calcaire. Partout où nous avions porté nos pas, nous n'avions trouvé que des amis; les maiſons étaient ouvertes & abandonnées, on ne craignait ni nos armes, ni nos intentions: peut-être la population de cette isle s'élève à deux mille hommes.

Dans notre route vers Hapaee, nous rencontrâmes un grand nombre de petites isles, & la crainte de donner ſur des écueils me fit détourner vers les isles *Kao* & *Toofoa*, qui étaient au couchant des autres: ces islots répandus çà & là ſont auſſi élevés qu'Annamooka; mais les plus grands n'ont pas une lieue de long; ils ſont ceints de rochers eſcarpés ou de dunes rougeâtres, quelques-uns ont des rivages graveleux; preſque tous ſont couverts d'arbres, la plupart de cocotiers, & offrent un aſpect charmant.

Le lendemain, nous approchâmes de Toofoa qui renferme un volcan que les habitans croient une divinité; il vomit quelquefois des pierres; le cratère en eſt fort étendu, ſans ceſſe il bouil-

lonne, & l'on voit de dix lieues la fumée qui s'en élève toujours. Toofoa a peu d'habitans, mais on y trouve de l'eau excellente.

Le 15 Mai, nous étions voifins de Koa, vafte rocher qui a la forme d'un cône; Feenou qui nous avait quittés, revint ce jour, & nous apporta deux cochons & beaucoup de fruits: d'autres pirogues nous en apportèrent encore. Nous nous approchâmes de *Footooba*, petite isle d'une hauteur moyenne, bordée de rochers efcarpés, au de-là de laquelle eft une longue bande de rochers dont je me dégageai avec peine: entouré d'isles, la fonde ne donnoit cependant point de fond: de là, nous voyions pendant la nuit les flammes du volcan de Toofoa: le lendemain à l'aurore, nous vîmes Happaee: fes arbres femblaient fortir du fein de la mer; car c'eft une isle baffe; quatre islots, égaux par la hauteur & l'étendue, la forment; chacun peut avoir un peu plus de deux lieues de tour, & a fon nom particulier. Nous n'y découvrîmes aucun havre, & Feenou qui y defcendit, alluma un feu pour nous fervir de fanal pendant la nuit. Enfin, au matin nous en trouvâmes un, & y jetâmes l'ancre.

Bientôt une multitude de pirogues accoururent chargées de volailles, de cochons, de fruits & de racines qu'ils échangèrent contre des haches,

des clous, des étoffes, des grains de verre. Feenou vint pour me présenter aux habitans de l'isle, & me conduisit à sa cabane qu'il avait fait apporter près du rivage. Nous nous y assîmes avec lui ; les autres chefs & la multitude firent un cercle & s'assirent aussi.

On annonça au peuple que je devais demeurer cinq jours, que j'étais un ami qu'on ne devait ni inquiéter, ni voler; mais auquel on devait apporter des provisions. Je fis un présent à Earoupa, chef de l'isle, & d'autres vinrent aussi m'en demander.

Ces cérémonies terminées, j'allai voir le lieu où je pourrais remplir nos futailles, & à mon retour, je vis qu'on se préparait à me porter à bord un grand dîner; mais je désirai le manger à terre avec les chefs : Feenou s'assit seul à table : après le dîner, Earoupa me donna une tortue & des ignames. Les provisions ne nous manquerent pas ; & le lendemain je descendis encore sur l'isle, où l'on me reçut avec plus de solemnité. Je fus à peine assis, qu'à gauche je vis paraître cent insulaires chargés d'ignames, de bananes, de fruits à pain & de cannes à sucre, qu'ils déposerent & en firent deux pyramides : à droite on fit la même cérémonie, les mêmes pyramides; sur les unes ils déposerent deux co-

chons & fix pieces de volailles ; fur les autres fix cochons & deux tortues. Deux chefs s'affirent auprès ; tous obéiffaient à l'ordre de Feenou qui paraiffait avoir tout ordonné.

Des guerriers percerent la multitude rangée en cercle, & défilerent devant nous ; ils firent diverfes évolutions & fe retirerent ; puis rentrerent en lice pour nous donner le fpectacle d'un combat fingulier. Un champion s'avançait & défiait du gefte ceux qui étaient affis : fi l'on acceptait le défi, deux champions combattaient jufqu'à ce que les armes de l'un fuffent brifées ; le vainqueur venait s'accroupir devant le chef & s'éloignait enfuite ; deux ou trois cris de joie célébraient fa victoire : entre ces combats finguliers, il y en avait de lutte & de pugilat. Deux groffes femmes entrerent en lice, & fe chargerent à coups de poing avec autant d'adreffe que les hommes : deux jeunes filles voulurent les imiter, mais deux femmes âgées vinrent les féparer : il fe donna des coups violens dans ces jeux, mais rien n'altéra la gaieté.

Après qu'ils furent terminés, on m'apprit que les petites pyramides étaient pour Omaï, & les plus grandes pour moi ; que je pouvais les laiffer ou les conduire à bord fans crainte, & fans les faire garder ; il avait raifon, car après avoir emmené

le chef au vaisseau pour y dîner, je redescendis avec lui, & personne n'avait touché à nos présens : quatre canots en furent chargés ; je recompensai Feenou, qui fut si satisfait, qu'il m'envoya encore deux cochons, des racines & beaucoup d'étoffes.

Il désirait voir faire l'exercice à nos soldats, & je les fis descendre. Ils firent différentes évolutions & tirerent plusieurs coups : l'assemblée qui était d'environ trois mille ames, en parut enchantée. Les Indiens nous offrirent un spectacle à leur tour : ce fut une danse où ils développerent une adresse & une précision extrêmes : elle fut exécutée par cent cinq hommes, chacun tenant en main un instrument semblable à une petite pagaye : ils l'agitaient de différentes manieres, qui toutes répondaient à de certains mouvemens du corps : ils se rangerent sur trois lignes, & par leurs évolutions, ceux qui s'étaient trouvés sur les derrieres se trouverent en front : on les vit par des mouvemens très-vifs se former en lignes, en demi-cercle, en deux colonnes : la danse grotesque de l'un d'eux termina l'exercice. Deux troncs d'arbres creusés, sur lesquels on frappait, se firent toujours entendre, un concert de musique vocale dirigeait les mouvemens : tout se fit avec tant de justesse &

de promptitude, que le spectacle ferait applaudi même en Europe : les Indiens n'écouterent que notre tambour; tous les autres instrumens & surtout le cor, n'exciterent que leur mépris.

Je voulus à mon tour les étonner, & je fis préparer des feux d'artifice, & ils réussirent assez bien; les fusées volantes & plongeantes les surprirent & leur donnerent le plaisir le plus vif; ils sentirent leur infériorité & chercherent à nous surpasser par des danses : 18 musiciens vinrent s'asseoir devant nous, au milieu d'un peuple immense de spectateurs : des morceaux de bambous ouverts dans le haut, rendaient un son différent selon leurs différentes longueurs; tous ces tons étaient graves ; mais un homme frappait très-vîte sur un bambou couché & fendu, & en tirait des sons aigus, d'autres musiciens chantaient un air doux & lent : la réunion de cette harmonie faisait un effet agréable.

Après ce concert parurent vingt femmes, dont la plupart étaient ornées de guirlandes de roses de Chine; leur corps était couvert de guirlandes de feuilles d'arbres découpées; elles formerent un cercle autour des musiciens & chanterent des airs tendres, auxquels on répondait en chœur; les mouvemens de leurs mains accompagnaient leur voix avec grace; elles jetaient un de leurs pieds

en avant & le retiraient mollement. Elles ſe tournerent enſuite vers les ſpectateurs, chanterent encore, puis s'avancerent en cadence vers la cabane où le chef était aſſis avec nous. Là elles firent de nouveaux mouvemens; les danſes devinrent plus animées, & la muſique plus rapide; elles déployerent dans leurs geſtes & leurs attitudes une force, une dextérité, & une ſoupleſſe merveilleuſes.

Ce grand ballet de femmes fut ſuivi de celui des hommes : leurs chants, leurs geſtes, leurs mouvemens variés exciterent notre étonnement, ils furent ſuivis d'un entr'acte; puis de nouveaux jeux, de nouveaux chants le remplacerent, & ils furent terminés par une harangue & des danſes bouffonnes exécutées en chœur; la juſteſſe des pas & de la voix nous prouverent qu'ils ont une longue habitude de ces exercices.

Après ces ſpectacles, je pus examiner le pays : la partie du groupe d'Happaee où nous étions s'appellait *Lafooga*, les plantations m'y parurent plus étendues & plus nombreuſes que dans Annamooka; il y avait encore des diſtricts en friche vers la mer, peut-être parce que le ſol y eſt plus ſablonneux; mais au centre tout annonçait une population floriſſante, & une culture ſoignée; des haies y ferment des plantations paralleles &

forment des chemins beaux & ſpacieux ; de vaſtes cantons y étaient couverts de ce meurier dont on fait des étoffes. Pour augmenter leurs richeſſes naturelles , j'y ſemai du bled d'inde, des melons , des citrouilles & d'autres plantes de ce genre. Une grande maiſon décorée d'un large tapis de gazon , y ſervait ſans doute aux aſſemblées publiques. Sur un mondrain peu élevé, on voyait quatre ou cinq petites huttes ; c'était la ſépulture de quelques - uns des chefs du pays.

Lafooga a 7 milles de long ſur deux ou trois de large ; une chaine de rocs la garantit des vagues qu'éleve le vent aliſé , & cette chaine eſt en partie à ſec dans les marées baſſes ; on peut aller à pied de cette isle à celle de Foa qui en eſt éloignée de demi - mille. La côte eſt un rocher de corail élevé de cinq à ſix pieds, ou une grève ſablonneuſe.

Lorſque j'arrivai au vaiſſeau , j'y trouvai une pirogue dans laquelle un chef de Tongataboo était aſſis avec la gravité ſtupide qu'on lui a vue dans mon ſecond voyage ; car c'était le même homme qu'on m'avait annoncé comme le roi de l'isle. Nous ne pûmes le déterminer à monter ſur le vaiſſeau : on lui donnait le nom d'Areeke ou roi ; il demeura dans ſa pirogue juſqu'au

foir; puis il s'éloigna. Feenou & lui ne se regarderent, ni ne se saluerent.

On me vola une tente goudronnée & d'autres choses; Feenou ne voulut pas ou ne put me les faire rendre, & partit pour *Vavaoo* où il ne voulut pas que je le suivisse : cette isle est située au nord d'Happaee; il y allait, disait-il, chercher des cochons pour moi, & des plumes rouges pour Omaï. Je consentis à l'attendre; mais les habitans ne nous apportant plus rien, je quittai ce lieu, pour me rendre dans une baie plus au midi, entre l'isle que je venais de quitter & celle d'Hoolaiva, séparées par un canal qu'on peut franchir à pied. Je cherchai de l'eau qu'on m'avait vantée & qui se trouva très-mauvaise ; je vis là un mondrain élevé de main d'hommes, & sans doute antique, puisqu'il portait de gros arbres: il avait quarante pieds de haut & trente de diamètre au sommet ; au centre étoit un grand rocher de corail; c'était, disait-on, un monument élevé en l'honneur de leurs rois. On ne vit aucune culture dans Hoolaiva, ni d'autres habitations qu'une hutte de pêcheur; le sol en est sablonneux, cependant il produit tous les arbres, toutes les plantes que la nature seule donne aux autres isles.

Le lendemain nous vîmes arriver une grande

pirogue à voile ; elle portait un homme nommé *Poulaho*, qu'on m'assura être roi de Tongataboo & des isles voisines : ils me dirent alors que Feenou n'était pas roi ; qu'il était un chef respecté, & conduisait les guerriers. J'invitai Poulaho à monter sur mon vaisseau ; il y vint & me fit présent de deux cochons gras. Si le rang dans ces isles est proportionné à la grosseur du corps, Poulaho devait en être le roi ; il était petit & ressemblait à un tonneau. Son âge était de quarante ans, ses cheveux étaient lisses, ses traits nobles ; je le trouvai intelligent, grave & posé. Il examina attentivement les diverses parties du vaisseau, fit des questions judicieuses, & se montra plus sage que ses courtisans qui ne voulaient pas qu'il entrât dans ma chambre, parce qu'il y aurait des hommes qui marcheraient au-dessus de sa tête. Il dina avec nous, mangea peu & but moins encore. Je lui fis des présens qui lui firent tant de plaisir qu'il m'envoya encore deux cochons gras. Je l'accompagnai à terre où on vint le prendre sur une planche qui ressemblait à une civiere, & on l'assit dans une maison qu'on lui avait préparée près de la côte : il me plaça près de lui ; sa suite forma un cercle au dehors de la cabane : une vieille femme chargée d'écarter les mouches de sa majesté, se

tenait près de lui armée d'une espece d'éventail.

On lui présenta tous les objets de nos échanges avec les insulaires ; il en fut content & les rendit aux propriétaires, à l'exception d'un verre à boire qui lui plut & qu'il garda : on ne lui parlait qu'à genoux : ses courtisans, avant de le quitter, mirent la plante de ses pieds sur leur tête, & la frotterent avec leurs mains : ils ne firent rien devant lui qui put blesser la décence. Il vint au vaisseau de bon matin & m'apporta un chapeau de plumes rouges dont nous faisions cas, parce qu'ils sont d'un grand prix à Otahiti ; mais on ne voulut nous en vendre pour aucun prix. Ces especes de bonnet sont faits avec la plume de la queue des oiseaux du tropique, & tissues avec les plumes rouges du perroquet ; ils ont la forme d'un demi-cercle & s'attachent sur le front comme un diadème. Il me quitta le soir, & je mis à la voile le lendemain pour retourner à Annamooka, parce que cette route était la plus sûre pour me rendre à Tongataboo. Plusieurs pirogues me suivirent, & l'une était montée par le roi ; son frère & plusieurs chefs passerent la nuit avec nous ; c'était une incommodité, mais je la supportai avec plaisir, parce qu'elle nous procurait des provisions.

Le vent m'obligea de m'engager entre les isles que je voulais éviter, & pendant la nuit je courus le risque d'échouer contre un islot bas : la justesse de la manœuvre nous sauva ; mais nos insulaires furent effrayés du danger que nous avions couru, & voulurent nous quitter. Nous fumes obligés de jeter l'ancre à une grande profondeur, & nous y demeurâmes jusqu'au 4 Juin ; dans cet intervalle nous fûmes visités par les insulaires qui avaient pris beaucoup de goût pour nos marchandises, & je descendis sur l'isle Kostoo.

Elle est ceinte de rochers de corail, n'a pas deux milles de longueur, & sa largeur est moindre encore ; élevée au centre, basse à sa circonférence, elle est cependant terminée au sud-est par des collines argilleuses qui ont trente pieds de hauteur ; le sol y est en général friable & noir, il est assez bien cultivé, mais les habitans sont peu nombreux ; j'y coupai de l'herbe pour mon bétail, & y semai des graines de melon.

Nous vinmes jeter l'ancre vers Annamooka, où nous trouvâmes plus de richesses pour les échanges que lorsque nous l'avions quitée, sans doute parce que les végétaux s'y succèdent dans les diverses saisons ; nous eumes des ignames &

des bananes dont ils manquaient alors : il n'y avait pas de chef ici, & cependant tout s'y paſſa dans le plus grand ordre ; je viſitai ma plantation de melon, & j'eus le chagrin de voir qu'un eſſaim de fourmis l'avait ravagée ; mais mes pommes de pin avaient réuſſi.

Feenou revint auprès de nous ſans rien apporter des proviſions qu'il avait dit vouloir nous procurer ; une tempête avait coulé bas les pirogues qui les apportaient ; je ne l'en crus pas, parce qu'il m'avait trompé trop ſouvent. Poulaho & les chefs arriverent avec lui ; Feenou avoua qu'il était le ſeul roi de ces isles, & que lui n'était qu'un de ſes courtiſans, jouiſſant d'une portion de ſa puiſſance : cela nous parut vrai, en effet ; il ſe plaça au centre de ceux qui étaient aſſis devant Poulaho ; mais à dîner il ne ſe mit point à table avec lui, & ſe retira comme les autres. Il nous accompagna dans Tongataboo, & nous donna même deux guides pour nous conduire au port le plus ſûr.

Nous vimes en chemin les petites isles de Hoonga Hapaee & de Hoonga Tanga, dont la premiere a ſeule des habitans réunis dans cinq cabanes ; toutes deux ſont remplies d'oiſeaux de mer : d'autres petites isles bordaient le canal qui nous conduiſait à Tongataboo, & malgré notre vigilance

nous heurtâmes contre les nombreux écueils de corail dont il eſt ſemé. Le choc ne fut pas violent, mais il nous donna des craintes ; le vent ne nous permettait pas de rebrouſſer, nous ne pouvions jeter l'ancre ; il nous fallut donc aller en avant : cette néceſſité fut heureuſe, & nous arrivâmes ſans de nouveaux dangers dans le havre où nous tendions.

Deſcendus à Tongataboo, le roi nous y donna une maiſon dans une ſituation charmante : les habitans s'aſſemblerent autour de nous, mâcherent la kava, & firent leur liqueur favorite. On mit en pieces un cochon rôti, on diſtribua des ignames grillées, & ceux qui ne voulurent pas manger leur portion les l'emporterent ; c'était une ſorte de collation donnée à la ſuite du roi.

Je cherchai de l'eau douce ; j'en trouvai dans une mare ; mais elle était éloignée du bord : un étang dans l'islot de Pangimodoo m'en offrit qu'il était facile de ſe procurer ; ce fut là que nous fimes notre proviſion ; & comme je voulois ſéjourner à Tongataboo, je fis élever une tente près de notre maiſon, deſcendre les animaux que nous nourriſſions, établir un obſervatoire & placer une garde. On s'y pourvut de bois, on répara les voiles, on fit des échanges ; nos vaiſſeaux reſſemblaient à une foire perpétuelle. Feenou

nou ne se présentait plus comme un maître; mais toujours comme un homme opulent & généreux; Poulaho nous fit aussi des présens chaque jour.

Parmi les chefs, nous reconnumes Otago & Toobou que nous avions vu dans notre second voyage; ils me dirent qu'il y avait encore un homme supérieur en dignité à Poulaho, qu'il se nommait Mareewagée; mais que sa vieillesse ne lui permettait pas de se montrer, ou sa grandeur de visiter les étrangers. Je voulus l'aller voir, & Poulaho me dit qu'il m'y accompagnerait. Il le fit en effet; mais quand nous arrivâmes chez le vieux chef, il était parti pour nous visiter nous-mêmes. Après avoir visité une maison d'assemblée, nous demandâmes encore si nous pourrions voir le vieillard; on nous répondit d'une maniere ambigue, & nous revinmes à nos vaisseaux où ce personnage n'avait point paru; peut-être voulait-on nous le cacher, ou qu'Omaï notre interprête entendit mal ce qu'on lui en disait.

Ce voyage inutile nous procura l'occasion de voir un beau village habité par les chefs: chaque cabane avait autour d'elle sa plantation entourée de palissades; les principaux y cultivent des choses plus agréables qu'utiles; les gens du peu-

ple ont dans les leurs toutes les productions végétales de l'isle : près des chemins publics sont de grandes maisons entourées de gazons très-propres; c'est là sans doute que le roi tient ses assemblées publiques, car ces maisons lui appartiennent.

Le lendemain, on m'apprit que Mareewagée était dans notre voisinage ; je revins dans l'isle, & Feenou me conduisit vers le grave vieillard. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre, une longue pièce d'étoffe étendue devant lui, ayant une suite nombreuse des deux sexes ; je crus voir celui que nous cherchions & je me trompais. Feenou me le montra; c'était un vieillard assis sur une natte, sa figure était vénérable, il était maigre & n'avait qu'environ 60 ans. Il nous reçut d'une maniere amicale ; l'autre vieillard était un chef aussi, & comme je ne croyais en trouver qu'un, il me fallut partager entr'eux ce que je n'avais destiné qu'à Mareewagée; cependant tous les deux furent contens. Nous les amusâmes avec nos corps de chasse & un tambour; & quand nous les quittâmes, le vieillard me fit présent de l'étoffe étendue devant lui & des noix de cocos.

Nous reçumes leur visite le lendemain ; l'un d'eux vint sur mon vaisseau, l'autre vers notre

détachement. Poulaho vint aussi avec son fils, jeune homme de douze ans. Le roi était habitué à notre cuisine & avait pris du goût pour le vin ; il dinait presque toujours avec nous ; & j'en étais bien aise, parce que sa présence dissipait l'essaim incommode des autres chefs qui nous assiégeait sans discrétion. Les deux vieillards monterent aussi sur nos vaisseaux & nous firent des présens ; je les invitai à diner avec le fils de Poulaho qui me parut alors être le roi de l'isle ; car les vieillards même lui rendaient hommage. Ils étaient freres & avaient de vastes possessions ; Mareewagée était beau-pere du roi ; & ce titre avait ajouté encore à la considération dont il jouissait ; mais il n'était pas roi : on l'appellait le pere de son pays ; j'appris aussi que Feenou était son fils, & beau-frère de Poulaho. Tout s'expliqua alors dans notre esprit, & nous pûmes concilier tout ce qui nous avait paru presque inconciliable.

Nous remarquâmes des lieux incultes ; des lieux nouvellement cultivés, & une espèce de cirque antique, ombragé d'arbres, & où conduit une chaussée d'abord étroite ; mais qui s'élargit en s'élevant à la hauteur du cirque. Nous vimes fabriquer les étoffes des fibres de meurier ; c'est toujours en la macerant, en la frappant avec un maillet à rainure qu'on la fait ; puis on en

colle les différentes pieces bout à bout, & quand elle a la longueur desirée, on la frotte avec une guenille trempée dans le suc d'un arbre nommé *kokka*; elle prend alors son lustre & une couleur brune; on la teint de différentes couleurs tirées des végétaux.

Nous fûmes invités à une grande fète que donnait Mareewagée : les insulaires arriverent en foule dès le matin devant sa cabane; chacun portait une perche sur son épaule avec une igname à ses deux extrêmités. Ces ignames & ces perches furent déposées dans le cirque, elles formerent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons, arrangés d'une maniere pittoresque. On exécuta ensuite différentes danses; 70 musiciens formaient des chœurs, où frappaient sur une espèce de tambour, troncs d'arbres creux, fermés aux deux bouts, excepté dans une fente par laquelle ils ont vuidé l'intérieur; ils frappent dessus avec d'épaisses baguettes, & leur font rendre un son rude, mais éclatant, qu'ils font varier en ralentissant ou affoiblissant les coups qu'ils lui donnent. On forma des groupes de vingt-quatre danseurs qui tenaient en main un bâton léger, long de deux pieds, qu'ils agitent en tout sens, pointent à droite, à gauche, vers la terre, passent brusquement d'une

main à l'autre, & variant leurs positions suivant leurs attitudes; ils firent divers mouvemens, diverses marches figurées, d'abord lentes, ensuite très-animées, séparées par des entr'actes, & des combats singuliers dans lesquels ils montrent la plus grande dextérité. Tout s'exécute sous les yeux d'environ quatre mille spectateurs qui applaudissent avec transport à l'adresse & à la force des acteurs. Il serait difficile d'exprimer la variété de leurs gestes & de leurs attitudes, ainsi que l'aisance & la grace qu'ils y répandent.

La nuit vint & les danses continuerent devant la maison de Feenou: lui-même parut sur la scène magnifiquement habillé, portant de petites figures à son cou; il était à la tête de cinquante insulaires. Enfin les jeux finirent, & les spectateurs passerent la nuit sous des buissons, ou au pied d'un arbre. Quelques-uns se servirent de l'occasion pour nous voler, & il sembla que leur réunion & la fête les eut rendus plus insolens.

Le lendemain, je leur fis à mon tour voir nos exercices militaires, & le soir nous tirâmes des feux d'artifice; les fusées d'eau furent ce qui les étonna le plus; nôtre musique les amusa faiblement: l'intervalle entre nos exercices & les feux fut rempli par les combats des insulaires à la lutte & au pugilat: le défi dans la premiere

eſt un coup ſec que le premier qui s'avance dans l'arène frappe ſur ſon coude; s'il ſe préſente un combattant, ils s'approchent, ſe ſourient, ſe prennent enſuite par la ceinture, s'efforcent de s'entraîner, de ſe ſoulever, de ſe balancer dans l'air, de ſe jeter ſur le dos. (*) Quand leurs forces ſont égales, ils ſe ſerrent de plus près, ils entrelaſſent leurs jambes & cherchent à ſe renverſer. Ils déployent dans ces aſſauts une force prodigieuſe, leurs muſcles ſont ſi tendus, qu'on les croirait prêts à ſe rompre. Le vaincu ſe retire, le vainqueur s'aſſied, & l'on annonce ſon triomphe par des chants. Quelquefois cinq ou ſix font ces défis à la fois; tout ſe termine amicalement. Dans le pugilat, les champions changent de poſition à chaque pas, un de leurs bras eſt étendu en avant, l'autre par derriere. D'une main ils tiennent une corde dont ils ſe ſerrent le poignet; ils viſent à la tête, ſe portent des coups ſur les flancs, ſe battent des deux mains & avec ardeur, tournent ſur le talon quand ils ont frappé leur adverſaire, & lui donnent un ſecond coup de l'autre main par derriere, c'eſt le coup qu'ils mettent le plus d'adreſſe. Ces combats durent peu : les inſulaires ſemblent pré-

(*) On trouve de ſemblables combats parmi les bergers des Alpes Suiſſes.

férer ceux de la lutte. Quelques Anglais voulurent combattre & furent toujours battus.

Le 19, je crus devoir faire les préfens de beftiaux que je me propofai de faire, dans la crainte qu'on ne me les volât. J'affemblai les chefs, & donnai au roi un jeune taureau d'Angleterre & une vache; à Mareewagée un bélier du Cap & deux brebis; à Feenou un cheval, & une jument. Je leur expliquai par Omaï en préfence du peuple, d'où venaient ces animaux, les foins que j'en avais pris pour les leur amener, & l'ufage qu'on en pouvait faire; j'ajoutai au préfent du roi, des chèvres & un bouc; je tâchai de leur en faire fentir les avantages. Malgré mes attentions, je fus que mon partage avait mécontenté tout le monde; & l'on me vola un chevreau & deux coqs d'inde. Pour me les faire reftituer, je mis aux arrêts le roi, fon frère, Feenou & d'autres chefs, je les menai fur mon vaiffeau où je les traitai avec honnêteté. Bientôt on me rapporta une partie de ce qu'on m'avait volé, & on me promit le refte le lendemain. Alors je relâchai les chefs.

Je defcendis enfuite à terre pour obferver encore les habitudes de ces infulaires : les étrangers que les fêtes, ou la curiofité de nous voir, ou le défir de commercer avaient raffemblés, vi-

vaient ſous des hangards faits à la hâte, ou ſous des arbres & des buiſſons ; nous rencontrâmes une demi douzaine de femmes qui ſoupaient, deux d'entr'elles recevaient les morceaux que les autres leur mettaient dans la bouche, & j'en demandai la raiſon ; c'eſt parce qu'elles avaient lavé chacune un cadavre, & que cette opération ne leur permettait pas de toucher aucun aliment pendant un certain nombre de mois.

Le roi vint ſur nos vaiſſeaux nous inviter à un ſpectacle qu'il voulait donner : déjà ſa toilette était faite, déjà il s'était barbouillé la tète d'un fard rouge ; je deſcendis, & vis ſes gens occupés à planter des poteaux en quarré à des places différentes : on remplit ces eſpaces d'ignames, & quand elles atteignirent le haut des poteaux, ils placerent de nouveaux poteaux ſur les anciens, & formerent ainſi des pyramides à la hauteur de trente pieds. Au ſommet de l'une on mit un cochon vivant, à celui de l'autre deux cochons cuits au four ; nous fumes étonnés de la facilité & de la promptitude avec leſquelles ils éleverent ces pyramides ; ils firent ailleurs des tas d'ignames & de fruits à pain, apporterent une tortue, du poiſſon, une piece d'étoffe, une natte, quelques plumes rouges ; c'était un préſent que le roi voulait me faire pour ſurpaſ-

ser celui que j'avais reçu de Feenou à Hapaee.

On fit diverses danses, & les femmes y parurent; on les entremêla de combats ; Poulaho même dansa vètu d'étoffes d'Angleterre , mais cette fête fut moins animée que les précédentes: je dinai dans l'isle , Poulaho s'assit à ma table , mais ne voulut ni manger ni boire; une femme que j'avais invitée à sa sollicitation, ne le lui permettait pas ; elle parût être d'un rang supérieur au sien; il mit les mains sous ses pieds, & c'est la seule personne à laquelle nous lui avons vu donner des marques de respect. Était-elle ou reine, ou prêtresse, ou sa mere ? nous l'ignorons.

Après cette fête, les insulaires se retirerent chez eux, les voleurs seuls resterent pour roder autour de nous ; un jour ils dépouillerent deux de mes officiers qui avaient leurs fusils & des marchandises du pays ; ils se plaignirent au roi par Omaï; mais Poulaho craignant d'être arrêté comme il l'avoit été, s'enfuit, & tous les chefs s'enfuirent avec lui. Omaï qui avait inspiré mal à propos cette terreur, répara cette faute; il ramena Feenou, & les autres suivirent bientôt son exemple. Ce chef, ainsi que Poulaho me dirent, que lorsque nous voudrions pénétrer dans le pays, il fallait l'en avertir, qu'il nous donnerait des gardes & répondrait de notre sûreté.

Ils avaient raiſon, & avec cette précaution, on n'a rien à craindre. Feenou fit tout rendre, excepté un fuſil qu'il ne put retrouver.

Je préparais mon départ & faiſait chercher un canal ſûr pour regagner la haute mer; on le trouva vers le levant, mais on ne pouvait s'en ſervir qu'avec un vent favorable: nos vaiſſeaux étaient reparés, pourvus de tout ce qui était néceſſaire, & je n'étais plus retenu que par le déſir d'obſerver une éclipſe le 5 du mois de Juillet. J'employai le tems qui me reſtait encore à viſiter le pays. J'allai voir le village de Mooa, où le roi réſide; je vis des pêcheurs qui avec un filet triangulaire prenaient beaucoup de poiſſons, deux côtés du triangle étaient étendus ſur des bâtons, & la pointe était un ſac où le poiſſon ſe jetait: ils le plongent à diverſes repriſes dans un bas-fond qu'ils ont entouré d'un long filet, & ont bientôt épuiſé cet eſpace; ils en cherchent alors un autre. Poulaho me conduiſit dans une de ſes maiſons, ſituée au milieu d'une plantation; il y fit préparer des ignames & la kava, tandis que j'allais viſiter un cimetiere ou fiatooka; c'était celui du roi; on y voyait quatre maiſons aſſez grandes ſituées ſur une eſpèce de colline; l'une d'elles était placée ſur une eſplanade de trois pieds de hauteur, longue de 28 pas, large de 24, les au-

tres étaient aussi sur de petits mondrains couverts de jolis caillous mobiles; le tout était ceint de larges plaques de corail taillées proprement; l'un de ces édifices, ouvert à l'un des bouts, renfermait deux bustes grossiérement façonnés; c'était un moyen de rappeller le souvenir de deux chefs qui s'y trouvaient ensevelis : les habitans n'oserent s'avancer au-delà du seuil; ces monumens paraissent servir à plusieurs générations. J'y vis l'éperon sculpté d'une pirogue d'Otahiti, que sans doute là mer y avait jeté : le pied de la colline était entouré d'une large enceinte de gazon & parsemé des arbres appellés *etoa*, qui ressemblent au cyprès. Après le dîner, je parcourus le pays avec le roi; il défendit qu'on nous suivit, & ordonnait de s'asseoir à ceux que nous rencontrions, jusqu'à ce que nous eussions passé; c'était une marque de respect reservée à lui-même. Par-tout le pays était cultivé, par-tout on y voyoit des fruits. Il n'y avait que des bois qui fussent incultes, mais non inutiles; la campagne y est unie, & s'élève insensiblement en s'éloignant de la mer : du point le plus élevé, je vis la ceinture de l'isle formée par les rochers de corail, dont la partie découverte, trouée, hachée, se recouvrait de terreau, de plantes & d'arbres vigoureux : nous vîmes des étangs & de petits ruisseaux, mais l'eau en est puante.

Nous revînmes à la nuit, nous soupâmes d'un cochon, de poissons & d'ignames, le tout très-bien apprêté ; & nous nous couchâmes sur le plancher couvert de nattes : le roi, plusieurs habitans coucherent dans la même maison, se leverent avant le jour, causerent au clair de la lune, sortirent un moment au soleil levant, & revinrent préparer leur liqueur ; ils en boivent tous les matins. Ensuite nous accompagnâmes le roi à une cérémonie funèbre d'un de ses fils mort. Il avait une nouvelle piece d'étoffe sur laquelle il mit une natte deguenillée, qui avait servi à ses pères dans une occasion semblable. Son cortège était sous le même accoutrement; mais leurs nattes paraissaient moins vieilles. La marche s'ouvrait par dix personnes qui avaient un rameau vert autour du cou ; Poulaho le tint à la main jusqu'au lieu du rendez-vous. On entra dans un petit enclos où était une jolie maison ; un homme assis en gardait la porte ; là chacun ôta son rameau & le jeta : le roi s'assit, ses sujets l'imitèrent; cent vieillards affublés comme le roi se joignirent à la troupe ; on fit gravement la kava, on la buvait dans des feuilles de bananier qu'on jetait à terre lorsqu'elles étaient vuides, que les domestiques relevaient pour les faire remplir de nouveau; tous gardaient le silence ; enfin on se

leva, on se disperfa & la cérémonie fut terminée.

La kava eſt une eſpèce de poivre cultivée avec ſoin autour des maiſons ; la plante s'élève à ſix ou ſept pieds, ſe hériſſe de branches chargées de larges feuilles cordiformes : on ne ſe ſert que de la racine qu'on briſe, & qu'on mâche ; on la rejette dans un vaſe de bois où l'on verſe de l'eau, on mèle le tout avec les mains, on en ôte la partie fibreuſe, & on la diſtribue aux aſſiſtans : cette liqueur énivre ou produit l'engourdiſſement de l'opium ; les habitans en boivent ſouvent, & cependant elle a un goût ſi déſagréable qu'ils ne la boivent pas ſans grimacer & friſſonner.

Nous revinmes au vaiſſeau avec le roi qui fouilla, & pilla ſans beſoin les pirogues des pècheurs qu'il trouva ſur ſa route ; il ſemble ainſi que les chefs diſpoſent en maîtres des propriétés : il m'avait dit qu'on trouvait de la bonne eau dans la petite isle d'Onewy, ſituée à une lieue de nous, & j'y deſcendis, mais l'eau était ſaumâtre ; l'isle eſt inculte, & n'eſt fréquentée que par des pècheurs ; elle a des cocos, des étoas, d'autres plantes encore, & près d'elle un large rocher de corail, qui repoſe ſur une baſe qui n'eſt pas le tiers de ſa circonférence déjà ombragée par des arbres.

Tout avait été tranquille pendant mon abſence ; mais après mon retour nous fûmes inquiétés ; huit inſulaires attaquerent quelques-uns de nos gens qui ſciaient des planches ; ceux-ci tirerent, en bleſſerent un, firent les autres priſonniers, & je les fis punir ; ma ſévérité & l'effet du fuſil ſemblaient les contenir davantage. Deux de mes officiers firent une promenade avec le frère du roi ; ils virent qu'on tuait les cochons en leur portant des coups multipliés ſur la tête, qu'on leur enlève les ſoies avec des morceaux de bambou fendus qui leur ſervent auſſi de couteaux ; que les diſtricts qui dépendent des cimetieres demeurent en friche ; ils obſerverent des étoas couverts d'une multitude de chauve-ſouris qui avaient trois pieds d'envergure & faiſaient un bruit déſagréable ; ils aſſiſterent à une cérémonie funeraire ſemblable à celle que nous avons décrite, à l'exception qu'ici les inſulaires ſe donnerent de petits coups de poing ſur les joues : ils coucherent avec eux, & obſerverent que les chefs ſe faiſaient donner des coups légers avant & pendant leur ſommeil : ce ſont des femmes qui font cette opération qu'ils nomment *Tooge-Tooge* ; elles les frappent vivement ſur les jambes avec les poings juſqu'à ce qu'ils s'endorment ; elles affaibliſſent & ralentiſſent enſuite leurs coups

en laiſſant quelques intervalles ; elles les renforcent & les multiplient dès qu'ils paraiſſent ſe réveiller: c'eſt un ſoporifique pour eux, il ne le ſerait pour nous qu'après une longue habitude. Je ne pus laiſſer dans cette isle une poule d'inde, parce qu'il en périt, & que j'en réſervais une, peut-être mal-à-propos, pour Otahiti, où l'on me parut la voir avec indifférence. Avant mon départ, je vis que le roi qui dinait avec moi fixait les aſſiettes avec attention ; je lui offris le choix d'en emporter une, ou d'étain ou de fayence ; il préféra la premiere. Il m'indiqua deux des uſages auxquels il la deſtinait : l'un était de le repréſenter à Tongataboo quand il irait dans les autres isles, à la place du vaſe dans lequel il lavait ſes mains, & qui avait reçu juſqu'alors le tribut d'hommages qu'ils rendent à ſa perſonne ; l'autre était de s'en ſervir pour découvrir les voleurs : il ſoutint qu'après qu'il s'y ſerait lavé les mains, le voleur qui oſerait le toucher tomberait mort dans l'inſtant ; & qu'en refuſant de s'approcher, il ſe décelait.

Nous ne pûmes obſerver qu'imparfaitement l'éclipſe ; mais après l'avoir ſuivie, nous embarquâmes tout ce qui était encore ſur l'isle, & nous nous preparâmes à mettre à la voile.

L'isle Tongataboo ou Amſterdam, a 20 lieues de

tour : au midi elle offre des rochers de corail hauts de huit à dix pieds ; au nord elle eſt ceinte de bas-fonds & d'isles; la côte eſt baſſe & ſablonneuſe; elle eſt unie & fort peu élevée, ſon payſage n'a pas les charmes variés d'un mêlange de collines, de vallées, de plaines, de ruiſſeaux & de caſcades; mais par-tout il offre l'image de la fertilité ; la verdure y eſt perpétuelle : elle eſt ornée de divers arbres, tels que les cocotiers, le boogo eſpèce de grand figuier à feuilles étroites & épointées, le pandanus, l'hibiſcus & quelques autres qui ſe rapprochent des arbriſſeaux ; il y a une foule de jolis points de vue. Le climat y paraît aſſez variable ; le vent le plus commun ſouffle entre le levant & le midi ; s'il eſt modéré, le ciel eſt ſerein; s'il eſt fort, le ciel ſe couvre & il pleut; les végétaux s'y ſuccedent avec rapidité, & la végétation n'y eſt jamais arrêtée.

L'isle repoſe ſur un roc de corail; il n'y a point d'autres pierres, ſi l'on en excepte le caillou bleu qui orne les cimetieres, & une pierre noire & luiſante dont les habitans font leurs haches, qui encore paraiſſent venir d'ailleurs. Le corail perce encore en quelques endroits la terre ; par-tout la terre noire & friable & aſſez profonde : les parties baſſes ſont ſablonneuſes, mais produiſent des arbriſſeaux vigoureux. On y cultive la banane

nane dont on compte quinze variétés, le fruit à pain, le *jambu* l'*ecevee* qui eſt une eſpece de prune, une multitude de *shaddeeks*, deux eſpeces d'ignames, l'une noire, l'autre blanche ; celle-ci aſſez petite, celle-là très-groſſe ; la *kappe*, la *mawhaba* qui reſſemble à nos patates, le *talo* ; & le *jeege*. On y voit trois eſpeces de palmier ; l'un eſt fort élevé, a de larges feuilles diſpoſées en éventail, & produit des grappes de petites noix rondes, dont l'amande eſt très-dure : le ſecond a les feuilles découpées & produit des choux de trois à quatre pieds de long ; garnis de feuilles au ſommet, & un fruit à la baſe long de deux pouces, renfermant une amande inſipide & tenace ; la troiſieme, qui eſt la plus commune, eſt un arbre long de cinq à huit pieds ; qui produit une multitude de noix ovales de la groſſeur d'une pomme de renette, leſquelles croiſſent immédiatement ſur le tronc parmi les feuilles.

Tongataboo eſt riche en cannes à ſucre, en gourdes, en bambous, en ſouchets des Indes, en petites figues. Ses quadrupèdes ſont des cochons, des rats, quelques chiens nés de ceux que nous y avions laiſſés quatre ans auparavant ; & d'autres qu'on a tiré de Feejee, isle à quelque diſtance de celle-ci : la volaille y eſt fort groſſe & y eſt domeſtique.

On y voit des perroquets dont le dos & les ailes sont d'un vert assez faible, la queue blanchâtre & le reste du corps couleur de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête d'un azur brillant, le cou & le ventre rouge; une autre semblable à la colombe, qui a le haut de la tête & les cuisses bleues, le cou, la partie inférieure de la tête & une partie du ventre cramoisi & le reste d'un joli vert; des chouettes, des coucous, de petits martins pêcheurs d'un bleu verdâtre, ayant un colier blanc; une espece de grive qui a deux cordons jaunes à la racine du bec, & qui est le seul oiseau chantant de l'isle; il remplit les bois de son ramage mélodieux au lever de l'aurore, le soir, & à l'approche du mauvais tems.

On y trouve aussi des râles d'un gris tacheté ayant le cou brun, de la grandeur du pigeon; une autre espece au plumage noir, aux yeux rouges, de la grosseur d'une alouette; une espece de gobe-mouche; une très-petite hirondelle; trois especes de pigeons, dont l'une est le ramier cuivre; le second, d'un vert pâle aux dos & aux aîles, a le front rouge & est la moitié plus petit; le troisieme plus petit encore, est d'un brun pourpre au-dessus, blanchâtre au-dessous.

Ses oiseaux marins sont les canards, les hérons bleus & blancs, les oiseaux du tropique; les noddies communs, les hirondelles de mer blanches; une autre espece nouvelle couleur de plomb, qui a la tête noire; un petit coulis bleuâtre, un grand pluvier tacheté de jaune. On y trouve des serpens de mer longs de trois pieds, variés d'anneaux blancs & noirs, des scorpions; des centipèdes; des lézards; de belles teignes, des papillons, de grosses araignées: on y a compté cinquante especes d'insectes. La mer y nourrit des mulets, des poissons perroquets; le poisson d'argent, des soles, & d'autres especes; parmi ces coquillages sont le marteau, la grosse huitre dentelée, des cônes; des panames; des huitres perlieres, des étoiles de mer; des crabes; des écrevisses, des coraux variés; dont deux sont rouges, l'un tubuleux, l'autre en branches.

Le vent nous força de rester encore à Tongatoboo, & ce délai nous permit d'assister à une fête qui devait se donner à Mooa. Nous nous y rendimes: le roi s'y trouvait déja; on devoit dans cette solemnité revêtir son fils de privilèges particuliers; & sur-tout de celui de manger avec son pere.

A dix heures; les Insulaires se rassemblerent au milieu d'une prairie qui est en face de l'édi-

fice dont j'ai parlé; à l'extrémité d'un des chemins qui y conduisent, nous vîmes des hommes armés de piques & de massues, qui chantaient constamment une petite phrase avec le ton de la détresse, & semblaient demander quelque chose; ces chants durerent une heure, pendant laquelle une multitude d'Indiens vinrent déposer une igname placée au milieu d'une perche, aux pieds de ceux qui psalmodiaient si tristement. Puis le roi & le prince étant arrivés dans la prairie, chaque perche fut relevée, mise sur les épaules de deux hommes, & on forma de ces couples des compagnies; un guerrier se mit à la tête de chacune, d'autres se placerent sur les côtés, & tous traverserent le lieu de la scène d'un pas pressé : la procession était terminée par un Indien portant sur une perche un pigeon vivant: elle s'arrêta au cimetiere placé sur la petite montagne, & on forma deux tas des ignames.

Comme il nous sembla que notre présence les gênait, nous nous retirâmes, & revînmes bientôt rejoindre le roi qui nous recommanda de ne pas laisser sortir nos marins de leur canot, de peur qu'ils ne fussent tués; qu'il fallait nous retirer nous-mêmes, mais qu'il nous placerait dans un lieu d'où nous pourrions tous voir. J'essayai de m'approcher & de pénétrer au travers de la

foule ; mais les cris des Indiens, leurs prieres, des espions qui me suivaient par-tout, me firent retrograder, & je me rendis à la plantation du roi. Nous y vimes défiler les couples d'Indiens, chargés d'un baton auquel était suspendues trois ou quatre baguettes : elles représentaient les ignames, & les couples qui les portaient semblaient affaissés sous le poids.

Le roi nous plaça derriere une palissade voisine de la prairie, où tous les mouvemens s'exécutaient ; plusieurs autres insulaires s'y trouvaient avec nous ; mais j'apperçus qu'on avait pris toutes les précautions possibles pour nous masquer la vue ; les palissades étaient nouvelles & si hautes que le plus grand homme n'aurait pas vu par dessus ; nous trouvâmes le moyen d'éluder leurs efforts en y faisant des ouvertures avec nos couteaux. Dès là nous vimes bien du mouvement ; on fit des discours, des femmes parurent sur la scène portant des pieces d'étoffes blanches étendues ; le roi, le prince allaient, venaient, s'asseyaient ; deux hommes avec des rameaux verts firent diverses cérémonies, & la grande procession défila encore, tandis que trois hommes prononçaient quelques phrases d'un ton languissant ; puis l'assemblée se dispersa. Nous soupâmes avec le roi qui s'énivra de notre vin & de notre eau

de vie ; tout le monde se coucha ; à deux heures du matin les Indiens se leverent & se répandirent dans la campagne, Poulaho demeura, & une femme vint le macer ; il dormit jusqu'à onze heures entre les mains des femmes ; je fis au prince le présent d'un habit complet, dont il parut vain ; nous dinâmes, & la cérémonie du jour précédent recommença bientôt.

Résolu de chercher à découvrir le sens de ces cérémonies qui me semblaient figurées, je n'écoutai plus ceux qui voulaient m'arrêter ; malgré les insulaires, je m'avançai sur le lieu où tout s'exécutait ; je me donnai de la peine en vain ; des discours graves ou plaisans, beaucoup de mouvemens, d'agitations, de longues processions où les couples étaient fréquemment chargés d'une feuille de cocos, des hommes qui s'arrachent des poissons, des especes de chants & de combats, c'est tout ce que je pus voir ; mais c'était une énigme pour moi, dont je ne pus saisir le mot, & peut-être n'en a-t-elle point. Je ne pus parvenir même à observer tout sans les imiter, sans me dépouiller jusqu'à la ceinture, & répandre mes cheveux flottans sur mes épaules.

On appelle cette cérémonie *natche* ; il paraît que les ignames qu'on y porte sont consacrées à

l'Otooa, ou à la divinité. On en devait célébrer une plus ſolemnelle, trois mois après, où devaient être étalés tous les tributs des isles qui reconnoiſſaient Poulaho pour leur roi ; on y devait ſacrifier des victimes humaines, choiſies dans le bas peuple ; ſacrifice barbare, qui contraſte avec les mœurs de ce peuple humain : je voulus leur en faire ſentir l'atrocité, ils ſe bornerent à me dire que tel était l'uſage & que l'Otooa exterminerait le roi ſi l'on ne s'y conformait pas.

Le tems était devenu favorable, & je voulus partir, c'était le 10 Juillet. Poulaho déſirait que je demeuraſſe pour aſſiſter encore à une cérémonie funeraire, il promettait de m'accompagner à Middelbourg, nommé *Eooa* par les habitans ; mais je craignis de laiſſer échapper des momens précieux, & je mis à la voile, après avoir dépoſé dans l'isle les quadrupèdes dont j'ai parlé, auxquels j'ajoutai un verrat & trois jeunes truies de race anglaiſe ; je donnai auſſi à Feenou deux lapins, l'un mâle & l'autre femelle : je crois leur avoir fait un préſent utile.

La marée nous favoriſa juſqu'au lieu où les flots oppoſés, reprimés d'abord dans des canots étroits, libres dans une eſpece de lagune, viennent s'y réunir ; la profondeur de cette lagune, les bas-

fonds, les rochers qui en font voifins, rendent ce paffage dangereux, & après nous en être tirés, je vins jeter l'ancre fous la côte de Tongataboo : le lendemain nous vinmes à Eooa ; J'y defcendis pour chercher de l'eau douce, qui était la feule provifion dont nous avions befoin ; j'eus même affez de peine à en trouver, mais elle était dans l'intérieur de l'isle, & plutôt que d'entreprendre un travail long & fatiguant, je me contentai de celle que j'avais. J'y dépofai un bélier & deux brebis que je confiai à Toofa, mon ami en 1773 ; il n'y a pas de chiens dans cette isle, & les moutons s'y reproduiront en paix. On nous y vendit des ignames, mais peu de cochons.

Eooa préfente un afpect différent des isles que nous venions de parcourir ; leur furface applanie n'offre que des arbres à ceux qui les contemplent de la mer ; mais ici la terre s'élève, elle préfente un coup d'œil étendu où l'on diftingue des bocages à des diftances irrégulieres & féparés par de vertes prairies : la côte en eft bordée d'arbres & de cabanes qu'ils ombragent ; & les cocotiers y font fuperbes.

Nous allâmes dans un après-midi fur la partie la plus élevée de l'isle, au travers de vallées, de collines femées de rocs de corail caverneux,

& d'une argile rougeâtre. Sur la hauteur eſt une platte forme ronde , ſoutenue par un mur de corail qu'on y a porté à force de bras. Les inſulaires s'y raſſemblent pour boire la kava ; pres de là eſt une ſource excellente, & plus bas un ruiſſeau qui parvient à la mer dans le tems des pluies. De là on jouit d'une perſpective charmante, les plaines, les prairies ornées de touffes d'arbres, entremêlées de plantations, préſentent un riche tableau, & j'eſpérai qu'il ferait un jour plus animé par les troupeaux d'animaux que j'y aurai répandu ; je me flattai de n'avoir pas été inutile au bonheur de ſes habitans. On trouve ici une eſpece d'Acroſticum, la Melaſtoma & la fougere arbre, qui ne ſe trouve point plus près de la mer.

Lorſque je fus de retour, j'appris que des inſulaires avaient donné des coups de maſſue à l'un d'entr'eux, qu'ils lui avaient ouvert le crâne & caſſé une cuiſſe : ce traitement barbare était la punition infligée à l'homme ſurpris en flagrant délit avec une femme d'une claſſe ſupérieure à la ſienne ; la femme en eſt quitte pour de légers coups de bâton.

Je ſemai dans cette isle des pommes de pin, des graines de melons & d'autres végétaux : ces ſoins ne ſeront pas ſans fruit, ſi le paſſé eſt un

gage de l'avenir : car on m'y donna des turneps à dîner, plante que j'y avais femée il y avait quatre ans.

Toofa me fit un préfent de fruits & d'ignames, & me donna le fpectacle de divers combats au bâton, à la lutte, au pugilat ; & voulut m'offrir celui d'une danfe de nuit ; mais elle fut troublée par les vols qu'on fit à un Anglais qu'on dépouilla ; je m'emparai de deux pirogues & d'un gros cochon pour les forcer à la reftitution ; & je réuffis ; mais les danfeurs furent difperfés. Je pardonnai au coupable, je donnai des préfens au chef, & je partis.

A peine avions-nous déployé les voiles, qu'une pirogue à voile aborda dans Eopa, & qu'on m'envoya dire qu'elle apportait un ordre de Poulaho, pour qu'on me fournit des cochons ; mais je croyais avoir affez de provifions, & j'étais en mer ; ce furent les raifons qui me déterminerent à ne pas retourner fur mes pas. Je continuai donc ma route, & les infulaires après avoir continué les échanges auffi longtems qu'ils le purent, s'en retournerent dans leur isle.

Nous nous éloignâmes avec regret ; car ces isles nous avaient été utiles, & leur bon peuple nous avait intéreffé ; nous y avions accru nos provifions, nos beftiaux avaient repris de la vi-

gueur dans leurs pâturages, & nous avions jeté des semences de nouvelles richesses. Peut-être le philosophe ne considérera pas sans plaisir & sans utilité les mœurs de ces hommes doux & bienfaisans. On peut y faire un commerce avantageux de denrées pour des clous, des haches, des limes, des étoffes rouges, des toiles blanches, des miroirs, des grains de verre bleus. Leurs ignames sont excellentes & se gardent bien sur la mer; les autres denrées ne sont pas mauvaises. L'eau pure & douce y est rare; mais on dit qu'il y a un beau ruisseau dans Kao.

Tongataboo est comme le chef de cet Archipel assez vaste, car les habitans nous firent entendre qu'il renfermait 150 isles, dont 15 étaient élevées, & 35 d'une étendue assez considérable. Très-probablement les isles Williams de Tasman, les isles Keppel & Boscawen de Wallis sont de ce nombre: Poulaho me dit qu'un vaisseau avait envoyé un canot vers l'isle *Neeoontabootaboo*, voisine de celle de *Kootahee*, & qu'il y avait échangé une massue pour cinq clous; ce vaisseau pouvait être le Dauphin, & ces isles celles que nous avons nommées plus haut: l'isle Boscawen doit être Kooatahée.

Hamoa, Vavaoo & Feejée sont les plus considérables dont on nous ait parlé: on les dit plus

grandes que Tongataboo ; la feconde a de hautes montagnes , un ruiffeau d'eau douce & un havre commode. Poulaho voulait m'y conduire ; mais je n'avais plus de tems à y perdre. Hamoa eft la plus grande de toutes ; elle a des havres , de l'eau douce , des productions variées ; c'eft de fes habitans que Tongataboo a pris fes chants & fes danfes ; on les y imite encore dans la conftruction des maifons. Feejée eft une terre élevée & fertile, riche en porcs, en chiens, en volaille, en racines & en fruits ; elle ne dépend pas de Poulaho qui les craint dans les guerres qu'il foutient fouvent avec elle ; fes habitans manient avec dextérité l'arc & la fronde ; ils mangent leurs ennemis vaincus, & ont plus de pénétration & d'activité qu'eux ; ils font des maffues & des piques fculptées avec adreffe, des étoffes à compartimens, des nattes dont les couleurs font mêlées avec goût, des pots de terre & d'autres meubles. On nous dit qu'une pirogue met trois jours à fe rendre de Tongataboo à Feejée ; & ces pirogues, par un vent modéré, font 7 mille dans une heure, & ne comptent par jour qu'un efpace de tems de dix à douze heures : on voit par-là que la diftance entre ces deux isles eft d'environ foixante & dix lieues.

Tongataboo a le meilleur havre de toutes les

isles que je connais; Annamoka a la meilleure eau; la situation de cette derniere, au centre du grouppe, est la plus favorable au commerce. Omaï semblait devoir nous aider à mieux connaître les mœurs, la religion, la politique du peuple qui les habite; mais nous nous trompions dans nos questions, & il faisait lui-même cent méprises; ses idées étaient trop bornées, si différentes des nôtres, & ses explications si confuses, qu'il nous embrouilla plus souvent qu'il ne nous instruisit. Les habitans eux-mêmes, ou ne faisaient pas attention à nos demandes, ou ne jugeaient pas à propos d'y répondre, & ce n'est qu'à force de persévérance que nous sommes parvenus à étendre nos idées au-delà de celles que nous avions acquises.

Les habitans sont d'une stature moyenne, forts & bien faits; ils ont les épaules larges; ils sont musculeux; plusieurs ont une belle figure, leurs traits sont variés; on y voit des nez épattés & des nez aquilins, peu ont les lèvres épaisses, presque tous ont les yeux beaux. La physionomie des femmes les fait quelquefois reconnaître, mais c'est sur-tout à la forme arrondie de leurs membres qu'on les distingue; leur corps est si bien proportionné qu'il pourrait servir de modèle aux artistes; elles ont les doigts petits, celles qui ne

s'exposent pas au soleil, n'ont que le teint olivâtre. Les dartres paraissent être la maladie la plus commune de ce peuple; elles y dégénérent en ulcères,& quelques-uns en perdent le nez; mais rarement les maladies les empêchent de sortir de chez eux; & ils ne connaissent point celles de l'indolence, & d'une maniere de vivre contraire à la nature.

Leur contenance est gracieuse & calme, leur démarche ferme, leur accueil ouvert; leur physionomie annonce la douceur & la bonté, unies à de la franchise & de la gaîté; ils mettent la plus grande honnêteté, la plus grande confiance dans leur commerce. Ils volaient, mais ne volaient que nous, & c'est un peu notre faute, puisque nous excitons vivement leur cupidité; c'est la curiosité, c'est souvent un désir enfantin qui cherche à se satisfaire, qui se satisfait avec la plus grande dextérité. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur leurs mœurs., j'en ai parlé ailleurs. Ajoutons seulement un mot, sur leurs femmes, sur leur religion & leur gouvernement.

Leurs occupations ne sont pas pénibles & sont renfermées dans l'intérieur de leurs maisons; c'est là qu'elles fabriquent leurs étoffes, qu'elles font des peignes, de petits paniers; qu'elles entrelassent des grains de verre. Tous les autres tra-

vaux font du reffort des hommes; les deux fèxes aiment l'oifiveté à fe réunir; les femmes y font des concerts de voix, les hommes en font aveo une efpece de flûte; elles font très-fidèles à leurs époux, qui ne les eftiment pas autant qu'elles devraient l'être.

Nous ne pouvons dire s'ils ont des idées de religion; la durée & l'univerfalité de leurs deuils pourraient faire penfer qu'ils regardent la mort comme un grand mal, & ce qu'ils font pour l'éloigner femble le prouver mieux encore: j'appris dans mon dernier voyage, qu'ils fe coupent les petits doigts lorfqu'ils ont une maladie grave, & fe croient en danger de mourir; ils fuppofent que leur Dieu, touché de ce facrifice, leur rendra la fanté; ils fe les coupent avec une hache de pierre; la dixieme partie des habitans eft mutilée pour ce motif: quelquefois même des gens du bas-peuple fe coupent une des jointures du petit doigt, lorfque le chef dont ils dépendent eft malade: eft-ce par fuperftition? eft-ce affection, ou l'effet de la tyrannie qu'exercent les chefs?

Leurs cérémonies funèbres ou religieufes feraient croire qu'ils cherchent à mériter la faveur de la Divinité, & à mériter d'être heureux même après leur mort. Ils m'ont paru avoir peu d'idée

des peines d'une autre vie, & cependant ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la faveur de leur Dieu. Ils donnent le nom de *Kallafoo-tonga* à l'Etre ſuprême ; ils croyent qu'il eſt une femme, qu'elle réſide au ciel & dirige le tonnerre, les vents & la pluie ; que les recoltes ſont mauvaiſes, parce qu'elle eſt fâchée ; qu'alors les hommes, les animaux ſouffrent & meurent ; que l'ordre naturel ne ſe rétablit que lorſque ſa colere eſt diſſipée, & ils font tout pour l'appaiſer. Ils admettent des divinités inférieures, un *Toofooa-Boolootoo* qui eſt Dieu des nuages & des brouillards ; un *Talleteboo* qui habite dans les cieux ; un *Footafooa* & une *Fykaoa-Kajeea* ; mari & femme qui ſont les viſirs du grand Dieu.

Toutes les isles ne paraiſſent pas avoir le même ſyſtème religieux, ils ne donnent pas même un nom ſemblable à leur Divinité : ainſi le Dieu ſuprême pour les habitans d'Happaee eſt *Alo-alo* ; & il y a des isles qui adorent des divinités particulières ; toutes ſe font des idées abſurdes ſur la puiſſance, & les attributs de ces Dieux.

Les habitans de ces isles ſe font cependant des idées aſſez juſtes de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame ; ils lui donnent le nom de vie ou de principe vivant ; ils l'appellent *Otooa*, ou être inviſible ;

invisible: ils disent qu'à la mort les ames de leurs chefs vont dans un endroit nommé *Booloo-too*, où elles rencontrent le dieu *Gooleho*; que le pays de ce dieu est le rendez-vous général des morts, qu'il est situé au couchant de Feejee; qu'alors on n'est plus soumis à la mort, & qu'on y trouve tous les alimens qu'on aima autrefois : les ames des gens du peuple sont mangées par l'oiseau Loata qui voltige autour des cimetieres.

Ils n'adorent aucun objet visible, & n'offrent à leurs dieux des cochons, des chiens, & des fruits que d'une maniere figurée : cependant ils font à ces dieux des sacrifices humains. Leurs Moraïs ou Fiatookas, sont en même tems des temples & des cimetieres.

La subordination qui régne entr'eux, ressemble au régime féodal de nos ancètres. Le roi est le maître de la propriété de ses sujets, & cependant son pouvoir est limité; les chefs traversent souvent les desseins de leur roi; ils en paraissent indépendans; mais les biens & la vie du menu peuple sont à la merci de ces chefs.

Tongataboo est divisée en un grand nombre de districts; un chef préside sur chacun d'eux & y rend la justice; il en tire des subsides,

le peuple les nomme ſeigneurs du ſoleil & du firmament ; la famille du roi prend le titre d'un de leurs dieux qui eſt ſon protecteur & fut peut-être un de ſes ancêtres. Le roi n'a point d'autre titre que celui de *Tooee-Tonga.* Tout, devant les chefs, prend l'air de la plus grande décence ; quand ils s'aſſeient, leur ſuite s'aſſeie auſſi, en formant un cercle qui laiſſe un eſpace libre entre eux & lui ; ſi un ſujet veut lui parler, il s'aſſied à ſes pieds, fait ſa demande en peu de mots, & diſparaît quand il a reçu la réponſe. Mais ſi le roi parle à un de ſes ſujets, celui-ci répond du lieu où il ſe trouve ; mais toujours aſſis : être debout devant lui ſerait une groſſiéreté. Si un chef harangue, on l'écoute en ſilence ; s'il commande, on obéit avec joie.

Le roi n'eſt pas le plus puiſſant par ſes domaines, mais il l'emporte ſur tous les chefs par ſa dignité ; il n'a point le corps piqueté, il n'eſt pas circoncis comme le peuple ; quand il ſe môntre, tout s'aſſeye, tout doit être au niveau de ſes pieds. S'il marche, il eſt ſouvent contraint de s'arrêter pour ſe laiſſer toucher les pieds, & il eſt des lieux où l'on ne ſe ſert pas de quelque tems de la main qui a touché le pied royal ; on ne le peut qu'après s'être

lavé. Une femme impure cesse de l'être quand le roi lui a baisé les deux épaules ; si ce souverain entre dans la maison d'un de ses sujets, il ne peut plus l'habiter.

Mais ces marques de respect ne sont pas toujours celles du pouvoir ; Feenou qui était Généralissime, & en même tems chargé de punir les délits envers l'Etat, avait quelqu'inspection sur le roi ; Poulaho disait que s'il devenait un méchant homme, Feenou le tuerait. Peut-être que s'il s'écartait des loix & des coutumes du pays, les chefs le jugeraient & que Feenou ferait exécuter la sentence.

Quoique les isles soumises à Poulaho sont répandues au loin, il ne paraît pas qu'il s'y élève jamais de révoltes, peut-être parce que tous les chefs résident à Tongataboo. Il y a diverses classes de chefs; les plus puissans en ont sous eux qui sont pour ainsi dire, leurs vassaux. On dit qu'à la mort d'un insulaire, ses biens appartiennent au roi ; mais il les abandonne ordinairement au fils aîné du défunt. Le fils du roi hérite de son pere, il ne devient pas roi en naissant comme à Otahiti.

La famille du roi s'appelle *Futtafaihes* ; elle occupe le trône en ligne directe depuis fort longtems ; elle régnait déjà quand Tasman aborda

dans ces isles; on se souvient encore de son apparition avec ses deux vaisseaux.

Il y a des femmes qui paraissent supérieures en dignité à Poulaho; on leur donne le nom de Tammaha; la femme devant laquelle ce roi ne voulut point manger & dont il toucha les pieds, était une de ces Tammaha; elles étaient, nous dit-on, filles de la sœur aînée du pere de Poulaho; l'âge ou le droit d'ainesse donneraient-ils seuls à ces femmes le rang qu'elles tiennent?

La langue du peuple de ces isles ressemble beaucoup à celle des peuples de la nouvelle Zélande, de Wateeoo, de Mangeea, & d'Otahiti. Elle en differe par la prononciation; elle est assez harmonieuse pour être agréable dans la conversation, assez riche pour rendre toutes les idées de ceux qui la parlent; ses élémens sont peu nombreux; les noms ne s'y déclinent pas, les verbes n'y ont pas de conjugaisons; mais on y trouve les degrés de comparaisons dont se sert la langue latine.

Nous quittâmes Eaoo le 17 Juillet, & nous dirigeâmes vers le levant; nous essuyâmes une tempête douze jours après notre départ qui déchira nos voiles; c'était durant la nuit, & plusieurs lumieres qui passaient d'un lieu

à l'autre ſur la Découverte, me firent ſoupçonner qu'elle était plus endommagée encore que nous; je ſus le lendemain qu'elle avait perdu un de ſes grands mâts; peu après on découvrit que ſon grand mât était fendu; je le ſecourus & le mis en état de me ſuivre.

Le 8 Août nous découvrîmes la terre qui s'offrit d'abord comme des collines détachées; nous nous en approchâmes; mais nous la trouvâmes environnée de rochers de corail; on en apperçut une autre que je négligeai; je voyais des inſulaires courir en différentes parties de la côte, ils lancerent deux pirogues à la mer & je voulus les attendre. On voulut en vain perſuader à ceux qu'elles renfermaient de monter ſur le vaiſſeau; ils nous montrerent la côte où leurs compatriotes agitaient quelque choſe de blanc, & je crus qu'ils m'invitaient à m'y rendre: mais cette iſle paraiſſait peu conſidérable, je n'avais rien à lui demander & je craignis de perdre un vent favorable. Je m'en éloignai en cinglant vers le nord.

Ses habitans la nomment *Toobouai*; ſa plus grande étendue n'excéde pas cinq ou ſix milles, mais elle a des hautes collines, dont le pied forme une bordure étroite & plate;

elles font couvertes de verdure, excepté des rochers escarpés dont le sommet est couvert d'arbres. Les plantations sont plus nombreuses dans les vallées, & la bordure est partout revêtues d'arbres vigoureux & hauts, parmi lesquels on distingue les cocotiers & les étoa. Cette isle nourrit des cochons, de la volaille, produit des fruits & des racines. Les habitans parlent la langue d'Otahiti ; ceux que nous vîmes étaient forts & robustes ; leur teint est couleur de cuivre, & leur chevelure noire & lisse ; quelques-uns la portent nouée en touffes au-dessus de la tête, d'autres la laissent flotter sur leurs épaules ; leurs visages sont ronds & pleins, peu applatis ; leur physionomie annonce une sorte de férocité naturelle ; un pagne étroit qu'enveloppait leurs reins & passait entre les cuisses, était tout leur vêtement ; plusieurs de ceux qui étaient sur la grève avaient un habit blanc qui leur couvrait tout le corps ; des coquilles de perle suspendues sur leur poitrine, étaient leur seul ornement. L'un d'eux souffla constamment dans une conque à laquelle était fixée un roseau long de deux pieds ; d'abord il n'en tira qu'un ton, ensuite deux ou trois, & toujours avec la même force. Jamais je n'ai observé

que cette conque annonçât la paix ; cependant ils n'étaient point armés. Leurs pirogues formaient une faillie en avant, & fe relevaient fur l'arriere qui était fculpté partout ; les côtés étaient fculptés dans le haut, incruftés de coquilles par-tout ailleurs ; chacune avait un balancier.

Le lendemain du jour que je quittai cette ifle, nous découvrîmes *Maitea*, & peu après Otahiti. Je cherchai à entrer dans la baye d'*Oheitepeha*, mais le calme & les vents ne nous permirent pas d'y pénétrer : des pirogues arriverent ; mais ceux qui les montaient étant de la claffe inférieure, Omaï y fit peu d'attention, comme eux ne parurent pas voir en lui un compatriote. *Ootée*, fon beau-frere, vint après eux, & leur entrevue fut indifférente jufqu'au moment où il montra fes plumes rouges. Alors tout changea de face ; le beau-frere voulut changer de nom avec lui ; Omaï lui donna de fes plumes, & celui-ci reconnut ce don par celui d'un cochon ; on vit trop évidemment que ce n'était pas Omaï, mais fes richeffes qu'on l'aimait, & fans fes plumes on n'aurait pas daigné lui offrir une noix de cocos ; je m'étais attendu que fon importance ne naîtrait que de fes tréfors, & par eux il

aurait pu ſe faire reſpecter, s'il eut conſulté la prudence dans ſa conduite. Il n'y eut d'entrevue ſentimentale que celle avec ſa ſœur, & enſuite avec ſa tante.

J'appris là que deux vaiſſeaux avaient abordé dans cette iſle, & y avaient débarqué des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau; que ces vaiſſeaux venaient du port Ruma, (Lima ſans doute), que ceux qui le montaient avaient conſtruit une maiſon & avaient laiſſé quatre perſonnes dans l'iſle, deux prêtres, un domeſtique, & un autre qu'ils nommaient *Mateema*, & avaient emmené quatre de leurs compatriotes; qu'ils étaient revenus dix mois après, avaient repris leurs compatriotes, & débarqués deux Otahitiens qui ſeuls étaient encore vivans.

Nos plumes rouges rendirent les échanges extrêmement actifs; on n'eſtimait qu'elles & les haches. Pendant que chacun s'occupait ainſi, je deſcendis à terre pour y voir la maiſon des Eſpagnols, & un homme qu'on diſait être le dieu de *Bolabola;* ce dieu était un vieillard qui avait perdu l'uſage de ſes membres, & qu'on portait ſur une civiere; on l'appellait Olla ou Orra; de jeunes bananiers étaient placés devant lui; mais je n'ap-

perçus pas qu'on le respectât plus que les autres chefs. La maison Espagnole était de bois, qui paraissaient avoir été apportés tous préparés; elle était divisée en deux chambres, & près de sa façade était une croix de bois, où ils avaient gravé le nom de Jésus & celui de leur roi; j'y gravai aussi celui de George III, & la date des voyages que nous y avions faits. Près de-là était la tombe du commandant Espagnol mort dans l'isle; ils l'appellaient *Oreede.* Quels qu'aient été les motifs des Espagnols pour visiter cette isle, on doit dire qu'ils s'y sont fait estimer & respecter. J'appris qu'Oberea avait cessé de vivre.

Je revins à bord où je voulais persuader à mon équipage de se priver de liqueurs fortes pendant le tems que nous serions dans l'isle; je leur parlai du but de notre voyage, des récompenses qui attendaient nos succès, des travaux qui nous restaient à faire, du tems qu'ils exigeaient, de la nécessité d'économiser dans un climat chaud où l'on avait l'excellente liqueur du cocos, des liqueurs qui nous seraient nécessaires dans les climats froids où nous devions pénétrer: il ne délibéra pas un instant, & approuva unanimement mon projet: je ne lui en donnai plus

que le ſamedi au ſoir pour boire à la ſanté de leurs amis d'Angleterre. J'allai enſuite viſiter *Waheiadooa*, prince de la péninſule d'Otahiti ; on harangua, un orateur & Omaï firent auſſi des diſcours, dont la partie la plus intéreſſante pour nous, fut celle qui nous apprit que les Eſpagnols avaient voulu leur perſuader de ne plus nous recevoir ; mais que bien loin d'y ſouſcrire, ils m'offraient & ſa province & tout ce qu'elle renfermait. Waheiadooa vint enſuite m'embraſſer & changea de nom avec moi. Je le menai dîner ſur le vaiſſeau avec ſes amis : il me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes ; & je tirai des feux d'artifice qui les amuſerent & les étonnerent.

Quelques-uns de nos gens virent dans leurs promenades un édifice qu'ils appellerent une chapelle catholique : ce nom éveilla ma curioſité & j'allai la voir ; c'était un *Toopapaoo*, où l'on tenait ſolemnellement expoſé le corps du prédéceſſeur du prince : mort depuis vingt mois, il était très-propre, ſemblable à un pavillon, couverts de nattes & d'étoffes de couleurs différentes ; on y apportait chaque jour des offrandes de fruits & de racines, dépoſées ſur un autel placé en de-

hors de quelques palissades qu'on ne franchit pas ; deux gardes veillaient nuit & jour sur cette espèce de temple, & le décoraient dans les solemnités.

Lorsque je pris congé de Waheiadooa, un des enthousiastes fanatiques nommés *Eatooas*, vint se placer devant nous, enveloppé de feuilles de bananiers ; il parlait au prince d'une voix basse & criarde, & lui déconseillait de me suivre à Mataway, où il prédisait que je n'arriverais pas ce jour là ; prédiction fondée sans doute sur le calme qui régnait alors, & qui fut cependant démentie par l'événement : on méprisait cet homme, & cependant on le croyait inspiré. On dit que dans leurs accès, ces prophètes fous ne connaissent personne, donnent alors tout ce qu'ils possèdent ; que leur accès passé, ils redemandent ce qu'ils ont donné, comme ne se souvenant plus de ce qu'ils ont faits.

J'arrivai à Mataway, & le roi Otoo m'y fit dire qu'il désirait beaucoup de me voir ; je m'y rendis avec Omaï qui lui fit des présens, comme je lui en fis à mon tour ; il me donna beaucoup de provisions à son tour ; Omaï ne fut recherché que par ses richesses, & l'imprudence de sa conduite lui en fit

même perdre le prix : il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers qui le dupaient, & perdit l'amitié d'Otoo & des autres chefs ; il eut bientôt été réduit à la misere & au mépris si je n'étais intervenu à propos pour l'arrêter dans ses folles prodigalités.

Je descendis à terre avec un paon & sa femelle, un coq & une poule d'inde, quatre oies dont une était mâle, un canard & quatre cannes ; je les donnai à Otoo ; elles couvaient déjà lorsque je quittai l'isle. Le taureau espagnol était superbe ; je lui envoyai nos trois vaches ; j'y fis conduire aussi le taureau, le cheval, la jument & les moutons que j'avais apportés ; j'eus du plaisir à leur faire ces dons ; ils m'avaient donné beaucoup de peine & d'embarras pour les conserver, & mon but rempli, je fus délivré d'un soin bien incommode.

Je fis défricher aussi une pièce de terre où je plantai des légumes & des arbres fruitiers dont je crains avec raison que les habitans ne prennent peu de soin ; les Espagnols avaient planté un sep de vigne qu'ils ont déjà coupé, parce qu'ayant cueilli du raisin mal mur, ils en avaient conclu que c'était du poison ; nous le trouvâmes, le cultivâmes, &

les inſtructions d'Omaï leur perſuaderont peut-être de les conſerver ; quand nous partîmes, les melons, les patates, des pommiers de pin donnaient déjà des eſpérances.

Tous nos amis accoururent bientôt nous voir, & nous fimes des échanges ſous le nom de préſens mutuels ; j'y vis un de ceux que les Eſpagnols avaient conduit au Pérou ; il ne ſe diſtinguait de ſes compatriotes que par quelques mots eſpagnols qu'il avait conſervés ; & Didée, dont le véritable nom était *Heete-Heete*, accourut auſſi vers nous, & nous fit entendre les mots anglais qu'il ſavait encore : né à Bolabola, il était à Otahiti amené par la curioſité ou par l'amour qui leur fait ſouvent entreprendre des voyages : il préférait la mode & la parure de ſes compatriotes & ne mit pas un grand prix à l'habit complet que je lui remis.

J'aſſiſtai à un conſeil de guerre qui ſe tint pour décider s'il fallait faire la guerre ou la paix avec Eimeo, cette iſle de laquelle les Otahitiens étaient les ennemis déjà dans mon ſecond voyage ; chacun y appuya ſon opinion avec décence, & parla dans ſon rang ſans s'interrompre ; le conſeil devint enſuite orageux, il ſe calma enſuite ; ceux qui vou-

laient la guerre l'emporterent & me demanderent mon ſecours ; mais je leur fis entendre que ne connaiſſant point leurs motifs pour porter la guerre à Eimeo, & les habitans de cette iſle ne m'ayant jamais offenſé, je ne croyais être en droit de les traiter en ennemis. Ils parurent ſe rendre à mes raiſons. Towha, amiral des Otahitiens, n'aſſiſta point à ce conſeil ; mais parut cependant en avoir dicté les délibérations ; il voulait la guerre, & venait de tuer un homme pour l'offrir en ſacrifice au dieu Eatooa & mériter d'en être aſſiſté contre Eimeo. Je voulus aſſiſter à cette cérémonie barbare, & j'accompagnai Otoo qui devait y préſider.

Nous nous rendîmes au Moraï où quatre prêtres & leurs aſſiſtans nous attendaient ; le corps de la victime était dans une pirogue ſur le rivage, & deux prêtres étaient aſſis auprès. Otoo ſe plaça à quelque diſtance des prêtres, nous nous tinmes près de lui, & le reſte du peuple ſe tint plus éloigné. Alors commencerent les cérémonies. Un des aſſiſtans des prêtres mit un jeune bananier devant le roi, un autre vint toucher le pied du prince avec une touffe de plumes rouges montées ſur des fibres de cocos ; puis l'un

des prêtres du Moraï fit une longue prière, & envoya de tems en tems des tiges de bananiers qu'on dépofait fur la victime. Près de lui était un homme qui tenait le *Maro* royal, l'autre l'arche de l'Eatooa; la prière finit, & les prêtres fuivis de leurs acolytes vinrent fur le rivage, recommencerent leurs prières, tandis qu'on ôtait un à un les tiges de bananiers de deffus l'homme mort, & on étendit enfuite celui-ci fur le fable, les pieds vers la mer; les prêtres fe placerent autour, répétant quelques phrafes; on le découvrit, on le mit dans une direction parallele à la côte; les prêtres ayant à la main des plumes rouges, recommencerent une prière, pendant laquelle on enleva quelques cheveux de la victime, & on lui arracha l'œil gauche; on enveloppa le tout dans une feuille verte qu'on préfenta à Otoo, qui la renvoya au prêtre avec d'autres plumes rouges. Dans ce moment un martin-pêcheur voltigea fur les arbres voifins & l'on fut enchanté de ce bon préfage. Le corps fut porté quelque pas plus loin, & on le dépofa fous un arbre, la tête tournée vers le Moraï où l'on plaça les paquets d'étoffes, tandis qu'on plaçait les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime.

Les prêtres se rangerent autour du corps, celui qui paraissait être leur chef parla un quart d'heure, en variant ses gestes & les inflexions de sa voix, s'adressant à la victime, semblait lui faire des reproches, lui proposer des questions, & lui demander si l'on n'avait pas eu raison de le sacrifier: il le priait ensuite comme pour l'engager à obtenir du Dieu la faveur qu'on désirait, de livrer Eimeo, son chef, ses cochons, ses femmes, tout ce qu'elle renfermait, dans les mains des Otahitiens: c'était le but du sacrifice. Il chanta d'un ton plaintif pendant demi-heure, accompagné de quelques autres, puis l'un des prêtres arracha encore des cheveux de la victime, qu'il mit sur les étoffes; le chef des prêtres chanta seul tenant en main des plumes qu'il donna à un second prêtre qui pria aussi, & posa les plumes sur les étoffes. On porta ensuite le corps dans la partie la plus voisine du Moraï, ainsi que les étoffes & les plumes; celles-ci sur les murs du Moraï, celui-ci au-dessous, les prêtres l'entourerent, s'assirent, prierent, tandis que leurs acolytes creuserent un trou où ils jeterent la victime qu'ils recouvrirent de terre & de pierres. Dans ce moment, un enfant jeta des cris; c'était, disait-on, les cris du Dieu. On avait

avait préparé un feu, on y paſſa par la flamme un chien auquel on venait de tordre le cou, enſuite on lui arracha les entrailles qu'on y jeta; on en rôtit encore le cœur, le foie & les rognons, on en barbouilla le corps avec ſon ſang, & le tout fut placé devant les prêtres qui priaient autour du tombeau; deux hommes alors frappaient du tambour avec force, & un petit garçon fit entendre trois fois des cris perçans; c'était pour inviter le Dieu à ſe régaler du mets qu'on lui offrait, & le tout fut dépoſé ſur un échaffaut ou *whatta*, haut de ſix pieds, où étaient les reſtes empeſtés de quatre cochons déjà offerts précédemment à la Divinité; puis on ſe retira.

Le lendemain les mêmes cérémonies recommencerent; on immola un cochon de lait; on fit uſage des bananiers, des plumes rouges; on pria, on développa le Maro, longue ceinture ornée de plumes jaunes & rouges, ſymbole de la royauté; on apporta l'arche du dieu Ooro, tabernacle fait en pain de ſucre, compoſé de fibres de cocos entrelaſſées; on ſacrifia encore un cochon, on en remarqua les entrailles pour y chercher quelque indice heureux, & on les jeta dans le feu. Devant le Morai ſur terre, il y avait auſſi des Morais

de mer, élevés ſur des pirogues, où l'on avait étalés des cocos, des bananes, des fruits à pain, du poiſſon.

La victime m'avait paru un homme entre deux âges, de la claſſe inférieure; je ne pus ſavoir s'il avait commis quelque crime qui méritât la mort; mais en général on dit que le choix tombe ſur des criminels ou des vagabonds, & qu'ils ne ſont avertis du choix qu'au moment où le coup fatal tombe ſur eux. Lorſqu'un des principaux chefs juge qu'un ſacrifice eſt néceſſaire, il déſigne l'infortuné, & détache quelques-uns de ſes ſerviteurs qui l'aſſomment avec la maſſue ou des pierres; le roi doit toujours être préſent au ſacrifice. Le Moraï où l'on fait le ſacrifice eſt bien ſûrement un temple & un cimetiere; c'eſt celui où l'on doit enſevelir le chef de l'isle entiere, ſa famille & les premiers chefs du pays. Il ne diffère guères des autres que par ſa grandeur.

La coutume barbare d'immoler des hommes eſt probablement répandue ſur les isles de la mer Pacifique; dans les Isles des Amis, on devait immoler dix victimes humaines dans la *Natche* ſolemnelle qu'on ſe propoſait d'y célébrer. Les Otahitiens paraiſſent n'immoler qu'un homme à la fois; mais il ſemble que ces ſacrifices re-

viennent ſouvent; car je comptai quarante-neuf crânes expoſés dans le Moraï, qui faiſaient partie d'autant de victimes, & comme ils étaient fort peu altérés, il paraît qu'ils avaient été immolés dans des années peu éloignées. Cette cérémonie n'attire point l'attention des inſulaires; les prêtres même cauſaient entr'eux de choſes indifférentes. Lorſque je leur demandai le but de cette inſtitution, ils me dirent que c'était l'uſage de leurs peres, qu'il était agréable à leur Dieu, qui pendant la nuit, ſe nourriſſait de l'ame ou de la partie immatérielle qui demeure autour du Moraï, juſqu'à ce que le corps ſoit détruit.

Il y a quelque apparence que ce peuple était cannibale, & que de là vient la cérémonie d'arracher l'œil de la victime, & de le préſenter au roi qui ouvre la bouche comme pour le manger; ils appellent cette eſpèce d'emblème, *manger l'homme:* ces hommes ſi humains ont cependant encore des coutumes bien barbares; telle eſt celle de couper la mâchoire de leurs ennemis vaincus, & d'offrir les corps à leurs dieux; & ce n'eſt pas ſeulement pour obtenir la victoire qu'ils immolent des hommes; on en ſacrifia deux peu de tems après pour ſolemniſer la reſtitution des biens, faites

aux partiſans du roi détrôné qui fut l'époux d'Oberea.

A mon retour de cette horrible cérémonie, je vis Towha qui me preſſa de joindre mes forces aux ſiennes contre Eimeo ; je le refuſai & lui déplus. Je l'indignai même lorſque je lui parlai avec horreur du ſacrifice qu'on venait de faire, & que je lui prédis que loin de s'attirer la faveur des dieux, il attirerait ſur lui leur haine & des malheurs. Ma prédiction n'était pas ſi hazardée qu'elle le ſemble ; j'avais lieu de douter du ſuccès d'une guerre que pluſieurs condamnaient, qu'un plus grand nombre voyait avec indifférence : & lorſqu'Omaï lui dit qu'en Angleterre on punirait d'une mort violente celle qu'il aurait donnée au moindre de ſes domeſtiques, Towha ne voulut plus rien écouter ; mais ſes ſerviteurs prêtaient à ce diſcours une attention qui prouvait qu'ils étaient d'une opinion différente de leur maître.

Revenus dans la maiſon d'Otoo, il nous donna des Heevas, ou ſpectacles dans leſquels on frappe le tambour, tandis que des femmes font entendre les chants les plus doux ; les hommes y exécutent auſſi des farces. Omaï nous donna un dîner ſomptueux où était un pudding préparé à la maniere des inſulaires,

compofé de morceaux rapés, cuits & pilés de fruits à pain, de bananes mures, du taro, de noix du palmier & du pandanus ; ils y mêlerent le jus des cocos & le firent cuire ; il était excellent. Œdidée nous donna auffi un repas, & Otoo des préfens confidérables portés par de jeunes filles enveloppées & groffies dans plufieurs pieces d'étoffes, & qui ont peine à refpirer fous l'amas de ces habits; ce qu'elles portaient fur leurs têtes & les étoffes qui les entouraient, furent dépofés fur les vaiffeaux. Je fis voir aux chefs des feux d'artifice qui d'abord les étonnerent, puis mirent en fuite les plus courageux.

Je vis un chef mort depuis quatre mois, dont le corps n'était point défiguré encore, & je m'informai de la méthode qu'on fuivait pour les conferver; je fus qu'on leur ôtait les entrailles & rempliffait le ventre & l'eftomac d'étoffes, qu'on frottait le corps d'huile de cocos & du fuc d'une plante qui ne croît que dans les montagnes ; qu'on le lavait encore fouvent avec l'eau de la mer. On laiffe long-tems les corps des chefs expofés aux yeux de tous, & j'appris que le tems de les voir eft d'autant moins fréquent, que le moment où ils moururent s'éloigne, & qu'enfuite on les voit fort rarement.

Un jour nous montâmes à cheval devant le roi pour lui faire connaître l'ufage de ces animaux ; les Otahitiens qui n'avaient jamais vu un tel fpectacle, s'en émerveillaient comme s'ils euffent vu des centaures: ils eftimerent beaucoup cet animal, & les nations chez lefquelles on s'en fert ; chaque jour quelques-uns de nos gens montaient le cheval & la jument, & l'admiration des infulaires fe foutint toujours; il eft à croire qu'ils prendront foin de ces animaux.

Nous devions de la reconnaiffance à Otoo; il prenait grand foin qu'on ne nous vola point; il nous fourniffait abondamment des provifions ; il nous procurait tous les plaifirs qui dépendaient de lui ; je crus devoir la lui témoigner en le protégeant contre les menaces de Towha, qui l'accufait de ne l'avoir pas foutenu dans la guerre qu'il faifait à Eimeo, & de l'avoir forcé par-là, à faire une trève honteufe. J'annonçai que je le défendrais de toutes mes forces, & que je prendrais une vengeance effrayante de ceux qui oferaient l'attaquer, & Towha parut en effet avoir renoncé à fes projets.

Je retirai de cette guerre d'Eimeo l'avantage de connaître leurs combats fur mer. Les

pirogues avancent & reculent avec vivacité, & les guerriers placés fur la plate-forme brandiffent leurs armes, font mille contorfions; enfin, après s'être évitées avec dextérité, les pirogues s'abordent de l'avant, les guerriers combattent, les vaincus fuient ou fe jettent à la mer: quelquefois lorfqu'ils ont réfolu de vaincre ou de mourir, ils attachent leurs pirogues, & combattent jufqu'à ce que tous les guerriers de l'une ou l'autre pirogue foient tués: jamais ils ne font de quartier, & s'ils font des prifonniers, c'eft pour les immoler le lendemain.

Je fus invité à une nouvelle cérémonie religieufe; mais une fciatique ne me permit pas d'y aller. Otoo fut inftruit de ma maladie, & la mere, les trois fœurs de ce bon prince, huit autres femmes, voulurent entreprendre de me guérir. Elles fe rangerent autour de moi, & fe mirent à me preffer avec les deux mains de la tête aux pieds, mais fur-tout dans la partie où je fouffrais; elles me pétrirent jufqu'à me faire craquer les os, & me faire affez fouffrir pour défirer qu'on fufpendit. Cependant je me trouvais mieux, elles recommencerent le foir, & je paffai une bonne nuit. Deux fois encore elles firent ce remède

& je fus guéri. Ils l'appellent la *Romée;* ils le pratiquent dès qu'ils ſont languiſſans & accablés, & les effets en ſont toujours ſalutaires.

J'avais envoyé deux de mes officiers à la cérémonie dont je ne pouvais être ſpectateur; ce fut près d'un Morai qu'elle s'exécuta; des branches d'arbres différens furent apportées, les prêtres chanterent d'un ton mélancolique, on découvrit le Maro, & on le ceignit à Otoo; on prononça le nom d'*Heiva*, & trois fois l'aſſemblée répondit *Earee;* on répéta la même cérémonie devant le Morai du roi, puis on ſe plaça avec ordre dans une vaſte cabane, où l'on fit différens diſcours dans leſquels on promettait de ne plus combattre, & de vivre en amis. Un inſulaire ayant une fronde autour de ſes reins, & une groſſe pierre ſur ſes épaules, ſe promena dans le cercle que les autres formaient; il répéta quelques mots d'un ton chantant, & jeta ſa pierre, qui fut placée avec le bananier, mis aux pieds du roi dans le Morai. C'était probablement une confirmation du traité.

Le bananier eſt d'un grand uſage dans les cérémonies; les meſſagers que Towha envoyait au roi lorſqu'il faiſait la guerre à Eimeo, tenaient toujours un bananier à la main qu'ils

dépoſaient aux pieds d'Otoo ; dans une querelle violente, un bananier offert ramene le calme ; il ſemble être le rameau d'olivier pour les habitans des Isles de la Société.

Avant de partir, je viſitai le bétail & la volaille que j'avais dépoſés dans l'isle ; tous étaient en bon état ; deux des oies & des canards couvaient, la femelle du paon, la poule d'Inde n'avaient point encore pondu. Je repris quatre chèvres, parce que j'en voulais laiſſer deux à Ulietea, & deux autres dans quelqu'une des isles que je pourrais rencontrer. J'emmenai auſſi Omaï à Huaheine où il devait s'établir ; il ſe ferait ruiné ſi je l'avais laiſſé abandonné à ſon beau-frere, à ſa ſœur ; mais je pris ſon tréſor ſous ma garde, & ne permis point à ſes parens fripons de le ſuivre.

Les vents me retinrent encore quelques jours à Otahiti, toujours environné de pirogues. Otoo voulut m'en donner une qu'il avait fait conſtruire exprès ; elle était décorée de ſculptures & eut été un don agréable pour mon roi ; mais je ne ſavais où la placer dans mon vaiſſeau, & je fus obligé de refuſer un préſent qu'il faiſait avec plaiſir. Nos amis nous virent partir avec douleur, & moi-même je ne m'en éloignais pas ſans regret. Je n'eſpérais pas trou-

ver ailleurs autant d'abondance ni de cordialité; notre correſpondance amicale ne fut pas troublée un ſeul inſtant. Les chefs trouvaient leur compte à reprimer les vols, mais ils ne le peuvent pas toujours, & quelquefois ils ſont volés eux-mèmes. Un avantage dont nous jouiſſions & que n'avaient pas eu les navigateurs précédens, c'eſt que nous ſavions un peu la langue du pays, & qu'Omaï nous ſervait encore d'interprète. Cependant nous ne pûmes ſavoir l'époque préciſe de l'arrivée des Eſpagnols; les Otahitiens ne peuvent ſe rappeller au juſte tout ce qui s'eſt paſſé au-delà d'un an; j'avais vu par l'inſcription gravée ſur la croix, que les Eſpagnols y avaient abordé en 1774; les cochons qu'ils y laiſſerent avaient déjà perfectionné la race de ceux du pays, & ils étaient déjà nombreux lorſque nous arrivâmes; leurs chiens ont été plutôt un préſent funeſte qu'utile; mais les chèvres peuvent ajouter aux richeſſes des inſulaires. Le prètre qui y demeura quelque tems, avait cherché à gagner leur amitié; il avait étudié leur langue, & cherché à lui donner la plus haute idée de ſa nation au détriment de la nôtre; il leur dit que nous habitions une petite isle que ſes compatriotes avaient ſoumiſe, & qu'ils avaient dé-

truit mon vaiſſeau : je ne ſais s'ils avaient eu deſſein de s'y établir, & d'y faire adopter leur religion ; mais ils n'y ont pas fait un ſeul proſélyte, & le prêtre avec deux de ſes compatriotes profiterent d'une occaſion favorable pour s'en retourner ; en annonçant qu'ils viendraient bientôt avec des maiſons, des animaux, des hommes, des femmes pour s'y fixer près d'eux. Ce projet faiſait plaiſir à Otoo qui n'en prévoyait pas les ſuites ; mais heureuſement Otahiti n'offre pas des richeſſes bien tentatives, & ſa ſituation ne la met pas ſur la route du commerce ; & c'eſt ce qui me fait eſpérer qu'on ne troublera pas un jour la douce tranquillité de ſes habitans.

Nous cinglâmes vers Eimeo ; j'allai chercher & viſiter un havre dans ſa partie ſeptentrionale, qu'Omaï qui nous avait devancé dans ſa pirogue, nous avait indiqué, & j'y jetai l'ancre ; on appelle ce havre *Taloo* ; il ſe prolonge entre des collines dans un eſpace de deux milles ; il n'en eſt pas de plus ſûr dans dans tout l'Océan Pacifique, & l'entrée comme la ſortie en eſt également facile. Différens ruiſſeaux d'une eau pure s'y rendent ; ſes bords ſont hériſſés de bois, & près de là eſt le havre Parowroah, plus étendu encore, mais dont l'en-

trée eſt plus étroite & plus difficile pour entrer ou ſortir ; j'avais ignoré ces havres & je m'en étonnai un peu, puiſque j'y avais envoyé un canot.

Dès que nous y fûmes, la curioſité & enſuite le déſir de faire des échanges, amenerent un grand nombre d'inſulaires ſur nos vaiſſeaux ; le chef Maheine vint auſſi nous viſiter, & balança de le faire, parce que nous étions amis des Otahitiens ; il me fit des préſens & je lui en fis à mon tour : c'était un homme de quarante à cinquante ans, déjà chauve, mais le cachant avec ſoin ; on me vola une chèvre qui fut menée chez lui, j'exigeai qu'il me la rendit, il parut ne s'y pas refuſer, & en effet, il me la renvoya avec le voleur ; mais dans le même moment on m'en eſcamotait une autre : pour échapper à ma vengeance, tous s'enfuirent, & Maheine avec eux ; il était facile de voir qu'ils s'entendaient pour garder cette chèvre qui était pleine, par la même raiſon je réſolus de me la faire reſtituer ; & j'envoyai la chercher dans le lieu où l'on m'indiqua qu'on l'avait cachée ; mon détachement revint ſans elle, les Indiens ſurent l'amuſer ſans le ſatisfaire.

Je m'étais trop avancé pour pouvoir recu-

ler ſans faire croire qu'on me volait impunément. Je deſcendis à terre avec trente-cinq hommes, & envoyai trois canots qui devaient ſe réunir à nous vers la pointe occidentale de l'isle. Tous les Indiens s'enfuirent de devant nous, juſqu'au moment où je déclarai, que je ne voulais tuer ni bleſſer perſonne; alors ils ne laiſſerent plus leurs maiſons déſertes, ils continuerent leurs travaux ordinaires; tous me dirent que la chèvre était à Watea; nous nous y rendîmes, & on nous aſſura qu'on ne l'y avait pas vue; j'aſſurai qu'elle y était, & que ſi on ne me la rendait pas, je brûlerais leurs maiſons & leurs pirogues; ils perſiſterent à dire qu'ils ne l'avaient pas. Alors je fis mettre le feu à quelques maiſons & à deux ou trois pirogues; je brûlai encore ſix de ces dernieres en me rapprochant de mes canots. Les Indiens ſe raſſemblerent; mais au lieu de nous réſiſter comme on nous l'annonçait, ils vinrent en ſuppliant dépoſer des bananiers à mes pieds, & me conjurer d'épargner une pirogue que j'allais trouver. Je l'épargnai & nous revinmes dans nos vaiſſeaux; mais on ne m'envoya point la chèvre.

Je fis déclarer à Maheine que s'il perſiſtait à garder la chèvre, je ne laiſſerai aucune piro-

gue dans l'isle, & porterais ma vengeance plus loin encore si l'on ne me la ramenait. J'en fis détruire dix ou douze, pour lui prouver que mes menaces n'étaient pas sans effet; mais pendant cette derniere expédition on me ramena ma chèvre. C'était avec regret qu'après avoir refusé de me joindre aux ennemis de ce peuple, je me voyais forcé d'agir en ennemi moi-même; notre correspondance se rétablit; les Eimeens nous apporterent encore des fruits, & il me fut doux de penser qu'ils sentaient leur tort, & que si je leur avais fait essuyer des pertes, c'était à eux qu'ils devaient s'en prendre.

Je pris ensuite le chemin d'Huaheine: j'avais trouvé à Eimeo du bois à brûler, des cochons, des fruits: les productions y sont les mêmes que celles d'Otahiti; les femmes y sont laides & petites: son aspect offre des collines fort élevées & des vallées étendues qui sur leurs flancs descendent en pente douce; elles sont couvertes d'arbres; dans le fond, on n'y voit prospérer que la fougère; la bordure plate dont l'isle est environnée, est escarpée à peu de distance de la mer, & présente un aspect très-pittoresque. Au bas le sol est compact & jaunâtre; dans le haut, il est plus friable, & les

rocs des collines font bleuâtres, caffants, & mêlés de particules de mica. Deux gros rochers qui fe trouvaient près du lieu où nous avions jeté l'ancre, étaient aux yeux des habitans des Eatooas, ou des dieux frere & fœur, arrivés d'Ulietea d'une maniere furnaturelle.

A peine eûmes-nous atteint le havre d'Huaheine que les vaiffeaux furent remplis d'infulaires; on leur raconta, on exagéra même la vengeance que nous avions prife du vol qu'on nous avait fait, & ce récit infpira des craintes qui nous furent utiles; les fils d'Orée me vifiterent; mais leur pere n'était plus roi, ou plutôt régent de l'isle, il n'y était plus même, il s'était retiré à Ulietea: les autres chefs accoururent vers nous, & je réfolus de profiter de cette circonftance pour établir Omaï, qui fe conduifait avec prudence depuis qu'il était délivré des fripons qui l'obfédaient. Je rendis vifite au nouveau chef Tairee-tereea; c'était un enfant de dix ans, je lui fis un préfent, Omaï lui en fit un auffi, ainfi qu'à l'Eatooa. Le concours du peuple était très-nombreux; en général, il nous parut plus robufte & moins bafanné que le peuple d'Otahiti; il paraiffait y avoir plus de riches ou de chefs, & prefque tous avaient un embonpoint extraordi-

naire : nous réglâmes le commerce entre les habitans & nous, & je parlai de l'établiſſement d'Omaï. Je dis tout ce qui pouvait l'honorer aux yeux de ſes compatriotes, & tout ce que j'avais fait d'avantageux pour les Isles de la Société ; & pour prix de ces ſervices, je demandai un terrain où mon ami put élever une maiſon & cultiver les productions néceſſaires à ſa ſubſiſtance & à celle de ſes domeſtiques. On me permit de lui donner ce que je voudrais ; cette permiſſion était trop vague pour ſignifier quelque choſe, & je demandai une réponſe de plus préciſe, & ils me céderent un terrain contigu à la maiſon où ſe tenait le conſeil, dont l'étendue était de cent toiſes ſur le havre, & qui de-là s'étendait juſque ſur la colline voiſine. Tous furent contens ; mes charpentiers y conſtruiſirent une petite maiſon où il pouvait renfermer ſes tréſors ; nous lui fîmes un jardin où nous plantâmes des shaddeks, des ſeps de vigne, des pommes de pin, des melons, & des graines de pluſieurs eſpèces de végétaux ; & ces plantations étaient en pleine végétation lorſque je quittai l'isle.

Omaï ſe répentait de ſa prodigalité ; il trouva dans Huaheine un frère & une ſœur qui ne le pillerent pas ; mais peu conſidérés pour le protéger,

protéger, & j'eus lieu de craindre qu'on ne le dépouillât de ſes biens lorſque nous l'aurions quitté ; il était le ſeul riche propriétaire de l'isle, il allait exciter l'envie dans un lieu où l'on ſe livre aux premiers mouvemens ſans être arrêté par des loix, par la religion, ou par des idées morales : pour le mettre en sûreté, je lui conſeillai de donner une partie de ſes richeſſes à deux ou trois des principaux chefs, & de mon côté, j'annonçai que ſi on lui faiſait quelque injuſtice, & que je le trouvaſſe opprimé à mon retour, je prendrais une vengeance éclatante de ceux qui l'auraient maltraité.

Tandis que je veillais à la sûreté future d'Omaï, je cherchais à délivrer mon vaiſſeau des blattes qui l'infeſtaient, & à me faire rendre un ſextant qu'un des inſulaires nous avait pris ; je me ſaiſis du voleur, & quand j'eus recouvert l'objet du vol, je le punis en lui faiſant raſer les cheveux & la barbe, & couper les oreilles. Cette punition rigoureuſe ne fit que l'irriter, il voulut nous voler nos chèvres, il ravagea le jardin d'Omaï, il menaçait de brûler ſa maiſon : pour le mettre en sûreté, je l'empriſonnai encore, réſolu de ne lui rendre la liberté que ſur quelque isle

écartée, & les chefs de l'isle m'applaudirent; mais il s'échappa de nos mains & s'enfuit à Uliea. Parmi les trésors d'Omaï était une caisse de joujoux que la multitude étonnée contemplait avec une sorte d'admiration; mais ses pots, ses assiettes, ses plats, ses chauderons, ses bouteilles, ses verres, ses meubles en général attirerent à peine ses regards: Omaï même en sentit l'inutilité; un cochon cuit au four valait mieux que bouilli; une feuille de bananier valait un plat, & une noix de cocos un verre; il troqua la plupart de ces objets contre des haches & des outils de fer; il avait aussi des feux d'artifice dont il fit usage pour exciter, ou le plaisir ou la crainte de ses compatriotes. Je lui laissai le cheval, la jument, une chèvre pleine, une truie & deux cochons de race anglaise: sa maison avait vingt-quatre pieds de long, dix-huit de large, & six de hauteur; il fut décidé encore qu'il en bâtirait une plus grande à la mode du pays qui s'étendrait sur celle que nous avions bâtie; il avait quatre ou cinq hommes de la classe inférieure d'Otahiti; il garda les deux Zélandais qui auraient préféré de demeurer avec nous; son frère s'établit avec lui avec quelques-uns de ses parens; il avait un mousquet, une

bayonnette, une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, deux ou trois sabres; il était en état de se défendre contre les voleurs, mais il me semblait qu'il eut pu être plus heureux sans ces armes, qui devenaient dangereuses dans un homme dont je connaissais l'imprudence.

Tout étant arrangé comme je le désirais, je sortis du havre; les habitans nous firent leurs adieux: mais Omaï demeura encore avec nous; il ne nous quitta qu'après avoir embrassé tous les officiers avec assez de courage; mais quand il s'approcha de moi, il ne put se contenir & versa un torrent de larmes; j'étais sensible à son attachement; je regrettais presque qu'on l'eut conduit en Angleterre, où les douceurs d'une vie civilisée pouvaient l'avoir rendu insensible aux plaisirs de ses compatriotes; il avait acquis des connaissances, mais elles n'y donnent aucun crédit dans les lieux de sa naissance: il n'avait pas su jusqu'alors faire un bon usage de ses richesses; il était entraîné par le désir de la vengeance contre les habitans de Bolabola qui avaient dépouillé sa famille, & ces considérations me donnerent de l'inquiétude sur son sort. Sans doute, les navigateurs qui suivront mes traces, s'informeront avec intérêt de ce qu'est devenu le pauvre Omaï.

Ses défauts se trouvaient contrebalancés par son extrême bonté, par la docilité de son caractère, par les sentimens de reconnaissance qui l'animaient envers ceux qui l'avaient obligé; il avait plus de pénétration que d'application, & ses connaissances étaient superficielles; il observait peu, il n'avait point cherché à rapporter quelques arts utiles à ses compatriotes : je crois qu'il cultivera les arbres fruitiers, les végétaux que nous avons plantés, & qu'il prendra soin des animaux que nous lui avons laissé.

Nous continuâmes notre route pour Ulietea, où je voulais relâcher. Oreo nous vit approcher, & vint en pirogue avec son fils & son gendre; dès que nous fûmes dans le havre, les insulaires nous environnerent pour échanger des cochons & des fruits, & partout nous nous trouvions dans l'abondance; nous descendîmes, dressâmes des tentes, un observatoire, visitâmes le vieux Oreo à qui je fis des présens: mais tandis que nous étions occupés à ces paisibles observations, un de nos soldats déserta avec son fusil & son équipage. J'engageai le chef à faire des recherches pour le retrouver; elles furent inutiles, & je me mis moi-même à ses trousses; après une marche

rapide, je trouvai mon déserteur entre deux femmes qui me demanderent sa grace en versant des larmes ; je leur parlai avec sévérité ainsi qu'au chef du canton, & je retournai au vaisseau avec mon déserteur que je punis légérement, parce qu'il m'allégua des raisons qui allégeaient la gravité de sa faute.

J'appris ici qu'Omaï vivait en paix avec ses compatriotes ; mais que sa chèvre était morte en mettant bas ses petits ; il m'en demandait une autre avec deux haches. Je lui envoyai deux chevreaux, l'un mâle, l'autre femelle, avec deux haches, & j'espérai qu'il continuerait d'être tranquille & heureux.

C'est à Ulietea que je donnai mes instructions au capitaine Clerke, parce que nous allions entreprendre un long voyage au travers de mers orageuses ; je convins du lieu où nous aborderions, où nous nous attendrions. Nous réparâmes aussi nos vaisseaux ; mais une affaire plus inquiétante nous occupa davantage ; un pilotin & un matelot déserterent, M. Clerke les poursuivit en vain, il revint sans eux. Cependant comme un grand nombre de nos soldats & de nos matelots désiraient comme eux de s'établir dans ces isles fortunées, il devenait important de leur en ôter l'espérance

en recouvrant ceux-ci ; j'allai donc moi-même avec le chef de l'isle à leur pourſuite ; mais on me dit qu'ils s'étaient ſauvés à Bolabola. J'employai un moyen violent pour réuſſir ; le capitaine Clerke invita le fils, la fille & le gendre d'Oreo, & quand ils furent dans ſa chambre, il les y fit enfermer ; Oreo voulut s'en plaindre à moi, & il apprit que je l'avais ordonné, il craignit pour lui-même ; je lui dis qu'il était libre & pouvait agir pour me faire rendre mes gens ; mais que s'ils ne revenaient pas, j'emmenais ſa famille. Oreo & les inſulaires déplorerent la captivité de leurs compatriotes ; les femmes par tendreſſe pour la fille d'Oreo, ſe firent à la tète des bleſſures profondes. Le chef s'occupa des moyens de recouvrer les deux fugitifs ; il écrivit à Opoony, roi de Bolabola, pour qu'il les fit arrêter s'ils y étaient encore, ou pourſuivre s'ils n'y étaient plus. Cependant les Indiens méditaient un projet hardi ; ils voulaient s'emparer du capitaine Clerke & de moi ; j'allais tous les ſoirs me baigner dans une petite riviere voiſine, preſque toujours ſeul & ſans armes ; ils ſe préparaient à m'y ſaiſir ; mais depuis la détention des enfans d'Oreo je m'étais abſtenu de prendre des bains ; on envi-

ronna le capitaine Clerke & le lieutenant Gore ; le premier dissipa les insulaires avec son pistolet. Enfin on me ramena mes déserteurs ; ils avaient été arrêtés dans la petite isle de *Toobaree*, où le vent les avait forcés de demeurer ; je relâchai alors tout de suite les enfans d'Oreo, & le calme fut rétabli. Je n'aurais pas peut-être employé des moyens si rigoureux si l'un de ces fugitifs n'avait pas été le neveu d'un de mes amis, officier comme moi, dans la marine du roi.

Notre commerce fut fort actif dans les derniers jours que nous demeurâmes à Ulietea ; les habitans avaient oublié nos querelles : en général, ils sont plus petits & ont le teint plus noir que ceux des isles voisines ; il sont plus adonnés encore au désordre des passions ; c'est qu'ils sont soumis à Bolabola, après avoir été le peuple le plus distingué de ces isles ; il semble même que leur isle était le centre de l'administration. Le vieil Orée, autrefois chef d'Huaheine, vivait à Ulietea & me visita ; il était plus sain de corps que lorsqu'il était roi ; il était toujours riche, car il me fit des présens magnifiques, & avait toujours une nombreuse suite.

Je résolus de me rendre à Bolabola, où

je voulais acheter l'ancre perdue par M. de Bougainville, relevée par les Otahitiens qui en avaient fait un présent à Opoony; je voulais m'en servir pour faire des outils de fer dont la provision avait beaucoup diminué. Oreo nous suivit dans cette isle avec plusieurs insulaires, & presque tous ces derniers nous auraient suivis, si nous l'avions voulu, jusqu'en Angleterre. Le vent ne permit pas aux vaisseaux d'entrer dans le havre, & je me rendis dans l'isle avec des canots; je vis Opoony environné d'une suite nombreuse, & lui offris l'échange de l'ancre contre une robe de chambre de toile, des fichus de gaze, un miroir, six haches, des grains de verre & d'autres bagatelles; mais il ne voulut pas les recevoir que je n'eusse vu l'ancre qui était gâtée en partie & moins grosse que je ne l'imaginais: la délicatesse de ce procédé fit que je ne retranchai rien de ce que je lui avais offert.

Le havre de cette isle est un des plus étendus que j'aie jamais vu, & l'isle n'a que huit lieues de tour; la montagne qui s'élève au centre forme deux pics; elle est stérile au levant, couverte d'arbres & d'arbrisseaux vers le couchant; la plaine qui l'environne est ombragée de cocotiers & d'arbres à pain: la petitesse de cette isle,

son roi, sa population n'annoncent point une puissance redoutable, & cependant elle a soumis Ulietea; isle qui a au moins une étendue double de celle-ci. Voici le procès de cette révolution.

Ulietea & Otaha vécurent long-tems amies; cependant Otaha eut la perfidie de se joindre à Bolabola pour attaquer Ulietea qui appella à son secours les habitans de Huaheine. Les Bolaboliens avaient à leur tête une prophêtesse qui leur annonçait la victoire, & qui, pour appuyer ses oracles, assura que si l'on envoyait un homme sur la mer, il verrait une pierre s'élever du fond. L'un d'eux s'y rendit, plongea pour voir la pierre & fut rejetté brusquement à la surface avec une pierre à la main. La pierre fut consacrée à l'Eatooa, & l'escadre de Bolabola partit avec la certitude de la victoire; ils ne l'auraient pas remportée si dans la chaleur du combat, l'escadre d'Otaha n'avait pas paru pour se joindre à eux; ils mirent leurs ennemis en fuite, envahirent Huaheine, s'en rendirent maîtres; mais ne le furent pas long-tems; les fugitifs de cette isle y revinrent pendant la nuit, & mirent en fuite leurs vainqueurs. Otaha se brouilla avec son alliée, & celle-ci la subjugua ainsi

qu'Ulietea, après cinq combats où les Bolaboliens remporterent encore la victoire. Depuis ce tems ils régnent sur ces deux isles ; il y avait environ douze ans que cette guerre avait commencé, il y en avait dix environ qu'elle avait fini.

Je sus de mon pilotin fugitif que l'animal que les Otàhitiens avaient envoyé à Bolabola pour témoigner leur estime aux habitans de cette isle était un belier, & j'y déposai une brebis pour qu'ils pussent avoir des petits. J'abandonnai aussi dans Ulieten aux soins d'Oreo, un verrat, une truie & deux chèvres pleines. Quand ces animaux y auront produit, les habitans de ces isles auront des moyens de subsistance de plus , & les navigateurs qui me suivront y trouveront plus de ressources que nous n'y en avons trouvé: mais il faudra qu'ils aient surtout des haches à donner en échange , & du sel pour conserver les animaux qu'ils recevront.

Peut-être ils auraient été plus heureux d'être ignorés de nous, s'ils doivent en être abandonnés ; ils vivaient dans une médiocrité douce & tranquille, & nous sommes venus leur donner des idées nouvelles & de nouveaux besoins qu'ils ne pourront plus satisfaire. Si les

Européens consultent les devoirs de l'humanité, il me semble qu'ils ont contracté celui de les visiter quelquefois, pour suppléer à leur défaut de moyens ; nos haches, nos instrumens leur auront fait abandonner une industrie moins perfectionnée, mais qui leur a longtems suffi ; une hache de pierre, un ciseau d'os ou de pierre y sont actuellement fort rares, & quand ils souffriront la disette de ceux que nous leur avons fourni, ils auront perdu l'art de fabriquer les leurs. On doit donc craindre de leur avoir préparé de longs malheurs en leur procurant des facilités momentanées ; on doit chercher à les en délivrer.

Je corrigeai, ou fortifiai mes observations précédentes par de nouvelles, & je trouvai que la latitude de Matavai dans l'isle d'Otaïti était de 17 degrés 29 minutes 4 secondes, que la longitude était 210 degrés 22 minutes 28 secondes à l'orient de Greenwich, ou 227 degrés 50 minutes 31 secondes de l'isle de Fer ; la marée s'y élève de 12 à 14 pieds.

C'est la fertilité du sol qui dispense les habitans des soins de la culture. Les Otaïtiens ne plantent point l'arbre à pain ; il pousse sur les racines des vieux, ils couvriraient la plaine si les habitans ne s'y préparaient des

rеté des enfans; quelquefois cruels, inhumains envers leurs ennemis, ils n'ont qu'une tristesse passagere; le chagrin ne sillonne point leur front, pas même au moment du combat, ni aux approches de la mort. Ils aiment passionnément les chansons, & le plaisir en est toujours l'objet: quelquefois ils célébrent leurs victoires ou la paix dont ils jouissent; ils se plaisent à s'élancer à force de rames au-devant d'une houle qui les souleve & les porte rapidement sur le rivage. Leur langue est remplie de figures énergiques; ainsi pour exprimer l'idée de la mort, ils disent que *l'ame va dans la nuit*; ils ont l'expression qu'on trouve dans les livres saints; *les entrailles sont émues de douleur*; elle admet les inversions, & a beaucoup de synonymes. Ils ont aussi une sorte de langue qu'on pourrait appeller *plaintive* & qui forme toujours des espèces de stances. Leurs connaissances en médecine sont plus bornées que celles qu'ils ont en chirurgie, parce qu'il leur arrive plus d'accidens qu'ils n'ont de maladies; ils environnent d'éclisses les os fracturés, & si une partie de l'os est détachée, ils inserrent un morceau de bois taillé comme la partie de l'os qui manque, & bientôt la chair le recouvre.

Malgré la fertilité de l'isle, on y éprouve quelquefois la famine ; est elle la suite d'une saison dérangée, de la guerre, d'une population trop nombreuse ? c'est ce qu'on n'a pu déterminer. Ce fléau leur a donné l'habitude d'économiser dans les tems d'abondance, pour suppléer au tems de la disette. Quand il arrive, ils se nourrissent de la *patarra*, espèce de patates qui n'est bonne qu'avant sa maturité, de deux autres racines dont l'une est vénéneuse quand on ne la laisse pas macérer dans l'eau. Rarement les hommes de la classe inférieure mangent du cochon, & le chef seul peut en avoir tous les jours. Quelquefois le roi est obligé de défendre d'en tuer ; mais quand leur multiplication est rétablie, la défense est levée. Il défend aussi quelquefois de tuer de la volaille. Les Otaïtiens font cinq repas par jour ; à deux, à huit, à onze heures le matin, à deux & à cinq le soir : les femmes y mangent seules & jamais d'aucuns mèts délicats ; il y a un poisson de l'espèce du thon, une sorte de bananes qu'elles ne touchent jamais, & rarement les femmes des chefs mangent du porc : elles sont obligées de se découvrir ou de faire un détour pour éviter les Morais.

Les filles vivent avec leurs amans ſous les yeux de leur pere auquel on a fait des préſens : ſi elles deviennent enceintes, l'amant peut l'abandonner, il peut tuer l'enfant ; mais s'il ne lui ôte pas la vie, il eſt cenſé marié. Il eſt commun de leur voir changer de femmes, & de les leur voir battre ſans pitié ; ils pratiquent avec une ſorte de ſolemnité la circonciſion, & ſemblent ne s'y ſoumettre que par des raiſons de propreté.

Les prêtres ſeuls ont une connaiſſance un peu nette de leur ſyſtème religieux ; ils admettent pluſieurs dieux : les isles voiſines en ont toutes de différens, & chacune croit que le ſien eſt le plus reſpectable : quelquefois cependant ils en changent : ainſi les habitans de la péninſule Tierraboo ont ſubſtitué Oraa ou Olla dieu de Bolabola, aux dieux Opoona & Watooteeree qu'ils adoraient auparavant. Ils les ſervent avec aſſiduité, chargent leurs autels d'animaux & de fruits, & ne font jamais un repas ſans mettre à part un morceau pour le dieu. Ils leur font des ſacrifices humains aſſez fréquens, les honorent par des prieres, & par des chants ſouvent répétés. Dans leurs malheurs ils font des préſens à l'être malfaiſant & inviſible auquel ils les attribuent.

Ils croient que l'ame voltige autour des lèvres du mourant, qu'elle monte ensuite vers Dieu qui la mange, qui la rend ensuite dans un lieu, où toutes réunies, elles vivent dans une nuit éternelle. L'ame d'un homme qui s'abstient des femmes pendant quelques mois avant de mourir, n'a pas besoin d'être mangée par dieu pour y arriver; elle s'y rend en droiture: là elles sont invulnerables, peu sujettes aux passions; cependant les ames ennemies s'y battent quelquefois; l'ame de l'époux s'y réunit à celle de son épouse, elles font des enfans semblables à elles.

Ils croient que leurs dieux ont formé des esprits, qui, quelquefois les mangent; mais ils ont la faculté de se reproduire; c'est au déclin de la lune que leur dieu est mangé, c'est lorsqu'elle est pleine qu'ils se reproduisent. (*)

Les hommes qui se noient ont un paradis différent des autres; ils trouvent dans le sein des flots un beau pays, des maisons & tout ce qui peut les rendre heureux: tout a une

(*) Le tems de la reproduction & de la destruction de ces dieux explique, ce nous semble, la cause de cette opinion & ce qu'il faut entendre par elle.

ame

ame à leurs yeux, les plantes, les pierres même, & leur ſort eſt comme celui des hommes. Ils croyent marcher ſur une terre enchantée par leur dieu; ils ne peuvent ſe toucher le pied contre une porte qu'ils n'attribuent le coup à l'Eatooa; ils tremblent la nuit dans le voiſinage d'un cimetière, croyent aux ſonges, & que le rêveur eſt un prophète: l'aſpect de la lune les dirige ſouvent dans leurs entrepriſes.

Ils diſent qu'avant toutes choſes, exiſtait une déeſſe qui ayant attaché une maſſe de terre à une corde, la lança autour d'elle & que ſes morceaux répandus formerent Otaïti & les isles voiſines; que leurs habitans viennent d'un homme & d'une femme qui s'établirent à Otaïti; que ſans doute ils venaient de pays plus éloignés dont ils ſuppoſent l'exiſtence. Ils connaiſſent auſſi une création univerſelle, mais par des moyens qui ſuppoſent que la matiere exiſtait déjà; ils diſent que *Tatooma* & *Tapuppa*, rochers mâle & femelle, formant le noyau du globe, produiſirent *Totorro*, dont le cadavre ſe décompoſa en terre. Une autre déeſſe épouſa ſon fils *Tierraa*, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, des animaux, des plantes. Un accident ayant détruit

une eſpèce des arbres qu'il avait créés, les graines en furent portées dans la lune par des colombes; & ils y forment aujourd'hui des boccages, qui nous ſemblent être des taches.

Ils prétendent qu'il y eut autrefois dans l'isle deux Taheeai, ou Canibales, venus on ne ſait d'où; ils ſortaient des montagnes qu'ils habitaient pour aller à la chaſſe des hommes dont ils ſe nourriſſaient. Deux frères réſolurent d'en délivrer le pays; du haut d'un rocher voiſin de leur cabane, ils inviterent les Taheeai à un feſtin, où ayant fait chauffer des pierres, qu'ils leur firent entrer dans la bouche avec de l'eau, le bouillonnement & la vapeur les étoufferent. Les libérateurs devinrent la tige des rois Otaïtiens, & une femme qui habitait avec les monſtres & ne vivait pas comme eux, devint une déeſſe; elle avait deux dents d'une groſſeur prodigieuſe.

Ces contes incohérens ſemblent prouver qu'il y eût des antropophages dans Otaïti, & il n'eſt pas même prouvé qu'il n'y en ait plus. Omaï nous a raconté qu'un homme de ſa famille avait coupé un morceau de la cuiſſe d'un habitant de Bolabola; & les victimes humaines qu'on y offre aux dieux ſemblent annoncer un reſte de cette barbarie.

Le roi eſt très-reſpecté ; il porte ſeul le maro, & ſeul poſſéde une conque au ſon de laquelle tous les ſujets lui apportent des comeſtibles de différente eſpèce ; on punit de mort celui qui ſe ſert de ſon nom avec légéreté ; on confiſque les terres de celui qui blâme ſon adminiſtration ; il n'entre jamais dans les maiſons de ſes ſujets, & ſi quelque accident l'y force, on brule la maiſon avec tout ce qu'elle renferme ; on porte juſqu'à la ſuperſtition les reſpects qu'on lui rend.

Après lui viennent les chefs, puis les Manohoone ou les vaſſaux, que ſuivent les Toutous ou eſclaves ; chacune de ces claſſes ne peut ſe marier que dans ſon ſein ; le Toutou qui eſt l'amant d'une femme d'un rang ſupérieur eſt mis à mort ; s'il eſt réſulté des enfans de ce commerce, ils ſont mis à mort. Si au contraire un vaſſal s'abaiſſe juſqu'à une femme Toutou, l'enfant prend le rang de ſon père qui eſt dégradé. Nous ne répéterons point ce qu'on a dit ailleurs du gouvernement.

Le poſſeſſeur peut tuer le voleur qu'il ſurprend ; il n'eſt obligé qu'à en expoſer les raiſons : cette ſévérité n'eſt exercée que ſur celui qui cherche à ravir des choſes précieuſes, pour d'autres objets on ne le force qu'à

la reſtitution ; un meurtre fait naître une guerre civile entre les familles, qui ne ſe termine que par la perte entiere des poſſeſſions de la famille vaincue. La mort d'un Toutou eſt rachetée par la ceſſion de quelques cochons & de quelques plumes rouges. Le meurtre même d'un de ſes enfans n'eſt qu'un délit léger.

La petite isle de *Mataia* ou *Oſnabrug* dépend d'Otaïti; ſes habitans parlent un dialecte différent de leur métropole ; ils portent les cheveux longs, ſe parent de coquilles & de perles polies éblouiſſantes au ſoleil; & dans les combats, ils ſe ſervent d'une grande coquille comme d'un bouclier, d'une ſubſtance garnie de dents de requin pour ſe couvrir les bras, & d'une peau de poiſſon chagrinée pour défendre leur corps. On nous parla de diverſes isles baſſes ſituées au nord-eſt d'Otaïti; on nous en nomma huit; leurs habitans ſe rendent quelquefois à Otaïti; ils ont le teint plus brun que les habitans de cette isle, la phyſionomie moins douce & le corps piqueté d'une maniere différente. Ils ont des coutumes aſſez ſingulieres.

En nous éloignant de Bolabola, nous cinglions vers le nord ; notre voyage qui durait

déjà depuis dix-fept mois, ne faifait en effet que commencer, & je fis faire l'inventaire de nos provifions pour en régler l'ufage. Vers le 8ᵉ degré de latitude méridionale, nous commençâmes à voir différentes fortes d'oifeaux : c'eft dans ces parages que Mendana découvrit, en 1568, l'isle de *Jéfus ;* nous ne la découvrîmes pas.

Nous coupâmes l'Equateur fous le 210ᵉ degré 43 minutes 3 fecondes de longitude, & deux jours après nous découvrîmes une terre ; c'était une isle baffe, formée d'une enceinte qui renfermait un lac d'eau de mer, la bordure ftérile n'offrait que quelques touffes de cocotiers ; je réfolus d'y jeter l'ancre pour m'y procurer des tortues ; car cette terre n'était point habitée & femblait devoir nous en fournir. Tandis que deux canots cherchaient un lieu de débarquement, deux autres pêchaient & nous rapporterent deux cents livres de poiffon ; je les y renvoyai, & je vins avec les vaiffeaux devant une petite isle où je pus jeter l'ancre, & aux côtes de laquelle il y avait deux canaux pour pénétrer dans l'isle ; nous y entrâmes, nous y trouvâmes des tortues, mais en moindre nombre que je n'efpérais ; on en trouva davantage le lendemain & les jours qui fuivirent.

J'avais débarqué dans l'isle avec M. Bayly pour y obſerver une éclipſe de ſoleil tandis que mes matelots étaient à la chaſſe des tortues, & quoique je connuſſe l'ineptie des matelots quand ils ſe trouvent ſur terre, je n'imaginais pas qu'il s'en put égarer ſur une bordure de terre aſſez étroite où de petits arbriſſeaux épars ne pouvaient cacher la vue des vaiſſeaux. Cependant deux s'égarerent & nous inquiéterent pendant près de deux jours; l'un revint & l'autre fut retrouvé; mais ils avaient ſouffert une ſoif extrême, car il n'y a point d'eau douce dans cette isle; l'un d'eux s'était ſoulagé en ſuçant le ſang d'une tortue.

Je plantai ſur cette terre déſerte des noix de cocos & des ignames que j'avais ſur le vaiſſeau en pleine végétation: nous y ſemâmes auſſi des melons, & y laiſſâmes dans une bouteille nos noms, celui de nos vaiſſeaux, & la date de notre ſéjour. Le ſol de cette isle eſt en quelques endroits léger & noir, compoſé de débris de végétaux, de ſable & de fiente d'oiſeaux: en d'autres lieux on ne voit que du corail & des coquilles briſées dont la mer eſt aſſez éloignée aujourd'hui, pour faire croire que cette terre s'accroît tous les jours: il y a des étangs remplis par l'eau de

la mer qui filtre au travers du ſable. Rien n'y indique des traces de l'homme ; & l'on ne ſait comment il pourrait y étancher ſa ſoif; aucun végétal ne pourrait y ſervir de pain. Il n'y avait qu'une trentaine de cocotiers peu fertiles, & le ſuc des noix y a le goût de ſel : on y trouve quelques arbriſſeaux & deux ou trois plantes différentes : on y vit auſſi un ſide, ou une mauve de l'Inde, une eſpèce de pourpier, deux de gramens, & une plante ſemblable au *Meſembryamthemum*. Sous les arbres vivaient une multitude infinie d'hirondelles ou d'oiſeaux d'œufs d'une eſpèce encore inconnue ; elles ſont noires dans la partie ſupérieure du corps, blanches dans l'inférieure, ſur le front elles ont un arc blanc ; les unes ſoignaient leurs petits, d'autres couvaient un œuf bleuâtre, tacheté de noir & plus gros que celui d'un pigeon : nous y vîmes d'autres oiſeaux encore, tels que le noddie, un autre ſemblable au goëland, un troiſieme couleur de chocolat qui a le ventre blanc, la frégate, le courlis, la guignette, l'oiſeau du tropique, & un petit oiſeau de terre qui reſſemble à la fauvette d'hiver ; de petits lézards, des crabes de terre, des rats ſont encore les habitans de cette isle.

Nous y célébrâmes la fète de Noël, & lui donnâmes ce nom ; elle a 15 à 20 lieues de circonférence & a la forme d'une lune décroiſſante, dont les extrêmités ſont l'une au nord, l'autre au ſud : elle eſt ceinte de rochers de corail, au dehors deſquels eſt vers le couchant un banc de ſable qui s'étend à un mille en mer : la latitude de la petite isle où nous obſervâmes l'éclipſe du ſoleil, eſt ſous la latitude méridionale 1 deg. 59 min. ſous la longitude 219 deg. 58 min.

Nous nous en éloignâmes le 2 Janvier, toujours environnés de différens oiſeaux ; parvenus entre le dixieme & le onzieme parallele, nous vîmes des tortues qui nous annoncerent le voiſinage d'une terre, mais nous n'en découvrîmes que quelques jours après, au lever de l'aurore ; c'étaient deux isles élevées ; en nous approchant de l'une d'elles nous en découvrîmes une troiſieme ; bientôt quelques pirogues ſe détacherent de celles vers laquelle nous tendions ; nous les attendîmes & fûmes agréablement ſurpris de leur entendre parler la langue des isles de la Société. Nos invitations ne purent les déterminer à ſe rendre ſur nos vaiſſeaux ; ils accepterent le don de quelques médailles de cuivre, & m'envoyerent

en retour quelques pieces de maquereaux ; je leur tendis encore de petits clous & des morceaux de fer qu'ils eſtimaient beaucoup, & ils m'envoyerent des poiſſons & une patate douce. Je ne voyais dans leurs pirogues que de larges citrouilles & une eſpèce de filet de pèche : ils avaient la peau brune, leur taille était médiocre, ils paraiſſaient très-robuſtes ; leur phyſionomie était très-variée ; pluſieurs reſſemblaient aux Européens ; la plupart avaient les cheveux courts, d'autres les portaient flottans, quelques-uns les portaient en touffe au ſommet de la tête ; ils étaient noirs, mais chargés d'une graiſſe rouſſe ; ils portaient leur barbe longue, n'avaient d'ornemens qu'une légère piqueture ſur les mains & ſur les aînes, & des morceaux d'étoffe d'un deſſein bien ſingulier qu'ils portaient autour des reins : ils paraiſſaient d'un caractère doux, & n'avaient d'armes que des pierres qu'ils jetterent quand ils virent que nous ne les attaquions pas.

À meſure que nous avançâmes, d'autres pirogues nous apporterent un grand nombre de cochons de lait rôtis, & de très-belles patates ; nous donnions pour les premiers un clou de ſix ſous ſterlings ; & comme nos tortues allaient finir, ce ſecours nous remit dans l'a-

bondance ; nous voyions, en ſuivant la côte, diverſes bourgades dont les habitans accouraient dans les lieux élevés, afin de mieux voir les vaiſſeaux, ou ſe réuniſſaient en foule ſur le rivage ; le centre de cette isle eſt hériſſé de montagnes chargées de bois ; les arbres étaient répandus autour des villages près deſquels on voyait des plantations de bananiers, de cannes à ſucre & d'autres productions.

Nous pûmes jetter l'ancre le lendemain, & les habitans enhardis vinrent ſur le vaiſſeau ; à ſa vue, leur étonnement, leur admiration ſe peignaient ſur tous leurs traits ; ils ne connaiſſaient aucune de nos marchandiſes ; ils paraiſſaient avoir une idée du fer, & lui donnaient tantôt le nom de Hamaite, tantôt celui de Toë ; ils ne connaiſſaient point l'uſage du couteau, ne firent aucun cas de nos grains de verre, ni même des miroirs, & admirerent les aſſiettes de fayence, les taſſes de porcelaine ; ils étaient honnêtes, & nous demandaient où ils devaient s'aſſeoir, s'ils pouvaient cracher ſur le pont ; ils priaient ou chantaient avant de monter ſur le vaiſſeau, & dès qu'ils y étaient, ils s'emparaient ſans façon de ce qui paraiſſait leur convenir.

Je ne voulais point que les équipages deſ-

descendissent sur la terre pour empêcher qu'ils ne communiquassent la maladie vénérienne aux habitans ; par le même motif, je ne voulus point recevoir de femmes sur nos vaisseaux ; plusieurs s'étaient présentées, & sans avoir de la délicatesse dans les traits, leur physionomie annonçait une franchise aimable ; une piece d'étoffe, qui, du milieu des reins leur descendaient jusqu'à mi-cuisse, les distinguait seule des hommes ; mes soins n'avaient pas réussi toujours, & quoique je misse à leur exécution toute la vigilance dont j'étais capable, je n'ose me promettre de les avoir pris avec succès ; tel que vous ne croyez pas infecté l'est souvent assez pour répandre la maladie ; il serait difficile au plus habile médecin de décider si celui qu'il traite est absolument guéri ; & tel qui est attaqué le cache avec soin par honte, & ne craint pas de la communiquer à d'autres avec une insensibilité qui étonne.

J'avais jetté l'ancre près d'un lieu où on nous avait assuré qu'il y avait un étang d'eau douce ; je trouvai en effet un petit lac dans le fond d'une vallée basse ; à mon débarquement, les Indiens se prosternerent la face contre terre, & j'eus de la peine à les faire relever ; j'ignorais qu'ils traitaient ainsi leurs premiers

chefs ; j'ignorais encore qu'un détachement que j'avais envoyé, pressé par des hommes qui voulaient enlever ses fusils, avait été obligé de faire feu, qu'un des insulaires avait été tué & que tous avaient été frappés de terreur. J'excitais les échanges tandis que je m'occupais à notre provision d'eau ; les habitans, loin de s'y opposer, nous aiderent. Je voulus visiter le pays ; je vins dans la partie orientale où, de nos vaisseaux, j'avais observé dans chaque village de certains obélisques blancs dont un m'avait paru haut de 50 pieds ; je vis que ces obélisques étaient placés dans des *morais* qui offraient un terrein étendu, ceint d'un mur de pierre de quatre pieds de hauteur, pavé de cailloux mobiles, ombragé d'arbres divers, ayant à une de ses extrèmités l'obélisque formé d'une espèce de treillage de bois, recouvert d'une étoffe mince, légère & grise, dont on voyait une grande quantité en divers endroits du morai. L'obélisque, à la hauteur de cinq à six pieds, était chargé de bananiers & de fruits offerts à leur dieu ; les autres parties du morai ressemblaient à celles des cimetierès d'Otahiti, il y avait un hangard ; à la face de l'entrée étaient des figures de bois d'un seul morceau, haute de trois pieds, assez bien dessinées

& ſculptées ; on les appellait *Eatooa no Veheina* ou figures de Déeſſes ; l'une portait ſur ſa tête un caſque aſſez ſemblable à celui des anciens guerriers, l'autre un bonnet cylindrique ; elles étaient enveloppées d'étoffes ; à peu de diſtance d'elles on avait placé des offrandes de fougères.

Là ſe voyaient les tombeaux des différens chefs ; là était auſſi l'autel où l'on ſacrifie des animaux & même des hommes aux dieux, car la reſſemblance de leurs mœurs avec celle d'Otahiti s'étend encore juſqu'à cette cérémonie barbare ; il paraît même qu'ils font de tels ſacrifices à la mort de leurs chefs. Je fus frappé de douleur en apprenant que ce peuple ſi bon avait des uſages ſi cruels, & plus frappé encore en voyant que ces ſacrifices inhumains y étaient communs ; l'isle paraît remplie de ces eſpèces de tombeaux. Le terrain des plantations eſt plat, entrecoupé de foſſés pleins d'eau, & de chemins élevés : là proſpère le *taro*, racine qui a beſoin d'un ſol humide ; les plantations plus ſéches, conſiſtent en plantations régulieres de beaux meuriers-étoffes, les cocotiers y ont moins belle apparence, les bananiers y promettent davantage ; les arbres qui environnaient les villages ſont

des efpèces de febeftes, ou de pruniers fauvages.

Nos marchés s'étaient faits avec fuccès & avec loyauté; nous achetâmes beaucoup de cochons de lait & de volailles, des racines, des bananes avec des clous & des morceaux de fer; les infulaires apporterent auffi au marché une efpèce particuliere de manteaux & de bonnets qui étaient faits avec élégance: les premiers defcendent jufqu'au milieu du dos & s'attachent par devant, le fond eft un réfeau fur lequel étaient comme tiffues des plumes jaunes & rouges, fi bien unies qu'elles femblaient former un velours épais, moëlleux & luftré; ils font de deffeins variés, les uns en efpaces triangulaires rouges & jaunes, d'autres en croiffans; plufieurs étaient rouges bordés de jaunes, & la couleur éclatante des plumes leur donnait un grand prix; il paraît qu'ils s'en fervent dans les cérémonies d'éclat. Les bonnets reffemblent à un cafque; fur le milieu eft une efpèce de crête, & fur les côtés deux trous où l'on paffe les oreilles. C'eft un chaffis de baguettes d'ofier couvert d'un réfeau, tiffu de plumes plus ferrées encore que fur les manteaux; le fond en eft rouge, mais partagé par les raies vertes, jaunes, ou

noires. Ils tirent ces plumes d'un petit oiseau rouge, auquel ils coupent les jambes pour en mieux conserver les plumes; il paraît être une espèce de mérops, est de la grosseur d'un moineau, d'un rouge écarlate sur tout le corps, mais il a les ailes & la queue noires, son bec est arqué, rougeâtre, de la longueur de deux fois sa tête.

Nous nous disposâmes à quitter ces isles; mais il nous fut difficile de nous en éloigner sans danger à cause des écueils; pendant que nous y travaillions, les habitans nous apporterent encore des cochons & des racines; nos canots se rendirent encore sur la côte; ils auraient pu en apporter de nouvelles provisions, mais nous manquions de sel pour les conserver, & nous avions suffisamment de viandes fraîches: je dirigeai ma route vers une autre isle que les habitans nommaient *Oneeheow*; mais le vent nous força de revenir vers l'isle que nous venions de quitter; les courans nous en éloignerent ensuite & nous nous rapprochâmes d'Oneeheow, où nous jetâmes l'ancre le 19 Janvier.

Les habitans accoururent avec des cochons de lait, des patates, des ignames & des nattes; ils ressemblaient à ceux de l'isle que nous ve-

nions de quitter, parlaient la même langue, & faisaient leurs échanges avec la même loyauté. Ils avaient amené leurs femmes qui danserent sur le pont d'une maniere immodeste : avant de nous quitter, ces insulaires nous demanderent la permission de déposer sur le pont des touffes de leurs cheveux. Ils mangent leurs ennemis comme les habitans de l'isle que nous avions quittée, quoiqu'ils vivent dans la plus grande abondance; ils nous vendirent aussi du sel.

Les vagues obligerent vingt de nos hommes à passer la nuit dans l'isle, & ce contretems malheureux occasionna sans doute des liaisons avec des femmes du pays, que j'avais désiré prévenir. Les insulaires braverent ces vagues pour nous apporter des provisions; l'un d'eux avait la figure d'un lézard piqueté sur la poitrine; d'autres y avaient des figures d'hommes grossierement dessinées. Ils nous apprirent que leur isle était soumise à celle d'Atooi, nom de l'isle où nous avions abordé, & où régnaient plusieurs chefs.

Je résolus de descendre dans cette isle, & j'y portai un bouc & deux chèvres, un verrat & une truie, des graines de melons, de citrouilles & d'oignons; je les donnai à l'un des insulaires

insulaires qui me parut respecté des autres; & tandis que quelques-uns des matelots remplissaient leurs futailles à un ruisseau voisin, je pénétrai dans le pays; il me parut agreste, pierreux, mais couvert d'arbrisseaux & de plantes qui parfumaient l'air; nulle part je n'en avais respiré un aussi agréable. Nous y observâmes des marais salans peu abondans, & des puits d'eau: les habitans se rassemblaient autour de nous, & il me parut qu'il n'y en avait pas plus de cinq cens dans l'isle entiere.

Nous eumes occasion d'examiner l'intérieur des maisons, il nous parut décent & propre: les hommes n'y mangent point avec leurs femmes; celles-ci se réunissent pour faire leurs repas en commun. La noix huileuse du Dooedooe leur sert de flambeau durant la nuit: ils cuisent les cochons dans des fours; mais auparavant ils leur coupent l'épine du dos dans toute sa longueur: les femmes y sont aussi *Taboo*, car nous en vîmes qui ne touchaient point aux alimens, & qui les recevaient de leurs compagnes dans la bouche. Nous y remarquâmes encore quelques cérémonies mystérieuses dont nous ne pûmes deviner l'objet; par exemple une femme, après avoir noyé un

cochon & avoir jetté un fagot fur fon corps fans vie, frappa un homme avec un bâton fur les épaules; cet homme s'était affis devant elle pour recevoir cette efpèce de difcipline: ils paraiffaient auffi avoir une forte de vénération pour les chouettes qui nous y parurent fort apprivoifées; nous y remarquâmes encore que plufieurs s'étaient arrachés une dent, & nous avons dit ailleurs qu'ils témoignent du refpect & de l'amitié en donnant une touffe de leurs cheveux.

De petits accidens ne nous permirent pas de tirer de ces isles tous les avantages que nous avions lieu d'en attendre; & preffés de nous rendre en Amérique, nous nous en éloignâmes pour cingler vers le nord. Avant de nous en éloigner, donnons-en ici une idée générale.

Elles font difpofées en grouppes; c'eft un des archipels nombreux dont l'Océan pacifique eft femé: les isles folitaires qui les féparent font clair-femées & en petit nombre. Cet archipel peut être plus étendu que nous ne le connaiffons: nous y avons découvert cinq isles; *Woaho*, *Atooi*, *Oneeheow*, *Oreehoua* & *Tahoora*.

La premiere eft la plus orientale; elle eft

habitée, ses terres sont hautes, c'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant pu la visiter. Nous avons parlé de celle d'Oneeheow; elle est située à 7 lieues au couchant d'Atooi & n'a que quinze lieues de tour, elle produit surtout des ignames; ses habitans tirent du sel de ses marais, & s'en servent pour conserver leurs poissons: l'isle en général est basse, mais ses rivages sont escarpés dans la partie qui regarde Atooi, & vers le sud-est elle se termine en colline ronde. Oreehoua est située au nord d'Oneeheow, elle est petite & peu élevée: Tahoora est petite comme cette derniere, mais le sol en est peu élevé, elle n'est habitée que par des oiseaux. Atooi est la plus considérable de toutes, elle peut avoir près de 25 lieues de tour; la rade où nous mouillâmes est assez sûre, le vent alisé y souffle obliquement; il est facile d'y débarquer; elle a de la bonne eau douce à peu de distance; l'aspect de l'isle est différent de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors, tout y offre des pentes douces, le centre en est élevé sans y être chargé de montagnes, les nuages y reposent souvent & doivent y fournir des sources: de la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'herbes d'une excellente qualité, qui croît à la

hauteur de deux pieds & quelquefois par touffes ; mais dans les lieux où on la trouve on ne voit pas un arbrisseau.

Dans les vallées le sol paraît d'un noir brun, un peu friable ; mais dans les lieux élevés, il est d'un brun rougeâtre assez compacte ; dans celui-là le taro prospère, dans celui-ci on cultive les patates douces qui pesent souvent de dix à quatorze livres. Le tems y fut variable durant notre séjour, & c'est cependant la saison où il devait être le plus fixe. La chaleur y est modérée ; les salaisons s'y conservent très-bien ; les rosées n'y sont pas abondantes, mais peut-être le sont-elles davantage dans les lieux ombragés d'arbres.

Les rochers y sont d'une pierre pesante, d'un noir grisâtre, disposés comme les rayons d'un gâteau de miel, & parsemés de particules luisantes & de quelques taches couleur de rouille ; la profondeur de ces rochers est immense ; ils offrent des couches qui ne sont point adhérentes, & cependant n'ont point de corps intermédiaires : nous y trouvâmes aussi le lapis lydius ; & une pierre à aiguiser, couleur de crême, coupée de veines plus blanches ou noires ; une ardoise fine & une grossiere. Nous y vîmes aussi des hématites.

On y recueille cinq ou ſix eſpèces de bananes, du fruit à pain, des noix de cocos, des ignames, & l'arum de Virginie : on y voit l'étooa, la gardenia parfumée ou jaſmin du cap, des dooe-dooe qui donnent des noix huileuſes, leſquelles enfilées à des baguettes, y ſervent de chandelles; un ſida ou mauve, la *morinda citrifolia*, une eſpèce de convolvulus, & une multitude de citrouilles qui y deviennent très-groſſes & ont des formes variées. Sur le ſable aride, croît une plante inconnue de la forme du chardon, & comme lui armée de piquans, mais qui porte une belle fleur ſemblable au pavot blanc : celle-ci & une plus petite ſont les ſeules plantes nouvelles qu'on y ait obſervées.

Nous y avons vu voltiger des oiſeaux de la groſſeur du ſerin, & dont le plumage était d'un cramoiſi foncé, une groſſe eſpèce de chouette, des faucons ou milans bruns, un canard ſauvage, le héron bleu, une eſpèce de corlieu; la multitude de plumes de couleurs variées qu'ont les inſulaires, y annonce un grand nombre d'oiſeaux que nous n'avons point vus. Ses rivages ne nourriſſent pas une grande diverſité de poiſſons; mais on y trouve le petit maquereau, le mulet commun, & un autre

de couleur de craie blanche, un petit poiſſon de rocher qui eſt brunâtre & tacheté de bleu, & trois ou quatre autres eſpèces ; les coquillages n'y offrent rien d'intéreſſant.

Nous n'y avons vu d'animaux domeſtiques que des cochons, des chiens, de la volaille. On y remarque encore de petits lézards & des rats.

Les inſulaires ſont de taille moyenne ; ils ne ſont remarquables ni par la beauté de leur forme, ni par la délicateſſe de leurs traits ; mais leur phyſionomie annonce la bonté, la franchiſe, plus que leurs yeux ne promettent de la vivacité & de l'intelligence ; leur viſage, & ſur-tout celui des femmes, eſt rond, quelquefois allongé ; leur teint eſt brun de noix : les deux ſexes ſont moins diſtingués ici par la taille, le teint & les traits que par-tout ailleurs : peu ſont difformes ; leur peau n'eſt ni douce ni luiſante ; ils ont les dents bonnes, les cheveux liſſes, noirs & peints : il y avait plus de femmes que d'hommes remarquables par leur embonpoint. Ils nagent avec une vigueur, une légéreté extraordinaire ; des femmes chargées d'un nourriſſon, y fendent les ondes agitées & traverſent un eſpace de mer effrayant.

Leur caractere eſt gai ; ils n'ont pas la légéreté inconſtante des Otahitiens, ni la tranquille gravité des Tongataboens ; ils vivent entr'eux d'une maniere très-ſociable ; les meres y prennent grand ſoin de leurs enfans, & les hommes ſe plaiſent à les aider en ce point ; leur intelligence ſe développait ſurtout en ce qu'ils paraiſſaient ſentir toute la ſupériorité de nos arts ſur les leurs. Peut-être cette iſle renferme-t-elle trente mille ames.

Les deux ſexes portent peu d'ornemens ; ils ne mettent rien aux oreilles qu'ils ne percent pas ; mais ils ont des colliers ſemblables à des cordons de chapeaux auxquels ils ſuſpendent un morceau de bois, de pierre ou de coquillage, long d'environ deux pouces, & un hameçon large & poli dont la pointe eſt en dehors ; quelquefois ces colliers ſont de coquillages, ou de guirlandes de fleurs de mauve qu'ils ont fait ſécher. Les femmes ont des bracelets compoſé d'écailles, & de morceaux d'un bois noir incruſté d'ivoire, quelquefois orné de dents de cochons. Des plumes de coq ou de l'oiſeau du tropique ornent la tête des hommes ; quelquefois ils y placent la queue d'un chien blanc montée ſur une baguette. Les hommes ſont ordinairement piquetés ſur les mains ou les

bras, ou les aînes; mais il en eſt un petit nombre dont tout le corps eſt bariolé de lignes & de figures diverſes.

Ils paraiſſent vivre en bourgades diſperſées ſans ordre & ſans fortifications : il y a des maiſons vaſtes & commodes ; d'autres ſont de miſérables chaumieres ; leur forme eſt celle d'une meule de foin oblongue ; elles ſont cloſes avec ſoin ; une herbe longue poſée ſur des perches menues diſpoſées avec régularité, leur ſert de couverture ; l'entrée en eſt ſi étroite qu'il faut ſe traîner à genoux pour y pénétrer ; un chaſſis de planche la cache ou la ferme ; c'eſt leur porte & leur fenêtre: l'intérieur eſt propre ; le ſol y eſt jonché d'herbes ſéches, recouvertes de nattes qui leur ſervent de ſiéges & de lits ; ſur une eſpèce de banc on trouve des vaſes d'eau faits avec de l'écorce de citrouille, des paniers remplis de fruits ou de racines, & quelques plats, quelques aſſiettes de bois. Ils ſont riches en cochons, en chiens & en poiſſons qu'ils ſavent conſerver avec le ſel ; ce ſel dont ils font une grande conſommation, eſt rouge par ſon mèlange avec la vaſe ſur laquelle il ſe dépoſe.

Leurs amuſemens paraiſſent aſſez variés ; leurs danſes reſſemblent à celles des iſles où nous

avions paſſé, mais ils les exécutent avec moins d'adreſſe : leurs inſtrumens de muſique ſont groſſiers ; l'un eſt un cone renverſé, creux en partie, compoſé de plantes groſſieres qui reſſemblent au jonc, orné ſur les bords & au ſommet de belles plumes rouges ; on y attache une petite citrouille vuidée dans laquelle on met quelque choſe qui fait du bruit, & l'on ſécoue cet inſtrument, on le fait mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre & de différens côtés en ſe frappant la poitrine de l'autre main. Un autre de ces inſtrumens eſt formé d'un vaſe de bois & de deux bâtons ; le muſicien qui s'en ſert tenait le plus long bâton comme nous tenons le violon ; le plus court lui ſervait d'archet, & ſon pied frappait en même tems ſur le vaſe creux renverſé par terre : des femmes accompagnaient l'inſtrument d'un air aſſez agréable.

Ils ont une eſpèce de jeu de boule ; ces boules reſſemblent mieux à un petit fromage à bords arrondis qu'à un globe ; elles ſont de pierre ou d'une ardoiſe groſſiere, très-polies & luiſantes : ils ont encore des eſpèces de palets d'ardoiſe & s'en ſervent comme nous.

Leurs ouvrages méchaniques annoncent beaucoup d'adreſſe ; ils font leurs étoffes de mu-

riers par les mêmes procédés que les Otahitiens; mais ils l'emportent ſur ceux-ci par les couleurs & la variété des deſſeins: on eſt étonné de la régularité de leurs figures. Ils ont auſſi des étoffes blanches, ou d'une ſeule couleur; ils ſavent les joindre par des coutures. Ils fabriquent un grand nombre de nattes blanches très-fortes qui offrent beaucoup de raies rouges ou de loſanges entrelaſſés; il en eſt de fines, de groſſieres, d'unies & de fortes. Ils peignent l'écorce des citrouilles qui leur ſervent de vaſe, quelquefois ils les verniſſent. Le *cordia* ou étooa, leur fournit des vaſes & des jates de bois qui ſemblent être faits dans l'attelier d'un tourneur. Ils font encore des éventails de nattes ou d'oſier qui ont des manches, & des cordelettes de cheveux ou de bourre de cocos. Ils ont une multitude d'eſpèces d'hameçons; les uns ſont d'os, d'autres de bois garnis d'os, beaucoup ſont de nacre de perle, tous armés d'une ou de deux barbes. Nous en achetâmes un long de neuf pouces, fait ſans doute d'un os de poiſſon; un ouvrier d'Europe avec ſes connaiſſances & le ſecours de ſes inſtrumens, ne pourrait le faire plus poli, ni lui donner plus d'élégance: c'eſt avec la pierre ponce qu'ils poliſſent les pierres; leurs outils

de pierre sont faits comme ceux d'Otahiti ; ils avaient deux morceaux de fer & en connaissaient l'usage ; mais cette connaissance répandue sur une isle où aborderent les Européens, peut s'être propagée au loin ; car ils paraissaient n'avoir jamais vu de vaisseaux. Dans presque toutes les isles nouvelles que nous découvrîmes, ils avaient une idée au moins obscure de son usage ; les voyages de leurs habitans dans des isles où on le connaissait, ou ceux des insulaires qui avaient commercé immédiatement ou par des intermédiaires avec les isles fréquentées par les Européens, ont suffi pour en donner la connaissance & le désir. Les naufrages ont pu encore y porter des morceaux de fer.

Leurs pirogues sont longues de 24 pieds, larges de 18 pouces ; une piece de bois, ou un tronc d'arbre un peu creusé en forme le fond ; les flancs sont formés de planches d'un pouce d'épaisseur, ajustées & liées au fond d'une maniere exacte ; l'avant & l'arriere taillés en coins, sont un peu élevés ; ils en lient deux ensemble & leur donnent des balanciers d'une forme & d'une disposition très-bien imaginées. Quelques-uns ont une voile triangulaire, légère, enverguée à un mât.

Nous avons parlé des ſoins qu'ils prennent de la plantation du taro, & de leur diſpoſition réguliere ; tels ſont auſſi leurs champs de bananes & de cannes à ſucre ; les terreins bas ſont entourés de foſſés, les autres ſont ſans clôture ; les arbres à pain & les cocotiers n'y proſpérent pas, & les habitans pour cette raiſon, s'occupent d'autres végétaux qui demandent cependant plus de ſoins. L'isle pourrait être mieux cultivée & nourrir une population trois fois plus nombreuſe.

Pluſieurs chefs réſident à Atooi ; mais nous n'en vîmes point ; peut-être ils étaient abſens ou craignirent de ſe montrer. L'un d'eux vint ſur la Découverte dans une double pirogue ; les inſulaires ſe proſternerent dans celles qu'ils montaient ; mais lui ſans faire attention à leurs hommages, à leurs pirogues, au danger auquel il les expoſait, heurta, renverſa celles qui ſe trouverent ſur ſon paſſage & ſembla faire conſiſter ſa grandeur dans le mépris qu'il montrait pour ſes ſujets. On le hiſſa ſur le vaiſſeau ; ſes courtiſans ſe rangerent autour de lui en ſe tenant par la main, & ne permirent qu'au capitaine Clerke de l'approcher. Il était jeune & couvert d'étoffes de la tête aux pieds ; Clerke lui fit des préſens, & il en re-

qut une jatte de bois, soutenue par deux figures d'hommes assez bien sculptées. On ne put le déterminer à se mouvoir; on le reporta bientôt après dans sa pirogue & il gagna la côte.

La multitude d'armes qu'ont ces insulaires annoncent qu'ils sont ou soutiennent souvent la guerre; peut-être entre les divers districts de l'isle, peut-être avec les habitans des isles voisines, & ces guerres fréquentes paraissent être la cause de la faiblesse de leur population. Ils ont des piques ou lances qui sont d'un beau bois couleur de châtaigne, bien poli, & dont l'une des extrêmités est applatie, & l'autre barbelée; ils ont une espèce de poignard long d'environ un pied & demi, pointu, assujetti à la main avec un cordon, & dont ils se servent pour combattre corps à corps; ces poignards sont quelquefois doubles & ont le manche au milieu. Ils ont des arcs & des traits, mais l'un & l'autre sont faibles; ils ont encore une espèce de couteau dont ils frappent d'estoc & de taille; il est de bois & long d'un pied, applati, arrondi aux coins, par-tout environné de dents de requins pointant en dehors; un cordon passe au travers du manche troué, & s'entortille plusieurs fois autour du bras. Il nous parut qu'ils se servaient de la fronde.

Ils enterrent ceux qui meurent de mort naturelle, comme ceux qu'on ſacrifie aux dieux; mais leurs temples ſont ſales; ils y offrent auſſi des végétaux. Les prêtres ou Tahounas paraiſſent y être nombreux.

La langue eſt la même qu'à Otahiti; ils en ont la prononciation douce, leurs chants ont les mêmes meſures, les mêmes cadences. Il paraît donc que les peuples de ces isles ont la même origine; mais à une auſſi grande diſtance, comment ont-ils pu venir de l'un de ces archipels à l'autre? c'eſt ce qu'on ne peut dire: il eſt cependant certain que la même langue & par conſéquent le même peuple, remplit des isles ſituées à 1660 lieues de diſtance du levant au couchant, & à 1200 lieues du nord au midi.

Je donnai à ce petit archipel le nom d'*Isles de Sandwich*; outre les cinq que j'ai nommées, il en eſt une plus petite qui eſt baſſe & déſerte, ſituée près de Tahoora, & appellée *Tammata-pappa.* Leur ſituation les rendrait utiles à ceux qui ſe rendent de l'Amérique aux isles de l'Aſie, ou de ces isles en Amérique; & ſi les Eſpagnols euſſent eu l'eſprit de découvertes, ils auraient fait depuis long-tems leurs voyages des Philippines au Pérou, &

d'Acapulco à Manille avec bien plus de facilité & de ſûreté.

La longitude de la rade où nous entrâmes dans l'isle Atooi, eſt de 217 deg. 41 min. 3 ſec. Sa latitude ſeptentrionale de 21 deg. 56 m. 15 ſ.

Nous parvinmes le 12 Février, ſous le 30e. degré de latitude; & quoique nous fuſſions dans le milieu de l'hiver, nous n'éprouvions qu'un peu de froid le matin & le ſoir; plus au nord, la différence de température eſt plus grande. Treize jours après nous traverſâmes la route du vaiſſeau de Manille; nous approchions du continent de l'Amérique, & cependant nous n'en voyions aucun indice; à peine avions-nous vu un oiſeau depuis notre départ des isles Sandwich. Au-delà du 44e degré, l'air était doux encore, & j'en étais étonné d'autant plus que nous étions voiſins d'un continent d'une étendue immenſe où le froid eſt très-vif. Sans doute l'hiver de 1778, fut très-doux dans ces climats. Pendant le calme que nous éprouvâmes le 2 Mars, nous vîmes diverſes parties de la mer couvertes d'une glaire ou matiere viſqueuſe, autour de laquelle nageaient des animalcules, dont quelques-unes étaient gelatineuſes, preſque globulaires & de la claſſe des *Molluſca*; il en était une autre

espèce plus petite, plus nombreuse, blanche & lustrée, qui, lorsqu'ils étaient en repos dans un verre d'eau salée, ressemblaient à des parcelles de feuilles d'argent. Ils nageaient avec la même facilité sur le dos, les côtés ou le ventre, & montraient alors les couleurs les plus brillantes des pierres précieuses; quelquefois d'une transparence parfaite, quelquefois passant par différentes nuances du saphir pâle au violet foncé; & ces nuances étaient souvent mêlées de teintes éclatantes du rubis & de l'opale; elles couvraient de lumiere le vase & l'eau: au grand jour les couleurs étaient plus vives; & quand les animalcules descendaient au fond, ils prenaient une teinte brunâtre. Si le vase était éclairé avec la chandelle, ils étaient d'un beau vèrd pâle parsemé de points lustrés; dans l'obscurité, ils avaient la faible lueur d'un charbon qui s'éteint. Nous leur donnâmes le nom d'*Oniscus fulgens;* sans doute ils contribuent au phénomène de la mer lumineuse.

Le 7 Mars, nous découvrîmes la côte de la nouvelle Albion; nous en étions encore à 10 ou 12 lieues, elle se prolongeait du sud-est au nord-est; nous étions sous le 44° deg. 33 m. de latitude septentrionale; sous le 252 d. 48 m. de

de longitude. La terre paraiſſait d'une hauteur médiocre, variée de collines & de vallées, & par-tout couverte de bois. J'y cherchai un port que le mauvais tems ne me permit pas d'y trouver; des raffales, de la pluie, de la grêle nous y aſſaillirent; un ciel épais & noir nous environna, & je fus obligé de m'éloigner de la terre dans la crainte de m'aller briſer contre elle. Nous nous en rapprochâmes enſuite; elle était là d'une hauteur modérée, mais s'élevant dans l'intérieur du pays, ſemée de mondrains, de petites collines, & couverte de grands arbres droits, ou d'eſpèce de taillis. Elle n'offrait rien d'agréable à l'œil; l'hiver y régnait encore: entre les collines & les mondrains on voyait des enfoncemens couverts de neige à une grande profondeur, les terreins nuds en étaient chargés; mais dans l'intérieur du pays on n'en voyait point. La côte terminée par une grève blanche & ſablonneuſe n'y formait aucun enfoncement, n'y offrait aucun port; le mauvais tems nous força encore de nous en éloigner.

C'eſt dans ces parages que doit être le Cap Blanc, découvert par Martin d'Aguilar, au commencement de 1603. Les géographes y placent une large entrée, une eſpèce de détroit, là

même où ce navigateur ne vit qu'un fleuve que les courans lui empêcherent de remonter.

Les ouragans se succèderent & nous mirent en danger de nous briser sur les côtes : pour l'éviter il fallut marcher au midi, & le tems ayant changé, reprendre la route du nord. Je vis la terre qui m'offrit l'apparence d'un havre, & j'y dirigeai ma marche ; mais en nous approchant, l'ouverture apparente se changea en une terre basse, & il fallut s'éloigner encore. C'est près de là qu'on a placé le prétendu détroit de Jean de Fuca; mais nous ne découvrîmes rien qui en eût l'apparence. Ici la terre est d'une hauteur égale, bien boisée, d'un aspect agréable ; elle y paraît fertile.

Nous perdîmes de vue cette côte, & ne la revîmes que cinq jours après: elle nous offrit par-tout de hautes montagnes dont les sommets étaient chargés de neige ; mais les vallées, le voisinage de la mer l'étaient de grands arbres, d'une vaste forêt. Entre deux pointes de terre que je nommai, l'une *Pointe des Brisans*, l'autre *Pointe Boisée*, je crus appercevoir une baie que je nommai *Baie Hope* ou de l'Espérance ; pour cette fois cette espérance ne fut point trompée ; en l'approchant nous découvrîmes deux coupures ou entrées, & ne

pouvant atteindre l'une, nous cinglâmes vers l'autre: nous y arrivâmes, & le calme nous y laiſſant, nous fûmes obligés de nous y faire traîner par nos canots, & de jeter l'ancre avant que d'y être parvenus.

Bientôt nous fûmes certains que la côte était habitée; trois canots nous approcherent; l'un des ſauvages qui les montaient nous fit un long diſcours, & y joignit des geſtes qui nous parurent être une invitation d'y deſcendre. Quand il eut fini, il jeta des plumes vers nous, & ſes camarades nous jeterent auſſi des poignées de pouſſiere ou d'une poudre rouge. L'orateur était couvert d'une peau, & tenait dans les mains une eſpèce de grelot qu'il ſecouait. Deux autres ſauvages lui ſuccéderent, mais ils furent moins longs & moins véhémens. Quelques-uns avaient leurs cheveux remplis de petites plumes blanches. Après leur diſcours, ils ſe tinrent à quelque diſtance du vaiſſeau ſans témoigner de ſurpriſe ni de défiance; ils parlaient à la fois, l'un d'eux chanta un air agréable. Le vent s'éleva, nous nous approchâmes de la côte & nous fûmes environnés de ſauvages qui haranguerent. Une pirogue ſe diſtinguait par une tête peinte, ayant un œil & un bec d'oiſeau d'une grandeur énor-

me ; elle portait un homme remarquable par ſa figure bizarre , ayant la tête chargée de plumes, & le viſage peint d'une maniere extraordinaire; il tenait à la main un morceau de bois ſculpté repréſentant un oiſeau ; il le ſecouait en haranguant d'un ton criard, & en tirait un bruit ſemblable à celui d'un grelot. Il nous parut que c'était un chef.

Leur conduite fut paiſible ; mais aucun ne voulut venir à bord ; ils échangerent ce que nous déſirâmes ; mais ce qu'ils préféraient était le fer dont ils paraiſſaient connaître l'uſage. Nous eſpérâmes trouver là des proviſions, du repos, des agrémens, & cette idée nous y fit jéter l'ancre avec la plus grande joie. Le port était excellent, les peuples qui l'habitaient étaient doux & paiſibles, & nous réſolumes d'y chercher un lieu où nous puſſions nous établir. J'y trouvai une anſe bien formée , & nous y entrâmes le lendemain. Les échanges ſe continuaient entre les naturels & nous, & l'honnèteté y préſidait. Ils nous offrirent des peaux d'ours, de loups, de renards, de daims, de lapins des Indes, de putois, de martres & de loutres de mer, qui ſont les mêmes que celles qu'on trouve dans les isles ſituées au levant du Kamtſchatka : ils nous apporterent auſſi

un habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui reſſemble au chanvre, des arcs, des traits, des piques, des hameçons de pêche, divers inſtrumens, des figures monſtrueuſes, une eſpèce d'étoffe de poil & de laine, des ſacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois ſculptés, des grains de verre, des colifichets de cuivre & de fer ayant la forme d'un fer à cheval, & qu'ils ſuſpendent à leur nez, & juſqu'à des ciſeaux & des outils de fer, qu'ils avaient reçus, ou de quelques navigateurs, ou des tribus Américaines qui commercent avec les Européens. Ils nous offrirent encore des crânes & des mains d'hommes qui n'étaient pas encore dépouillées de leur chair, & nous firent entendre qu'ils avaient mangé ce qui manquait: cette peuplade mange donc auſſi ſes ennemis.

Ils mépriſaient nos étoffes, nos grains de verre; mais donnaient du prix aux couteaux, aux ciſeaux, aux cloux, aux morceaux de fer & d'étain, aux miroirs, aux boutons de métal. Ce furent ſur ces objets que ſe fit notre commerce. Nous fûmes environnés quelquefois de cinquante Américains dont pluſieurs monterent à bord, toujours haranguant & faiſant les mêmes cérémonies. Bientôt nous reconnûmes qu'ils étaient d'habiles filoux &

d'autant plus dangereux, qu'ayant des outils de fer, ils coupaient ou enlevaient tout ce qui leur convenait dès qu'ils pouvaient échapper à nos regards. Les uns amusaient la sentinelle, tandis que d'autres faisaient l'opération; nous découvrions facilement le voleur, parce qu'ils s'accusaient mutuellement; mais il fallait quelquefois employer la force pour les obliger à la restitution.

Pendant ce commerce, nous réparions nos vaisseaux, on établit les observatoires sur un rocher élevé, on coupa du bois, on fit provision d'eau, on fit de la biere avec les pins que le pays offrait abondamment. Les naturels nous environnaient, nous suivaient en foule; chaque jour il s'en présentait de nouveaux & avec de nouvelles cérémonies; la plus générale était celle-ci : un chef se tenait debout sur sa pirogue armé d'une pique, & ne cessait de parler d'un ton criard; un orateur faisait alors un discours, son visage était couvert d'un masque qui offrait la figure d'un animal, il tenait une espèce de grelot à la main : il décrivait un cercle autour de nous, & dès-lors on entrait en commerce. Nous n'eûmes qu'à nous défendre de leur adresse pour le vol; un jour nous les vîmes bien s'armer avec soin, & je

m'armai à mon tour; mais ce peuple ne songeait point à nous; il attendait un ennemi, veillait sur sa marche, & le vit enfin venir sur douze grosses pirogues. La guerre se tourna en négociation, & il nous parut que nous en étions le sujet; nos amis voulaient seuls profiter du commerce, & leurs voisins désiraient y avoir part; ceux-ci céderent; & la tribu qui commerçait avec nous, demeura maîtresse du commerce avec eux, & par-là avec nous.

Après que nous eûmes réparé nos vaisseaux, rétabli nos mâts dégradés, nous pensâmes à nous éloigner; mais alors le tems fut si mauvais que nous fûmes forcés de rester; pendant des raffales violentes, les sauvages venaient dans leurs pirogues, & nous apportaient des provisions de sardines ou de petites morues qui nous étaient d'un grand secours; leur pêche nous était plus nécessaire que leurs pelleteries; nous en achetâmes aussi beaucoup d'huile qu'ils gardent dans des vessies; c'est avec les boutons de nos habits que nous l'acquîmes; nous leur vendîmes aussi des chauderons de cuivre, des vases d'étain, des chandeliers, & d'autres objets semblables dont ils étaient avides.

Avant de quitter ce lieu, je voulus visiter chaque partie du port. Je me rendis à la pointe

occidentale, & près d'une anse bien fermée, je trouvai une bourgade nombreuse où je fus bien reçu; j'en connaissais une partie des habitans. J'entrai dans une de leurs maisons, ils étendirent devant moi une natte & me prierent de m'y asseoir. J'y vis fabriquer leurs étoffes; ils s'y prennent de la même maniere que les habitans de la Nouvelle-Zélande: des pêcheurs qui venaient d'arriver occuperent bientôt les habitans; ce poisson fut distribué entr'eux; ils l'ouvrent & le suspendent à de petites baguettes, placées d'abord à un pied, l'une de l'autre, puis un peu plus loin; celui qui est fumé fait place à d'autre qui ne l'est pas. De ces sardines séchées ils font des ballots pressés, comprimés, qui se gardent assez long-tems: ils se contentent quelquefois de faire sécher le gros poisson en plein air.

De cette bourgade, je suivis la côte dans l'espace d'une lieue; je la trouvai bordée d'islots qui forment des havres commodes, sur un fond assuré. A deux lieues au couchant de notre entrée, on trouve deux bras à quelque distance & dans la même direction, en face desquels est une isle assez grande; je ne pus les examiner; près d'elles sont les restes d'un village; les toits, les flancs des cabanes n'exis-

taient plus ; mais devant elles il y avait des verveux d'osier en bon état, dont plusieurs avaient vingt pieds de long sur douze de hauteur. Ils s'en servent pour prendre du poisson, en les assujettissant de côté à de gros poteaux plantés solidement dans une eau basse. Près de là est une plaine où sont les plus gros pins que j'aie jamais rencontrés; singularité remarquable, puisque les terreins semblables étaient nuds par-tout ailleurs.

Je passai dans la partie orientale du port; je traversai un bras de mer, & m'apperçus alors que la terre au-dessous de laquelle nos vaisseaux étaient à l'ancre, ne formait pas une partie du continent, mais une isle entourée d'autres isles plus petites: en face de cette isle, sur le continent, je vis encore un village où je débarquai; les habitans m'en parurent plus grossiers que ceux dont je viens de parler; peut-être leur chef, de mauvaise humeur, ne leur permit-il pas de se livrer à leurs mouvemens naturels. Il ne voulut pas qu'on me laissât entrer dans leurs cabanes, il me suivit partout, & toujours me témoigna la plus grande impatience de me voir partir. Il prit mes présens sans se montrer plus traitable; des femmes nous consolerent par leurs chants & leur

honnêteté, de l'accueil repouſſant du chef.

A mon retour au vaiſſeau, j'appris qu'on y avait reçu la viſite d'une tribu nouvelle qui venait du ſud-eſt; elle avait apporté des peaux, des vêtemens, & ce qui nous ſurprit, deux cuillers d'argent qui nous parurent de fabrique Eſpagnole, & que l'un des ſauvages portait à ſon cou en guiſe d'ornemens; ils paraiſſaient auſſi être mieux fournis de fer que leurs voiſins.

Dix ou douze pirogues étrangeres à la tribu chez laquelle nous vivions, parurent peu après. Dès qu'elles furent à cent toiſes de nous, elles s'arrêterent, ſe rangerent en ligne, & s'avancerent enſuite; les hommes y étaient debouts & chantaient d'un mouvement lent, ils accompagnaient leurs chants de mouvemens très-réguliers de leurs mains, frappaient en meſure de leurs pagaies, & faiſaient divers geſtes très-expreſſifs; ils garderent enſuite le ſilence pendant quelques inſtans, puis recommencerent en prononçant par intervalles juſqu'à perdre la voix, le mot Hooee. Cette muſique ne nous parut pas ſans agrément; bientôt ces nouveaux venus furent à portée de commencer les échanges, & s'y conduiſirent avec adreſſe. J'allai d'abord après à la bourgade ſituée près de

notre entrée pour y faire une provision d'herbes pour le petit nombre de chèvres & de moutons qui nous restaient encore ; nous fûmes reçus des habitans avec amitié ; mais à peine eûmes-nous donné quelques coups de faux à l'herbe, qu'ils s'opposerent à notre opération ; ils voulurent que nous payassions auparavant pour avoir leur agrément : chacun réclamait la possession d'une partie du terrein où croissait l'herbe. Je conclus un marché avec eux, & me crus alors le maître de couper par-tout où je voudrais ; mais je me trompai ; à mesure qu'on avançait d'autres hommes formaient des plaintes & des demandes, on eut dit qne chaque tige de gramen avait son possesseur, & il fallut en satisfaire un si grand nombre qu'il ne nous resta bientôt plus rien : alors leurs importunités cesserent, & ils nous laisserent faucher par-tout où nous voulûmes.

Ces sauvages me parurent avoir des idées plus précises & plus rigoureuses du droit de propriété qu'aucun de ceux que nous avions vus ; ils voulurent faire payer le bois qu'on coupait ; l'eau même qu'on puisait ; & souvent ils nous représentaient qu'ils avaient bien voulu nous permettre de prendre de l'eau & du bois.

Enfin, après avoir tout préparé dans nos

vaiſſeaux, & fait des proviſions ſuffiſantes, nous levâmes l'ancre & ſortîmes de l'anſe; mais à peine y étions-nous parvenus, que tout nous annonça une tempête; la nuit s'approchait, je balançais ſi je devais m'expoſer à l'orage; mais l'impatience de continuer mon voyage me détermina à braver le danger; les Américains nous ſuivirent ou dans leurs pirogues ou dans nos vaiſſeaux; l'un d'eux s'était attaché à moi & nous quitta le dernier; je lui fis un préſent & il me donna une peau de biche, j'ajoutai à mon préſent & il voulut ajouter au ſien; il me donna ſon manteau qu'il eſtimait beaucoup: je crus devoir reconnaître ſa généroſité par le don d'un grand ſabre à poignée de cuivre qui le rendit heureux; tous, & lui plus fortement encore que les autres, me preſſerent de revenir les voir, & me promirent des pelleteries. Ce ſerait un objet de commerce utile à y faire. Enfin nous nous quittâmes, & je mis à la voile. Revenons à la deſcription du pays.

J'avais donné à notre port le nom d'Entrée du Roi George: j'ai ſu dans la ſuite que les habitans lui donnaient celui de *Nootska.* Son ouverture eſt dans le coin oriental de la Baie Hope, ſous le 49ᵉ degré 33 minutes de lati-

tude feptentrionale & le 250e degré 40 min. de longitude; elle eft couverte par des islots & des rochers entre lefquels il faut paffer pour l'atteindre. Elle s'élargit au-delà de fon entrée & s'avance dans l'intérieur du pays, forme diverfes branches, & s'étend dans une profondeur d'une lieue & demi: l'eau devient douce dans ces branches, & l'on a lieu de croire qu'elles ne s'étendent pas bien loin. Les collines qui la bordent étaient couvertes de neige épaiffe; mais il n'y en avait plus, près du rivage. Au milieu de l'entrée il y a plufieurs isles; elle préfente une multitude de havres; l'anfe où nous entrâmes, fait partie du côté oriental de la plus grande des isles qu'elle renferme; les vagues de la mer n'y font point à craindre; mais les vents de fud-eft y fouflent avec beaucoup de violence.

Le terrein le long de la côte eft uni, d'une élévation médiocre: au-dedans de l'entrée il offre par-tout des collines efcarpées plus ou moins hautes, fe terminant en fommets arrondis, & montrant fur leurs flancs des fillons aigus: toutes font couvertes de bois épais; vers la mer les côtes font auffi boifées; les fondemens de ces collines & des côtes efcarpées font des rochers énormes d'une teinte

blanchâtre ou grise dans les parties qui ont été exposées à l'air, mais d'un gris bleuâtre dans l'intérieur comme la terre de Kerguelen. Le flot, les petites rivieres y amènent beaucoup de bois; les rivieres paraissent ne devoir leur origine qu'aux nuages, aux brouillards qui se promènent sur les collines, & aux neiges qui les couvrent; leur eau est très-claire, & rien n'y annonce une riviere considérable.

Les vents du midi & du couchant y amenaient les brouillards & la pluie; ceux du nord-ouest un tems serein; le climat nous y parut beaucoup plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique sous les mêmes latitudes. Il n'y gela point dans les terreins bas, tout y végétait avec force, & l'herbe y avait déjà un pied de longueur. On trouve dans les bois le pin de Canada, le cyprès blanc, le pin sauvage & deux ou trois autres espèces de pins. Les deux premiers y sont les plus communs; tous deux offrent des sommets en aiguilles; mais le second est d'un verd plus pâle que le premier. Tous y sont hauts & annoncent une végétation forte.

Il y a d'ailleurs peu de variété dans les productions végétales, sur-tout dans la saison où nous y séjournâmes, & dans l'espace circons-

crit du terrein que nous pûmes y visiter : autour des rochers & des bois on trouve des fraisiers, des groseillers, des framboisiers, des aunes noirs, un laiteron, l'aparine, une renoncule à fleurs cramoisie, deux sortes de phalange, l'une à fleurs oranges, l'autre à fleurs bleues, des rosiers sauvages, des poireaux à feuilles triangulaires, du gramen, du cresson, un grand nombre d'andromeda, de mousses & de fougères. Nous fûmes trop occupés, nous restâmes trop peu de tems dans ce lieu pour y faire des observations plus étendues.

Nous ne vîmes dans les bois voisins que deux ou trois ratons, quelques martres, quelques écureuils ; on crut y distinguer les traces d'un ours ; mais les peaux qu'on nous offrit prouvent qu'il y a en effet dans ce pays, des ours, des loups, des renards, des daims. Les ours paraissent y être en grand nombre & d'un noir très-lustré : les daims semblent être de l'espèce du *Fallow* de la Caroline & différer de ceux d'Europe. Les renards y sont en grand nombre, jaunes sur le corps, noirs à la queue ; quelques peaux étaient d'un gris blanchâtre ou cendré, mêlé de noir ; le loup paraît y être gris. On y trouve la martre du pin, la martre ordinaire, & une martre d'un

brun clair dont les poils ſont groſſiers; l'hermine y eſt rare & petite, très-blanche, excepté vers la queue. Les ratons, les écureuils ſont de l'eſpèce commune; les derniers ſont plus petits que les nôtres & ont ſur le dos une raie couleur de rouille foncée. Nous y vîmes les peaux apprêtées de deux animaux, dont les unes nous parurent être des peaux de l'élan ou du *Mouſe deer* ou du buffle; & les autres du chat ſauvage ou lynx: la longueur de celle-ci, non compriſe la tête qui y manquait, eſt d'environ deux pieds deux pouces; elles ſont couvertes d'un beau poil follet, ou d'une fourrure d'un brun clair ou d'un jaune blanchâtre, entremêlée de longs poils noirâtres ſur le dos; d'un poil long blanc d'argent ſur les côtés qui ſemble dominer ſur la robe entiere; la queue eſt longue de trois pouces & terminée par une pointe noire: les naturels l'appellent *Wanſnu.* La race des cochons, des chèvres & des chiens n'y eſt pas encore bien établie.

Les baleines, les marſouins & les veaux marins, ſont les animaux marins les plus communs ſur les côtes: les derniers ſont de l'eſpèce commune, couleur argentée, noirâtre, unie & tâchetée; dans cette claſſe peut être rangée la loutre qui vit preſque toujours dans l'eau,

l'eau, & qui eſt très-nombreuſe; nous avons vu l'animal même; il était fort jeune, peſait vingt-cinq livres, & ſa couleur était d'un noir éclatant; la plupart des poils étaient blancs à leur pointe & préſentaient une teinte griſâtre; la face, le col, la poitrine & une partie du ventre étaient d'un blanc jaunâtre; chacune de ſes mâchoires avait ſix dents inciſives, deux de la mâchoire inférieure étaient très-petites & placées en dehors, à la baſe des dents du milieu: il différait des loutres qu'ont rencontrées les Ruſſes, en ce qu'il n'avait pas les orteils des pieds garnis d'une membrane. Il y a quelques variétés dans les couleurs des peaux, les très-jeunes avaient le poil brun & la robe peu fournie en-deſſous. Lorſque les loutres ſont dans toute leur grandeur, leur robe n'eſt plus noire, mais couleur de ſuie: leur fourrure eſt plus douce, plus fine qu'aucune de celle des autres animaux.

En général les oiſeaux ſont rares dans ce pays, quant à l'eſpèce & à l'individu; ils ſont ſi farouches, que ſelon toute apparence les habitans les pourſuivaient pour leur chair & leur plumes dont ils ſe parent. Dans les bois, je remarquai des corneilles & des corbeaux, des geais, des pies bleues, des roitelets ordinai-

res, les ſeuls que nous ayons entendus chanter, la grive du Canada ou de paſſage, des aigles bruns à tête & queue blanches : nous y avons vu des peaux deſſéchées d'une petite eſpèce de faucon, d'un héron, d'un alcyon ou martin pêcheur d'Amérique, à large crête; de deux eſpèces de pies, dont l'une moins grande que la grive, eſt noire en deſſus, couleur d'olive ou jaunâtre en deſſous, le col & la poitrine cramoiſi, & a des tâches blanches ſur les aîles & la tête ; & l'autre plus groſſe, plus élégant encore, eſt brune dans ſa partie ſupérieure avec des lignes ondoyantes par-tout ſon corps, excepté autour de la tête ; le ventre rougeâtre avec des tâches rondes & noires, préſente une ſeule tâche noire ſur la poitrine, une belle couleur d'écarlate ſous la queue & les aîles dont le deſſus eſt noirâtre ; une raie cramoiſi part de l'angle du bec & ſe prolonge aſſez avant ſur le col. On y voit une eſpèce de pinçon couleur de ſuie, foncée en deſſus, blanchâtre en deſſous ; il a la tête & le col noirs, & le bec blanc, deux eſpèces de reguignette, le pluvier, des colibris qui ſemblent une variété du *Trochilus colubris*.

Les oiſeaux de mer qui fréquentent les côtes, ceux de terre qui fréquentent les eaux, n'y

ſont pas non plus en grand nombre. Nous y vîmes des briſeurs d'os, des goëlands, des nigauds en travers de la côte ; nous y rencontrâmes encore des canards ſauvages, le gros *lumme* ou plongeon & quelques cignes.

Il y a plus de poiſſons que d'oiſeaux : tels ſont le hareng ordinaire, l'anchoie, la ſardine, deux brêmes, l'une couleur d'argent, l'autre d'un brun doré avec des rayures longitudinales bleues, une petite morue, des loups ou chimeres, & un aſſez grand nombre d'autres eſpèces : on y voit quelquefois le requin ; on y trouve la méduſe, le poiſſon étoilé, quatre eſpeces de crabes, dont l'un eſt une eſpèce de de tuyaux à membranes. Nous y achetâmes une groſſe ſéche. Les rochers y ſont tapiſſés de moules & d'oreilles de mer ; nous y vîmes ſouvent des coquilles de *chama* grandes & unies, diverſes eſpèces de *Trochi*, un murex, des vis ſtriés, de petites pétoncles unies, des lépas, des volutes ou *panamac* bleuâtres. Il paraît qu'il y croît du corail rouge.

Nous vîmes dans les bois des ſerpens bruns, longs de deux pieds, rayés de blanc ; des lézards d'eau, brunâtres dont la queue eſt comme celle des anguilles, & qui fréquentent les murs. Quoique nous n'y ſoyons pas arrivés dans le

R 2

tems des insectes, nous y apperçûmes quelques espèces de papillons, beaucoup de grosses abeilles, des teignes de groseiller, trois sortes de mouches, des escarbots, des mosquites peu incommodes alors, mais qui probablement doivent l'être en été dans un pays rempli de bois.

Il ne paraît pas qu'il y ait des métaux ; peut-être l'ocre ou la terre rouge dont ils se peignent contient du fer ; outre la pierre du roc nous y vîmes des morceaux d'un granit grossier, une pierre à aiguiser, du mica, du verre de Russie, du crystal de roche transparent & octangulaire.

Les naturels du pays sont de la taille ordinaire ; ils ont le corps arrondi, sans être musculeux ; les vieillards seuls sont maigres. Leur visage est rond & plein, quelquefois large ; ils ont des joues proéminentes, souvent applaties subitement vers les tempes ; leur nez applati à sa base, présente de larges narines & une pointe arrondie ; leur front est bas, leurs yeux petits, noirs, moins vifs que languissans ; leurs lèvres larges, épaisses, arrondies, leurs dents assez égales & bien rangées. Ils manquent absolument de barbe ; quelques-uns en ont une petite touffe à l'extrémité du menton : ceux-ci

en ſe l'arrachant, ménagent ſans doute cette partie ; les vieillards ont une barbe épaiſſe ſur le menton & même des mouſtaches ; leurs ſourcils étroits ſont peu fournis ; mais ils ont beaucoup de cheveux qui ſont durs & forts, noirs & liſſes, flottans ſur leurs épaules. Ils ont le cou court, & rien d'agréable dans la forme du corps ; leurs grands pieds ſont d'une vilaine forme, & les chevilles très-ſaillantes. Leur corps incruſté de peinture ne peut laiſſer deviner la couleur de leur teint : ceux que nous engageâmes à ſe nettayer avaient preſque la blancheur de la peau des Européens ; leurs enfans étaient blancs ; quelques-uns ont une teinte vermeille qui annonce la jeuneſſe, & rend leur phyſionomie aſſez agréable : en général leur phyſionomie eſt uniforme & ſans expreſſion.

Les femmes ont à-peu-près la même taille, le même teint, les mêmes traits que les hommes, & il n'eſt pas facile de les diſtinguer.

L'habillement commun aux deux ſexes conſiſte en un manteau de lin garni dans le haut d'une bande étroite de fourrure, & dans le bas de franges ou de glands ; il paſſe ſous le bras gauche, eſt attaché ſur le devant de l'épaule droite avec un cordon, & aſſujetti par un au-

tre cordon ſur le derriere ; les deux bras ſont en liberté & il laiſſe le côté droit ouvert ; mais il eſt quelquefois ceint d'une bande de natte ou de poils ; par deſſus ce manteau qui deſcend juſqu'aux genoux, eſt un autre petit manteau de la même étoffe, garni de franges, qui reſſemble à un plat rond, ouvert au milieu, & au travers duquel on pourrait paſſer la tête ; il repoſe ſur les épaules & recouvre le bras juſqu'au coude, & le corps juſqu'à la chûte des reins. Leur tête eſt couverte d'un chapeau fait en cône tronqué, d'une belle natte ; une houpe arrondie ou une touffe de glands de cuir le décore ſouvent au ſommet ; ſouvent auſſi les hommes ont une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer dont les poils ſont en dehors, attachée comme un manteau, quelquefois ſur le devant du corps, quelquefois ſur le derriere. Durant la pluie, ils ſe couvrent d'une natte groſſiere ; ils ont des vêtemens de poil & s'en ſervent peu ; leur vêtement eſt commode & ne manque pas d'élégance quand il eſt propre ; mais il l'eſt rarement ; leur corps eſt toujours barbouillé d'une graiſſe rance, & leur tête comme leurs vêtemens, ſont garnis de vermine.

Quelquefois ils ſe peignent le viſage de noir,

de rouge & de blanc, & alors ils font affreux: à leurs oreilles percées font fufpendus des morceaux d'os, des plumes, de petits coquillages, des faifceaux de poils ou des morceaux de cuivre. Plufieurs ont la cloifon du nez percée, & ils y fufpendent les mêmes objets qu'aux oreilles; leurs poignets font garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'un coquillage, de petites lanieres de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une matiere noire & luifante de la nature de la corne. La cheville de leur pied eft fouvent couverte de bandes de cuir & de nerfs d'animaux.

Tel eft leur vêtement & leur parure de tous les jours. Dans les vifites de cérémonie, ou lorfqu'ils vont à la guerre, ils ont des peaux d'ours & de loup garnies de bandes de fourrure ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes; & ils les portent féparément ou par-deffus leurs autres habits; dans le premier cas leur tête eft chargée de plumes grandes ou petites, couverte d'un cône d'ofier ou d'écorce battue; leur vifage eft barbouillé de couleurs mêlées à de la graiffe ou du fuif, & forment différentes figures. Quelquefois leur chevelure eft divifée en paquets, liés par derriere & ornés de rameaux de cyprès. Ils ont

un équipage plus bizarre encore ; ils se couvrent le visage d'une multitude de masques de bois sculptés, représentant des têtes d'hommes, d'aigles ou de briseurs d'os, de loups, de marsouins ou d'autres animaux, parsemées de mica, & les font dominer par des morceaux de sculpture taillés comme la proue d'une pirogue peinte. Ces déguisemens ridicules sont employés dans leurs fêtes, peut-être pour intimider l'ennemi dans les combats, & quelquefois pour aller à la chasse.

Le seul habit qu'ils ne portent qu'à la guerre, est un manteau de cuir double & très-épais, qui nous parut la peau tanée d'un élan ou d'un buffle, qui couvre la poitrine & le cou, & s'étend jusqu'aux talons, orné de compartimens assez agréables, & assez fort pour résister aux traits & aux piques : c'est une cotte de maille complette. Quand ils vont se battre, ils portent encore un manteau de cuir revêtu de sabots de daim, suspendus à des lanieres de cuir couvertes de plumes ; dès qu'ils se remuent, ce manteau fait un bruit presqu'égal à celui d'une multitude de clochettes.

Dans leur ajustement ordinaire, ces sauvages n'ont point la physionomie féroce, & paraissent des hommes indolens & paisibles ; ils

manquent également de vivacité & de réſerve; leurs diſcours ne ſont compoſés que de phraſes courtes ou de mots détachés, répétés avec énergie, toujours ſur le même ton, joints à un ſeul geſte qui conſiſte à jeter le corps en avant, tandis que les genoux ſe plient & que les bras pendent ſur les côtés.

Ces hommes cruels contre leurs ennemis, paraiſſent avoir de la docilité, de la bonté, une ſorte de politeſſe naturelle : les injures les mettent en fureur; mais le calme ſuit promptement leur colere; ils ont la réſolution de la vengeance, beaucoup d'incurioſité, beaucoup de pareſſe. Ils aiment la muſique, & la leur eſt grave, mais touchante & leurs airs ſont lents, mais les variations en ſont nombreuſes, elle eſt expreſſive, cadencée & d'un effet agréable. Ils forment des concerts, & un homme marque la meſure en frappant ſur ſa caiſſe. Un grelot, un petit ſifflet, ſont leurs ſeuls inſtrumens.

Ils mettent de la loyauté dans le commerce & ſont cependant fripons, ils ne dérobent que les objets dont ils connaiſſent la valeur & l'uſage; & comme ils n'eſtimaient que les métaux, nous pouvions laiſſer notre linge à terre ſans gardes.

Les deux bourgades que nous vifitâmes nous parurent renfermer chacune mille âmes ; les maifons y font difperfées fur trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au-deffus de l'autre ; les plus grandes font fur le devant ; de grandes rues féparent les lignes, de petits fentiers menent de la ligne de devant à celle de derriere ; mais la divifion de la bourgade comme celle de l'intérieur des maifons eft fort irréguliere : ces maifons font formées de planches dont les bords portent fur le bord de la planche voifine, & font attachées avec des bandes d'écorce de pin ; elles font appuyées par de petits poteaux ou des perches, & au dedans par des poteaux plus gros pofés en travers : elles ont fept à huit pieds de hauteur, & les planches qui forment le toit peuvent s'écarter quand il fait beau tems & fe réunir quand il fait la pluie ; il n'y a point de porte ; un efpace ouvert, haut de deux pieds, y fert d'entrée ; les fenêtres y font auffi des trous refermés par des nattes : près des côtés eft un petit banc de planches, haut de cinq à fix pouces, large de cinq à fix pieds, couvert de nattes qui fert à la famille de fiéges & de lits. On y voit encore des caiffes, des boîtes de toutes dimenfions, entaffées les unes fur les

autres où ſont renfermés leurs habits, leurs fourrures, leurs maſques; quelques caiſſes ont des couvercles attachés avec des lanieres de cuir, & un trou quarré par lequel ils entrent & ſortent ce qu'ils déſirent: à côté ſont des baquets ou ſeaux pour conſerver l'eau; des coupes & des jattes de bois rondes, des augets de bois dans leſquels ils mangent, des paniers d'oſier, des ſacs de natte, &c. Sur la terre ou dans le haut de la cabane, on voit leurs filets jetés comme au hazard; rien n'y eſt propre & rangé que le banc où ils couchent.

Ces cabanes exhalent une puanteur inſupportable; ils y ſéchent, ils y vuident leurs poiſſons, & leurs entrailles mêlées aux reſtes des repas offrent des tas d'ordures qui ne s'enlevent jamais; elles ſont cependant ornées de ſtatues, faites de blocs de troncs d'arbres ſculptés groſſiérement, offrant une figure d'homme & des bras peints; ils les appellaient du nom général de *Klumma;* ils en parlaient d'une maniere myſtérieuſe, & nous crûmes qu'elles ont quelque rapport avec leur religion; cependant ils en font peu de cas, & avec un peu de fer & de cuivre on pourrait acheter toutes ces eſpèces de dieux d'un village.

Les hommes y pèchent & chaſſent; les fem-

mes renfermées dans les maisons, y fabriquent des vêtemens de laine ou de lin, y préparent le poisson qu'elles vont chercher sur le rivage où les hommes le déposent. Elles vont chercher des moules & des coquillages dans de petites pirogues qu'elles manœuvrent avec dextérité; les hommes ne leur témoignent ni égards, ni tendresse: les jeunes gens nous parurent les plus oisifs & les plus indolens; ils se vautrent au soleil & se roulent dans le sable absolument nuds. Les filles cependant, s'y conduisent avec la plus grande décence. Nous ne pouvons donner de leurs mœurs qu'une idée imparfaite; nous les vîmes trop peu chez eux; notre arrivée suspendit presque tous les travaux, & changea leur maniere ordinaire de vivre. Il paraît qu'ils passent une partie de leur tems dans leurs pirogues pendant l'été; ils y mangent, ils y couchent, ils s'y dépouillent de leurs habits & s'y vautrent au soleil: leurs grandes pirogues sont assez grandes pour cela & fort séches; ils y sont à l'ombre de leurs peaux beaucoup mieux que dans leurs maisons.

Ils se nourrissent de végétaux & d'animaux; mais beaucoup plus de ceux-ci. La mer leur fournit des poissons, des moules, des coquillages, des quadrupèdes marins; ils mangent

les ſardines & des harengs dans leur état de fraîcheur, & en fument & ſéchent une partie: les harengs leur donnent des œufs ou laites qu'ils préparent d'une maniere curieuſe: ils les ſapoudrent de petites branches du pin de Canada, & d'une petite herbe qui croît ſur les rochers ſubmergés, & ils mangent le tout; cette eſpèce de kaviar ſe garde dans des paniers; c'eſt leur pain d'hiver, & le goût n'en eſt pas déſagréable: ils en font auſſi avec la laite de plus gros poiſſons; mais il eſt moins agréable: ils découpent encore & ſéchent des brêmes & des *chimara*; mais ne les fument pas. Ils grillent les groſſes moules dans leurs coquilles, & les enfilent enſuite à de petites brochettes de bois ſuſpendues dans leurs maiſons, où ils vont les prendre quand le beſoin les y oblige. Le marſouin eſt l'animal dont ils ſe nourriſſent le plus communément; ils les découpent & en ſéchent les lambeaux: ils en mettent auſſi la viande fraîche avec de l'eau dans un baquet de bois, où ils jettent des pierres chaudes juſqu'à ce que la viande ait aſſez bouilli: ils conſomment encore une quantité conſidérable d'huile que leur fourniſſent les animaux marins. Les veaux marins, les loutres de mer & les baleines ſervent auſſi à leur

nourriture; ils chaſſent peu ou tuent peu de quadrupèdes; les tribus voiſines paraiſſent leur fournir les peaux dont ils ſe ſervent; les oiſeaux leur donnent un aliment qui leur eſt plus commun; mais en général c'eſt de la mer qu'ils tirent leurs moyens de ſubſiſtance.

Les branches du pin de Canada & l'herbe marine dont ils ſaupoudrent leur kaviar, ſont leurs ſeuls végétaux d'hiver; le printems leur en prépare un plus grand nombre, telles que deux eſpèces de racines liliacées, douceâtres, mucilagineuſes, qu'on mange crues & qu'ils nomment *Makkate* & *Kooquoppa*; leur racine *Aheita* a preſque la ſaveur de notre régliſſe, celle de fougère & une petite racine douceâtre, inſipide, ſervent encore à leurs alimens. Les diverſes ſaiſons en produiſent ſans doute d'autres que nous n'avons pu connaître; ils ont les fruits du bourdaine, du groſeiller; ils mangent même les feuilles du dernier & celles du lis; ils ont des poireaux & des ails qu'ils ne mangent pas, parce qu'ils les trouvent trop âcres: en général ils rôtiſſent & grillent leurs alimens.

La malpropreté de leurs repas répond à celle de leurs cabanes & de leurs perſonnes; ils ne lavent jamais leurs utenciles, & les

reftes dégoûtans du dîner d'aujourd'hui fe mêlent avec le dîner du lendemain ; ils dépécent avec leurs dents & ne font ufage de leurs couteaux que pour les groffes pièces ; ils mangent les racines fans les dégarnir du terreau qui les couvre ; enfin ils ne paraiffent pas croire qu'il y ait rien de fâle.

Ils ont des arcs, des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts faits avec des os, & une petite hache ; la pique eft armée d'une petite pointe d'os dentelée, quelquefois d'une pointe de fer ; leur hache eft une pierre de huit pouces de long terminée en pointe, dont le manche reffemble à la tête de l'homme garnie même de cheveux ; ils ont une autre arme de pierre, longue de neuf à douze pouces qui a une pointe quarrée. Par la ftructure de leurs armes, ils paraiffent fe battre corps à corps.

Ils fe diftinguent davantage par leurs manufactures ; ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce du pin qu'ils rouiffent & battent comme le chanvre ; ils ne les filent pas, mais les étendent fur un bâton, au bas duquel l'ouvrier eft affis fur fes jarrets, les nouent d'un fil treffé à un intervalle d'un demi-pouce l'un de l'autre ; des faifceaux qui demeurent entre

les divers nœuds, rempliſſent les intervalles & rendent les étoffes impénétrables à l'air ; leurs habits paraiſſent auſſi tiſſus ; les figures qu'on y remarque ne permettent pas de croire qu'on les ait faites au métier. Leurs étoffes ont différens degrés de fineſſe, il en eſt qui ſont plus douces & plus chaudes que nos plus belles couvertures de laine ; ils y font entrer un petit poil ou duvet qu'ils paraiſſent tirer du renard & du lynx brun, qu'ils mèlent avec les grands poils de la robe des animaux ; les figures en ſont diſpoſées avec goût & différemment colorées.

Ils ſavent auſſi peindre, & l'on voit ſur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche deſſinées ; nous avons vu deux figures peintes ſur leurs meubles & leurs effets. La conſtruction de leurs pirogues eſt fort ſimple ; un ſeul arbre creuſé leur en donne une qui a 40 pieds de long, ſept de large, trois de profondeur, & porte vingt hommes. Elles ſe retréciſſent inſenſiblement depuis le milieu, & ſe terminent en une ligne perpendiculaire dont celle d'avant eſt la plus étendue, la proue eſt plus élevée que les flancs ; quelques-unes ſont ornées de ſculpture & de dents de veaux marins : on n'y voit d'autres ſiéges que des bâtons

bâtons arrondis, mis en travers ; elles sont légères & voguent d'une maniere assurée sans avoir besoin de balancier ; leurs pagaies sont petites & larges de cinq pieds, mais finissent en pointe ; ils les manient avec la plus grande dextérité : ils ne connaissent point encore l'usage des voiles.

Leur attirail de pêche est composé de filets, de hameçons, de lignes & d'un instrument long de vingt pieds, large de quatre ou cinq pouces, dont les bords sont garnis de dents aigues d'environ deux pouces de saillie ; ils le plongent dans la ligne épaisse de l'armée des harengs qui se prennent dans les intervalles de ces dents. Leur harpon est composé d'une piece d'os qui présente deux barbes, dans lesquels est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule qui forme la pointe ; cet instrument est fixé à un bâton qui a une corde à son extrémité.

Ils semblent prendre des quadrupèdes au filet & au piége : toutes leurs cordes sont des lanieres de peau, ou des nerfs dont il en est de très-longs ; la baleine leur fournit ceux-ci sans doute, ainsi qu'une partie des os dont ils se servent ; c'est à leurs outils de fer qu'on doit attribuer la dextérité avec laquelle ils

travaillent le bois, ils les emploient comme ciseau, & comme couteau. Une pierre est leur maillet, une peau de poisson leur polissoir. Ils ont de grands couteaux convexes dont le tranchant est en dehors; cette forme semble annoncer qu'ils les fabriquent eux-mêmes. Une ardoise leur sert de meule pour les aiguiser: ils nomment le fer *Seekemaile*, c'est le nom qu'ils donnent à tous les métaux blancs. Les échanges, le commerce ne leur sont pas étrangers; c'est un usage établi depuis longtems parmi eux & qui leur plaît: ils ne paraissent point tenir les métaux qu'ils possédent des Européens même; ils ne connaissaient pas des vaisseaux comme les nôtres, ni n'avaient vu des Européens; l'explosion d'un fusil ne leur faisait aucune impression, mais quand ils virent qu'une balle avait percé une de leurs cuirasses formées de six peaux les unes sur les autres, ils furent fort émus, & la maniere dont nous abattions un oiseau dans l'air les frappait d'étonnement; l'effet de la poudre leur était absolument inconnu; des Espagnols visiterent ces côtes, mais n'aborderent point à Nootka.

Comme les habitans de ce pays sont un usage habituel du fer, qu'ils s'en servent avec une dextérité qui ne s'acquiert que par le tems,

on peut croire qu'ils le tirent d'une ſource conſtante, mais je ne puis l'indiquer ; je ne pus ſavoir ſi c'était de la baye de Hudſon, du Canada ou du Mexique ; peut-être vient-il de tous ces lieux, ainſi que l'étain, l'airain & l'argent que nous y avons trouvés.

Ces peuplades ont des eſpèces de chefs nommés Acweek ; leur autorité ne s'étend pas loin, & je conjecturai qu'elle leur vient par héritage, parce qu'il en était de jeunes. A l'exception des eſpèces de ſtatues qu'on trouve dans leurs maiſons, rien chez ces hommes ſimples n'annonce un culte, une religion. Nous n'avons pas vu qu'on rendit des hommages à ces ſtatues qui repréſentent peut-être des chefs de famille. L'idiome dont on ſe ſert eſt dur, mais non guttural ; il eſt lent ; le même mot ſe termine de quatre à cinq manieres différentes, il a peu de prépoſitions & de conjonctions ; ſa conformité avec celui des Mexicains eſt aſſez frappante.

Il y a entre ces iſles & celles de l'Océan pacifique, des différences eſſentielles quant aux traits, aux uſages, à la langue des habitans, & tout annonce qu'ils n'ont pas le même origine. La latitude de Nootska eſt de 49 deg. 36 min. 6 ſec. ſa longitude de 250 deg. 45 min. 17 ſec.

la mer y monte de 8 pieds 9 pouces dans les pleines & les nouvelles lunes, pendant le jour, & de 10 pieds 9 pouces durant la nuit.

C'était le soir du 26 Avril que nous partîmes de ce port; la tempête dont les indices m'avaient fait balancer quelque tems, ne tarda pas à se déclarer. A peine fumes-nous dans la mer libre, que des raffales, la pluie, le brouillard tomberent sur nous, & le lendemain fut un véritable ouragan; une voie d'eau vint nous tourmenter encore: cependant le tems se calma un peu, le ciel s'éclaircit, & nous avançâmes vers le nord en nous rapprochant de la terre; nous la vîmes, mais nous étions au-delà de l'endroit où l'on place le prétendu détroit de l'Amiral de Fonte. J'en fus fâché, car sans croire à ce détroit, j'aurais voulu visiter ces côtes; le tems était encore trop orageux pour qu'on n'eut pas à craindre d'en approcher de trop près, & je continuai mon chemin.

La terre s'offrit encore à nos yeux vers le 55 deg. 20 min. de latitude; elle nous parut avoir des ports & des bayes, mais les bouffées de grêle, de pluie, de neige ne nous permirent pas de les bien distinguer; nous vîmes ensuite

de petites isles au-delà desquelles on appercevait la mer former un enfoncement vers le nord ; entre cette baye & la mer était une montagne arrondie & haute que je nommai *Edgécumbe* ; partout la terre était montueuse & fort élevée ; les collines les plus basses, les bords de la mer se montraient seuls dépouillés de neige & couverts de bois. Plus loin nous vîmes une grande baye qui est protégée par des isles ; nous l'appellâmes *Baye des Isles* ; elle se divise en plusieurs bras, & se trouve sous le 57 deg. 20 min. de latitude septentrionale. Nous donnâmes le nom de Canal de la Croix, à une large entrée que nous découvrîmes le lendemain ; & plus au midi une montagne que nous nommâmes Cap de Beau-Tems ; elle est la plus haute d'une longue chaîne qui s'étend parallelement à la côte, la neige la couvrait de son sommet à la mer, au bord de laquelle on voyait des arbres qui semblaient sortir du sein des flots. Plus loin se découvrait une montagne qu'on distingue à la distance de 40 lieues & que je crus être le mont *St. Elie* du navigateur Behring ; je lui en laissai le nom. Par-tout autour de nous on voyait des marsouins, des veaux marins, des baleines, une multitude de goëlands, &

des volées d'oiſeaux qui avaient un cordon noir autour de la tète, une bande noire ſur la queue & ſur les aîles, dont le deſſus du corps était bleuâtre, & le deſſous blanc. Nous apperçûmes auſſi un canard de couleur brune, ayant la tète & le cou noir, ou d'un brun foncé. Je parvins à huit lieues de l'entrée d'une baie en travers de laquelle il y avait une isle chargée de bois : il me ſembla que c'était celle où mouilla Behring, ſous le 59 deg. 18 min. de latitude, & je lui en donnai le nom. Près de là, cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé, ſe trouve interrompue par une plaine de quelques lieues. Au-delà on n'apperçoit rien, & l'on eſt en doute, s'il s'y trouve de l'eau, ou un terrein uni : la chaîne ſe relève enſuite, & montre des montagnes très-élevées; elles ſe dirigent vers le couchant juſques vers le 234 deg. 30 min. de longitude, où elles s'abaiſſent & s'entrecoupent.

Le 10 Mai, je découvris une isle près d'un cap auquel je donnai le nom de *Suckling*; de loin il parait détaché de la terre; à ſon côté ſeptentrional eſt une baie étendue qui me parut à l'abri de tous les vents, & je réſolus d'y jeter l'ancre; mais le vent était contraire & je ne pus remplir mon but. Je deſcendis

dans l'isle pour découvrir le pays ; les collines escarpées & hérissées de bois me firent encore abandonner mon entreprise. J'y laissai mon nom & celui des vaisseaux dans une bouteille, & donnai à l'isle le nom de mon ami le docteur Kaye. Elle a 11 à 12 lieues de long, sur une, ou une & demie de large. Sa pointe sud-est est sous le 59 deg. 49 min. de latitude, sous le 234 deg. 26 min. de longitude ; cette pointe est un rocher nud & fort haut ; les côtes de l'isle vers la mer, présentent des rocs en pente d'une pierre bleuâtre, & dans un état de décomposition : ils sont interrompus par de petites vallées d'où sortent des ruisseaux qui se précipitent avec impétuosité dans la mer, nourris sans doute par la fonte des neiges ; des pins ombragent ces vallées, & par-tout au-dessus des rochers l'isle offre une ceinture de bois, dont les arbres ont quatre à cinq pieds de tour sur environ cinquante de hauteur. Les pins du continent voisin ne paraissent pas plus gros, ni d'une autre espèce : il me parut qu'il y avait quelques aulnes : les terreins en pente étaient couverts d'un gazon qui ressemblait à la mousse ordinaire ; j'y apperçus aussi des groseillers, des aubepines, une violette à fleurs jaunes &

quelques autres plantes ; une corneille, deux ou trois aigles voltigeaient au-dessus des bois ; une multitude d'oiseaux étaient posés sur les flots, tels que les briseurs d'os, des plongeons, des canards, des goëlands, des nigauds & autres espèces ; parmi les plongeons nous crûmes reconnaître le guillemot ordinaire, & parmi les canards, le canard de pierre décrit par Steller. Les nigauds étaient très-grands, & peut-être c'était le cormoran d'eau. Là était aussi un oiseau solitaire, d'un blanc de neige, taché de noir sur les aîles ; un renard sortit du bois à l'endroit où nous débarquâmes ; il était d'un jaune rougeâtre & ne paraissait point nous craindre ; nous y vîmes aussi des veaux marins, mais nulle trace d'hommes.

Je donnai à la baie qu'elle couvre, le nom de *Baie du Contrôleur* ; & dépassant l'isle de Kaie, j'en découvris une nouvelle moins étendue : le continent nous parut s'étendre du levant au couchant, & cette direction bien différente de celle que nous avions lieu d'attendre, me fit espérer un passage ; j'y dirigeai les vaisseaux, pour y trouver au moins un port où je pusse boucher ma voie d'eau, avant qu'un nouvel orage nous la rendit plus dangereuse. Je jetai l'ancre au-dessous d'un cap que j'avais

nommé *Hinchingbroke* ; je fis fonder & pêcher autour de nous : au milieu des rochers s'élèvent des rocs entourés de la mer ; j'y envoyai faire la chaffe aux oifeaux ; mais dès que nos gens s'en approcherent, ils virent une vingtaine d'hommes montés fur deux groffes pirogues, & ils revinrent au vaiffeau ; les Américains les fuivirent, fe tinrent à quelque diftance, poufferent des cris, étendirent & rapprocherent leurs bras, & entonnerent une chanfon femblable à celle de Nootka. L'un d'eux agitait en l'air un habit blanc, un autre fe tenait dans fa pirogue abfolument nud, debout & immobile, les bras étendus en croix. Leurs pirogues étaient de lattes recouvertes de peaux ; nous employâmes les invitations les plus preffantes pour les déterminer à monter fur le vaiffeau ; ils reçurent nos préfens & fe retirerent en nous faifant entendre qu'ils reviendraient le lendemain.

La nuit fut impétueufe, & je mis à la voile dans le jour qui fuivit, je cinglai vers le nord où j'entrevoyais une pointe de terre qui fe trouva une isle fituée à deux milles du continent ; mais fur ce continent nous découvrîmes un havre vers lequel nous nous dirigeâmes, & où nous pûmes jeter l'ancre avant la nuit

qui fut très-orageuſe. Les Indiens du jour précédent avaient voulu nous ſuivre, & s'étaient vus obligés de s'en retourner; nous en trouvâmes d'autres ici, qui ſe mirent dans des pirogues ſemblables à celles des Eskimaux; chacun d'eux tenait un bâton long de trois pieds où étaient attachées de groſſes plumes; ils les tournaient ſouvent vers nous, peut-être pour nous annoncer leur intention pacifique.

Nous leur fimes accueil; ils accoururent en plus grand nombre, & ſe hazarderent à monter à bord. Parmi eux, j'en diſtinguai un dont la figure était intéreſſante; c'était le chef. Il était habillé de peau de loutre; un chapeau conique, orné de grains de verre bleu, ombrageait ſa tête; tous eſtimaient ces grains de quelque couleur qu'ils fuſſent, & ſe hâtaient d'offrir ce qu'ils poſſédaient pour en obtenir. La fourrure qu'ils paraiſſaient priſer au-deſſus des autres, était celle de chat ſauvage ou celle de martre.

Ils déſiraient auſſi du fer; mais ils ne mettaient du prix qu'aux grands morceaux & nous en avions peu: les pointes de leurs piques étaient ou de ce métal, ou de cuivre, ou d'os: il fallut les ſurveiller tous avec attention pour qu'ils n'emportaſſent rien; car ils ſe montrerent

d'adroits voleurs. Ils essayerent d'emmener notre canot, même de force ; les uns présentaient leurs piques aux sentinelles, d'autres s'emparerent de la corde qui l'attachait au vaisseau, & d'autres encore faisaient leurs efforts pour l'éloigner de nous ; mais ils le relâcherent quand ils virent que nous étions résolus à le défendre ; ils en sortirent, & firent signe de mettre bas les armes, se montrant aussi tranquilles que s'ils n'avaient rien fait qui fut blâmable. Ils avaient environné aussi la *Découverte*, & s'étaient imaginés qu'ils pourraient piller ce vaisseau en y entrant par les écoutilles ; ils y monterent, firent signe à ceux qui se trouvaient là de se tenir à l'écart, & armés de couteaux, ils chercherent les objets qui leur convenaient d'emporter. L'équipage prit l'alarme, & s'arma de coutelas ; à cet aspect, les Américains se retirerent avec beaucoup de tranquillité & de sang froid. Ils vinrent ensuite de grand matin, comptant nous trouver endormis & nous voler à leur aise. Il y a toute apparence qu'ils ne connaissaient pas l'effet des armes à feu ; car ils auraient eu moins d'audace ; je fus assez heureux & assez obéi pour les laisser dans cette ignorance.

Au milieu de l'orage qui ne discontinuait

pas, je fis travailler à boucher la voie d'eau; nos charpentiers s'en occuperent tandis que nous remplissions nos futailles vuides; enfin le tems s'éclaircit, & nous vîmes la terre tout autour de nous, dans un lieu où l'on n'a point à craindre les vagues ni les vents: je visitai ce havre; le sol est bas près de la côte, semé de bois çà & là, & chargé de neige: les collines voisines étaient aussi boisées; mais audelà on voyait de hauts rochers pelés presque ensevelis sous la neige; le flot arrivait dans le port par la même entrée qui nous y avait conduit, & rien ne nous assurait qu'il y eut un passage pour traverser l'Amérique; mais il n'était pas prouvé qu'il n'y en eut point. Je crus donc devoir en faire la recherche d'une maniere exacte: je suivis la côte aussi longtems que les vents m'aiderent; je trouvai de mauvais fonds, des rocs submergés, la côte enfin nous parut fermée. J'envoyai des canots pour visiter par-tout où il aurait été dangereux de pénétrer avec les vaisseaux; ils ne découvrirent que des canaux qui formaient des isles, ou dont on croyait appercevoir le fond. Ce rapport me donna peu d'espoir, & le vent étant devenu favorable pour regagner la haute mer, nous remîmes à la voile; je

craignis de manquer la ſaiſon nouvelle pour viſiter les parties du continent ſituées plus au nord, en m'obſtinant à connaître des lieux où un paſſage était peu probable ; car on doit conſidérer que s'il y a un paſſage, il doit correſpondre aux baies de Baffin ou de Hudſon, & que nous en étions de 520 lieues plus au couchant. Nous ſortîmes donc de l'enceinte de terres qui nous environnaient par un canal, qui, avec celui qui nous y avait amené, forme une isle longne de dix-huit lieues, & à laquelle nous donnâmes le nom de *Montagu.* Près de cette isle il y en avait un grand nombre dont la plupart ſont baſſes, couvertes de bois & de verdure, ce qui nous les fit appeller *Isles vertes.* Nous traverſâmes le canal, large de deux ou trois lieues, qu'elles forment avec l'isle Montagu, & nous nous trouvâmes dans la haute mer, d'où nous voyions la côte de l'Amérique s'étendre à perte de vue au couchant.

Cette entrée fut nommée celle du Prince Guillaume ; elle occupe au moins 36 lieues en étendue, ſans y comprendre les branches qu'elle forme & que nous ne connaiſſons pas. Les habitans du continent ou des isles voiſines, ſont d'une taille ordinaire, & quelques-uns

ſont petits : leurs épaules ſont quarrées, leur poitrine large, leur col épais & court, leur face applatie & large, leur tête fort groſſe ; leur nez offre une pointe pleine, arrondie, crochue, ou ſe retrouſſant en haut à ſon extrêmité ; ils avaient les dents larges, blanches, égales, bien rangées ; les cheveux noirs, épais, liſſes & forts, peu de barbe, mais roide & hériſſée ; les vieillards en avaient une large, épaiſſe & liſſe.

Leurs traits ſont variés ; mais en général leur phyſionomie annonce la bonhommie, la vivacité, la franchiſe : les traits de leurs femmes ont plus de délicateſſe ; quelques-unes avaient le teint blanc ſans aucun mêlange de rouge ; la peau des hommes était baſanée ; tous, femmes, hommes, enfans, s'habillent de la même maniere. Ils ont une eſpèce de robe qui deſcend juſqu'à la cheville du pied, qui quelquefois n'atteint qu'au genou. La tête la traverſe, & les manches deſcendent juſqu'au poignet. Elles ſont compoſées de fourrures de loutres de mer, de renards gris, de ratons, de martres ou de veaux marins : le poil eſt en dehors ; quelques-unes ſont faites de peaux d'oiſeaux dont il ne reſte que le duvet. La couture des peaux eſt ornée de franges de ban-

des de cuir étroites. Quelques-unes portent une eſpèce de chaperon ou de collet, quelques autres ont un capuchon, & plus communément un chapeau. Quand il pleut, ils couvrent leur robe d'une autre, faite de boyaux de baleine ou de quelque autre gros animal, diſpoſés avec tant d'adreſſe qu'ils reſſemblent à une feuille de batteur d'or. Cette ſeconde robe ſerre le col, les manches en ſont attachées avec une corde autour du poignet, & lorſqu'ils ſont aſſis dans leurs canots de peaux, ſes pans ſont relevés au-deſſus du trou dans lequel ils ſont aſſis; enſorte que leurs pirogues ne peuvent recevoir l'eau de la mer, & que leur corps eſt au ſec au milieu de la pluie qui ne peut pénétrer leurs habits, qu'il faut cependant toujours tenir humides pour qu'ils ne ſe fendent pas.

En général, ils ne ſe couvrent ni les pieds ni les jambes; mais quelques-uns portent des eſpèces de bas de peau qui remontent juſqu'au milieu de la cuiſſe; preſque tous ont des mitaines de peaux d'ours; ceux qui couvraient leur tête, la chargeaient d'un chapeau de paille ou de bois en forme de cône tronqué, qui reſſemblait à une tête de veau marin: les hommes portent leurs cheveux longs, les

femmes les portent dans toute leur longueur: les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous dans le haut & en-bas, & ils y suspendent de petits paquets de coquillages tubuleux: ils ont aussi la cloison du nez traversée de tuyaux de plumes ou de parties de coquillages enfilés à un cordon. Quelques-uns ont la lèvre inférieure coupée dans la direction de la bouche au-dessous de sa partie renflée; on fait cette incision aux enfans quand ils tettent encore, & elle devient assez considérable pour que la langue la traverse: celui de nos matelots qui le premier vit un des hommes ornés de cette maniere, assurait qu'il avait deux bouches, & en effet on l'aurait cru: ils y insérent un coquillage plat dont le bord extérieur est découpé & offre l'apparence d'une rangée de dents. Quelques autres ont cette lèvre inférieure percée de plusieurs trous, où ils insérent des coquillages en forme de clous dont les pointes se présentent en dehors.

Tels sont les ornemens de la fabrique du pays: on y voit aussi beaucoup de grains de verre fondus en Europe, & la plupart d'un bleu pâle qu'ils suspendent à leurs oreilles, à leur chapeau, ou aux pointes de bijoux insérés dans leur lèvre inférieure. Ils portent des

des bracelets de grains, de coquillages, de colifichets faits avec de l'ambre. Ils aiment tant à se parer, qu'un de ceux qui ont la lèvre entr'ouverte par dessous, y avait fait entrer des clous que nous lui avions donnés, & un autre un gros bouton de cuivre.

Les hommes s'enduisent le visage d'un rouge éclatant & d'une couleur noire, ou bleue, ou couleur de plomb ; les femmes se barbouillent le menton d'une substance noire, qui se termine en pointe sur les joues ; ils ne se peignent point le corps, peut-être parce que les couleurs sont rares. Je n'ai jamais vu de sauvages se donner autant de peines pour se défigurer.

Ils ont deux espèces de canots, l'un est grand, fait de pieces flexibles de bois entrelassées, & recouvertes de peaux ; l'arriere ressemble un peu à la tète d'une baleine : l'autre est petit & semblable à celui des Eskimaux ; c'est, en quelque maniere, une outre de peau à laquelle ils donnent cette forme commode, & où ils sont comme enfermés jusqu'à la ceinture : ils ont aussi les mêmes armes que le peuple dont nous venons de parler ; leur cotte de maille est faite de lattes légères si bien jointes par des nerfs d'animaux, si flexibles & si serrées, que les dards ne la pénètrent point

& qu'elle ne nuiſe point au mouvement, mais elle ne couvre que la poitrine, l'eſtomac & le ventre.

Nous ne vîmes aucune de leurs habitations dans les environs des lieux où nous nous refugiâmes : mais ils nous apporterent dans leurs pirogues des pieces de leur ménage, comme des plats de bois de forme ronde & ovale; d'autres étaient cylindriques & profonds; des lanieres de cuir en attachaient les flancs au fond qui les ſupportaient; quelques-uns reſſemblaient à nos beurrieres; ils étaient d'un ſeul morceau de bois, ou d'une ſubſtance de la nature de la corne, & proprement ſculptés. Ils font de petits ſacs quarrés avec les mêmes boyaux dont ils ſe font des robes pour la pluie, & y inſérent des plumes rouges : ils y renferment de très-beaux nerfs & des paquets de petites cordes treſſées avec adreſſe : ils font des paniers marquetés & d'un tiſſu ſi ſerré qu'on y peut mettre de l'eau, des modèles en bois de leurs canots, & de petites images de bois rembourées ou couvertes de fourrure, ornées de petites plumes, ayant la tête chevelue & longue de quatre à cinq pouces; peut-être elles ſervent de jouets à leurs enfans, ou repréſentent leurs amis morts. Ils

ont beaucoup d'inftrumens compofés de deux ou trois cerceaux, auxquels fe terminent des barres en croix où font fufpendus des coquillages : en les fecouant ils font un bruit dont ils compofent leur mufique.

Je ne leur ai vu d'outils qu'une hache de pierre de la forme de celles des isles de la mer du Sud : ils ont des couteaux de fer, les uns droits, les autres courbes ; il en eft qui font en forme de dague, prefque triangulaire, qu'ils portent fufpendus au cou dans des gaines de peau : tout ce qu'ils fabriquent eft fait comme s'ils avaient les outils les plus ingénieux, & un artifte Européen ne pourrait rien faire de plus parfait. Quand on réfléchit à la maniere de vivre de ces fauvages, à leur climat rigoureux, & à la groffiéreté de leurs outils, on eft tenté de les mettre au-deffus de toute nation pour l'efprit d'invention & d'adreffe.

Ils mangent du poiffon fec, de la chair bouillie ou rôtie, des racines de fougère de la grande efpèce, cuites au four, & la partie intérieure de l'écorce du pin ; ils confervent de la neige dans des vafes pour la boire. Ils mangent avec décence & propreté, fe tiennent de même, ne s'enduifent ni de graiffe ni

de ſaletés, & nettaient avec ſoin leurs vaſes & leurs canots : leur langue offre des difficultés par la diverſité de ſignification qu'ils donnent au même mot.

Nous ne connaiſſons les animaux du pays que par leur fourrure ; nous y remarquâmes celles du veau marin, du renard, du chat blanchâtre ou lynx, de la petite hermine, de l'ours ; de la martre, du raton, de la loutre de mer ; ils ont plus de ces trois derniers que des autres ; celles qu'ils tirent du veau marin les ſurpaſſaient toutes en fineſſe : les loutres y ſont moins belles qu'à Nootka ; celle des veaux marins eſt blanche, quelquefois tachetée de noir ; celle d'ours eſt couleur de ſuie.

Nous vîmes ici celles de l'ours blanc & d'une eſpèce de loup qui avait des couleurs très-brillantes ; la plus belle fourrure eſt celle d'un animal long de dix pouces, qui a le deſſus du dos brun ou couleur de rouille, les flancs d'un cendré bleuâtre & la queue bordée de poils blanchâtres ; il parait être de l'eſpèce de l'écureuil ou du hamſter, ou de la marmotte de Caſan ; ces fourrures y ſont très-communes ; ils n'ont point de celles du renne ni du daim.

L'aigle à tête blanche, l'alcyon orné de

couleurs très-brillantes, le colibri, le pluvier, la gélinotte à longue queue, la bécassine, sont les oiseaux que nous y observâmes; les oiseaux aquatiques étaient des oies, une petite espèce de canard d'un noir foncé, à queue courte, à pieds rouges, ayant sur le front une tache blanchâtre, & une autre espèce plus grande; des pies de mer à bec rouge; tous étaient très-sauvages. On y voit un plongeon qui a le bec court, noir & comprimé, la tête & la partie supérieure d'un brun noir, & le reste d'un brun foncé, ondoyé d'un noir mât, excepté le dessus qui est noirâtre & semé de points blancs. On y remarqua un petit oiseau de terre de l'espèce du pinçon, de la grosseur du bruant, ayant une couleur brun obscur, une queue rougeâtre, avec une large tache jaune au sommet de la tête.

Il y a quelques poissons, quelques coquillages, mais peu variés.

Les habitans n'ont de métaux que le cuivre & le fer; ils en forment les pointes de la plupart de leurs traits & de leurs lances. Ils ont un ochre rouge friable & onctueux, un minerai de fer dont la couleur approche du cinabre, du fard bleu & brillant, & du plomb noir; mais ils ne les ont qu'en petite

quantité. Sans doute, ils ont reçu leurs grains de verre & le fer des tribus qui communiquent avec la baie de Hudfon ou les lacs du Canada, ou peut-être des Ruffes : ils ont beaucoup de cuivre & ils femblent le trouver chez eux.

Je cinglai vers le fud-oueft & paffâmes devant un promontoire auquel je donnai le nom d'Elizabeth : au-delà nous ne voyions point de terre & nous croyions avoir atteint l'extrêmité occidentale du nouveau monde ; mais cette erreur fut bientôt diffipée, & nous découvrîmes de nouvelles côtes au couchant, qui femblaient fe prolonger au midi ; on y voyait une chaîne de montagnes couvertes de neige. Une des pointes qu'elles formaient nous parut être le cap St. Hermogènes de Behring ; mais fon voyage eft fi abrégé, fa carte fi peu exacte, qu'on ne peut reconnaître les lieux où il a touché que par conjecture. Le cap St. Hermogènes fait partie d'une isle féparée de la côte par un canal large d'une lieue ; il en eft de même du cap St. Elizabeth, qui tient à des groupes d'isles que je nommai *Isles ftériles* : un courant m'empêcha de traverfer entr'elles & la côte : plus loin je vis un promontoire très-élevé dont le fommet formait

deux montagnes qui se montraient au-dessus des nuages; je l'appellai *cap Douglass:* de ce cap au nord, nous vîmes de nouvelles côtes qui nous parurent séparées du continent par un canal qui se dirigeait plus au couchant. Ce canal ou golphe nourrit notre espoir d'y trouver un passage; mais nous vîmes bientôt que ces isles stériles étaient des montagnes réunies par un terrain bas; la neige les couvrait jusqu'au rivage; cependant à quelque distance nous apperçûmes encore une entrée d'où la marée amenait des algues marines & des bois flottans; nous y pénétrâmes avec le flux, & ne découvrîmes encore aucun obstacle, aucune terre devant nous; les terres au couchant & au levant nous montraient des chaînes de montagnes les unes derriere les autres, & quelques colonnes de fumée qui ondoyaient dans l'air; nous continuâmes notre route aidé du flux; mais jetant l'ancre quand il nous abandonnait.

Deux pirogues vinrent vers nous portant chacune un homme; ils s'approcherent de nous en hésitant; ils nous haranguerent en tendant la main & nous montrant la côte comme pour nous inviter à y descendre; ils accepterent nos présens, & paraissaient être

le même peuple que celui de l'entrée du *Prince Guillaume* : ils nous quitterent lorsque nous mîmes à la voile.

Le reflux avait ici une rapidité effrayante ; les eaux avaient toujours les mêmes degrés de salure ; mais en nous avançant plus loin, elles devinrent plus douces, & tout nous annonça que nous remontions une riviere ; je résolus de la remonter plus haut encore : une grande pirogue chargée d'hommes, de femmes, d'enfans, & plusieurs petites vinrent nous rendre visite ; ils nous donnerent une fourrure en échange des bagatelles qu'ils reçurent de nous ; nous en achetâmes des habits, quelques dards, & un peu de saumon & des plies, qui furent payées avec de nos vieux vêtemens, des grains de verre & des morceaux de fer ; ils ont des couteaux de ce métal & des grains de verre bleu de ciel auxquels ils mettaient du prix, mais demandaient avec plus d'instance de gros morceaux de fer. Ils ont la même langue que le peuple que nous venons de décrire.

Nous eûmes un tems couvert qui dans des intervalles nous laissa voir d'un côté des terres basses, des bancs de sable que je voulus examiner, & j'y envoyai deux canots : nous

étions dans une grande riviere; l'eau en était douce jufqu'à la profondeur d'un pied; elle était vafeufe, elle chariait des arbres, des ordures de toute efpèce; les côtes s'étaient abaiffées, & nous ne pouvions douter que nous n'étions plus fur la mer. Mes canots confirmerent cette opinion; ils la remonterent trois lieues plus loin, la trouverent partout navigable pour les gros vaiffeaux, mais fe retréciffant jufqu'à n'avoir plus qu'une lieue de largeur. Nos gens defcendirent dans une isle couverte d'arbriffeaux, parmi lefquels était le grofeiller: le fol était une argile mêlée de fable: à trois lieues de là, la riviere paraiffait en recevoir une autre qui venait du nord-eft: les côtes étaient baffes, & les montagnes femblaient fe rapprocher fans jamais fe réunir. Ce rapport m'enleva toute efpérance de trouver là un paffage; mais je voulus examiner un bras qui s'enfonçait vers le levant, & j'y envoyai mon lieutenant King avec deux canots: il ne vit que des terrains bas que nous avions pris pour des isles, & une grande baie. Il nous parut que le fleuve était navigable fort loin, & que les rivieres qu'il reçoit peuvent faciliter les communications avec une grande partie du continent. On a

depuis appellé ce fleuve la riviere de Cook.

Si ce grand fleuve devient utile, je regretterai moins le tems que je perdis à m'en assurer; mais cette perte de tems était grande pour le but que nous avions, parce que l'été s'avançait & que nous étions bien loin encore des parages où nous devions parvenir. L'Amérique nous parut alors s'étendre au couchant bien plus loin que nous ne le pensions, & cette conjecture qui devenait plus que probable, nous ôtait presque l'espoir de trouver une communication avec la baie de Baffin ou celle de Hudson.

J'envoyai encore mon lieutenant pour examiner les terrains bas qui se trouvent au sud-est de la riviere & en prendre possession au nom de l'Angleterre; tandis qu'il exécutait cette commission, je descendis la riviere, & jettai l'ancre quand le flux nous devint contraire. King nous y rejoignit: il avait trouvé des Américains désarmés qui demanderent énergiquement qu'il quittât son fusil; il le fit, descendit & trouva des hommes gais & sociables: un chien tué d'un coup de fusil les étonna beaucoup. Le terrain lui parut maigre, léger & noir; il était couvert d'arbres, tels que des pins, des aulnes, des bouleaux, des saules; & d'ar-

briffeaux, tels que des rofiers & des grofeillers; mais pas une feule plante en fleur.

Nous continuâmes à defcendre, & des fauvages vinrent vers les vaiffeaux, & nous vendirent leurs habits, du faumon, de la plie, des peaux de lapins blancs, de renards rougeâtres & quelques-unes de loutre. Le fer était ce qu'ils recherchaient le plus ; la cloifon de leur nez eft plus chargée d'ornemens que celle du peuple de l'entrée du Prince Guillaume ; mais ils avaient moins de bouches doubles ; leurs vêtemens, leurs carquois avaient auffi plus de broderies blanches & rouges.

Un peu plus loin, mon vaiffeau s'engrava dans un banc de fable prefqu'au milieu de la riviere, où l'agitation caufée par le choc de fes eaux & de celles du flux, paraît la plus forte. Dès que nous eûmes échoué, je fis jeter l'ancre à la Découverte, & j'attendis le flux pour me relever. Il revint & le vaiffeau fut dégagé fans avoir reçu de dommage : nous continuâmes notre route, après avoir acheté quelques quintaux de poiffons des Américains.

Le foir les nuages s'éleverent, & nous découvrîmes un volcan parmi les montagnes qui fe voyaient au couchant : il était fur le flanc voifin de la riviere & près du fommet;

il ne vomiſſait alors qu'une fumée blanche. Nous revîmes encore des ſauvages : leurs piques reſſemblaient à nos hallebardes, & les pointes en ſont ſouvent de cuivre. On pourrait établir avec eux un commerce avantageux de fourrures ; mais les Ruſſes ſont les peuples les plus voiſins & peuvent ſeuls profiter de cet avantage : les loutres de mer ſont les plus précieuſes ; toutes étaient taillées en habits & fort mal propres.

Nous nous trouvâmes enfin en pleine mer ; nous revîmes le cap St. Hermogènes : l'isle dont il fait partie eſt dénuée de bois, on y voyait peu de neige ; elle ſemblait couverte d'une mouſſe qui lui donnait une couleur jaunâtre. Nous traversâmes l'embouchure de la baie que je nommai de la *Pentecôte* : au levant, les terres qui la forment me parurent une partie du continent ; au couchant elle a de petites isles ; près de la mer la terre était nue ; mais les montagnes étaient toutes blanches. Le ciel ſe couvrit, & pendant trois jours nous ne pûmes découvrir la côte dont nous ſuivions la direction. Quand le tems s'éclaircit, je vis une pointe que je nommai *St. Barnabas*. La côte offre pluſieurs petites baies, de hautes collines, des vallées profondes ; elles pa-

raissaient stériles & brunâtres. Une pointe que je nommai *à deux têtes* de sa forme, se distinguait du reste, elle ressemblait à une isle; c'est peut-être une péninsule : plus loin nous découvrîmes une isle à laquelle je donnai le nom de *Trinité*; elle a six lieues du levant au couchant; ses extrêmités sont élevées, son centre est bas; peut-être elle est partagée en deux par un détroit : nous marchâmes vers elle pour passer dans le canal, large d'environ trois lieues, qu'elle forme avec le continent; mais la nuit & la crainte d'une brume épaisse suspendirent & détournerent notre course; je pris le large, le vent augmenta, le brouillard nous cacha la terre, & nous restâmes exposés aux vagues & aux vents, près d'une côte inconnue. Lorsque nous pûmes voir la terre, nous nous en trouvâmes environnés. Nous nous approchâmes de celle qui semblait nous fermer le passage au midi; c'était une isle de neuf lieues de tour; c'est probablement celle que Behring nomma la *Nebuleuse*, & je lui en donnai aussi le nom.

La côte sur le continent est rompue, & plus escarpée qu'aucune des autres côtes de l'Amérique que nous ayons rencontrées; peut-être est-elle bordée de petites isles; par-tout,

elle annonçait la ſtérilité. Nous tuâmes là un bel oiſeau de l'eſpèce du pingoin, moins gros que le canard, de couleur noire, excepté ſur le devant de la tête qui eſt blanc : il a une jolie crête d'un blanc jaunâtre qui ſe replie en arriere comme la corne d'un bélier; ſon bec & ſes pieds ſont rouges, il ſemble que ce ſoit l'*alca monochroa* de Steller : nous en avions vu d'autres d'eſpèces variées, & chaque jour nous appercevions quelques baleines, ou des veaux marins, ou quelque autre cétacée.

Je découvris de nouvelles isles & cinglai vers le détroit qu'elles formaient avec le continent : la plus ſeptentrionale nous parut être l'isle de Kodiak de Sthælin, & je crois que les autres ſont les isles Shumagin du navigateur Ruſſe Behring : d'autres isles forment avec elles un archipel aſſez nombreux : ces isles ſont en général hériſſées de rochers & de monticules; on y trouve des baies & des anſes bien fermées, des ruiſſeaux d'eaux douces; mais elles ſont ſans arbres & ſans arbriſſeaux; la plupart étaient encore couvertes de neige, ainſi que le continent. Nous étions alors dans le milieu de Juin, ſous le 150e deg. 18 min. de latitude, & 217e deg. 43 min. de longitude.

Peu après, la Découverte fit des ſignaux; & craignant qu'il ne lui fut arrivé quelque malheur, j'y envoyai promptement un canot qui revint m'apprendre que des pirogues s'en étaient approchées, qu'il y avait parmi ceux qui les montaient un homme qui avait ôté ſon chapeau, fait la revérence, & des ſignes qui annonçaient un Européen, & qu'après avoir remis une boëte, il avait diſparu avec les pirogues; cette boëte renfermait un billet écrit dans une langue que nous n'entendions pas & peut-être en langue ruſſe; mais nous y remarquâmes en tête la date de 1778, & ailleurs celle de 1776. Tout ce que nous y pûmes apprendre fut que nous trouverions bientôt peut-être quelques négocians Ruſſes qui nous auraient précédés dans ces lieux encore inconnus pour nous. Je ſuppoſai que le billet renfermait des avis pour des négocians Ruſſes & qu'on nous avait cru de cette nation; je continuai ma route ſans m'arrêter à éclaircir ce fait indifférent à l'objet de notre voyage.

Nous évitâmes des briſans, vîmes une isle que nous nommâmes *Halibut* ou de la plie, des montagnes qui s'élançaient au-deſſus des nuages, & parmi elles un volcan qui vomiſſait de vaſtes colonnes d'une fumée noire; ſa

figure eſt un cône parfait dont le volcan eſt la cime ; elle était ceinte de nuages qui joints aux colonnes déployées par le vent, préſentaient un coup d'œil extraordinaire ; le vent jetait la fumée d'un côté dans la partie baſſe ; mais plus haut il la pouſſait du côté contraire. Nous prîmes là quelques plies dont quelques-unes peſaient un quintal ; rafraîchiſſement qui nous venait fort à propos : peu après nous vîmes approcher une pirogue, & dans elle un homme qui portait des culottes de drap verd, & ſous ſa ſouquenille de boyaux, une jaquette de laine noire : il nous ſalua à l'Européenne, & nous vendit une peau de renard gris avec des harpons dont la pointe était d'os & proprement travaillée : ſa pirogue, ſa figure, reſſemblaient à celles que nous avions vues précédemment ; ſon corps n'était point peint ; ſa lèvre était trouée dans une direction oblique, mais ſans ornemens ; il ne comprit point ce que nous eſſayions de lui faire entendre, & nous ne le comprîmes pas mieux.

Nous revîmes la côte après que les brouillards ſe furent éclaircis ; nous diſtinguâmes encore le volcan ; de nouvelles isles ſe préſenterent devant nous ; elles étaient fort hautes, & en nous en approchant davantage, nous en dé-

couvrîmes un plus grand nombre ; un ciel couvert, & le bruit des brisans peu éloignés nous firent ici jeter l'ancre, & par-là j'évitai un grand danger ; deux gros rochers environnés d'écueils étaient près de nous, & quand nous pûmes voir à quelque distance, je me trouvai près d'une isle dans un bon port, auquel j'étais parvenu au travers des brisans, entre lesquels je n'aurais point osé passer par un tems serein.

Je fis visiter l'isle ; elle était couverte d'herbe, & il en était de semblables au pourpier ; on n'y trouva pas même un arbrisseau ; j'enfilai un canal où nous avions la terre de tous côtés : celle qui était au midi offrait une chaîne de montagnes ; nous reconnûmes qu'elle ne formait qu'une isle déjà connue des Russes sous le nom d'*Oonolashka.* Nous y vîmes des habitans qui traînaient après eux deux baleines qu'ils venaient de tuer ; quelques autres vinrent échanger des bagatelles avec nous, & parurent avoir vu des vaisseaux comme les nôtres ; ils avaient même une teinte de politesse que n'ont pas les sauvages.

Nous marchions entre des isles, & je cherchai un canal pour regagner la haute mer ; nous entrâmes dans un détroit qui parut nous

y conduire ; mais la marée nous força d'y jetter l'ancre. Des naturels vinrent à nous, & acheterent du tabac ; l'un d'eux renversa sa pirogue, & nous le tirâmes de la mer ; il ne montra point de crainte sur le vaisseau : il portait une robe de larges boyaux d'un animal marin, & par dessous un vêtement de peaux d'oiseau avec leurs plumes qui posaient sur la chair ; son chapeau était orné de grains de verre ; il quitta ses habits mouillés & se revêtit avec aisance ; son maintien annonçait qu'il connaissait les Européens & une partie de leurs usages : ses compatriotes paraissaient admirer nos vaisseaux. Je reçus encore là une lettre dans une langue qu'aucun de nous ne pouvait entendre ; je la rendis au porteur avec des présens, & il me fit plusieurs revérences profondes.

Le vent contraire & d'épais brouillards nous retinrent ici quelques jours, & me permirent de faire quelques observations sur le pays & ses habitans ; le havre où je me trouvais est appellé par les naturels *Samganoodha*, il est sur la rive septentrionale d'Oonalashka, sous le 53e deg. 55 min. de latitude & le 211e deg. de longitude ; des isles le mettent à l'abri de tous les vents : d'abord large, il,

ſe retrécit enſuite vers ſon fond : on y peut faire de l'eau ; mais il n'y a point de bois. Devant ce port, était l'isle Oonella qui a ſept lieues de tour ; au nord-eſt de celle-ci eſt celle d'Acootan, bien plus grande qu'elle, & où nous voyions de hautes montagnes couvertes de neige.

Nous nous revîmes bientôt dans la pleine mer ; la côte d'Amérique tournait entre le nord & l'orient, & je ſuivis cette direction ; mais bientôt nous découvrîmes une terre au ſud-eſt ; je continuai cependant de cingler vers le nord : la côte était bordée de terrains bas où l'on diſtinguait des coupures qui forment peut-être l'entrée de quelques vallées : la terre y était dépouillée de bois, mais revêtue de gazon ; derriere, les montagnes étaient reſplendiſſantes de neige : nous ſuivions toujours la même direction ; cependant nous nous apperçûmes que la profondeur de l'eau diminuait ſans ceſſe ; nous eſpérions que la côte tournerait bientôt plus à l'orient & que nous avions trouvé un paſſage ; mais au-delà d'une pointe qui nous avait caché la terre, nous vîmes une riviere, & au-delà par-tout des terrains bas ; & notre eſpérance s'évanouit encore.

L'entrée du fleuve a un mille de lar-

geur, les eaux en font décolorées comme fur les bas-fonds ; il paraît qu'elle ferpente dans des terrains unis & bas, & qu'elle nourrit beaucoup de faumons ; nous lui donnâmes le nom de *riviere de Briftol.*

Je tournai mes voiles vers le couchant ; des bas-fonds nous obligerent de revenir plus au nord. Le 11 Juillet nous entendîmes le tonnerre ; c'était la premiere fois qu'il fe faifait appercevoir fur ces côtes. Plus loin nous vîmes une isle à 7 milles du continent ; la forme lui fit donner le nom d'isle *Ronde.* Les mêmes objets s'offraient à nous ; des bas-fonds, une côte nue, des havres, des montagnes blanches dans le lointain, puis des brouillards qui nous dérobaient la vue de tout ce qui nous environnait ; nous prîmes des morues & des poiffons plats. J'envoyai le lieutenant Williamfon examiner le pays qui de nos vaiffeau nous paraiffait ftérile ; il gravit fur une colline & vit que la côte fe dirigeait vers le nord ; il prit poffeffion du pays, & n'y apperçut ni arbres ni arbriffeaux ; des collines pelées, des terrains bas & revêtus de verdure s'offrirent par-tout à fes regards ; il n'y vit d'animaux qu'une daine, fon fan, & le cadavre d'un cheval marin ou d'une vache marine étendu fur le fable.

Nous étions environnés de bas-fonds, & nous tentâmes vainement d'en sortir vers le nord; je fis sonder autour de nous, & ce fut inutilement encore; j'aurais pu réussir peut-être en cherchant encore plus long-tems; mais la saison nous pressait & je préférai de retourner sur nos pas; je revins donc au midi, ayant devant nos vaisseaux des canots pour sonder. Tandis que nous avions jeté l'ancre pour ne pas échouer, des Américains vinrent nous voir, & ils nous vendirent des fourrures, des traits, des dards, des vases de bois; ils étaient moins propres, moins bien habillés que les derniers que nous avions vus; ils ne connaissaient pas l'usage du tabac & n'avaient entr'eux tous qu'un morceau de fer adapté à un manche de bois; ils nous en demanderent de pareils: leurs cheveux étaient rasés; mais ils en conservaient deux touffes qui pendaient par derriere ou sur le côté; sur leur tête était un capuchon de fourrure & un bonnet qui nous parut de bois; leur ceinture assez propre était chargée d'une garniture flottante qui passait entre les cuisses: leurs pirogues sont de peaux comme celles que nous avons décrites; mais celles-ci étaient plus larges, & le trou dans lequel ils s'asseyent plus

grand. Le retour de nos canots les fit fuir.

Dégagés des bancs de fable, nous nous dirigeâmes plus au couchant; & peu de jours après nous vîmes des isles autour de nous; elles faisaient fans doute partie de l'archipel du nord; nous cinglâmes alors au nord.

C'eſt dans cette route que je perdis notre chirurgien Anderſon, jeune homme plein de ſentiment, d'eſprit & de connaiſſances; il m'avait été utile, & me l'aurait été encore ſi la conſomption ne nous l'eut enlevé. Je donnai ſon nom à une isle que nous découvrîmes peu de tems après qu'il eut expiré.

Nous vîmes une terre devant nous, & nous portâmes ſur elle; elle paraiſſait baſſe près de la mer, avait une teinte verdâtre, paraiſſait dénuée de bois, & ſe perdait à nos yeux en des hautes collines. Nous la crûmes une partie du continent, & nous vinmes jeter l'ancre entre elle & une isle qui en était voiſine: celle-ci a quatre lieues de tour & offre des rocs détachés couverts de mouſſes & de végétaux; nous y trouvâmes du pourpier, des pois, de l'angelique & d'autres plantes, & nous en fimes de la ſoupe. Nous y vîmes un renard, des pluviers, divers petits oiſeaux, des cabanes en ruines conſtruites ſous terre

en partie, un ſentier qui la traverſait, & un traîneau ſur le rivage; je lui donnai le nom d'isle du *Traîneau.* Celui-ci était ſemblable à ceux du Kamtchatka, avait dix pieds de long, vingt pouces de large, était garni de ridelles dans le haut, d'os par le bas; ſes diverſes parties étaient jointes avec art avec des chevilles & des lanieres de baleine. Il paraît que cette isle eſt viſitée par les peuples du continent; mais nous en ignorons le motif.

Nous nous éloignâmes lentement de cette isle, avec un vent faible & un tems chargé; il s'éclaircit enſuite & nous montra une terre haute qui paraiſſait détachée de celle où nous étions; après l'avoir ſuivie quelque tems, je me convainquis qu'elle formait une côte continue avec celle que nous venions de parcourir, & je me dirigeai plus au couchant; mais après avoir marché quelque tems au travers des brouillards & de la pluie, je me trouvai encore environné de terre; des isles nous fermaient la vue de la mer: une terre élevée ſe prolongeait au nord-oueſt: je la nommai *cap du Prince de Galles*; elle eſt remarquable parce qu'elle eſt l'extrêmité la plus occidentale de l'Amérique connue, ſous le 65e deg. 46 min. de latitude & le 209e deg. 17

min. de longitude. La terre nous parut habitée ; il nous semblait y voir des huttes, & des espèces d'échaffauds. En nous approchant de plus près d'une isle voisine, nous la trouvâmes coupée par un canal assez large ; mais ces petites isles ne nous pouvant donner un abri, nous cinglâmes vers une terre que nous avions apperçue au couchant; nous y trouvâmes une baie où nous jetâmes l'ancre. C'était sur une partie de la côte d'Asie.

Bientôt nous apperçûmes un village & des hommes sur la côte, à qui la vue de nos vaisseaux semblait inspirer de l'inquiétude : plusieurs s'éloignaient du rivage chargés de fardeaux ; j'y descendis avec trois canots armés. Nous découvrîmes trente à quarante hommes rangés sur un monticule & armés de hallebardes, d'arcs & de traits : quand nous nous avançâmes, trois d'entr'eux s'approcherent de nous, ôterent leurs chapeaux & s'inclinerent : nous répondîmes à leurs salutations ; mais dès que nous eûmes atteint le rivage, ils s'éloignerent ; je les suivis seul & désarmé, & à force de signes, je les déterminai à s'arrêter ; je leur fis de petits présens, & ils me donnerent en retour deux peaux de renards & deux dents de cheval de mer : peut-être

ils me les auraient offertes quand je ne leur aurais rien donné. Ils paraissaient nous craindre ; ils redoutaient l'approche de nos gens, & l'un d'eux recula de quelques pas, parce que j'avais mis la main sur son épaule ; ils se retiraient, préparaient leurs piques, & leurs compagnons semblaient vouloir les soutenir avec leurs arcs ; mais j'arrivai insensiblement au milieu d'eux avec deux ou trois de mes compagnons, je leur distribuai des grains de verre & leur inspirai de la confiance ; les échanges commencerent. Nous leur donnâmes des couteaux, du verre, du tabac, & eux, quelques-uns de leurs vêtemens, quelques-uns de leurs traits. Mais ils ne quitterent, ni ne voulurent jamais nous vendre leurs armes ; quatre ou cinq les quitterent pour danser, & les reprirent bientôt. Ils désiraient pour leur sûreté que nous fussions assis.

Leurs traits, leurs arcs sont semblables à ceux que nous avions vus sur la côte de l'Amérique ; mais leurs piques & leurs hallebardes ornées de sculptures & de pieces de rapport d'airain ou d'un métal blanc, leurs carquois de cuir rouge, embellis d'une broderie élégante, leurs vêtemens encore, annonçaient un degré d'industrie bien supérieur à celui

qu'on devait attendre d'une peuplade placée à une si haute latitude. Ils avaient le visage alongé, étaient robustes & bien faits, & paraissaient d'une race différente des peuplades voisines sur la côte d'Amérique : tous avaient les oreilles percées & quelques-uns y portaient des grains de verre ; c'était leur unique parure.

Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, de bottes & de gands ; tout était de cuir de peaux de daims, ou de chien, ou de veaux marins bien apprêtées. Nous y achetâmes des capuchons de peaux de chiens assez grands pour couvrir la tête & les épaules : ils n'avaient point de barbe ; leurs cheveux noirs étaient rasés : les couteaux & le tabac sont les objets de commerce qu'ils estimaient le plus.

Ils ont des habitations d'hiver & d'été ; les premieres ressemblent à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous du sol ; elles sont ovales, longues de vingt pieds, hautes de douze ; la charpente en est faite de bois & de côtes de baleines disposées & liées d'une maniere judicieuse ; sur cette charpente est une couverture d'herbe grossiere, recouverte de terre ; tout est soutenu par un mur de 3

à 4 pieds de hauteur : l'entrée eſt près du ſommet du toit, une eſpèce de chauſſée élevée y conduit : un cellier eſt au bas, recouvert par un plancher. A l'extrèmité eſt une chambre voutée qui paraît être le magaſin : il communique à la cabane par un paſſage obſcur & reçoit l'air par un trou dans le toit : le deſſus eſt ſurmonté d'une eſpèce de guérite conſtruite avec les oſſemens d'un gros poiſſon.

Les cabanes d'été ſont circulaires, aſſez étendues, pointues au ſommet : des perches légères, des os couverts de peaux d'animaux marins en compoſent toute la ſtructure : les poſſeſſeurs couchent autour ſur des lits de peaux de daims ſéches & propres. Autour de ces habitations ſont des échaffaudages où ils paraiſſent faire ſécher leur poiſſon ou des peaux ; ils ſont tous compoſés d'os ; les chiens attaqueraient ces peaux ſi on ne les mettait hors de la portée ; ces animaux ſemblent être de l'eſpèce du renard, plus gros & de couleurs différentes ; leurs poils ſont longs & ſoyeux, ſemblables à une laine fine. Il nous parut qu'ils les attachaient à leurs traîneaux durant l'hiver : peut-être auſſi qu'ils les mangent.

Leurs canots reſſemblent à ceux de la côte oppoſée ; ils s'en ſervent pour la pêche, &

la multitude d'os de gros poiſſons ou d'autres animaux marins qu'on trouve autour de leur bourgade, font penſer qu'ils tirent de la mer leur principale nourriture; & en effet le pays eſt ſtérile ; on n'y voit pas même un arbriſſeau. Je croirais qu'il fait partie de l'isle *Alaſchka;* mais la forme des côtes, la poſition du rivage oppoſé, la longitude nous obligeait de penſer que c'était ici le pays des *Tshutski*, ou l'extrêmité orientale de l'Aſie.

Nous retournâmes au vaiſſeau le lendemain : ſa poſition était ſous le 66e deg. 5 min. de latitude, & le 208 deg. 47 min. de longitude, à 7 lieues des côtes de l'Aſie & de l'Amérique : nous nous approchâmes de celle-ci & trouvâmes bientôt des bas-fonds. Un bon vent & notre direction au couchant nous en ſortirent. Nous revinmes ſur la côte qui formait un cap auquel je donnai le nom de *Mulgrave :* le terrain y était bas & l'on n'y voyait ni neige, ni bois. Nous rencontrâmes dans notre route des chevaux marins & des volées d'oiſeaux, dont les uns reſſemblaient à des alouettes de ſable, les autres à des fauvettes d'hiver.

Le 17 Juillet, nous apperçûmes dans l'horiſon, un peu avant midi, une clarté pareille

à celle de la reverbération de la glace; nous n'y pensâmes point ; cependant l'âpreté de l'air & l'obscurité du ciel nous annonçaient un changement brusque depuis deux jours; nous étions sous le 70 deg. 41 min. Une heure après nous vîmes une large plaine de glace; elle était impénétrable : nous y trouvâmes une foule de chevaux marins. Forcés de tourner au couchant, nous y trouvâmes la glace se présentant comme un mur de dix à douze pieds de hauteur; sa surface était raboteuse & renfermait des marais d'eau. Nous étions entre la côte & la glace qui s'avançait sur nous; nous avions à craindre ou d'être pris sur des bas-fonds, ou d'être renfermés par ce mur impénétrable qui s'approchait; notre position devenait à chaque instant plus critique, & nous nous hâtâmes de tourner vers le sud ; nous revinmes ensuite sur des glaces flottantes autour de nous, mais au travers desquelles nous ne pouvions espérer de nous ouvrir un passage. Elles portaient un nombre prodigieux de chevaux marins ; & comme nous manquions de provisions fraîches, nous allâmes à la chasse de ces animaux. C'est un aliment peu recherché; mais les viandes salées nous dégoûtaient, & leur chair nous parut préférable

à elles. Nous en prîmes neuf; leur graiſſe approche de la ſaveur de la moëlle; mais elle devient bientôt rance ſi on ne la ſale pas: leur chair eſt groſſiere & noire, elle a un goût fort; mais le cœur eſt preſque auſſi bon que celui du bœuf. Leur graiſſe donne encore de l'huile pour les lampes; leurs peaux nous ſervirent pour garnir nos cordages & nos poulies; leurs dents n'avaient pas ſix pouces de longueur. Lorſqu'ils ſe ſont raſſemblés ſur la glace au nombre de pluſieurs centaines, ils s'y roulent pêle-mêle comme les porcs dans un bourbier; leur voix eſt éclatante & avertit de l'approche des glaces: quelques-uns qui faiſaient ſentinelle, réveillaient à notre approche leurs compagnons endormis; bientôt la troupe était réveillée & fuyait dans la mer en déſordre. Ils ne nous parurent pas redoutables: ils ſont plus effrayans par leur aſpect que par leur fureur: dès qu'on les couchait enjoue, ils plongeaient; les femelles défendent leurs petits dans l'eau ou ſur la glace avec un courage intrépide; & quand la mère eſt tuée, on eſt ſûr de prendre les petits qui ne l'abandonnent pas.

On ne ſait ce qui a fait donner le nom de cheval marin à cet animal; Pennant lui donne

celui de *Walrus arctique*, les Ruſſes celui de *Morſe*, on le connaît dans le golphe de St. Laurent ſous le nom de Vache marine; il n'a aucun trait de reſſemblance avec le cheval, il n'en a que par le muſeau avec la vache; il reſſemble au veau marin, mais eſt beaucoup plus gros. L'un d'eux qui n'était pas des plus grands avait 9 pieds 4 pouces de la tète à la queue, cinq pieds de l'épaule à la terre, 7 pieds 10 pouces de circonférence vers l'épaule; il peſait 854 livres, ſans y comprendre la tête, la peau, ni les entrailles; ſa tête ſeule peſait 41 livres & demie, & ſa peau 205. Je ne ſais de quoi ſe nourriſſent ces animaux.

Avant que nous euſſions vu de la glace, on avait remarqué des troupes de canards qui volaient au midi; une eſpèce était grande & brune, dans une autre le mâle était noir & blanc, & la femelle brune. Il ſemble qu'ils annonçaſſent une terre au nord où ces oiſeaux ſe rendent pour la couvée & d'où ils revenaient pour chercher un climat plus chaud.

Nous nous trouvâmes environnés par la glace après avoir embarqué nos chevaux marins: il ne nous reſtait qu'une ouverture au ſud, & nous en profitâmes pour nous dégager de ce voiſinage dangereux; mais ayant voulu

enſuite nous diriger au couchant, nous retrouvâmes notre vaſte plaine de glace dont nous ſuivîmes quelque tems les bords, puis nous rebrouſſâmes juſque ſous le 69 deg. de latitude près de la côte d'Amérique, où nous avions trouvé une mer libre peu de jours auparavant : mais alors la grande plaine de glace n'en était qu'à quelque diſtance.

La partie de la côte que nous voyions était élevée ; par-tout ailleurs nous l'avons trouvée baſſe ; ici je donnai le nom de *Cap Liburne* à la pointe qui s'offrit à moi ; elle était haute, tachetée de neige & dénuée de bois. Les vagues avaient briſé une partie de la plaine de glace & les débris en flottaient autour de nous ; il fallait nous en dégager encore pour en éviter le choc dangereux. Nous eſſayâmes de nous rapprocher du nord ; l'air était âpre & dur, tantôt chargé, tantôt donnant des éclaircies ; quelquefois nous avions des bouffées de neige, quelquefois de la pluie neigeuſe. Mais bientôt nous retrouvâmes une glace épaiſſe & compacte que nous ne pouvions franchir que près de la côte, & j'y dirigeai mon vaiſſeau : j'y fus encore entouré d'une glace flottante ; la mer n'offrait d'eſpace libre qu'au levant, & nous y marchâmes. J'examinai cette glace qui préſentait

tait une barriere impénétrable aux vaiſſeaux; elle était par-tout pure & tranſparente, excepté dans le haut où elle était poreuſe & paraiſſait formée de neige gelée; elle s'était formée dans la mer; rien n'y annonçait qu'elle ſortit d'une riviere; il eſt probable qu'elle eſt le réſultat de pluſieurs années d'hiver; ſon épaiſſeur était conſidérable; la partie qui était dans l'eau avait 30 pieds, l'été n'en pouvait fondre la dixieme partie, car le ſoleil avait déployé ſur elle toute l'ardeur de ſes rayons; les vents doux, ou les vagues excitées par ces vents, contribuent plus que le ſoleil à la fondre, parce qu'il eſt ſouvent environné de brouillards; quelquefois les vagues y forment des vallées profondes où un vaiſſeau pourrait paſſer; & j'eus lieu de croire qu'une ſaiſon orageuſe en pouvait détruire plus que n'en forment pluſieurs hivers.

Un brouillard épais m'obligea de ceſſer mon examen des glaces, & notre chaſſe des chevaux marins. Nous louvoyâmes au travers de ces glaces flottantes; la grande plaine ſe montrait au nord, une terre étendue au couchant; nous nous approchâmes de celle-ci; les bas-fonds nous arrêterent; mais nous vîmes clairement cette partie de la côte de l'A-

ſie : elle reſſemblait ici à celle d'Amérique ; le terrein en était bas près de la mer, il s'élevait enſuite & formait des montagnes : une pointe remplie de rochers ſe préſentait & je la nommai *Cap Nord* ; elle eſt ſous le 68 deg. 56 min. de latitude, le 198 deg. 21 min. de longitude. Je voulais paſſer au-delà, & le tentai en vain, il fallut reprendre le large ; le tems des gelées approchait, nous étions à la fin du mois d'Août & je crus devoir renoncer pour cette année à de nouvelles tentatives pour trouver un paſſage dans la mer Atlantique. Je penſai à l'emploi de mon hiver, & d'abord à faire des proviſions d'eau & de bois dont nous commencions à manquer.

Je ſuivis dans mon retour la côte d'Aſie, preſque toujours enveloppé de brouillards épais qui m'obligeaient de marcher avec la plus grande précaution : les ſondes ſeules nous conduiſaient. A midi nous découvrîmes la côte, elle était baſſe, & s'élevait enſuite : la neige la couvrait des collines juſqu'à la mer : la partie orientale nous parut une isle : c'en eſt une en effet qui a quatre à cinq milles de tour, eſt d'une hauteur moyenne & à trois lieues du continent ; ſon rivage eſt eſcarpé & rempli de rochers ; je lui donnai le nom d'*Isle Burney*.

L'intérieur du continent eſt hériſſé de hautes collines, la côte forme des pointes de rochers réunies par un rivage bas, où rien n'annonçait un port : je continuai ma route & découvris le cap oriental d'Aſie. Il me fut alors bien démontré que c'était là le pays de Tſchutsky, le *Tſchukowkoi-Noſs*, le même cap que Behring nomma *Serdze Kamen*, hériſſé de différens rocs dont l'un eſt fort eſcarpé & ſe préſente en face de la mer. Nous en revîmes les habitans, nous diſtinguâmes leurs habitations ſemblables à de petits mondrains : le cap forme une péninſule d'une longueur conſidérable, jointe au continent par un iſthme fort bas & ce ſemble fort étroit ; il eſt ſous le 66 deg. 6 min. de latitude, éloigné de treize lieues du cap du Prince de Galles ſur la côte de l'Amérique. Les collines y ſont arides & pelées ; les vallées y ont une teinte verdâtre ; mais on n'y voit point d'arbres. Ses habitans ne ſont point ſoumis encore à la Ruſſie, mais commercent avec elle.

Behring donna le nom de *Baye de St. Laurent* à celle que forme ce cap : elle a peu à craindre des vents, mais j'ignore ſi elle eſt acceſſible aux vaiſſeaux. Nous crûmes voir un rocher dans ſon voiſinage ; c'était une

baleine que les habitans venaient de tuer & qu'ils amenaient au rivage en ſe cachant derriere elle : ils nous craignaient à tort ; nous continuâmes notre chemin, toujours à la vue d'un pays inégal & nud, ſemé d'habitations & d'échaffaudages que leur blancheur rendait viſibles au loin. Behring paraît avoir fort bien deſſiné cette côte ; il en a déterminé les latitudes & les longitudes avec plus d'exactitude qu'on ne devait l'eſpérer de ſa méthode.

Je ne pouvais concilier mes obſervations avec la carte de Staelin, qu'en ſuppoſant que la terre que j'avais priſe pour le continent d'Amérique était une partie de l'iſle Alaſchka, & que j'avais manqué le canal qui les ſépare. Je voulus m'aſſurer de ce point avant l'hiver, afin d'avoir un objet unique dans mes recherches dans l'été ſuivant ; d'ailleurs Staelin dit qu'on y trouve beaucoup de bois & j'en avais beſoin. Je cinglai donc vers la côte d'Amérique ; nous la découvrîmes près de l'iſle *du Traîneau ;* & ſi je m'étais trompé, l'iſle Alaſchka devait être la terre que je voyais. Je cherchai donc le canal qui la ſépare du continent ; deux pirogues s'approcherent de nous dans cette route ; mais nous invitâmes en vain ceux qui les montaient à nous aborder, & nous continuâmes d'avan-

cer. Le lendemain nous apperçumes deux terres que nous crûmes être des isles; la côte revêtue de bois, nous offrait une perspective agréable; au-delà on voyait une terre plus haute & fort éloignée, que nous estimâmes devoir être le continent; je cherchai donc le détroit qu'il forme avec les isles: j'envoyai des canots, je fis sonder; bientôt le fond nous manqua & nous revinmes sur nos pas; puis nous nous rapprochâmes de la terre le jour suivant. J'y débarquai pour y chercher de l'eau & du bois; le sol paraît y reposer sur un roc composé de couches perpendiculaires, d'un bleu foncé, mêlé de quartz & de mica; une bordure de terre y était couverte de hauts gramens; nous y trouvâmes de l'Angelica: le terrein s'élève ensuite; au sommet est une bruyere, plus loin le pays est parsemé de petits spruces, de bouleaux & de saules; on y distingue les pas des renards & des daims; on y trouve de l'eau douce & du bois flotté. Je revins au vaisseau pour l'y conduire & je jetai l'ancre à l'extrêmité méridionale de l'une des isles; mais le lendemain nous reconnûmes qu'elle était liée au continent par une terre basse.

Nous y vîmes des habitans; l'un d'eux

vint à nous dans un petit canot ; il reçut avec plaisir un couteau & des grains de verre. Je lui demandai des alimens, & il nous quitta, rama près de la côte, trouva un de ses compagnons qui avait deux saumons secs & revint avec ces poissons, mais ne voulut les donner qu'à moi qui lui avait parlé. D'autres vinrent ensuite échanger leur poisson sec contre des bagatelles ; ils préféraient les couteaux, mais ne rejetaient point le tabac. Je tentais vainement d'aller plus avant dans la baie, le peu de profondeur de l'eau ne nous le permit pas, & je me bornai à envoyer chercher du bois flotté avec nos bateaux. Ils en trouverent ; mais il y avait peu d'eau douce ; je les envoyai sur la côte opposée & en attendant je louvoyai & jetai l'ancre.

Cette rade est très-ouverte, par conséquent peu sûre ; je ne crus pas devoir y rester longtems ; nous nous bornâmes à enlever le bois que les flots avaient jeté sur le rivage ; c'était du sapin : je descendis encore à terre, je n'y vis que peu de plantes qui portaient des baies mûres ; telle était la camarigne ou l'empetrum ; il y avait beaucoup de bouleaux, de saules, des aulnes, mais je n'y trouvai de vrais arbres que le spruce. Une des familles

du pays s'offrit à nous ; c'était le mari, la femme, un enfant, le grand-pere qui était perclus de tous ses membres : le mari était presque aveugle ; il avait les yeux couverts d'une taye épaisse & blanche, & la femme pria le lieutenant King de souffler & de cracher sur ses yeux. On acheta tout le poisson qu'ils avaient ; c'étaient de beaux saumons, de la truite & des mulets. Leurs lèvres inférieures étaient percées, ils avaient un teint cuivreux, les cheveux noirs, les dents noires aussi, & limées jusqu'au niveau des gencives. Ils estimaient beaucoup le fer, & avec quatre couteaux de fer, nous eûmes quatre quintaux de poissons. J'offris des grains de verre à l'enfant qui était une fille, sur quoi la mere fondit en larmes, le père pleura, le vieillard pleura aussi & la fille imita les autres. Nous les quittâmes après nous être pourvus de bois & avoir embarqué douze futailles d'eau.

Nous redescendîmes le lendemain pour couper des balais & des branches de spruces dont je voulais faire de la bière ; & continuant notre route, nous cherchâmes à découvrir si la côte était partie d'une isle ou du continent ; le peu de fond m'obligea d'envoyer

des canots pour s'en aſſurer; le lieutenant King les commandait : pendant qu'ils s'occupaient de cet objet, je vins jeter l'ancre dans une baie ſituée à côté d'un cap auquel j'avais donné le nom de Dambigh : les habitans ſe rendirent près de nous ſur des pirogues, & échangerent leur poiſſon ſec contre des quincailleries. D'autres arriverent le lendemain ; mais ceux-ci paraiſſaient n'ètre que des curieux ; ils s'approcherent des vaiſſeaux & ſe mirent à chanter, tandis que l'un d'eux frappait ſur une eſpèce de tambour , & qu'un autre faiſait mille mouvemens divers de ſes mains & de ſon corps. Il ne nous ſembla point qu'il y eut rien de ſauvage dans cette muſique & ces geſtes. La taille, les traits de ces hommes étaient les mêmes que ceux des Américains que nous avions vus ; comme eux, leur vètement était composé de peaux de daims, & il avait la même forme ; comme eux, ils ſe percent la lèvre inférieure & y mettent des ornemens. Leurs habitations n'offraient qu'un toit en pente fait avec des morceaux de bois, recouverts de terre & de gramens ; le plancher eſt auſſi de morceaux de bois ; près de la porte eſt un trou qui donne paſſage à la fumée qui s'élève du foyer qui eſt derriere.

Nous allâmes ensuite chercher de petits fruits qu'on trouve sur cette terre, tels que les groseilles, des vaciets & autres semblables; partout la terre m'y parut couverte de végétaux; on y voyait beaucoup d'oies & d'outardes; mais elles ne se laissaient pas approcher; les bécassines & deux espèces de perdrix voltigeaient en différentes parties de la côte; des mosquites infestaient les bois: cette péninsule paraît avoir été une isle dans les tems anciens; un banc de sable y repousse les vagues & paraît y avoir été accumulé par elles.

King revint avec de nouvelles raisons, pour nous persuader que cette côte n'était point une isle; il avait débarqué, & gravi sur deux hauteurs d'où il avait vu partout les côtes réunies, & apperçu un grand nombre de vallées étendues au fond desquelles roulaient des rivieres; ces vallées étaient couvertes de bois, & formées par des collines d'une hauteur moyenne & descendant en pentes douces: l'une d'elles paraissait avoir une rivière considérable qui a son embouchure au fond de la baye où nous nous trouvions. Plus on s'avança dans le pays & plus on trouva de gros arbres. Nous donnâmes à la vaste baye où nous nous trouvions le nom de *Norton*, parent de M. King, &

orateur de la chambre des communes ; elle ne renferme pas un bon havre ; mais nous y eûmes toujours le plus beau tems ; celui où nous étions était sous la latitude de 64 deg. 31 min. & la longitude de 214 deg. 41 min.

Nous étions bien assurés alors que la carte de Staelin était défectueuse & que son isle Alaschka n'existait pas ; nous pûmes donc penser à gagner un lieu où l'hiver ne fut point à redouter, où nous puissions faire des provisions, où nos équipages pussent se reposer & reprendre des forces nouvelles pour supporter les travaux de la campagne prochaine : le havre de St. Pierre & St. Paul dans le Kamtchatka ne me parut pas propre à remplir mon but ; d'ailleurs je ne pouvais me résoudre à rester six ou sept mois dans l'inaction, & je n'aurais pu faire de découvertes utiles si j'avais passé l'hiver dans ces climats septentrionaux. Les isles Sandwich étaient les terres qui nous promettaient le plus d'avantages & le plus d'agrémens, & je résolus de m'y rendre, en suivant la côte de l'Amérique pour la reconnaître toujours davantage ; j'y voulais y chercher un havre, ou gagner celui de Sanganoodha, lieu fixé pour notre rendez-vous en cas de séparation.

Nous partîmes dans ce dessein le 17 Septembre, & suivant la côte, nous découvrîmes une isle le lendemain, & j'essayai de passer entre elle & le continent; mais le peu de profondeur que la mer y avait, m'obligea de passer en dehors. Je donnai le nom de Stuart à cette isle qui a six ou sept lieues de circonférence; elle a quelques collines; mais en général, elle est basse ainsi que la côte du continent qui lui est opposée; on ne voyait d'arbres ni sur celui-ci, ni sur l'isle; cependant leurs rivages étaient remplis de bois flotté. Plusieurs habitans s'y montrerent & semblerent nous inviter à y descendre.

Dès que nous fûmes au dehors de l'isle, je me dirigeai sur la pointe la plus méridionale que nous eussions en vue dans le continent; les bas-fonds que nous y trouvâmes lui firent donner le nom de cap *des Bas-Fonds.* Je m'en éloignai pour chercher des eaux plus profondes: la côte depuis le cap jusqu'à plus de 70 lieues delà ne m'est point connue, & il est vraisemblable qu'elle n'est accessible nulle part qu'à des chaloupes, ou à de très-petits vaisseaux. Du haut des mâts la terre nous parut bordée de bancs de sable; l'eau en était décolorée & beaucoup moins salée que dans aucun des

endroits où nous avions jeté l'ancre ; il eſt naturel d'en conclure qu'une grande rivière vient ſe rendre à la mer dans cette partie de la côte d'Amérique.

Nous vîmes à côté de nous une iſle à laquelle je donnai le nom de *Clerke ;* elle me parut aſſez conſidérable ; j'y découvrais quatre collines qui de loin ſemblaient ſéparées par la mer ; mais qui étaient unies par un ſol bas & uni. Près de ſa pointe orientale, il en était une plus petite qui ſemblait habitée auſſi bien qu'elle. Je ne pus y trouver de ports, & je m'en éloignai ; le tems était mauvais, il tombait de la pluie & de la neige. Dans le canal qui ſépare les deux continens, le ciel fut toujours obſcur ; mais dans la baye ou entrée de Norton, nous eûmes toujours un tems ſerein. Cette différence n'eſt-elle point l'effet des montagnes ſituées au nord qui attirent les vapeurs, & les empêchent de s'étendre plus loin ?

Une terre que je voyais entre le couchant & le ſud, me parut d'abord un groupe d'iſles ; en nous en approchant davantage, nous nous convainquîmes qu'elle n'en formait qu'une qui a 10 lieues d'étendue ; elle eſt étroite, ſurtout dans les parties baſſes qui réuniſſent les

collines ; les Russes ne la connaissent pas, & je lui donnai le nom de mon lieutenant *Gore.* Elle m'a paru stérile & inhabitée ; nous y vîmes peu d'oiseaux ; quelques loutres de mer s'y montrèrent ; plus loin est une isle encore qui présente plusieurs rochers en forme de tours, & je lui donnai le nom d'*isle des Tours.*

Fatigué de chercher un havre dans un lieu où l'on place un archipel nombreux qui me parut imaginaire, je résolus de me rendre immédiatement à celui de Samganoodha ; une voie d'eau qui se fit alors à mon vaisseau me confirma dans ma résolution. Enfin, le 2 Octobre, nous découvrîmes l'isle Oonalashka : d'abord nous eumes de la peine à la reconnaître, parce que le tems était obscur & que nous ne l'avions point vue dans l'aspect sous lequel elle se présentait ; mais quand nous eûmes observé la latitude, il ne nous resta plus de doute. Il m'importait peu de gagner la baie où nous avions déja été ; tous les ports me convenaient, pourvu qu'ils fussent sûrs & commodes : j'entrai donc dans un havre qui est à 10 milles au couchant de Samganoodha & que les habitans appellent *Egoochashac ;* mais la mer y était si profonde que je me hâtai d'en sortir. Ses habitans sont nombreux ; ils

nous apporterent du poiſſon ſec que nous payâmes avec du tabac; mais nous avions peu de cette monnoie. Nos matelots, très - peu prévoyans, l'avaient prodiguée, & prodiguerent encore le petit reſte qu'ils en poſſédaient.

Nous fûmes donc obligés de venir jeter l'ancre dans le havre de Samganoodha, & là nous reparâmes notre vaiſſeau: pour y diſſiper les germes de ſcorbut qui s'étaient manifeſtés dans nos équipages, nous joignîmes les baies que produit ce pays à la bière de Spruce: chaque matin un tiers de l'équipage partait pour cueillir ces baies; un autre tiers ſortait quand celui-ci était rentré, & ces ſoins eurent le ſuccès que nous en attendions. Les habitans nous apporterent beaucoup de poiſſon. L'une des eſpèces de ce poiſſon fut appellée *nez crochu*, à cauſe de la forme de ſa tête; ſa chair n'était pas bien bonne. Nous pêchâmes nous-mêmes & prîmes à la ſeine une quantité conſidérable de truites ſaumonées & une plie de deux cent cinquante livres. Nous employâmes encore l'hameçon & la ligne, qui chaque matin me rapportaient une dixaine de plies qui ſuffiſaient pour nourrir tout l'équipage; les plies étaient

excellentes, & le plus grand nombre les préféraient à la truite ſaumonée. La pèche nous fournit auſſi quelques proviſions de réſerve; & ce fut une épargne ſur nos vivres.

Un des habitans d'Oonolahska ou Unalashka, me fit un préſent ſingulier pour le lieu où nous nous trouvions; ce fut un pain de ſeigle, ou plutôt un pâté qui avait la forme d'un pain & dont l'intérieur était garni de ſaumon; cet homme nommé Derramoushk, fit un préſent ſemblable au capitaine Clerke, & y joignit une lettre pour chacun, écrite dans une langue que perſonne parmi nous ne pouvait entendre. Nous ſuppoſâmes que les Ruſſes étaient nos voiſins & nous faiſaient ces préſens; nous leur envoyâmes par le même commiſſionnaire des bouteilles de rum, de vin & de *porter*. C'était le préſent le plus agréable que nous puiſſions leur offrir, & un caporal de nos troupes de marine accompagna le commiſſionnaire, pour voir s'il y avait en effet des Ruſſes, & leur dire que nous étions des Anglais, des alliés de leur nation.

Notre caporal revint deux jours après avec trois Ruſſes, commerçans en fourrures, qui réſidaient à *Egoochashac*, où ils avaient une maiſon, des magaſins, & un navire de trente

tonneaux. Ils étaient fort intelligens ; mais nous ne pûmes nous entendre qu'avec peine, parce que nous n'avions point d'interprètes ; ils connaiſſaient les tentatives faites pour arriver dans la mer Glaciale, & les terres découvertes par Behring, Tſcherikoff, & Spangenberg ne leur étaient pas étrangeres ; mais ils paraiſſaient ne connaître que le nom de Synd ou Syndo, le dernier de leurs voyageurs ; ils ignoraient les terres décrites dans la carte de Staelin, & firent comprendre même qu'ils les avaient inutilement cherchées : toute la côte que nous avions parcourue leur parut inconnue ; l'un d'eux avait été un des compagnons de Behring, pour lequel tous montraient la plus grande vénération. Les Ruſſes doivent leur riche commerce de fourrures au ſecond voyage de ce navigateur, dont les malheurs ſont devenus utiles à ſa nation : ſes compagnons rapporterent de l'iſle où il eſt mort, des échantillons de riches fourrures, ſans leſquels ils auraient abandonné le fruit de leurs découvertes en Amérique. Le gouvernement fixa ſes regards ſur cet objet, & il encouragea les négocians qui voulurent y faire des entrepriſes. Les Ruſſes me quitterent fort ſatisfaits, & promirent de revenir & de m'apporter

porter une carte des isles situées entre Oonalashka & le Kamtchatka.

Trois jours après, nous vîmes arriver le chef de cet établissement russe, appellé *Erasim Gregorioff Sin Ismyloff.* Il était suivi de trente personnes, chacune dans sa pirogue. Il se fit élever une tente, & sa suite s'en construisit pour elle-même avec ses pirogues, ses pagayes & de l'herbe; il nous invita dans sa tente, & nous y fit servir du saumon sec & des baies: nous l'invitâmes à notre tour & notre repas fut plus abondant. Il me parut avoir de l'esprit; mais malheureusement nous ne pouvions nous faire entendre que par des signes & des figures.

Il ne m'apportait pas la carte promise; mais il me la promit encore & tint sa parole. Il connaissait très-bien les découvertes de ses compatriotes, m'indiqua les erreurs de nos cartes modernes, me dit qu'il avait été du voyage de Synd, qu'il ne s'était point élevé plus au nord que le pays des Tschutski, & qu'il était descendu dans une isle que je présume être celle de *Clerke.* Lui & ceux qui l'accompagnaient, affirmerent qu'ils ne connaissaient point la côte de l'Amérique située plus au nord, & lui donnerent le nom d'*Alaschka.*

Il nous fit entendre que les Ruſſes avaient tenté pluſieurs fois de s'établir dans la partie du continent voiſin d'Oonalashka ; mais qu'ils avaient toujours été repouſſés par une nation féroce , qui avait tué leurs chefs & bleſſé pluſieurs de ceux qui nous parlaient. Il nous donna d'autres détails encore : il nous dit que les Ruſſes étaient allés en 1768 avec des traîneaux à trois grandes iſles, ſituées dans l'Océan glacial, à l'embouchure de la Kovyma : qu'il avait été lui-même le 12 Mai 1771, de Bolſcheretzk à une des iſles Kuriles nommée *Mareekan*, dans laquelle eſt un havre où les Ruſſes ſe ſont établis ; que delà il s'était rendu au Japon ; que les habitans de cet empire, ayant reconnu qu'ils étaient chrétiens, l'avertirent de mettre à la voile, mais qu'il n'en fut point maltraité. Delà, il ſe rendit à Canton, d'où il paſſa en France, & regagna Pétersbourg par terre. Je ne pus découvrir ce qu'était devenu le bâtiment ſur lequel il s'était d'abord embarqué, ni quel avait été le but du voyage.

Il m'offrit le lendemain une peau de loutre qu'il eſtimait beaucoup & que par cette raiſon je refuſai ; je me contentai de ſon poiſſon ſec, & de pluſieurs paniers d'une racine du Kamt-

chatka nommée *faranna.* (*) Il nous quitta, revint, nous apporta des cartes & nous permit de les copier : elles m'ont fourni les obfervations que je vais expofer. Ces cartes me parurent authentiques.

La premiere comprenait la mer de Penfhinck, la côte de Tartarie, les ifles Kuriles, la péninfule de Kamtchatka dont la côte orientale n'offre que deux havres, celui d'Awatfka, & l'embouchure de l'Olutora fituée au fond du golfe de ce nom : il n'y en a point fur fa côte occidentale ; il n'y a que ceux d'Ochotsk & d'Yamsk dans la partie occidentale de la mer de Penshinck jufqu'au fleuve Amur, & l'on ne trouve que celui dont Ifmyloff nous avait parlé dans les ifles Kuriles.

La feconde carte plus intéreffante pour nous, indiquait toutes les découvertes des Ruffes fur les côtes d'Amérique ; elles fe réduifent à peu de chofe, mais différaient de celles qui font marquées dans la carte de Muller. On y voyait diverfes ifles entre le Kamtchatka & l'Amérique ; mais on nous avertit qu'elles

(*) Elle eft nommée *Lilium Kamtokatienfe flore atro rubente*, par Gmellin & Steller.

étaient mal déterminées ; & qu'un tiers de celles de la carte de Muller n'exiſtaient pas, ainſi que les iſles St. Macaire, St. Etienne, St. Théodore, St. Abraham, l'iſle de la Séduction &, quelques autres : il eſt difficile de croire que cet auteur les ait adoptées ſans garant : je le retranchai cependant de ma carte, & j'y fis les corrections qu'on me dit être néceſſaires. Il y avait une erreur de 8 degrés de longitude ſur la carte d'Iſmyloff entre Awatska & le havre de Samganoodha, erreur qui doit influer ſur la carte entière.

J'indiquerai les iſles qui ſe trouvent entre le Kamtchatka & lieu où nous étions. Celle de Behring eſt la plus voiſine de cette péninſule, puis on voit l'iſle de *Maidno - Oſtroff* ou l'iſle de Cuivre, après laquelle on trouve *Atakou* qui me paraît la même que Behring nomma mont St. Jean, & n'a près d'elle que des iſlots. Plus loin eſt un petit archipel compoſé de ſix iſles dont les plus conſidérables ſont *Atghka* & *Amluk ;* chacune d'elles offre un bon port. Le reſte eſt incertain, & ce que nous venons d'en dire n'eſt peut-être pas exempt d'erreur. Il y avait plus d'exactitude dans le grouppe d'iſles dont l'Oo-

nalashka eſt une des principales, & la ſeule qui ait un bon port. On peut étendre ce petit archipel juſqu'aux iſles de la Plye : un canal étroit, acceſſible ſeulement aux canots, & qui communique avec la baye de Briſtol, fait une iſle de ce que nous avions cru un continent ; cette iſle eſt nommée *Ooneemak.*

Il paraît que les Ruſſes n'ont pas fait des découvertes au-delà de ce point : Iſmyloff nous apprit que la principale des iſles Schumagin ſe nommait *Kodiak ;* il nous indiqua de même les noms que donnent les naturels aux iſles que nous avions découvertes. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre des Ruſſes ſur la géographie de ces contrées.

Iſmyloff nous quitta peu de jours après ; je lui donnai une lettre pour remettre au Kamtchatka & la faire parvenir aux lords de l'amirauté, avec une carte de nos découvertes ; cet homme avait des talens au-deſſus de ſa place, & je lui donnai un octant d'Halley, inſtrument qu'il n'avait jamais vu ; mais dont il trouva facilement les uſages.

Un de ſes compatriotes nous rendit viſite encore, & nous indiqua les eſpèces de vivres que nous pourrions trouver dans le havre de St. Pierre & Paul ; je vis qu'ils y feraient

rares & chers : 36 livres de fleur de farine devaient nous revenir à 25 francs & les daims à la même somme. Ces instructions nous devenaient utiles pour la suite de notre voyage.

Nous visitâmes l'établissement des Russes : il consiste en une maison & deux magasins ; des Kamtchadales, des naturels du pays leur servaient de domestiques ; d'autres insulaires indépendans vivaient dans le même lieu ; ceux qui appartenaient aux Russes étaient tous des hommes ; on les enlève ou les achete quand ils sont jeunes. Tous occupent la même habitation ; les Russes sont logés à l'extrêmité supérieure, les Kamtchadales au milieu, les naturels du pays à l'extrêmité inférieure : ils se nourrissent de poissons, de racines, de baies ; mais les mêts des Russes sont mieux apprêtés ; ils savent rendre très-bonne la chair de baleine, & font un pudding avec le Kaviar du saumon broyé & frit qui leur tient lieu de pain. Le pain ordinaire y est une friandise : l'eau & le jus de quelques baies leur servent de boisson. L'isle les leur fournit, ainsi que leurs vêtemens de peaux. Leur habit de dessus descend jusqu'aux genoux ; ils les mettent sur une ou deux vestes ; ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes

dont la femelle & le pied font de cuirs de Ruffie, & les jambes d'un boyau très-fort. Les deux chefs portaient un habit de Calico ; ils avaient comme les autres une chemife de foie, feules parties de leur vètement qui n'euffent pas été faits dans le pays.

Il y a encore des Ruffes fur les ifles principales fituées entre Oonalashka & le Kamtchatka, tous occupés du commerce des fourrures; celles du caftor & de la loutre de mer font les plus recherchées. Je ne m'informai pas de l'époque de leur établiffement en ce lieu; mais la date en paraît récente. Chaque marchand y demeure environ cinq ans, puis eft relevé par un autre.

Venons aux habitans du pays : ce font les hommes les plus paifibles, les moins malfaifans que nous euffions connus ; leur honnêteté pourrait fervir de modèle ; mais elle eft dûe peut-être à l'efclavage où les Ruffes les ont réduits; ceux-ci ont employé la rigueur pour y établir le bon ordre, ou l'ordre convenable à leurs intérèts ; mais cette févérité a au moins établi la paix entre ces peuplades. Dans chaque ifle les habitans ont des chefs qui jouiffent fans trouble de ce qu'ils

poſſédent ; il eſt vraiſemblable qu'ils payent des tributs.

Ces hommes ſont de petite taille, ont de l'embonpoint & de belles proportions, le cou un peu court, le viſage joufflu & baſané, la barbe peu fournie, les yeux noirs, les cheveux noirs & liſſes qui flottent par derriere : les femmes les relèvent en touffes : la forme des habits eſt la même pour les deux ſexes ; mais ceux des femmes ſont de veaux de mer, ceux des hommes de robes d'oiſeaux, ſur leſquels eſt une jaquette de boyaux impénétrable à la pluie ; ils portent un chapeau de bois, de forme ovale, relevé en pointe ſur le devant, & peint en vert ou en d'autres couleurs ; la coëffe en eſt garnie de longues ſoies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre. Les femmes ſe font des piquetures légeres ſur le viſage, ſe percent la lèvre inférieure ; tous les hommes ont des pendans d'oreille.

Ils ſe nourriſſent des productions de la mer, d'oiſeaux, de racines, de baies, même de goéſmon : ils conſervent une partie de ces alimens pour l'hiver ; ils font quelquefois bouillir ou griller leurs vivres, ou dans un chauderon de cuivre ou ſur une pierre plate

garnie d'argille ſur les bords. Le chef mangea devant moi du poiſſon cru, placé ſur des herbes qui lui ſervaient d'aſſiette; ſes domeſtiques lui coupaient des tranches qu'il avalait avec ſenſualité, & il laiſſa les reſtes à ſes gens.

Comme ils ne ſe peignent point le corps, ces inſulaires ſont moins ſales que ceux de Nootka: mais leurs cabanes ſont fort mal propres. Pour les élever, ils creuſent un eſpace de 40 à 50 pieds de long, de 16 à 20 pieds de large, & forment ſur cette excavation un toit avec le bois que la mer amène ſur leurs côtes, le recouvrent d'herbe & de terre, y font à chaque extrèmité deux ouvertures quarrées pour recevoir le jour, & pour entrer ou ſortir au moyen d'un pieu entaillé qui leur ſert d'échelle. Pluſieurs familles s'y logent enſemble, ſéparées par des branches de bois; elles y couchent & y travaillent dans une eſpèce de foſſé couvert de nattes qui entourent la maiſon. C'eſt la ſeule partie de la maiſon qui ſoit un peu propre, & c'eſt autour d'elle qu'ils placent leurs habits, leurs nattes, leurs fourrures, qui ſont leurs ſeules richeſſes.

Ils ont des jattes, des cuillers, des ſeaux,

des pots à boire, des paniers, quelquefois un chauderon. Ces meubles ſont bien faits, cependant ils ſemblent n'avoir que des couteaux & des haches aſſez informes. Ils ont peu de fer, & paraiſſent n'en pas déſirer davantage ; ils ne nous demanderent que des aiguilles ; celles dont ils ſe ſervent ſont d'os, & avec des nerfs, ils en font des broderies curieuſes. Preſque tous fument, & ce luxe ſemble les dépouiller & les réduire à la pauvreté.

Les femmes ſont les tailleurs, les cordonniers, les conſtructeurs & les couvreurs de canot : les hommes en fabriquent la charpente, & font des paniers d'herbes jolis & ſolides. Une pierre creuſée dans laquelle ils placent de l'huile & de l'herbe ſéche, leur tient lieu de lampe, de poële & d'atre. Pour faire du feu, ils frottent une pierre de ſoufre, & la frappent avec une autre ; ou ils roulent fortement un bâton épointé dans le creux d'une planche, & au bout de quelques minutes ils ont du feu.

Ils ſemblent n'avoir aucune arme offenſive ou défenſive, ſans doute parce que les Ruſſes les ont déſarmés ; peut-être ils leur ont interdit encore de grandes pirogues ; car ici on n'en trouve point ; & nous n'avons vu nulle

part des canots aussi petits que ceux dont ils se servent : la construction en est à peu-près la même que celle des canots, dont nous avons parlé. L'insulaire assis dans le trou de sa pirogue couverte de peaux, peut la serrer comme une bourse autour de son corps ; il ferme de tous côtés l'accès à l'eau ; & une éponge lui sert à enlever celle qui peut s'y introduire : une pagaye double qu'il tient par le milieu & dont il frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, lui sert à la guider avec vîtesse où il lui plaît & en ligne droite.

Leur attirail de pèche & de chasse est toujours dans leur pirogue, assujetti par des bandes de cuir ; leurs instrumens semblables à ceux des Groënlandais, sont tous de bois ou d'os ; la pointe de leurs dards n'a qu'un pouce de long : ces dards sont d'une construction singuliere & qui annonce beaucoup d'adresse. Ils harponnent le poisson sur la mer ou dans les rivieres ; ils se servent aussi d'hameçons & de lignes, de filets & de verveux : ces hameçons sont faits avec des os, & ces lignes avec des nerfs.

On trouve ici la baleine, le dauphin, le marsoin, l'épée de mer, la plie, la morue,

le ſaumon, la truite, la ſole, des poiſſons plats; & pluſieurs eſpèces de petits poiſſons: la plie & le ſaumon y ſont des plus communs; ce ſont eux qui nourriſſent preſque ſeuls les habitans, & avec les mornes, ce ſont les ſeuls qu'ils conſervent pour l'hiver. Au nord du 60e deg. les baleines ſont nombreuſes & les petits poiſſons rares; c'eſt le contraire au midi.

Les veaux de mer & tous les animaux de la famille des phoques ſont moins communs ici que dans les autres mers, parce que toutes les isles & le continent qu'elles bordent ſont habitées, & que les peuplades qui s'y ſont établies, les chaſſent pour s'en nourrir ou s'en faire des vêtemens: autour des glaces fixes ou mouvantes, on trouve une grande quantité de chevaux marins, & c'eſt auſſi dans ces parages qu'on trouve la loutre de mer. Nous y apperçûmes encore un cétacée qui ſouflait comme la baleine & avait la tête du dauphin; il était blanc, tacheté de brun, & plus grand que le veau marin; c'était ſans doute le manati, ou la vache marine.

Les oiſeaux de mer n'y ſont ni auſſi nombreux, ni auſſi variés que dans les parties ſeptentrionales de l'océan Atlantique; mais il en eſt, ce me ſemble, qu'on ne voit pas ailleurs.

Tel eſt l'*Alca monochra* de Steller que j'ai déjà décrit ; tel eſt une eſpèce de canard noir & blanc qui me parut n'ètre pas le même que Krashennikoff appelle canard de pierre : on peut voir dans cet auteur & dans le voyage au Groënland de Martin, la deſcription des autres oiſeaux de ces mers. On n'y voit point de pingouins, & peu d'albatroſſes, peut-être parce que le climat ne leur convient pas.

Nous n'y trouvâmes qu'un petit nombre d'oiſeaux de terre: on en tua un près de l'entrée de Norton, qu'on m'a dit être le *jaſeur* qu'on voit quelquefois en Angleterre. En général l'eſpèce des oiſeaux qu'on y voit eſt peu variée, peu multipliée ; ce ſont la plupart des pics, des bouvreuils , des pinſons jaunes & des méſanges. Il en peut exiſter un plus grand nombre ; mais nous ne pénétrâmes pas aſſez avant dans le pays pour avoir pu le connaître, & pour en décrire les productions avec quelque détail.

Il y a peu d'inſectes, & les mouſquites ſeuls y ſont nombreux ; le lézard eſt le ſeul reptile que nous y vîmes. On n'y voit point de daims ; les inſulaires n'ont rendu aucun animal domeſtique ; ils n'ont pas même des chiens. Le renard, la belette furent les ſeuls quadru-

pèdes qui s'offrirent à nos regards: mais on nous dit qu'il y avait des lièvres & des marmottes. La mer & les rivieres fourniſſent tous les alimens des habitans ; elles leur fourniſſent auſſi les bois de conſtruction ; car on ne voit pas un arbre ſur les isles, ni même ſur les côtes de cette partie de l'Amérique. Je n'en pus découvrir la raiſon. Si les graines des plantes ſont tranſportées par les vents d'un bout du monde à l'autre, comme on nous l'aſſure ; s'ils les répandent ſur les isles perdues dans le ſein de l'Océan, pourquoi n'en ont-ils point tranſporté ici, ni ſur les isles voiſines ? la terre y paraît fertile & ſemble n'attendre que des ſemences pour donner abondamment de nouvelles productions. Peut-être la nature a refuſé à ce ſol la puiſſance de produire des arbres, ſi l'art n'en vient aider la végétation. Les bois qui flottent ſur ces rivages viennent de l'intérieur de l'Amérique : ſans doute, ils ſont déracinés par les torrens & amenés par les fleuves ; peut-être auſſi la mer & les vents en amenent des côtes boiſées qui ſont plus au midi.

Onalashka offre une grande variété de plantes, & la plupart étaient en fleur dans le mois de Juin ; pluſieurs d'entr'elles étaient les mê-

mes qu'en Europe, plusieurs se retrouvent en différentes parties de l'Amérique, & surtout à Terre-Neuve; quelques-unes s'envoyent au Kamtchatka. Telle est la *saranne*, racine de la famille du lys, qui est de la grosseur de la racine de l'ail, ronde, composée d'un grand nombre de cayeux; ses graines ressemblent au gruau. Lorsqu'elle est bouillie, elle a la saveur du salep; son goût n'est point désagréable, & nous sûmes en faire un bon mêts; mais elle paraît y être assez rare.

Les habitans mangent encore d'autres racines, & des végétaux : tel est la tige d'une plante qui ressemble à l'*Angelica*, des mures de diverses espèces, les baies du vaciet, &c. Ils ont deux espèces de mures qu'on ne connaît pas en Europe; il nous parut que l'une d'elles était très-astringente & qu'on en pourrait tirer de l'eau de vie. On voulut en conserver, mais elles fermenterent & devinrent aussi fortes que si on les avait laissées tremper dans des liqueurs. Ils pourraient faire usage du pourpier sauvage, d'une espèce de pois, de cochlaria, du cresson, &c.; mais ils négligent ces plantes. Nous les trouvâmes bonnes à la soupe, & en salade. Le terrain y est cultivable, on pourrait y nourrir des bestiaux;

& les Ruſſes comme les habitans, ſe contentent des dons volontaires de la nature.

Les habitans ont du ſouffre natif; mais je n'ai pu apprendre d'où ils le tirent; nous y vîmes de l'ochre, une pierre qui donne une couleur pourpre, une autre qui donne un beau verd: cette derniere eſt peut-être encore inconnue: dans ſon état naturel elle eſt d'un gris verdâtre, groſſiere & peſante; l'huile la diſſout aiſément; elle perd toutes ſes propriétés dans l'eau. Cette pierre eſt rare à Oonalashka; mais on aſſure qu'elle eſt plus abondante à Onimak.

Les habitans enſeveliſſent leurs morts au ſommet des collines, & ils élèvent un petit mondrain ſur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'isle & vis pluſieurs de ces cimetieres. L'un d'eux était ſur le chemin qui mène du havre au village; il offrait un tas de pierres auquel les paſſans ne manquaient pas d'en ajouter une. Je ne ſais quelles idées ils ſe font de la divinité, de l'état des ames après la mort, de la religion en un mot; j'ignore auſſi leurs amuſemens.

Ils ſont entr'eux d'une gaîté & d'une affection remarquables; ils ſe conduiſirent envers nous avec beaucoup de civilité. Les Ruſſes nous

nous assurerent qu'ils n'avaient jamais eu de commerce avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas chrétiennes : nos gens ne furent pas si scrupuleux, & quelques-uns d'eux eurent lieu de s'en repentir ; car la maladie vénérienne y est connue ; ces insulaires sont de plus sujets au cancer, ou à une maladie qui lui ressemble ; ils la cachent, mais il était difficile qu'on ne s'en apperçut pas. La vie n'y est pas longue ; je n'y ai vu personne dont les traits annonçassent plus de 60 ans, peu d'entr'eux paraissaient en avoir cinquante : leurs travaux pénibles abrégent sans doute leurs jours.

Aux ressemblances qu'ils ont avec les Groënlandais & les Esquimaux, dans leur figure, leurs vètemens, leurs armes, leurs pirogues, il faut ajouter celle de leur langue : l'analogie en est frappante ; elle me semble suffisante pour m'autoriser à dire que toutes ces peuplades sont de la même race ; & cette observation fait penser qu'il existe au nord une communication entre la partie occidentale de l'Amérique & la partie orientale ; communication qui peut être fermée aux vaisseaux par les glaces & par d'autres obstacles.

Nous sortîmes du havre de Samganoodha

le 26 Octobre, & je cinglai vers le couchant : mon projet était de passer quelques mois de l'hiver dans les isles Sandwich si nous y trouvions les rafraîchissemens nécessaires, & de me rendre ensuite au Kamtchatka vers le milieu de Mai : c'est ces deux endroits que je désignai au capitaine Clerke en cas de séparation.

Peu après notre départ, nous fûmes balotés par une tempête qui amena des torrens de pluie, de grêle, & de neige ; elle cessa, elle revint, elle durait encore lorsque je découvris une terre. Je conjecturai que cette isle était celle d'*Amoghta ;* mais n'osant ni m'en approcher, ni en suivre les côtes par un vent aussi impétueux, je cherchai à m'en écarter. Nous voyions toujours les côtes d'*Oonalashka*, lorsque nous fûmes frappés de l'aspect d'un rocher qui s'élevait de la mer & près duquel nous avions passé durant la nuit. On croyait voir une tour assise sur la mer qui se brisait autour de lui. Nous tendions vers le détroit qui sépare Oonalashka d'Oonella, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain une tempête plus violente s'éleva encore ; nous luttions contre elle avec

vigueur, lorſque nous entendîmes la *Découverte* tirer pluſieurs coups de canon; je n'en pu deviner la raiſon & j'y répondis ſans l'attendre: nous la perdîmes de vue bientôt après, & elle ne nous rejoignit que le lendemain vers le milieu du jour. Ce fut alors que j'appris que la tempête avait fait tomber ſa grande voile, dont la chûte ne avait tué un homme & bleſſé trois ou quatre autres; ſes autres voiles, ſes agrêts avaient été endommagés, & c'était pour me demander des ſecours, ou du moins pour ſuſpendre ma courſe, qu'il avait tiré le canon.

Le 7 Novembre, au matin, nous découvrîmes un nigaud ou un cormoran, oiſeau qui très-rarement s'éloigne de la terre, & j'eſpérai en découvrir bientôt une: je n'en apperçus point; pendant deux jours que le tems fut beau, que le vent fut modéré, tous ceux qui ſavaient manier l'éguille furent occupés à réparer les voiles & les canots. Nous vîmes peu après un dauphin & un oiſeau du tropique: bientôt le vent ſe renforça, ſon impétuoſité nous força de baiſſer nos voiles dont l'une fut miſe en pieces; c'étaient là les indices du vent aliſé qui ſouffla deux jours après avec conſtance.

Le 26 Novembre, nous découvrîmes au point du jour une colline qui s'étendait vers le midi. Nous l'approchâmes; elle présentait à nos yeux une colline élevée, en forme de selle, dont le sommet se montrait au-dessus des nuages. Le terrain s'abaissait doucement depuis cette colline, & se terminait à un roc escarpé où la mer se brisait avec fureur. Je suivis les côtes du couchant, où nous ne tardâmes pas de voir accourir des hommes en différentes parties du rivage; bientôt nous découvrîmes des plantations & des maisons répandues sur un sol boisé bien arrosé, car nous distinguions des ruisseaux qui venaient se rendre à la mer.

Il nous importait d'y trouver des vivres; mais en laissant faire le commerce à tout le monde, je n'en aurais pas obtenu, ou j'en aurais obtenu bien peu. Je le défendis donc à tous, excepté à ceux qui seraient nommés par le capitaine Clerke ou par moi, & j'enjoignis à ceux-ci de n'acheter que des provisions de garde, ou des rafraîchissemens nécessaires. Je pris aussi des précautions pour qu'on n'y répandit pas la maladie vénérienne; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que ces insulaires la connaissaient & en étaient déjà attaqués.

Des pirogues s'approcherent de nous, &

nous crûmes devoir les attendre ; les insulaires qu'elles portaient monterent sur le vaisseau sans crainte : ils étaient de la même race que ceux des autres isles Sandwich, & il nous sembla qu'ils n'ignoraient pas que nous avions abordé dans ces isles ; peut-être ne devaient-ils la maladie vénérienne qu'à la communication qu'ils avaient eue avec les isles où nous avions touché, & qui les avaient infectés de la maladie que nous y avions laissée.

Ils nous apporterent beaucoup de séches, des fruits, des racines ; ils nous promirent des cochons & de la volaille. Le ciel devenu serein au couchant, nous fit appercevoir que la côte la plus occidentale que nous découvrions, formait une isle séparée de celle qui était vis-à-vis de nous. Nous espérions recevoir de nombreuses visites au matin ; mais ce ne fut que dans le milieu du jour que nous vîmes accourir une multitude de pirogues : les habitans nous apportaient du fruit à pain, des patates, du taro, quelques bananes, quelques cochons de lait, qu'ils échangerent contre des clous & des outils de fer. A quatre heures du soir, voyant qu'ils ne nous apportaient plus rien, je mis à la voile & voulus passer au-delà de la pointe orientale de l'isle ;

là, de nouvelles pirogues vinrent vers nous : l'une d'elles portait un chef nommé Terretoboo, & il me fit préſent de quelques cochons de lait ; nous achetâmes des fruits des autres inſulaires. Nous apprîmes que cette iſle s'appellait *Mowée ;* peu de momens après nous en découvrîmes une autre qu'on nommait *Owhihée.* Je m'en approchai, & les habitans de la premiere nous quitterent.

Au matin, nous étions voiſins de celle d'Owhihée, & notre étonnement fut extrême de voir les ſommets de ſes monts couverts de neige. Ces montagnes ne paraiſſaient pas d'une hauteur extraordinaire, & cependant la neige nous en parut profonde & ancienne. Ses habitans parurent ; ils montrerent de la circonſpection, de la timidité ; mais nous leur inſpirâmes de la confiance, & ils monterent ſur nos vaiſſeaux ; ils retournerent dans leur iſle, & leurs diſcours encourageaient leurs compatriotes à venir faire le commerce avec nous, & nous fîmes par nos échanges avec eux une proviſion aſſez abondante de cochons de lait, de fruits & de racines : ſur le ſoir, nous déployâmes nos voiles pour nous trouver le lendemain de l'autre côté de l'isle. Pendant cette nuit, c'était celle du 4 Décembre, nous

obſervâmes une éclipſe de lune qui détermina plus exactement la longitude où nous nous trouvions.

Nous nous trouvâmes aſſez près du rivage pour faire des échanges avec les inſulaires ; mais ils ajouterent peu aux proviſions que nous avions déjà faites ; le lendemain nous en achetâmes aſſez pour nous nourrir pendant cinq jours. Là, nous fîmes une forte décoction des cannes à ſucre que je m'étais procurées, ce qui nous donna une biere agréable & ſaine : j'en voulus faire pour l'équipage ; mais nos matelots refuſerent de s'en ſervir ; leurs préjugés la leur préſentaient comme une liqueur mal ſaine, & les préjugés ſont preſque invincibles parmi les gens de mer. Comme le ſcorbut n'était pas bien à craindre dans un tems où nous avions beaucoup d'alimens frais, & que je ne cherchais qu'à épargner nos liqueurs fortes pour en avoir ſuffiſamment dans les climats froids, je ne me ſervis ni de l'autorité, ni de la raiſon pour vaincre leur répugnance ; mais je retranchai les liqueurs fortes, & je me bornai avec mes officiers à faire uſage de la biere de cannes à ſucre à laquelle je mêlais un peu d'houblon. Les mêmes préjugés s'oppo-

fent toujours à l'introduction des boiffons, des alimens nouveaux, quelque falutaire qu'en foit l'ufage ; toujours les matelots les trouvent mal fains ; c'eft ainfi que je trouvai de l'oppofition à introduire la biere de fpruce, à la foupe tirée des tablettes de bouillon portatives, au fauerkraut ; c'étaient, difaient-ils, des alimens qu'il ne convenait pas d'offrir à des hommes ; je parvins cependant à en introduire l'ufage & à les conferver malgré eux ; car c'eft à ces alimens qu'ils dédaignaient que je dûs d'avoir pu préferver mes équipages des maladies cruelles qui, jufqu'alors, avaient rendu fi meurtriers les voyages de long cours.

Nous fûmes pendant quelques jours balottés par les vents autour de cette ifle dont je voulais connaître l'étendue ; le calme fuccéda & nous laiffa le jouet d'une houle très-forte qui nous entraînait vers la terre, où nous voyions briller plufieurs lumieres au travers de la pluie & des tonnerres qu'il fit pendant toute la nuit. Vers les trois heures du matin, un vent léger s'éleva, & fervit à nous éloigner d'une côte que nous ne connaiffions pas, & bordée de rocs où la mer brifait avec un fracas terrible. Le jour nous montra combien nous avions été voifins du naufrage ; alors

même nous n'étions pas encore en sûreté, & il nous fallut travailler long-tems pour parvenir à une distance du rivage suffisante pour nous rassurer : une partie de nos voiles abattues ou déchirées rendaient notre situation plus alarmante ; mais avec de l'activité & des efforts nous parvinmes à reparer tous les dommages, & nous mettre en sûreté.

Dès que le jour eut dissipé une partie de nos craintes, nous vîmes flotter un pavillon blanc sur le rivage ; c'était sans doute un signal de paix & d'amitié que nous donnaient les insulaires. Nous n'en pûmes profiter ce jour là, ni le suivant ; mais nous nous rapprochâmes ensuite, & les insulaires nous apporterent des cochons de lait & des bananes : ces dernieres nous firent grand plaisir ; car nous avions manqué de végétaux depuis plusieurs jours ; le lendemain ils nous en apporterent davantage encore, & nous trouvant assez bien pourvus de vivres, je fis voile vers le nord.

Jamais je n'avais rencontré encore de peuple aussi libre dans son maintien, aussi rempli de confiance que celui-ci. Ils envoyaient dans les vaisseaux ce qu'ils voulaient vendre, montaient ensuite à bord, & faisaient leur marché sur le gaillard ; cette confiance annon-

çait des hommes exacts & fidèles dans le commerce; car s'ils n'eussent pas eu de la bonne foi entr'eux, ils n'auraient pas été disposés à croire à la bonne foi des étrangers. Je n'avais encore eu en effet aucun exemple de friponnerie de ce peuple, ni aucun de mauvaise foi. Il entendait fort bien le commerce & semblait deviner pourquoi nous suivions les côtes de l'isle; & plutôt que de baisser le prix de leurs marchandises, ils préféraient de les emporter à terre.

Il y a dans cette isle une montagne pointue, qui était couverte de neiges; il me parut même qu'il venait d'y en tomber de nouvelles, & qu'elles s'étaient étendues plus bas sur la croupe de la colline: cette neige n'empêcha pas que l'isle ne soit très-abondante en provisions de tout genre; nous y achetâmes même une oie à peu-près de la grosseur du canard de Moscovie; elle avait le plumage d'un gris sombre, le bec & les jambes noires.

Nous avions acheté tout ce que nos besoins nous rendaient nécessaires, & je pensais à m'éloigner dès que je serais parvenu à faire le tour de l'isle; je m'écartai du rivage sans faire aucun signal à la Découverte, croyant qu'elle verrait bien la route que je prenais; mais elle

ne s'en apperçut pas, & nous la perdîmes de vue. Je réussis cependant à faire le tour de l'isle ; mais non à recouvrer encore la Découverte. Je crus devoir l'attendre, & je me tins à cinq ou dix lieues de terre pour mieux la découvrir ; je n'y réussis pas encore. Je me rapprochai pour mieux faire le commerce avec les habitans ; mais le tems nous contraria. Quelquefois une forte pluie nous obligeait à cesser les échanges, ou une houle menaçante nous forçait à nous éloigner du rivage ; des nuages succédaient rapidement à un tems serein, & un vent impétueux à un calme parfait.

Le 5 Janvier 1779, nous franchîmes la pointe méridionale de l'isle, & là nous vîmes un village très-populeux ; ses habitans nous amenerent des cochons, & des femmes qui sans doute cherchaient à se prostituer à nos matelots ; je voulus les empêcher de monter sur les vaisseaux & ne pus y réussir. J'avais acheté des habitans du très-bon sel, & je m'en servis pour conserver une partie des porcs que l'isle nous fournit. Mais cette partie de l'isle est assez pauvre ; elle paraît peu propre à la culture ; & je crus y appercevoir des traces des dévastations causées par un volcan :

aucune montagne brulante ne frappa nos regards dans cette isle, & cependant il était difficile d'en méconnaître les effets.

Je fis chercher de l'eau douce dans cette partie de l'isle, & un lieu propre à débarquer; on n'en trouva point; à une petite distance du rivage on ne trouvait point de fond; on ne voyait dans les champs voisins que des scories, des cendres, entremêlées de quelques plantes qui s'élevaient sur ce sol désolé; on n'y pouvait trouver de l'eau douce que dans des creux de rocher où la pluie y en avait déposé; mais dans la plupart le réjaillissement des eaux de la mer y avait mêlé celle-ci. Cependant si ce jour ne nous offrit point ce que je cherchais, il nous donna un plus grand plaisir encore; il nous rejoignit à la Découverte: elle avait suivi les côtes en différentes directions, s'était écartée & rapprochée de l'isle sans nous appercevoir; ce ne fut que lorsqu'elle eut passé la pointe méridionale qu'elle nous apperçut & qu'elle vint à toutes voiles pour nous rejoindre: elle avait reçu sur son bord un des insulaires qui s'y était retiré volontairement, & qui ne voulut jamais redescendre à terre.

Nous continuâmes encore quelques jours à

ſuivre les côtes ; nous marchions lentement durant le jour, nous louvoyions pendant la nuit, & cherchions toujours de l'œil un lieu où nous puſſions débarquer & faire notre proviſion d'eau. En parcourant ces parages, toujours occupés à des échanges avec les inſulaires, je veillais avec ſoin pour que les femmes ne reſtaſſent point ſur les vaiſſeaux; il en vint deux une nuit, & je préférai de me rapprocher de la côte pour les renvoyer, au danger de les y laiſſer paſſer avec nous juſqu'au lendemain. Nous pûmes nous appercevoir qu'il y avait des parties de l'isle qui étaient ſtériles & pauvres ; les canots qui en partaient n'étaient fournis que de maigres proviſions. Le jour nous avançions, & ſouvent pendant la nuit, les courans nous ramenaient aux lieux d'où nous étions partis : on ne nous apportait plus de végétaux ; c'était cependant ce que nous déſirions le plus ; nous fûmes quelquefois obligés de faire uſage de nos proviſions de mer : ſans doute les habitans nous avaient déjà vendus tout ce qui ne leur était pas abſolument néceſſaire. Quelquefois nous étions dans la diſette, quelquefois dans l'abondance. Un jour nous vîmes plus de mille pirogues autour de nous, preſque toutes étaient

fournies de cochons & d'autres productions de l'isle. Les habitans nous montraient toujours la plus grande confiance, & parmi tant d'hommes nous n'en vîmes pas un ſeul qui eut des armes : ils nous prouvaient ainſi que la curioſité & le déſir de faire des échanges, étaient le ſeul motif qui les conduiſaient.

Parmi cette foule, il y en eut quelques-uns qui montrerent des diſpoſitions pour nous enlever ce qui leur convenait. L'un d'eux nous emporta le gouvernail d'un des canots : nous nous en apperçûmes qu'il était à quelque diſtance, s'efforçant de gagner le rivage ; je voulus les intimider & leur faire voir qu'ils ne pourraient échapper à nos armes ; je fis tirer deux ou trois fuſils & quelques pierriers, mais de maniere qu'ils ne tuaſſent perſonne. Mais comme ils n'entendirent que du bruit ſans voir perſonne qui fut bleſſé, la foule témoigna plus de ſurpriſe que de crainte.

J'avais découvert une baie, & j'envoyai des hommes pour la viſiter. Ils revinrent m'apprendre qu'il y avait un endroit commode pour jeter l'ancre, & auprès de l'eau douce où il était facile de remplir nos futailles. Je réſolus d'y conduire les vaiſſeaux, de les y réparer, & d'y raſſembler par des échanges autant de vi-

vres qu'il nous ferait poſſible. Je pris ma route vers la baie ; mais la nuit vint avant que nous puſſions l'atteindre : pluſieurs inſulaires reſterent avec nous, & parmi eux il y eut des frippons ; pour les empêcher d'exercer leurs talens avec autant de facilité, je réſolus de n'en plus garder ſur le vaiſſeau qu'en fort petit nombre.

Ce ne fut que dans le milieu du jour ſuivant que nous pûmes jeter l'ancre dans la baie que les habitans appellaient *Karakakooa*.

Les vaiſſeaux étaient remplis d'inſulaires & environnés de pirogues. Je n'avais jamais vu encore dans le cours de mes voyages, une foule ſi nombreuſe raſſemblée en troupe autour de nous, & on eut pris les groupes qu'ils formaient pour des radeaux de poiſſons. La ſingularité du ſpectacle nous frappa, & ne nous permit pas de regretter d'avoir échoué dans nos tentatives, & de n'avoir pas encore trouvé un paſſage dans le nord ; car ſi elles avaient réuſſi, nous n'aurions pu découvrir cette isle ; nouvelle découverte qui me parut devoir être une des plus importantes qu'aient fait encore les Européens, dans la vaſte étendue de l'Océan Pacifique.

C'est ici que finit le journal du capitaine Cook; ce qui suit est tiré des journaux du capitaine King, & de l'histoire de Jaques Cook par le docteur Kipis.

LA baie de Karakakooa est située sur la côte occidentale de l'isle *Owhyhée*, dans un distrîct appellé *Akona:* elle a un mille de profondeur & est formée par deux pointes basses, eloignées l'une de l'autre d'environ une lieue & demie. Sur une de ces pointes est le village *Kowrowa;* au fond de la baie, près d'un bocage de cocotiers élevés, est une bourgade peuplée & plus étendue, nommée *Kakoova:* ces deux bourgades sont séparées par une haute montagne inaccessible du côté de la mer. Au midi le sol est inégal; mais à un mille de là il s'éleve, est semé de champs clos & cultivés, de bocages de cocotiers, entre lesquels sont les habitations des insulaires. Le rivage est bordé comme d'une ceinture de corail noir, & les vents en rendent l'abord dangereux: ce n'est que vers la bourgade de Kakoova que le rivage est dégagé de cette ceinture: on n'y voit qu'une belle grève de sable

ſable à l'une des extrêmités de laquelle eſt un morai, près de l'autre un petit puits d'eau douce.

Dès que les habitans ſe furent apperçus que nous étions dans la baie, & que nous voulions y deſcendre, ils ſe raſſemblerent en plus grand nombre encore, témoignerent leur joie par des chants & des cris, & firent toutes ſortes de geſtes biſarres & extravagans ; les hommes couvrirent nos vaiſſeaux, des femmes, des enfans qui n'avaient point de pirogues, accoururent à la nage ; & pluſieurs ne pouvant trouver place ſur les navires, demeurerent tout le jour au milieu des vagues.

Parmi les chefs qui nous viſiterent alors, était un jeune homme nommé *Pareea*, dont l'autorité était fort reſpectée : il nous dit qu'il avait des relations intimes avec le roi de l'isle, qui était alors occupé à la guerre dans l'isle Mowée, & devait revenir en peu de jours. Quelques préſens l'attacherent à nous, le firent veiller ſur les entrepriſes de ſes compatriotes, écarter le trop grand nombre qui ſurchargeait nos vaiſſeaux, & tenir les pirogues à quelque diſtance.

Ces chefs paraiſſaient exercer une autorité deſpotique ſur le peuple ; on les voyait don-

ner des ordres, & on les exécutait avec promptitude : s'ils voulaient éloigner ceux qui remplissaient nos vaisseaux, les insulaires à leur premier mot, se lançaient dans la mer ; un seul parut vouloir résister ; mais un chef nommé *Taneena*, le prit par le bras & le précipita dans les flots.

Ce dernier chef était un des plus beaux hommes que nous eussions vus ; il avait environ six pieds de haut ; ses traits étaient réguliers & pleins d'expression, ses yeux noirs & vifs, & son maintien aisé, ferme, gracieux : les autres paraissaient l'égaler en force & avaient le corps bien proportionné.

Jusqu'à ce moment nous n'avions point eu à nous plaindre des habitans ; ils avaient agi avec autant de loyauté que de confiance, & ce n'était cependant qu'avec des domestiques & des pêcheurs que nous avions eu quelque commerce. Ici nous essuyâmes des vols fréquens ; leurs chefs les y encourageaient, leur grand nombre semblait les assurer de l'impunité, & ils nous volaient avec d'autant plus de hardiesse que c'était pour leurs maîtres qu'ils le faisaient ; car nous avons vu dans les maisons des chefs tout ce qu'on nous avait dérobé.

Un troisieme chef fut amené par les deux dont nous venons de parler. Celui-ci se trouvait dans sa vieillesse de la classe des prêtres, après avoir été un guerrier distingué dans l'âge de la vigueur. Il était petit & maigre, ses yeux étaient rouges & chassieux, tout son corps était couvert d'une gale blanche, lépreuse, qui nous parut l'effet de l'usage immodéré de l'*ava*. Il s'approcha de Cook avec respect, lui fit des présens, le revêtit d'une piece d'étoffe rouge semblable à celle qui ornait leurs idoles, comme nous le vîmes dans la suite. Il dîna avec lui & mangea de tout ce qu'on lui présenta avec avidité; mais il refusa le vin après l'avoir goûté. Nous le visitâmes à notre tour: nous fûmes reçus à terre par quatre hommes qui portaient des baguettes garnies de poils de chien vers le bout: ils marcherent devant nous en déclamant à haute voix une phrase très-courte: le peuple se retirait à notre approche; quelques-uns demeuraient, mais avaient la face prosternée sur la terre. Nous passâmes près du morai: c'était un bâtiment solide bâti en pierre, & de forme quarrée, long d'environ cent vingt pieds, large de soixante, haut de quarante-deux: le sommet applati & pavé était entouré d'une balustrade de bois, sur

laquelle on voyait des crânes de captifs ſacrifiés à la mort des chefs. Le centre offrait un bâtiment de bois tombant en ruines ; ſur cinq poteaux hauts de vingt pieds repoſait un échaffaut de forme irréguliere : en face de la mer étaient deux maiſons qui communiquaient l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendait des injures de l'air.

Koah nous mena au ſommet de cette eſpèce d'édifice par un chemin d'une pente douce : nous apperçûmes à l'entrée deux groſſes figures de bois, dont les traits offraient des contorſions bizarres, ayant ſur leurs têtes un long cône renverſé ; leur corps était enveloppé d'étoffes rouges. Un jeune & grand homme à longue barbe, les préſenta au capitaine : Koah & lui chanterent en chœur, & ils nous conduiſirent à l'extrêmité du morai où étaient les cinq poteaux, au pied deſquels étaient rangés en demi-cercle une douzaine de figures : devant l'une d'elles était un whattas ou eſpèce d'autel, ſur lequel était un cochon déjà pourri étendu ſur des cannes à ſucre, des noix de cocos, du fruit à pain, des bananes & des patates. Koah prit le cochon avec les mains, prononça rapidement un diſcours, & laiſſa tomber l'animal par terre. Dix hommes

s'avancerent en ſilence portant un cochon en vie & une piece d'étoffe rouge ; Koah revêtit le capitaine de celle-ci, lui offrit l'autre, & le laiſſa tomber après avoir prononcé une eſpèce d'hymne fort longue. Il le ramena près des douze figures, dit un mot à chacune d'un air malin, & fit claquer ſes doigts en paſſant devant elles. Il ſe proſterna devant celle du centre, la baiſa & engagea le capitaine à en faire autant; enſuite il le conduiſit dans un eſpace creux où il le fit aſſeoir entre deux idoles. Une proceſſion d'inſulaires apporta en cérémonie un cochon cuit au four, une eſpèce de puding, du fruit à pain, des noix de cocos & des légumes : le grand jeune homme ſe mit à ſa tête, offrit le cochon à notre commandant avec des chants auxquels ſes compagnons répondaient ; puis tous s'aſſirent, découperent le cochon, pelerent les végétaux, caſſerent des noix & firent de l'ava. On nous donna enſuite les morceaux dans la bouche; le capitaine ſervi par Koah, ſe reſſouvenait du cochon pourri & ne pouvait avaler, Koah qui s'en apperçut lui ſervit les morceaux tout mâchés; ce qui ne fit qu'accroître le dégoût de celui qui les recevait.

Nous fimes des préfens à tous les infulaires, & ils en furent charmés. On nous ramena fur le rivage avec les mêmes cérémonies qui avaient rendu notre marche folemnelle, & qui ne nous parurent avoir d'autre but que de nous témoigner du refpect. Je defcendis enfuite à terre avec huit foldats pour protéger les gens qui rempliffaient des futailles & pour établir un obfervatoire. Je choifis un champ de patates, voifin du morai, qu'on voulut bien nous céder, & les prêtres pour en écarter les infulaires, le confacrerent en entourant de baguettes l'efpèce de mur qui le fermait: cet efpace enfermé de baguettes eft alors *Taboo*, mot dont ils fe fervent comme dans d'autres isles que nous avions parcourues; cette efpèce d'interdiction nous procura une grande tranquillité; mais auffi une folitude plus entiere que nous ne l'aurions défirée: aucun infulaire n'ofa pénétrer dans notre enceinte, aucune pirogue n'ofa aborder près de nous. Nous étions dans un lieu inviolable & facré.

Tandis que nous étions occupés de ces foins fur la terre, on reparait les vaiffeaux, on falait des cochons; opération qu'on ne croyait pas poffible dans les climats chauds, mais qui, pour réuffir, ne demande qu'un peu plus de foins.

Il faut couper la chair en morceaux de quatre à huit livres, les essuyer, ne point laisser de sang évagulé dans les veines, les saler tandis qu'ils sont chauds encore, les entasser ensuite sur un échaffaut en plein air, & les couvrir de plantes surchargées de pierres pesantes : le lendemain au soir on les visite, on en ôte les parties suspectes, on dépose le reste dans une cuve qu'on remplit de sel & de marinade ; on les visite encore, on enlève tout ce qui paraît n'avoir pas pris le sel, & on reporte le reste dans une nouvelle cuve assaisonnée de vinaigre & de sel. Six jours après on les enferme dans des barriques, en mettant une couche de sel entre chacune de celle de la viande. On a ramené en Angleterre un an après de ce porc, salé sous la zône torride, & on l'a trouvé très-bon encore.

Comme nous avions découvert près de nous une société de prêtres, le capitaine résolut de les visiter. Leurs cabanes étaient placées près d'un étang, & environnées de bocages de cocotiers qui les séparaient du rivage. On le conduisit d'abord dans un édifice sacré appellé la maison de l'*Orona ;* on le fit asseoir à l'entrée près d'une idole de bois, on soutint un de ses bras, on l'emmaillotta d'étoffes rouges, on

lui présenta un cochon qu'on jeta ensuite dans les cendres chaudes d'un feu qu'on avait allumé; on vint l'offrir encore au capitaine, en le lui tenant quelque tems sous le nez, en le déposant à ses pieds, ainsi qu'une noix de cocos; puis tout le monde s'assit, on fit de l'ava, on apporta un cochon cuit, & on nous en servit les morceaux dans la bouche.

Depuis cette cérémonie, le capitaine ne descendit plus à terre sans être accompagné d'un prêtre qui marchait devant lui, avertissait que l'Orona avait débarqué, & ordonnait au peuple de se prosterner. Il l'accompagnait aussi sur l'eau, & avec une baguette il avertissait les insulaires de sa venue; à l'instant ils abandonnaient leurs pagayes & se couchaient ventre à terre jusqu'à ce qu'il eut passé: les chefs paraissaient le voir avec un respect religieux. Ces prêtres ne se bornaient pas à de vaines cérémonies; ils nous rendaient des services réels: ils nous faisaient souvent des présens de cochons & des végétaux de l'isle, & ne demandaient jamais rien en retour. Ils semblaient faire ces dons comme une offrande religieuse, & nous sûmes que le chef des prêtres en faisait tous les frais. Nous avions tout lieu d'être contens de ces prêtres; mais nous ne l'étions

pas également des chefs qui employaient des moyens vils & deshonorans pour nous tromper & nous voler.

Le 24 Janvier, Terreeoboo, roi de l'isle, revint de son expédition; mais son arrivée jetta l'interdiction redoutable sur la baie, & dès-lors aucun habitant n'osa s'embarquer. Le roi vint sur le soir nous visiter sans appareil, dans une pirogue avec sa femme & ses enfans. Il revint deux jours après; mais alors son cortège avait de la grandeur & une sorte de magnificence: ses chefs l'environnaient, revêtus de casques & de manteaux de plumes, armés de longues piques & de dagues; les prêtres & des idoles gigantesques d'osier revêtues d'étoffes rouges, le suivaient. Ces idoles étaient ornées de petites plumes de diverses couleurs; de gros morceaux de nacres de perle, ayant une noix noire au centre, représentaient leurs yeux, & leurs bouches étaient garnies d'un double rang de dents de chien: des cochons & des végétaux étaient à la suite de ces idoles. Nous le reçumes à terre dans la tente, le roi jeta son manteau sur l'épaule du capitaine, lui mit un casque de plumes sur la tête, & un éventail curieux dans les mains: à ses pieds il étendit cinq ou six manteaux très-jo-

lis & d'une grande valeur parmi eux : il lui fit préſent de cochons & de divers végétaux ; il changea de nom avec lui, témoignage d'une amitié inviolable. Un vieillard d'une phyſionomie vénérable, était auſſi à la tête des prêtres ; il nous fit encore des dons, & c'était lui qui juſqu'alors avait fourni généreuſement à nos beſoins.

Nous fûmes ſurpris de retrouver dans le roi Terreeoboo, un vieillard infirme & maigre qui était venu ſur la *Réſolution*, lorſque ce vaiſſeau était près des côtes de l'iſle Mowée ; nous reconnûmes ſes fils, ſon neveu, ſes courtiſans. On les conduiſit de nouveau ſur le vaiſſeau, on les y reçut avec tous les égards poſſibles, & le capitaine revêtit le roi d'une chemiſe & l'arma de ſa propre épée. Les inſulaires ſe tinrent durant tout ce tems dans leurs cabanes, ou la face proſternée contre terre. Le roi leva enſuite l'interdiction jetée ſur la baie ; le commerce reprit ſon activité ; les femmes ſeules ne ſe montrerent plus.

Mais avant de pourſuivre notre récit, donnons une idée générale des iſles Sandwich où nous nous trouvions alors. Ce petit archipel eſt compoſé de douze iſles dont trois ſont inhabitées, ce ſont celles de Morotinnée, de

Tahoora, & de Tammapapa ou Komodoopapa; les deux dernieres plates & ſablonneuſes, ne ſont viſitées que pour y prendre des tortues & des oiſeaux : toutes ſont ſituées entre le 18 deg. 54 min. & le 22 deg. 15 min. de latitude ſeptentrionale, entre le 217 deg. 30 min. & le 225 deg. 34 min. de longitude. Les neuf isles qui ſont habitées, ſont celles d'*Owhihée*, de *Mowée*, de *Ranai* ou *Oranai*, *Kahowrowée* ou *Tahoorewa*, *Morotoi* ou *Morokoi*, *Woahoo* ou *Oahoo*, *Atooi* ou *Atowi*, *Necheehow* ou *Oneeheow*, & *Oreehoua* ou *Reehoua*.

Owhihée eſt la plus grande, la plus orientale; ſa forme eſt preſque celle d'un triangle équilatéral; du nord au ſud elle a 28 lieues & demie; de l'orient à l'occident, elle en a 24; ſa circonférence eſt de près de cent lieues : elle eſt partagée en ſix diſtricts, ſur l'un deſquels on diſtingue trois pics chargés de neige; ſommets d'une même montagne qu'on peut découvrir à 40 lieues de diſtance : on en voit tomber dans la mer qui la baigne,u ne multitude de belles caſcades : ailleurs ſont de vaſtes plaines & des pentes très-étendues couvertes de plantations, d'arbres de fruits à pain & de cocotiers : à l'extrêmité orientale de l'isle, on

voit une montagne de neige nommée *Mouna-Roa*, ou montagne étendue, qu'on découvre aussi de fort loin ; son sommet applati est sans cesse enseveli dans les neiges. Selon la ligne tropicale de neige, telle que M. de la Condamine l'a déterminée, cette montagne doit avoir 16020 pieds d'élévation ; la montagne aux trois pics est plus élevée encore, & le sommet des pics peut être haut de 18400 pieds anglais. Le district de Kavo présente un aspect sauvage & presque effrayant : le sol y est entrecoupé de bandes semblables à une lave ; on y voit des scories, des rochers brisés, crevassés, empilés les uns sur les autres ; ce canton est cependant un des plus peuplés ; c'est que les habitans le trouvent plus commode pour la pèche & pour la culture des bananes & des ignames, parce qu'entre ces restes de dévastations, il y a des espaces couverts d'un sol riche & abondant ; la baie où nous étions est dans ce district, & la côte y est bordée de scories en grosses masses & de rochers noircis par le feu : au-dessous de ces rocs que les habitans enlevent, est un sol abondant qui les récompense de la peine qu'ils ont eue à le découvrir.

Mowée est l'isle la plus considérable après

celle dont nous venons de parler & qui en eſt ſéparée par un canal large de huit lieues : elle a 54 lieues de tour, & ſemble former deux iſles réunies par un iſthme bas : elle a des montagnes très-élevées. Au midi d'un bas-fond ſitué au couchant, il y a une vaſte baie, dont les bords ſont ombragés de cocotiers, & dont la campagne au loin eſt très-pittoreſque ; ils ſont hériſſés de rocs pelés, mais ſes flancs ſont revêtus d'arbres, parmi leſquels on diſtingue le fruit à pain.

Nous ne dirons qu'un mot des autres isles. *Tahoorowa* a un ſol ſablonneux, aride, & ne nourrit point d'arbres. Morotoi paraît dénuée d'arbres, mais eſt riche en ignames ; la côte vers le couchant y eſt baſſe ; l'intérieur en eſt très-élevé. Ranai eſt bien peuplée ; elle produit peu de bananes & d'arbres à pain ; mais abonde en ignames, en patates douces & en taurow. Wohahoo eſt la plus belle de ces isles : nulle part on ne voit de collines plus vertes, des prairies & des bois plus variés, des vallées plus fertiles & mieux cultivées. Atooi a un ſol inégal ; la pente des collines y eſt douce vers la mer ; elles ſont couvertes de bois ; les habitans paraiſſent ſoigner davantage leurs plantations, qui ſont renfer-

mées par de belles haies, coupées par des fossés & de jolis chemins. Oneeheow a une de ses parties très-élevée, une autre fort basse & unie ; elle produit beaucoup d'ignames & d'une racine nommée *tée*. Oreehoua est une petite isle qui semble ne former qu'un mammelon.

Le climat de ces isles paraît plus tempéré que celui des isles d'Amérique situées sous la même latitude ; la pluie y est assez fréquente, mais peu durable : on n'y trouve de quadrupèdes que les cochons, les chiens & les rats : les chiens y ont les jambes courtes & tortues, le dos long, les oreilles droites ; ils sont très-paresseux ; quelques-uns sont couverts de poils longs & grossiers ; quelques autres ont une robe très-douce : on les nourrit avec les cochons ; & ils ont le même usage : ils n'en peuvent avoir d'autres, puisqu'il n'y a dans ces isles ni bête de proie, ni gibier. Les porcs y sont dans une abondance incroyable.

Les oiseaux y égalent en beauté tous ceux que nous avions vus ailleurs ; ils y sont en grand nombre, mais les espèces n'en sont pas variées : il y en a quatre dont l'espèce paraît appartenir à celle du colibri. L'un plus gros que le bouvreuil, est d'un beau noir lustré ; il a le croupion & les cuisses d'un jaune foncé ;

le ſecond eſt d'un rouge écarlate très-brillant ; mais il a les aîles noires & bordées de blanc ; il a auſſi la queue noire : le troiſieme ſemble être une variété du précédent ; il eſt tacheté de rouge, de brun & de jaune : le quatrième eſt partout d'un verd affaibli par une teinte jaune. Nous y vîmes une grive à poitrine griſe, & un petit oiſeau du genre des moucherolles ; un rail à aîles très-courtes & manquant de queue ; des corbeaux en petit nombre, d'un brun foncé, dont le cri diffère de ceux d'Europe ; deux petits oiſeaux très-communs & du même genre ; l'un eſt rouge & voltige ſur les cocotiers en fleur ; l'autre eſt verd ; tous deux ont la langue longue & garnie d'une petite frange à la pointe. Enfin un oiſeau à tête jaune, à bec de perroquet, qui ſemble être du genre du bec croiſé jaune de Linnæus.

On y voit auſſi des chouettes, la poule d'eau commune, une eſpèce de pluvier ſifflant, un oiſeau à longue queue noire, ayant le croupion & le deſſous des aîles jaunes.

Les productions végétales y ſont les mêmes que dans les autres isles de la mer du Sud ; les arbres à pain n'y ſont pas en grand nombre, mais ils y donnent plus de fruits ; les branches des arbres y ſortent du tronc beau-

coup plus bas & avec plus d'abondance; la grosseur des cannes à sucre y est extraordinaire; il en est qui ont environ un pied de circonférence & quatorze pieds de tige, bonne à manger: on y voit des racines de la forme de l'igname, pesant six à dix livres, qui ont un suc doux fort abondant, une saveur agréable, & qui fait en quelque maniere, la base des repas des habitans: on croit qu'elle est produite par une espèce de fougere.

Les insulaires paraissaient être de la même race que ceux de la nouvelle Zélande, des isles des Amis, de celles de la Société; race qui occupe un vaste espace dans l'océan Pacifique, & qui semble tirer son origine de quelque tribu de l'Inde: leur idiome & leurs usages peuvent le prouver. Leur taille est en général au-dessous de la moyenne; mais ils sont bien faits, agiles & forts: leurs traits sont moins beaux que ceux des Otahitiens, leur teint est plus foncé; les femmes ont de fort beaux yeux, de belles dents, & beaucoup de douceur & de sensibilité; leur chevelure est d'un noir brun, ni bien lisse, ni bien bonclée; leurs narines sont pleines sans être ni applaties ni allongées, peut-être à cause qu'ils saluent avec cette partie. Les chefs sont plus beaux & mieux faits

que

que les gens du peuple; parce qu'ils ont des alimens plus abondans, ſans être forcés à des travaux pénibles. On y voit quelques boſſus, beaucoup de louches, des gens attaqués d'ulcères, peut-être parce qu'ils mangent trop de ſel: l'ava y rend commun une galle blanche, les maux d'yeux, la maigreur, le tremblement. L'uſage de cette liqueur fatale n'y eſt pas ancien; il ſuffit de s'en abſtenir pour guérir les maux qu'elle cauſe.

Il eſt difficile d'évaluer la population de ces isles, on n'en connaît pas aſſez l'intérieur. Un apperçu nous fit croire qu'Owhyhée renfermait 150,000 ames, Mowée 65400, Woahoo 60200, Atooi 54000, Morotoi 36000, Oneehow 10000, Ranai 20400, Oreehoua 4000. Tout l'archipel en aurait donc 400,000.

Le caractère de ces inſulaires paraît doux, porté à la bienveillance; ils vivent unis, & montrent beaucoup de tendreſſe pour leurs femmes & leurs enfans. On n'y maltraite pas les femmes, mais elles ne mangent pas avec les hommes; le porc leur eſt interdit ainſi que diverſes ſortes de poiſſons, & diverſes eſpèces de bananes; elles ſont preſque toujours condamnées à la ſolitude.

L'hoſpitalité y eſt connue & pratiquée; leur

intelligence ſe prouve par leur agriculture & la perfection de leurs manufactures; ils ſuivaient avec plaiſir le travail de notre forge, & étaient curieux de nos uſages, & de nos mœurs: nous y vîmes deux inſenſés, & il nous parut qu'on avait pour eux beaucoup d'attentions & d'égards, qu'on les regardait comme inſpirés par la divinité même. On n'y mange plus ſes ennemis; mais il paraît que cette coutume barbare y fut pratiquée & qu'il y a peu de tems qu'elle ne ſubſiſte plus.

En général, ces inſulaires portent leur barbe; ils ſe raſent les cheveux des deux côtés de la tète, & n'en laiſſent qu'une ligne large comme la moitié de la main, qui quelquefois reſſemble aſſez à la crête des anciens caſques: il en eſt qui s'ornent de grandes touffes de cheveux faux qui tombent en longues boucles ſur leurs épaules, ou ils les attachent au ſommet de la tête: hommes & femmes portent des coliers de cordelettes ornés de coquillages bruns tachetés; quelquefois ils ſuſpendent à leur cou une eſpèce de pied de coupe de bois, de pierre ou d'ivoire, & très-bien poli: d'autres, à la place de cet ornement, ont ſur la poitrine une petite figure humaine en os: les deux ſexes ſe ſervent également d'une eſpèce

d'éventail de fibres de cocos flottantes, attachées à un manche uni & poli ; les plus précieux sont de plumes de coq ou d'oiseaux du paradis, attachées à un manche d'os humain. Ils se tatouent en lignes qui se coupent à angles droits ; cette opération semble se faire à la mort de leurs chefs pour s'en rappeller le souvenir. Une seule piece d'une étoffe épaisse & large d'environ un pied, qui passe entre les cuisses & se rattache derriere les reins, est leur seul vètement : ils jetent sur leurs épaules une natte épaisse qui leur sert souvent de bouclier ; les chefs, dans les jours de fète, portent le manteau de plumes & un casque si magnifique qu'il n'en est pas de plus brillant chez aucun peuple du monde ; ils sont fort rares ; ils ressemblent l'un & l'autre à l'habillement que portaient autrefois les Espagnols : peut-ètre un vaisseau de cette nation, ou de quelque Flibustier aura fait naufrage sur ces isles, & y a apporté cette mode.

Leurs villages sont formés de maisons bâties les unes près des autres sans aucune régularité, & qui communiquent entr'elles par un chemin tortueux : ils sont flanqués du côté de la mer de murs en pierres séches : ils salent leur poisson & le conservent dans des gour-

des ; ils aiment beaucoup la viande falée. Leur vie eft fimple ; ils fe levent avec le foleil, puis fe repofent quelques heures dans le milieu du jour ; ils aiment la danfe, la lutte & le pugilat : leur mufiqne eft groffiere ; ils n'ont d'autre inftrument que le tambour ; mais leurs chants font d'un effet agréable. Ils ont un jeu qui reffemble à notre jeu de dames, mais plus compliqué, fi on en juge par le nombre des cafes ; elles font au nombre de 238, difpofées fur 17 lignes : des cailloux blancs ou noirs leur fervent de dames. Ils parient fouvent pour ou contre les joueurs. Ils nagent avec force, avec agilité ; on les voit braver les flots irrités, fe tenir fur le fommet de la vague, & venir avec la rapidité d'une flèche paffer entre les intervalles que laiffe le rocher qui entoure le rivage, & où la vague les dépofe. Nous y avons vu un enfant lancer fucceffivement en l'air cinq boules & les reffaifir toutes les unes après les autres : ils jouent encore à d'autres jeux d'adreffe.

Leurs gourdes font d'une grandeur prodigieufe ; ils en dirigent la forme felon l'ufage qu'ils en veulent faire, en les preffant avec un linge lorfqu'elles végétent encore ; les unes leur fervent de facs pour renfermer leur équi-

page de pêche, d'autres font des bouteilles à long cou, d'autres encore servent de plats; celles-ci renferment leur sel, leur provision salée, leurs puddings, leurs végétaux : elles se ferment exactement avec un couvercle : ils en dessinent la surface avec un fer ou une pierre chaude.

Leur maniere de faire le sel est bien entendue : leurs salines sont des quarrés de 6 à 8 pieds de largeur, creusés en terre à la profondeur de 8 pouces & revêtues d'argile. On les établit sur une couche de pierres; la mer haute y fait parvenir l'eau de la mer par des canaux, le soleil la fait promptement évaporer, & elle laisse une croute d'un sel blanc & d'une excellente qualité.

Ils ont de petites & de longues piques faites d'un bois qui ressemble à celui d'acajou; leurs dagues sont d'un bois noir & pesant, semblable à l'ébène; leurs frondes sont absolument comme les nôtres; mais au lieu de placer la pierre sur un morceau de cuir, ils la placent sur un morceau de natte.

Les habitans de ces isles sont divisés en trois classes, les *Erées* ou chefs de district, les propriétaires sans pouvoir, & les Towtows qui n'ont ni rang, ni propriété. *Terreeoboo*

était le chef des Erées : au moment où il arrive, dans tous les lieux où il passe, les habitans se prosternent à l'entrée de leurs cabanes ; il lève des tributs sur les chefs inférieurs. Leurs emplois sont héréditaires : mais il faut que les enfans soient nés d'une mère d'un rang égal à celui de leurs pères. Le pouvoir des Erées paraît absolu sur les classes inférieures ; le peuple a la plus basse soumission pour eux, & cet esclavage dégrade leur esprit & leur corps : les chefs principaux traitent leurs inférieurs avec beaucoup d'arrogance. Les limites des possessions ne sont désignées dans les champs incultes que par de petits pavillons blancs, dans les champs cultivés que par des murs de pierres séches.

La religion paraît y être la même que dans les isles des Amis & dans celles de la Société ; mais les cérémonies y paraissent plus longues & plus multipliées, & de plus, on y trouve une société de prêtres qu'on ne vit point dans les autres : il paraît que de certaines familles ont seules le droit d'entrer dans ce corps, que le chef en est vénéré, & que les dignités y sont héréditaires. Ils ont beaucoup d'idoles dans des espèces d'édifices publics, il en est un grand nombre dans les maisons qui

ont les figures les plus grotefques & quelques-unes les plus obfcènes. Les facrifices humains y font encore plus fréquens qu'à Otaïti ; ils fe font toujours au commencement d'une guerre ; ou à la mort d'un chef diftingué : on nous dit qu'à la mort de Tereeoboo on facrifierait dix hommes : ces victimes infortunées font toujours prifes dans la claffe des Towtows. Heureufement qu'ils ignorent le fort qui les attend, jufqu'au moment où ils font affommés par tout où on les rencontre. Ils s'arrachent les dents de devant comme un facrifice propitiatoire à leurs Eatooa, pour détourner les malheurs dont ils fe croient menacés.

Quelques chefs prennent plufieurs femmes ; ils en font jaloux, & en exigent une certaine réferve qu'elles ne peuvent franchir fans s'expofer à des coups. Leurs funerailles font compofées de cérémonies, d'abord affez décentes, mais qui deviennent enfuite bruyantes & mêlées de fingeries. Jamais on n'a pu leur voir emporter les morts de leur cabane pour les porter au cimetiere. Revenons à notre récit.

La tranquillité, l'hofpitalité des habitans avaient infpiré la plus grande confiance, & nous nous mêlâmes avec eux fans inquiétude : on parcourut le pays, on y paffait la nuit ;

par-tout on trouvait des prévenances & de la cordialité. On s'empressait de nous présenter des secours, de nous rendre des services. Quand nous traversions des villages, les jeunes garçons & les jeunes filles couraient devant nous, & formaient des danses; on nous invitait à nous reposer dans les cabanes, à y boire du lait de cocos; les plaisirs qu'ils nous offraient n'étaient troublés que par leur disposition au vol.

Un parti d'officiers fit une course dans l'intérieur du pays pour en examiner les productions; & partout prévenus par la bienfaisance & la générosité de Kaoo, chef des prêtres, ils trouverent des vivres, & des hommes empressés à les servir & à les obliger. Ils nous donnerent un soir le spectacle d'un combat à coups de poings; mais ils nous parurent y mettre moins d'agilité & d'adresse que les habitans des isles des Amis.

L'un de nos gens mourut sur nos vaisseaux, & le roi desira qu'on l'ensevelit dans le morai: la cérémonie se fit avec tout l'appareil que nous pouvions y mettre. Kaoo & les autres prêtres y assisterent, garderent un silence profond, & montrerent une grande attention lorsqu'on lut l'office des morts. Lorsque nous

remplîmes la fosse, ils en approcherent respectueusement, y jeterent un cochon mort, des noix de cocos & des bananes : durant les trois nuits qui suivirent les funerailles, ils y vinrent sacrifier des cochons & y chanter des hymnes & des prieres qui duraient jusqu'au jour.

Cependant, il paraît que notre séjour donnait de l'inquiétude aux chefs. Ils nous demanderent souvent quand nous partirions. Ils ne paraissaient pas nous craindre ; ils croyaient que nous venions d'un pays où les provisions avaient manqué, & que nous étions venus les visiter pour remplir, disaient-ils, nos ventres.

La maigreur de quelques-uns de nos gens, l'appétit avec lequel nous mangions leurs provisions fraîches, nos soins pour en acheter, pour en embarquer une quantité considérable, pouvaient en effet leur inspirer cette idée. Ils remarquerent aussi que nous n'avions point de femmes à bord, que nous étions paisibles, peu bruyans, & ils ne nous croyaient pas des guerriers. Ils tâtaient les ventres de nos matelots, & nous faisaient entendre qu'il était tems de partir; mais que nous pourrions revenir dans la saison prochaine. Peut-être qu'ils craignaient de manquer eux-mêmes des provisions que nous em-

portions; peut-être Tereeoboo ne voulait-il savoir notre départ que pour préparer les présens qu'il voulait nous faire: au moins dès qu'il le sut, il fit rassembler des cochons & des végétaux qu'il voulait nous offrir.

Deux jours avant notre départ, sur le soir, ils nous amuserent par des combats de lutte & de pugilat, & afin de les amuser à notre tour, nous tirâmes le peu de pieces d'artifice qui nous restaient encore: ces feux d'artifice étaient peu de chose, & cependant ils exciterent leur admiration & leur étonnement. La veille du jour où nous devions partir, le roi nous pria de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffes, de plumes jaunes & rouges attachées à des fibres de gousses de noix de cocos, de haches & d'autres instrumens de fer que les insulaires avaient obtenu de nous par des échanges. Il y avait à peu de distance des monceaux énormes de végétaux de toute espèce, & un troupeau de cochons. C'était un tribut que les habitans d'un district avaient payé au roi: il prit pour lui le tiers du fer, des plumes & des étoffes, & nous offrit ensuite le reste des étoffes, tous les cochons, tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la magnificence de ce présent & ne le refusâmes pas.

Ils témoignerent beaucoup de chagrin de notre départ ; ils auraient voulu que ceux qu'ils avaient le mieux connu, demeuraſſent avec eux ; & pour diminuer leurs regrets, on leur promit que nous reviendrions.

Nous ſortîmes de la baie le 4 Février, environnés d'une foule de pirogues ; mais avant d'abandonner cette isle, nous voulûmes nous aſſurer s'il n'y aurait point une rade plus ſûre que celle que nous quittions, & ſi nous n'en trouvions point, en chercher une dans la partie de l'isle qui eſt entre le levant & le midi. Nous avançions peu, & nous n'étions pas bien éloignés encore lorſque nous reçumes un nouveau préſent de Terreeoboo.

Nous crûmes avoir découvert ce que nous cherchions, après avoir paſſé la pointe la plus occidentale de l'isle : nous vîmes une baie profonde que les naturels appellaient *Toe-yahyah* ; elle nous fit eſpérer d'y trouver un havre ſûr & commode, où pluſieurs courans d'une eau douce & très-belle venaient ſe rendre. On alla l'examiner ; on trouva qu'elle s'étendait fort loin dans le pays autour d'une montagne élevée, que les côtes en étaient baſſes & remplies de rocs ; qu'un lit de corail était répandu autour du rivage, & qu'au dehors de ce roc le fond avait cent pieds de profondeur.

Déçu de notre espérance, nous pensâmes à continuer notre recherche. Nous venions d'éprouver une tempête pendant laquelle nous avions sauvé deux familles des insulaires, l'une dont les flots avaient renversé la pirogue, l'autre que les vents avaient jeté loin de la terre & qui était expirante d'inanition. Le vent continua de souffler avec violence ; il fit éclater notre mât de misaine, & le capitaine Cook délibéra s'il irait chercher encore un havre dans les autres isles, ou s'il retournerait à Karakakooa ; on se détermina pour le dernier parti ; il paraissait le plus sûr ; il devint le plus funeste.

Nous rejetâmes l'ancre dans cette baie le 10 Février, & l'on s'occupa à reparer le mât ; comme il était probable qu'on n'aurait terminé l'ouvrage que dans quelques jours, nous redescendimes l'observatoire à terre, & les prêtres nous protégerent comme ils l'avaient déjà fait. Les voiliers se rendirent sur la côte pour reparer les dommages de la voilure. Nous nous appercevions que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard ; nous n'entendions plus de cris de joie, il n'y avait ni bruit, ni foule autour de nous, la baie était déserte & tranquille ; on voyait çà & là quelques piro-

gues qui semblaient nous fuir : on nous dit que Terreeoboo était absent, & qu'il avait jeté l'interdiction sur la baie : oette raison nous laissa sans défiance, quoique nous dussions en avoir : peut-être notre retour leur causa quelque alarme ; cependant le roi parut le lendemain, & se rendit au vaisseau : bientôt les échanges recommencerent & tout parut paisible jusqu'au soir du 13 Février.

Ce soir on nous vint dire que plusieurs chefs s'étaient rassemblés près du puits voisin du rivage, & qu'ils chassaient les insulaires qui aidaient nos matelots à remplir nos futailles : on ajouta que leur conduite paraissait suspecte, & annonçait qu'on ne nous laisserait point tranquilles ; peu après on apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres : je m'avançai vers eux, dit le lieutenant King, & ils parurent se calmer ; ils quitterent leurs pierres, & ceux qui aidaient les matelots se remirent à l'ouvrage. Le capitaine Cook m'ordonna de faire charger nos fusils à balle si l'on recommençait à s'armer. Peu de tems après, j'entendis des tentes de l'observatoire un bruit de mousqueterie, & l'on vit une pirogue qui ramait précipitamment vers la côte, poursuivie par un de nos petits canots : on pensa

qu'un vol avait causé ces coups de fusil. Le capitaine m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter la pirogue qui essayait de gagner le rivage ; mais nous arrivâmes trop tard ; les insulaires avaient gagné le rivage & s'étaient enfuis. Nous les poursuivîmes, guidés par les indications des autres insulaires ; mais après avoir fait inutilement une lieue de chemin, nous soupçonnâmes qu'on nous trompait pour nous fatiguer envain, & nous résolûmes de revenir à nos tentes.

Il s'était élevé pendant notre absence une querelle plus sérieuse : l'officier du canot qui poursuivait la pirogue s'en était emparé. Pareea, le premier chef que nous avions vu à notre abord dans l'isle, vint la réclamer ; on refusa de la lui rendre, il persista, il y eut des coups donnés, & Pareea fut renversé d'un violent coup de rame à la tête. A ce spectacle, les insulaires, d'abord spectateurs paisibles, firent pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qui se virent forcés de se retirer & de gagner à la nage un rocher à quelque distance de la côte : les insulaires s'emparerent de la pinnace, la pillerent & l'auraient détruite si Pareea ne les en eut empêchés : il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient la venir repren-

dre, & qu'il s'efforcerait de retrouver les chofes qu'on y avait volés. Nos gens revinrent, & ramenerent la pinnace au vaiffeau; Pareea les y fuivit, parut affligé de ce qui s'était paffé, demanda fi le capitaine était irtité contre lui, & on l'affura qu'il ferait toujours bien reçu fur les vaiffeaux.

„ Je crains bien, dit Cook, à l'ouïe de ces détails, „ que les infulaires ne me for„ cent à des mefures violentes; car il ne faut „ pas leur laiffer croire qu'ils ont eu de l'a„ vantage fur nous. " Il fit fortir du vaiffeau les infulaires qui s'y trouvaient; je mis une double garde au morai, & j'eus raifon, car les infulaires vinrent durant la nuit pour nous furprendre, ou nous voler. Le lendemain on m'apprit qu'on avait volé la chaloupe de la *Découverte*: le capitaine Cook l'avait appris auffi, & fe préparait à fe la faire rendre: il voulait perfuader au roi de venir fur le vaiffeau & le garder en ôtage jufqu'à ce qu'on lui eut rendu la chaloupe: il donna des ordres pour qu'on fe faifit de toutes les pirogues qui paraîtraient, & qu'on les gardât jufqu'à la reftitution de ce qu'on nous avait volé.

Nous quittâmes le vaiffeau, le capitaine &

vers les fept ou huit heures du matin : lui, dans la pinnace, fuivi de 9 foldats de marine & de M. Philips ; moi, fur le petit canot ; avant de nous quitter, il me commanda de raffurer les infulaires, de leur perfuader qu'on ne leur voulait point de mal, de ne pas divifer ma petite troupe & de me tenir fur mes gardes. J'ordonnai en effet à mes foldats de ne pas fortir de la tente, de charger leur fufil à balles, & de ne pas les quitter. J'allai vifiter le vieillard Kaoo & fes prêtres, alarmés de nos préparatifs ; ils avaient ouï parler du vol qu'on nous avait fait ; & je leur dis que nous étions réfolus à nous faire rendre juftice ; mais je le priai d'expliquer nos raifons au peuple & de le raffurer : il le fit fans doute, charmé de l'affurance que je lui donnai que nous ne ferions point de mal à Terreeoboo.

Cependant le capitaine avait débarqué, il s'était rendu avec fon lieutenant & fes neuf foldats au village de Kowrowa, où il fut reçu avec refpect : les habitans fe profternerent & lui offrirent de petits cochons. Les deux fils du roi s'y trouvaient & le conduifirent dans la maifon où leur père était couché ; ils le trouverent encore à moitié endormi ;

dormi ; le capitaine l'invita à venir paſſer la journée ſur le vaiſſeau & il accepta ſans balancer la propoſition.

Tout annonçait un ſuccès heureux ; déjà les deux fils du roi étaient dans la pinnace, déjà le roi était ſur le rivage, lorſqu'une vieille femme, appella à haute voix la mere de ces jeunes princes, épouſe favorite de Terreeoboo, pour qu'elle accourut, s'approcha de ce chef, & le conjura en verſant des larmes, de ne pas aller au vaiſſeau. Deux autres chefs arriverent, le retinrent & le firent aſſeoir. Les inſulaires ſe raſſemblaient en foule, effrayés des coups de canon qu'ils avaient entendu & des préparatifs qu'ils voyaient faire : le lieutenant des ſoldats de marine les voyant preſſés & qu'ils ne pourraient ſe ſervir de leurs armes s'il fallait y avoir recours, propoſa de les mettre en ligne vers les rochers au bord de la mer, & le capitaine y conſentit.

Durant cet intervalle, le roi effrayé, aſſis par terre, paraiſſait diſpoſé à ſe rendre aux inſtances du capitaine ; mais les chefs employerent même la violence pour le retenir. Alors M. Cook s'apperçut bien que l'alarme était trop générale pour eſpérer de réuſſir ; il dit au lieutenant que s'il s'obſtinait à vouloir conduire le roi à bord, il

s'exposait à la nécessité de tuer beaucoup de monde, & qu'il fallait l'éviter.

Il n'était point en danger lui-même encore; mais un accident qu'il ne pouvait prévoir l'y précipita. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui cherchaient à s'échapper, tuerent malheureusement un chef du premier rang: cette nouvelle arriva au village où se trouvait le capitaine au moment où il venait de quitter le roi, & où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumeur, la fermentation qu'elle excita, furent violentes; les hommes renvoyerent les femmes & les enfans, se revêtirent de leurs nattes de combat & s'armerent de piques & de pierres. L'un d'eux qui tenait une pierre & un long poignard de fer nommé *pahooa*, s'approcha de M. Cook, le défia en brandissant son arme, & le menaça de lui jeter sa pierre. Le capitaine lui conseilla de cesser ses menaces; son ennemi en devint plus insolent encore, & alors il lui tira son coup de petit plomb: l'insulaire ne fut point blessé; sa natte fit tomber le plomb mort à ses pieds, & il en devint plus insolent & plus audacieux. Cependant on jetait des pierres aux soldats de marine, & l'un des Erées essaya de poignarder celui qui les commandait; il n'y réussit pas, & reçut

un coup de crosse de fusil. Le capitaine se vit dans la nécessité de se défendre ; il fit feu sur l'insulaire qui s'approchait & l'étendit mort sur le carreau. Alors les insulaires formerent une attaque générale, & les soldats de marine, le matelots leur répondirent par une décharge de mousqueterie : les insulaires n'en furent point ébranlés, ils soutinrent le feu & se précipiterent sur le détachement en poussant des cris & des hurlemens épouvantables, & avant que les soldats eussent le tems de recharger : quatre soldats de marine environnés de toutes parts, périrent sous les coups de leurs adversaires ; trois furent dangereusement blessés ; le lieutenant déjà blessé entre les deux épaules, allait être immolé par un second coup de poignard lorsqu'il se retourna & tua son adversaire. Le capitaine se trouvait alors au bord de la mer ; il criait aux canots de cesser leur feu & de s'approcher du rivage, afin d'embarquer notre petite troupe : aussi longtems qu'il regarda les insulaires en face, aucun d'eux ne se permit de violence contre lui ; mais au moment qu'il se tourna pour donner ses ordres aux canots, il reçut un coup de pique qui le fit chanceler & tomber ; mais comme il se relevait, il reçut un coup de poignard sur le cou, & il tomba dans un creux de rocher rempli d'eau;

il ſe débattit encore avec vigueur, éleva la tête, & ſemblait des yeux appeller du ſecours: les Indiens le replongerent dans l'eau; il éleva cependant encore la tête, il ſe rapprochait du rocher quand un ſecond coup de pique lui donna la mort. Ils traînerent ſon corps ſur le rivage, & s'enlevant les poignards les uns aux autres, chacun d'eux avec une brutalité féroce, voulut lui porter des coups lors même qu'il ne reſpirait plus. Telle fut la mort de cet homme célebre, & qui mérite mieux le titre de grand homme que la plupart de ceux qu'on en a décoré.

Les ſoldats de marine qui étaient vivans encore, ſe jetterent dans l'eau avec leur lieutenant, & protégés par le feu des canots, ils échapperent à la mort. Ce lieutenant montra un courage intrépide: au moment où il atteignit une pirogue, il vit un de ſes ſoldats qui ne ſachant pas bien nager, ſe débattait dans les flots & courait le riſque d'être pris par les ennemis; quoique bleſſé dangereuſement lui-même, il ſe précipita tout de ſuite dans la mer pour voler à ſon ſecours, & reçut à la tête un coup de pierre qui faillit de le faire périr au fond de l'eau; il parvint cependant à ſaiſir le ſoldat par les cheveux, & à le ramener dans le canot.

Pour faciliter l'évaſion de leurs compagnons

malheureux au cas qu'il y en eut qui vécussent encore, les canots ne cesserent de faire feu sur les insulaires, & quelques coups de canon du vaisseau se joignant à leur feu continuel, on parvint à dissiper les insulaires ; un canot vint sur le rivage, on y vit nos soldats de marine étendus sans vie; mais comme il n'avait pas assez de monde pour les ramener sans danger, & que ses munitions étaient presque épuisées, ceux qui le montaient crurent devoir revenir au vaisseau : ils laisserent nos morts entre les mains des insulaires avec dix armures complettes.

La consternation & la douleur régnaient dans nos équipages, & ne permirent pas d'abord de penser au détachement posté au morai, où avec six soldats on gardait l'observatoire, les mâts & les voiles. Il m'est impossible de décrire, dit encore le lieutenant King, tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Nous l'ignorions; mais il nous était facile de le prévoir; nous voyions une foule immense rassemblée là où le capitaine Cook devait être; nous entendions la mousqueterie; le feu, la fumée, les cris confus, les mouvemens des insulaires, leur fuite, les canots qui passaient & repas-

ſaient entre les vaiſſeaux, nous donnerent des preſſentimens ſiniſtres: je me peignais cet homme dont la vie m'était ſi chere, expoſé au milieu de la mêlée, je le blâmais d'une trop grande confiance, j'étais frappé des dangers auxquels il était expoſé, auxquels nous étions expoſés nous-mêmes.

Les inſulaires s'étaient raſſemblés autour du mur qui formait notre enceinte: je crus devoir les aſſurer que nous ne leur ferions point de mal, & que je voulais vivre en paix avec eux: ce qu'ils voyaient, ce qu'ils entendaient, ne leur donnaient pas moins d'inquiétude qu'à moi. Telle était notre ſituation quand le capitaine Clerke, nous voyant, à l'aide de ſa lunette, environnés par les inſulaires, craignant qu'ils ne nous attaquaſſent, fit faire feu ſur eux: l'un des boulets briſa par le milieu un cocotier ſous lequel pluſieurs d'entr'eux étaient aſſis, l'autre fit jaillir les fragmens du rocher contre lequel il alla ſe briſer: ils furent effrayés, & je le fus comme eux, parce que je leur avais promis que nous vivrions en paix. J'envoyai tout de ſuite un canot au vaiſſeau pour faire ſuſpendre le feu & je convins d'un ſignal au cas que je fuſſe attaqué.

Nous paſſâmes encore un quart d'heure

dans une inquiétude affreuse. Le canot revint & confirma toutes nos craintes; on nous apportait l'ordre d'abattre nos tentes le plus promptement qu'il nous serait possible, & d'envoyer à bord la voilure. Le jeune prêtre, qui dans les premiers jours de notre arrivée, nous avait conduit vers le morai, arriva la douleur & la consternation peintes sur le visage ; on venait de lui apprendre la mort du capitaine, & il nous demandait avec un mêlange d'inquiétude & de crainte, si ce rapport était vrai. Hélas, je ne pouvais que le confirmer!

Notre situation était critique : nous pouvions être attaqués & massacrés comme notre infortuné chef; & si nous perdions nos mâts & nos voiles, nous perdions aussi un de nos vaisseaux & le fruit de notre expédition. Je craignis que le ressentiment, ou le succès de la premiere attaque des insulaires ne les rendit plus audacieux encore; ils avaient une occasion favorable de vengeance ou celle de prévenir la nôtre. Pour l'éviter, je persuadai au jeune prêtre de cacher la mort de M. Cook, de la démentir auprès de ses compatriotes, & d'amener les autres prêtres & leur vieux chef, dans une grande maison qui était voisine de notre poste. Ces prêtres pouvaient suspendre la fu-

reur des insulaires, & le vieillard sur-tout, qui jouissait d'une grande autorité sur le peuple, avait le pouvoir de nous sauver, & de maintenir la paix.

Je plaçai mes soldats au sommet du moraï, je leur donnai un chef, je lui recommandai de se tenir sur la défensive, & me hâtai d'aller vers le capitaine Clerke pour lui exposer l'état des choses : mais à peine j'eus quitté mon poste que les insulaires l'attaquerent à coups de pierres ; nos soldats n'y répondirent que lorsque j'arrivai aux vaisseaux; je me hâtai de revenir à terre : je vis tout autour de nous les insulaires s'armer, se revêtir de la natte du combat ; leur nombre s'accroissait rapidement ; de grandes compagnies venaient à nous sur les bords du rocher : bientôt ils lancerent des pierres ; je n'ordonnai point d'y répondre, & ils en devinrent plus insolens. Les plus courageux de leurs guerriers, se glissant le long de la grève, cachés par les rochers qui la dominent, se montrerent tout à coup au pied du moraï, dans le dessein de nous assaillir dans cette partie où notre poste était le plus accessible. Nous fîmes feu sur eux, & ils ne se retirerent que lorsque l'un d'eux eut été étendu sans vie : l'un des restans revint sur ses pas

pour emporter ſon ami mort; une bleſſure le força de l'abandonner; il revint encore, & une nouvelle bleſſure l'éloigna; enfin raſſemblant ſes forces, il ſe remontra couvert de ſang, & je défendis de tirer ſur lui: il chargea ſon ami ſur ſes épaules, & tomba lui-même l'inſtant après ſans vie.

Un renfort que nous reçumes des deux vaiſſeaux, força les inſulaires à ſe retirer derriere leurs murailles. J'engageai alors les prêtres à négocier avec eux un accommodement; ils firent conſentir ce peuple à une trève, les hoſtilités ceſſerent, nous emportâmes tranquillement notre mât, nos voiles, notre obſervatoire, & ils ne s'emparerent du morai que lorſque nous l'eûmes quitté.

Nous réſolûmes tous de concert, de redemander la chaloupe qu'on nous avait volée, & le corps de notre capitaine. Cette réſolution était dictée par l'attachement que nous avions pour le chef infortuné que nous venions de perdre; elle l'était auſſi par la prudence. Il fallait en impoſer à ces inſulaires, qui fiers de leur ſuccès, pouvaient méditer des entrepriſes plus hardies & plus dangereuſes; nos armes ne les avaient point intimidés, nos vaiſſeaux étaient en mauvais état de défenſe, & s'ils

nous attaquaient durant la nuit, nous avions lieu de douter du ſuccès. Montrer de la faibleſſe, c'était les encourager encore.

Cependant, des raiſons aſſez fortes firent pencher la balance pour le parti contraire ; on dit tout ce qu'on pouvait alléguer en faveur des inſulaires, que leurs attaques n'avaient point été préméditées, que leur roi n'avait voulu, ni le vol qui les avait amenées, ni elles-mêmes ; qu'ils avaient montré auparavant beaucoup d'honnêteté & de bienfaiſance, qu'ils ne ſemblaient s'être armés que pour leur propre défenſe ; qu'il ne fallait pas, pour tirer une vengeance ſtérile, s'expoſer à rendre inutiles tous ſes travaux, & ſe mettre dans l'impuiſſance de remplir le but de notre voyage. Je cédai ; mais on vit bientôt que j'avais eu raiſon. Notre douceur parut faibleſſe, & les inſulaires vinrent nous défier auprès des vaiſſeaux.

J'allai vers le rivage pour redemander les reſtes de nos morts, & ſur-tout, le corps de notre commandant ; à mon approche on fit retirer les femmes & les enfans ; les guerriers ſe mirent en mouvement & s'armaient de piques & de dagues. Je remarquai qu'ils avaient conſtruit des parapets de pierre le long du rivage où le capitaine Cook avait débarqué ;

déjà ils nous lançaient des pierres avec la fronde, & je m'apperçus que je ne pouvais aborder ſans combat, à moins que je ne priſſe un moyen qui leur fit comprendre mes intentions: j'ordonnai donc aux canot de s'arrêter, & m'avançai ſeul ſur le plus petit avec un pavillon blanc; les inſulaires s'arrèterent, les femmes revinrent, les hommes dépoſerent leurs nattes de combat, s'aſſirent au bord de la mer & m'inviterent à deſcendre. Je doutais encore de leurs intentions pacifiques, quand je vis Koah ſe jeter dans les flots & nager vers moi avec un pavillon blanc; il montrait cette tranquille confiance qui en inſpire, & quoiqu'il fut armé, je le reçus dans mon canot. Cependant cet inſulaire était à craindre, les prêtres me l'avaient peint comme un méchant homme, ils m'avaient averti qu'il ne nous aimait pas, & quelques actes de diſſimulation & de perfidie juſtifiaient ce qu'on m'en avait dit. Il vint à moi en verſant des larmes & m'embraſſa; mais en me livrant à ces marques d'affection, j'écartai la pointe de ſon *pahooah:* je lui dis ce que nous demandions; il mandia pour ainſi dire, un morceau de fer, & quand il l'eût reçu, il regagna le rivage.

J'attendis ſon retour avec beaucoup d'in-

quiétude; Koah fut lent à m'apporter une réponſe, & dans l'intervalle on cherchait à me faire deſcendre, ou à ſe donner la facilité d'arrèter mon canot entre les rochers. Je me défiais trop d'eux pour ne point éviter leurs piéges, & déjà je ſongeais à revenir au vaiſſeau, quand un chef, qui s'était montré l'ami du capitaine Clerke, s'avança vers nous, & m'apprit que le corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'isle, & qu'on le rapporterait le lendemain matin. Je n'en crus point ſa promeſſe, & envoyai demander les ordres du capitaine Clerke, qui m'envoya l'ordre de revenir à bord, après avoir fait entendre aux inſulaires que nous détruirions la bourgade ſi l'on ne nous tenait pas parole.

Lorſqu'ils virent que nous retournions aux vaiſſeaux, ils nous provoquerent par les geſtes les plus inſultans & les plus dédaigneux; quelques-uns ſe promenerent en triomphe avec les habits de nos malheureux compatriotes, & un chef brandiſſait l'épée de M. Cook; notre modération leur parut poltronnerie; car ils n'avaient aucune notion des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

Quand j'eus annoncé les diſpoſitions des inſulaires, on ſe mit en état de défenſe contre

une attaque de nuit, on s'environna de bateaux de garde pour qu'on ne put couper nos cables. Les insulaires nous laisserent tranquilles, mais ils s'agiterent beaucoup durant l'obscurité: nous vîmes un nombre prodigieux de lumieres sur les collines; c'est sans doute qu'ils y offraient des sacrifices à l'occasion de la guerre à laquelle ils se croyaient engagés, & qu'ils brûlaient nos morts; des sacrifices, des fêtes, des réjouissances, sont un moyen dont se servent les chefs pour enflammer le courage de leur peuple. On entendait aussi beaucoup de cris & de lamentations.

Koah vint m'offrir des étoffes & un petit cochon comme au fils de M. Cook; mais n'ayant répondu que d'une maniere ambigue sur la restitution de son corps, je le refusai avec indignation; il revint plusieurs fois encore pour voir si nous étions en état de défense. Il nous pressa, le capitaine Clerke & moi, de descendre pour avoir une entrevue avec leur roi; mais cette demande cachait un dessein perfide, puisque le vieux Terreeoboo s'était enfui dans une caverne, au sein d'une montagne qui pendait sur la mer, & où l'on ne peut arriver qu'avec des cordes: Koah retourna vers ses compatriotes qui l'environnerent, sans

doute pour entendre ſon rapport, & tout le matin nous entendîmes des conques appeller les guerriers au combat.

Nous nous occupâmes avant tout à élever notre mât; nos travaux remplirent le jour, la nuit vint, & l'on entendit une pirogue qui ramait vers nous: les deux ſentinelles placées ſur le pont tirerent ſur elle, & deux hommes qui la montaient m'appellerent, dirent qui ils étaient & qu'ils nous venaient faire une reſtitution: on les fit monter: effrayés, éperdus, ils ſe jeterent à nos pieds; c'étaient des prêtres, & l'un d'eux était celui qui accompagnait par-tout M. Cook: il verſa des larmes ſur ſa mort & nous préſenta un paquet d'étoffes que nous dépliâmes: nous fûmes ſaiſis d'horreur en y trouvant enveloppés un morceau du corps de notre infortuné capitaine, qui peſait environ huit à dix livres: il nous dit que le reſte avait été dépécé & brûlé, que le chef avait la tête & les os; que Kaoo avait reçu la portion qui était devant nous pour l'employer à des cérémonies religieuſes, & qu'il nous l'envoyait pour nous prouver ſon attachement & ſon innocence.

Nous eſſayâmes de nous aſſurer ſi ces peuples mangent de la chair humaine: mais ces

queſtions leur inſpirerent de l'horreur ; ils nous demanderent ſi nous le faiſions. Ils ajoutaient : " Quand l'*Orono* reviendra-t-il ? Que nous „ fera-t-il à ſon retour ". Ils parlaient du capitaine Cook dont ils s'étaient fait une idée ſupérieure à la nature humaine. Je voulus les engager à paſſer la nuit avec nous ; mais ils craignaient la colere des chefs auxquels ils avaient caché la viſite qu'ils venaient de nous faire, & la nuit qui avait ſervi à cacher leur venue, devait auſſi cacher leur retour. Ils nous avertirent de craindre l'ardeur de la vengeance de leurs compatriotes, & ſur-tout de nous défier de Koah qui était notre ennemi implacable. Ils nous apprirent que 17 hommes avaient été tués dans le combat où M. Cook avait péri & que huit autres l'avaient été à l'obſervatoire ; que Kaneena & ſon frere qui étaient de nos meilleurs amis, avaient été du nombre des premiers. Nous accompagnâmes les prêtres pour qu'on ne fit point encore feu ſur eux.

Juſqu'au lever de l'aurore, la nuit fut troublée par des cris, des hurlemens, des lamentations ; Koah revint vers nous, & malgré moi on reçut cet homme diſſimulé & perfide comme ſi l'on eut été ſes dupes ; nous n'étions point reconciliés avec les inſulaires ; notre modéra-

tion n'avait produit aucun effet, & nous manquions d'eau. Cependant, la plupart des insulaires après nous avoir défiés encore, s'en retournerent dans leurs maisons éloignées du rivage; leurs bravades irriterent les équipages qui demanderent instamment de venger la mort du capitaine; M. Clerke permit de répondre aux insultes si l'on nous en faisait encore, & fit tirer quelques coups de canon qui tuerent ou blesserent quelques Indiens.

Le lendemain, on descendit sur le rivage pour remplir les futailles; les insulaires cachés derriere les parapets, ou dans les trous de la montagne qui domine l'aiguade, harasserent nos matelots à coups de pierre, & les obligerent à s'occuper de leur défense; le canon d'un des vaisseaux faisait rentrer les assaillans dans leurs cavernes; mais ils en sortaient un instant après, & les matelots se livrerent à leur fureur; ils brulerent les maisons derriere lesquelles les insulaires se retiraient; bientôt ils mirent le feu au village tout entier, & l'incendie s'étendit jusque sur la maison des prêtres qui avaient toujours été nos amis fideles: leur confiance en nous leur rendit cet incendie plus funeste qu'à nos ennemis, parce qu'elle leur avait persuadé de laisser dans leur asyle tout ce qu'ils

avaient

avaient de plus précieux & que tout avait été consumé. Bientôt nous vîmes une députation de ces prêtres s'approcher du rivage avec les symboles de la paix ; le jeune prêtre dont nous avons parlé était à sa tête ; il vint sur nos vaisseaux, nous reprocha notre fureur envers tous, notre ingratitude envers eux ; nous nous excusâmes & nous les consolâmes le mieux que nous pûmes ; mais Koah qui vint nous visiter le lendemain, ne fut pas reçu comme eux. Je lui ordonnai de se retirer, & je l'avertis que s'il avait l'audace de se remontrer avant qu'on nous eut rendu les restes de notre chef, il devait s'attendre d'être traité comme il le méritait. Il reçut cet accueil sans en être ému, & quand il fut à terre, il se joignit à une troupe qui jetait des pierres aux matelots qui remplissaient les futailles.

Les insulaires convaincus enfin que notre inaction n'était pas lâcheté, se disposerent à nous satisfaire. Un chef nommé Eappo vint nous demander la paix au nom de Terreeoboo, & nous en prescrivîmes la seule condition ; c'est qu'on nous rendit les tristes restes de notre chef : il nous dit que la chair & les os de la poitrine & de l'estomac de nos sol-

dats de marine avaient été brulés; que le reste avait été partagé entre les chefs subalternes; que le corps de M. Cook avait été partagé entre les chefs supérieurs, & qu'on nous apporterait tout ce qui pourrait en être rassemblé: nous reçûmes des présens, les insulaires revinrent sans défiance aux vaisseaux, & le lendemain, ils formerent une longue procession qui vint s'asseoir sur le rivage, où ils déposerent des cannes à sucre, des fruits à pain, du taro & des bananes qu'ils avaient apportés, puis ils se retirerent; bientôt Eappo revêtu de son manteau de plumes, se vint placer sur un rocher d'où il fit signe qu'on le vint chercher. Le capitaine Clerke s'y rendit, & il nous donna un grand paquet d'une très-belle étoffe neuve, dans laquelle les restes de notre capitaine étaient renfermés. Il déplora la mort des chefs que nous avions tués, nous assura que la chaloupe avait été mise en pieces par les gens de Pareea qui l'avait faite enlever pour se venger d'un affront qu'il prétendait avoir reçu de nous. Nous renvoyâmes Eappo, & ayant mis les ossemens de notre malheureux chef dans une biere, nous les jetâmes dans la mer avec les cérémonies accou-

tumées; mais qui furent accomplies avec une douleur qui ne l'était pas, & qu'il eſt difficile d'exprimer. Bientôt après nous quittâmes cette isle funeſte, après avoir reçu des marques d'une réconciliation ſincère de la part des habitans.

Telle fut la mort, telles furent les ſuites de la mort du capitaine Cook. On ne peut lui refuſer un eſprit fécond & plein de reſſources, une ame forte & courageuſe, une ſagacité rare & une conſtance inébranlable dans les ſituations les plus difficiles & les plus dangereuſes. A beaucoup de génie, il joignait cette forte application ſans laquelle on n'atteint jamais à un grand but, à des effets durables. Une attention conſtante à tout ce qui avait rapport à la marine, le diſtingua dès ſa premiere jeuneſſe; mais il portait cette même attention à tout ce qui pouvait être utile à ſa patrie & aux hommes.

Ses connaiſſances étaient étendues & ne ſe bornaient pas à la navigation: ſon génie, ſon goût pour les ſciences lui avaient fait vaincre les déſavantages de ſon éducation bornée. Ses progrès dans les différentes branches des mathématiques & dans l'aſtronomie, furent ra-

pides, & l'on a vu qu'il était capable des obſervations confiées à des aſtronomes; il parvint même à ſe former un ſtyle clair, d'une préciſion mâle, & qui font diſtinguer l'hiſtoire de ſes voyages, comme ceux-ci le ſont par les faits qu'ils renferment, les deſcriptions dont ils ſont ornés, & les actions courageuſes & pleines d'humanité qu'on y trouve.

Sa perſévérance active eſt ſur-tout remarquable; c'eſt elle qui forme le trait le plus décidé de ſon caractere, & perſonne ne le ſurpaſſa en ce point; il ſe roidiſſait contre tous les obſtacles, & ſa fermeté les lui faiſait ſurmonter. La force de ſon ame le mettait au-deſſus des difficultés & des dangers; ſon courage n'était pas impétueux; il ſavait ſe maîtriſer; ferme dans le péril, il paraiſſait d'autant plus calme que ſa ſituation était plus effrayante. Dans les momens du plus grand danger, quand il avait donné ſes inſtructions & ſes ordres, il ſe retirait dans ſa chambre & il dormait ſouvent du ſommeil le plus tranquille, juſqu'au moment où il s'était preſcrit de nouveaux travaux.

A ces grandes qualités, Cook joignait des vertus aimables. Jamais perſonne ne connut & ne reſpecta mieux les droits de l'humanité.

On ſait avec quelle attention il veillait ſur la ſanté, ſur la ſûreté de ſon équipage: il s'occupa avec la même attention de tout ce qui pouvait améliorer la condition du peuple des isles qu'il découvrit ou qu'il viſita; il excuſait leurs vols, il tolérait leurs petites fautes, & s'occupait plus des moyens de leur empêcher de faire le mal, que de ceux de le punir. C'était avec peine qu'il recourait aux châtimens, & on ne pouvait lui faire plus de plaiſir, qu'en lui offrant des motifs de s'en diſpenſer.

Dans ſa vie privée, il fut un bon époux, un pere tendre, un ami conſtant & ſincere; réſervé, diſcret, modeſte, ſes vertus n'offenſaient point ceux même qui les voyaient avec chagrin. Il était trop prompt quelquefois; mais il n'était point injuſte. Il avait la franchiſe & la ſimplicité de mœurs, qui preſque toujours accompagnent le vrai génie & les grandes vertus. Il n'était ni affecté, ni préſomptueux dans ſes diſcours. Il parlait peu; mais il répondait toujours avec une obligeante ſimplicité, à ceux qui le queſtionnaient pour s'inſtruire. Il était au-deſſus de la vanité; ce défaut eſt celui des petites ames, & ne pouvait l'atteindre.

« C'eſt, dit M. Samwel, avec une ame forte,

„ un jugement fain, une réfolution conftante ; „ un génie particulierement entreprenant, qu'il „ pourfuivit toujours fes projets. Il était vigi- „ lant & actif au degré le plus éminent, froid „ & intrépide dans les dangers, patient & opi- „ niâtre dans les obftacles, fécond en expé- „ diens, fublime dans fes deffeins, ardent à „ les exécuter. Dans aucune circonftance il „ ne pouvait avoir de rival; tous les yeux fe „ tournaient vers lui; il était enfin l'aftre qui „ nous conduifait, & qui en difparaiffant, nous „ laiffa plongés dans les ténébres & le dé- „ fefpoir.

„ Son tempérament était très-fort, & fa „ maniere de vivre fort fobre. Modefte, même „ timide, fa converfation était agréable, fpi- „ rituelle, inftructive. Il femblait quelquefois „ un peu vif; mais fa bienveillance & fon „ affabilité réparaient ce défaut. Sa taille était „ haute; il avait fix pieds de haut, & quoi- „ que fort bien fait, il avait la tête un peu „ petite: fes cheveux étaient bruns, fes yeux „ petits, mais vifs & pleins d'expreffion, fes „ fourcils épais ". L'équipage le chériffait & avait en lui la confiance la plus entiere, fes talens la lui affuraient, comme fes foins pour

le préserver des maladies ou des dangers lui méritaient son attachement. « Modéré, juste, „ dit l'amiral Forbès, mais exact dans la dis„ cipline, il était le pere de son équipage ; „ ses connaissances, son expérience, sa saga„ cité, le rendirent si capable du commande„ ment, que les plus grands obstacles étaient „ surmontés, que la navigation devenait ai„ sée & presque sans danger pour les vaisseaux „ qu'il conduisait ; sa bienfaisance, son infa„ tigable attention, ont introduit un régime „ dans les voyages de long cours, dont les „ effets ont été admirables ".

„ La mort de ce grand homme fut une perte „ pour le monde entier ; mais il doit être sur„ tout regretté des nations qui connaissent le „ prix des grands talens, qui honorent les „ connaissances utiles, & chérissent les sen„ timens de bienfaisance & de générosité, & „ particulierement encore de sa patrie. Elle a „ perdu en lui un navigateur dont les talens „ n'avaient jamais été égalés ; elle l'a perdu „ par une fin déplorable, par la main d'un „ peuple dont il aurait voulu augmenter les „ jouissances.

„ O voyageur, contemple, admire & imite

„ cet homme fupérieur, dont les travaux & „ l'habileté ont reculé les bornes de la phi- „ lofophie, ajouté à la fcience de la naviga- „ tion, & découvert l'ordre admirable & long- „ tems cherché, par lequel Dieu a voulu que „ la terre fe repofât dans un jufte équilibre, „ fans avoir befoin d'un continent Auftral pour „ le produire.

„ Si par fes longues & périlleufes recher- „ ches, Cook n'a pas découvert un nouveau „ monde, il a du moins découvert des mers „ inconnues; il nous a fait connaître des is- „ les, des peuples, des productions naturelles „ dont on n'avait point d'idée. Il fera révéré „ auffi long-tems qu'il fubfiftera une page de „ la modefte rélation de fes voyages, auffi „ long - tems que les Marins fe guideront „ par fa belle carte de l'hémifphère du fud, „ & qu'ils feront affez inftruits pour admirer „ les diverfes routes qu'il y a parcourues, & „ les nombreufes découvertes qu'il y a faites.

„ Si les fervices publics ont droit d'être „ confacrés publiquement; fi l'homme qui a „ étendu la gloire de fon pays, doit en rece- „ voir des honneurs, Cook mérite qu'un mo- „ nument foit élevé à fa mémoire par une

» nation généreuse & reconnaissante. *Virtutis » uberrimum alimentum est honor*, dit Valere » Maxime ".

L'évêque de Carlisle observe qu'un des grands avantages qu'on a retirés de ses dernieres recherches, est d'avoir refuté pleinement des théories imaginaires qui faisaient entreprendre des voyages sans succès. Les philosophes spéculateurs qui faisaient naître ou nourrissaient des espérances, ne feront plus de rêves ingénieux & seront obligés de se soumettre aux régles de la vérité & de l'expérience. Ses voyages ne sont donc pas seulement utiles, en diminuant les dangers & les fatigues des voyages de long cours & dans des mers inconnues; ils le sont encore en ouvrant de nouveaux pays au commerce, & en détournant les nations Européennes de faire de vaines recherches. Il a aidé encore à perfectionner l'astronomie nautique, il a déchiré le voile qui couvrait presque la moitié du globe, & a rendu les plus grands services à la géographie; il a offert de nouveaux faits pour la découverte des causes des marées & des courans, il en a fixé de nouveaux sur les propriétés de la boussole, qui facilitent & étendent la théorie de ses variations; les loix

de la nature en ont été mieux connues, & il a prouvé encore que le phénomène des aurores boréales n'eſt point particulier aux latitudes ſeptentrionales; mais appartient également aux climats froids du nord & du ſud. La Botanique s'eſt enrichie par ſes voyages d'environ douze cents plantes, & l'Hiſtoire Naturelle d'un grand nombre de connaiſſances dans ſes différentes parties. C'eſt ce que prouvera ſur-tout, le grand ouvrage que prépare Sir Joſeph Banks. Il eſt inutile d'ajouter à cette énumération; le lecteur en eſt inſtruit par le précis de ſes voyages.

On ſait que M. Turgot avait ordonné qu'au milieu de la guerre, on laiſſa paſſer les vaiſſeaux de Cook en paix; on ſait encore que le Docteur Franklin voulut que les vaiſſeaux Américains reſpectaſſent auſſi les ſiens, & c'eſt un trait qui annonce l'eſtime qu'il avait inſpirée, même aux plus grands ennemis de ſa nation. L'exemple de ſes travaux a excité l'émulation des autres Nations; les Eſpagnols ont cherché auſſi à faire des découvertes; & Mrs. de la Perouſe & de l'Angle, ne ſont point encore de retour du voyage qu'ils ont entrepris, pour marcher ſur ſes traces. L'établiſſement

formé par les Anglais dans la Baie de Botanique que lui eſt dû encore, il eſt un moyen de ſe délivrer des malfaiteurs ſans leur donner la mort.

Diverſes académies ont propoſé des prix pour ceux qui célébreraient le plus dignement ce célébre navigateur. Trois Anglaiſes l'ont célébré dans des Poëmes : peut-être le lecteur ne ſera pas fâché d'en trouver ici quelques traits ; ils jetteront quelque variété ſur l'uniformité du ſtyle hiſtorique.

" Pourquoi, dit Hannah More, dans ſon Poëme ſur l'Eſclavage ; " pourquoi ces mortels intrépides, qui, au travers des vagues impétueuſes de l'Océan, ſont allés chercher de lointains rivages, guidés par l'inſatiable ſoif de l'or & du pouvoir, qui n'ont jamais été que des conquérans qui ravagent, ou des voyageurs avides qui ſemaient la ruine : pourquoi n'ont-ils pas eu ton ame ſenſible, ô Cook, ainſi que ton amour des arts & ton amour pour le genre humain ? Ah ! s'ils euſſent conçu des projets auſſi nobles, auſſibienfaiſans que les tiens, l'homme n'eut point maudit l'inſtant où il parut aux yeux étonnés d'un autre homme ! Alors, ô ſage philantropie, tes mains généreuſes auraient réuni en une ſociété de freres les mondes

divisés, & les humains, sans regarder si la couleur ou le climat les sépare, vivraient & mourraient dans le doux commerce d'une amitié mutuelle ".

Miss Stuard fit une élégie sur la mort de Cook, dont voici quelques traits. " Quel pouvoir inspira à ce célébre navigateur, le mépris des dangers & d'un repos sans gloire, lui fit braver le brûlant équateur & les rigueurs du pôle antarctique ? C'est l'humanité : c'est elle qui lui fit chercher sur des côtes inconnues, l'homme pauvre, nud, frissonnant, qui habite sous les plus froides zones, & l'Indien basané qui erre dans les immenses déserts où l'ardent Capricorne rougit la terre de ses feux. Sur leurs rivages infertiles il seme les végétaux nourrissans apportés par la généreuse humanité : il unit de ses doux liens les cœurs sauvages & les mains ennemies ; il couvre la terre de ses trésors.... Le sage navigateur fait descendre son bétail sur le rivage de la Nouvelle Zélande, & plante des végétaux d'Europe dans ce sol sans culture. Là, la toison joyeuse, le fruit excellent, l'épi doré sont dûs à ses soins, & par lui, bientôt les troupeaux & les moissons couvrent les fécondes plaines. Déjà ses che-

vreaux joyeux bondiſſent ſur le gazon des prairies ; l'oiſeau, meſſager du jour, fait entendre ſon chant matinal ; l'oie au blanc duvet s'avance ſur la plage, étend ſes aîles & ſe joue majeſtueuſement ſur les ondes ; le taureau rumine le long du rivage effrayé, & ſes mugiſſemens font trembler des peuplades nombreuſes...... Mais hélas ! ſur le haut des rochers qui bordent les rivages d'Albion & dominent la profonde mer, quelle femme triſte, inquiette, promene ſes regards ſur les flots ſolitaires & prie le ciel d'écarter la tempête ? Epouſe infortunée ! C'en eſt fait ; en vain tes yeux avides contemplent les ondes ; tu ne vois que les vagues agitées & blanchiſſantes d'écume qui s'élevent dans le lointain, ce ne ſont point ſes voiles. Ton époux ne reviendra plus. Ses triſtes reſtes ſont diſperſés ſur une rive ſauvage. Eloigne-toi. N'entends-tu point l'oiſeau meſſager des orages & de l'infortune, qui crie en ſillonnant les mers du bout de ſes aîles ? Ne vois-tu pas l'air s'obſcurcir & confirmer ſes funeſtes préſages ! Les eſprits de nuit grondent déjà dans la tempête, & en étendant un voile ténébreux ſur la ſurface des eaux, ils font dreſſer tes che-

veux & palpiter ton ſein. Fuis, épouſe déſolée, fuis, va, rentre dans ta demeure ; pleure, mais ſonge à te conſoler. Quoique tu aies perdu celui qui faiſait les délices de ta vie, quoique l'aſtre qui embelliſſait tes jours ſoit plongé dans une nuit affreuſe, élève tes penſées vers la voûte céleſte, reconnais que ta douleur eſt vaine, qu'elle eſt injuſte peut-être, puiſque l'Angleterre va ériger un buſte immortel à ton époux pour rendre hommage à ſes vertus ; puiſque ſa renommée volant ſur l'aîle des vents, va retentir à jamais dans l'étendue immenſe des cieux ".

Miſs Helène Maria Williams, dans ſon Poëme ſur le Morai, s'adreſſe auſſi à la femme de Cook. „ Mais quelle eſt cette femme qui aime à s'égarer parmi les ombres funebres & qui ſe plaît dans la triſteſſe des tombeaux ? où peut-elle chercher cet orgueilleux morai qu'un ſouvenir trop cher lui rappelle, & où eſt tombé l'ami de l'humanité ? Isles lointaines, c'eſt dans votre ſein, vous qu'environne un immenſe Océan, & qui pendant de ſi longs âges fûtes inconnues, juſqu'à ce que le généreux Cook, guidé par la philantropie, traverſa des mers infréquentées, brava tant d'écueils & parut ſur vos

bords pour y répandre des bienfaits. Il ne reſſemblait point à ces conquérans meurtriers qui ont ſouillé de tant de ſang les vaſtes contrées Américaines : il ne reſſemblait point à quelques enfans de la Grande Bretagne, qui inſultant à la liberté ſi chere à leur noble patrie, vont chercher les rivages d'Afrique pour y briſer les liens les plus doux & les plus ſacrés, pour charger de chaînes peſantes une race de frères... O Cook, cette noble, cette ardente ambition qui répand la douleur & la deſtruction parmi les hommes, te conduiſait par des routes bien différentes, & t'environnait du ſourire de l'amour, de l'eſpérance & de la joie.. Certes, où la cendre d'un héros repoſe, les nations qui ſemblent ſortir à nos yeux du ſein de la nuit, accourrent pour lui donner des témoignages de reconnaiſſance & d'amour. Son tombeau paraît couronné de fleurs, & ce culte qu'on rend aux morts, ce culte inventé par une ame ſenſible, honore les mânes de Cook... Que dis-je, hélas! non, non, les fleurs ne jonchent point ſa tombe. Les vœux, les préſens funeraires ne lui ſont point offerts. Son ſang abreuva une rive ſauvage. Une prière hâtive,

une furtive larme de l'amitié, eſt le ſeul devoir rendu à ſes membres déchiquetés & diſperſés ſur les vagues irritées. Les gouffres du profond Océan recèlent les reſtes du navigateur qui a péri loin de ſon toit domeſtique ; loin de celle, hélas, dont les vœux & les ſoupirs ſuivaient fidélement ſa courſe périlleuſe, de celle dont la tendre penſée aimait à errer avec lui ſur des mers inconnues & dans des contrées nouvelles, de celle qui ſema longtems, des fleurs que lui préſenta l'eſpérance, la ténébreuſe route de la tempête.

Cependant, brave Cook, des lauriers immortels te couronnent, tandis que la reconnaiſſante Albion t'éleve un tombeau de marbre & un buſte honorable, qui atteſteront à jamais tes talens & tes vertus ; tandis que jalouſe d'entendre tes louanges, elle commande à la muſe de l'hiſtoire de les conſacrer dans ſes faſtes, les ſauvages habitans des contrées lointaines que tu découvris répéteront ſouvent ton nom ſacré, &c.

Un de nos meilleurs Poëtes Français, l'abbé de l'Ile dit auſſi dans ſon Poëme des Jardins :

Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai les ſages,
Qui dans un noble exil, ſur de lointains rivages,

Cherchaient

Cherchaient ou répandaient les arts consolateurs ;
Toi sur-tout, brave Cook, si cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France & l'Angleterre,
Toi qui dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis, Triptoleme nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiais la furie,
Ta voile en arrivant leur annonçait la paix,
Et ta voile en partant leur laissait des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance,
Ses vertus en ont fait notre concitoyen,
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brulans, fendu des mers de glace,
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul, sur les vastes mers, son vaisseau fut sacré
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux sauvages.

Les Anglais ne se sont pas bornés à de stériles éloges. La société royale de Londres fit frapper des médailles d'or & d'argent, autour desquelles on lisait: *Jac. Cook Oceani investigator acerrimus*, & sur l'exergue *Reg. Soc. Lond. Socio suo.* Sur le revers l'Angleterre tient un globe : il y a autour *Nil intentatum nostri liquere ;* & sur l'exergue : *Aus.*

piciis Georgi III. On en envoya une au roi de France qui avait protégé ses vaisseaux, & à l'impératrice de Russie qui leur avait ouvert les ports de ses Etats; on en donna une à la veuve de l'homme illustre qu'on célébrait. Sir Hugh Pallifer fit conduire dans sa maison de campagne de Buckinghamshire un monument sur lequel est une colonne où on lit les faits & le caractère de Cook tracés de la main de l'amiral Forbés. Le roi a fait une pension de 200 livres sterlings à sa veuve, & une de 25 livres à chacun de ses fils, avec le don d'une cotte d'armes. Il en avait trois alors; l'un d'eux est mort depuis dans le vaisseau le *Tonnant*, submergé à la Jamaïque par l'ouragan de 1780. L'aîné de ceux qui vivent encore, sert dans la marine & s'y montre digne d'éloges. On a donné aussi à Madame Cook la moitié du produit des cartes & des desseins relatifs à son dernier voyage dans l'Océan Pacifique. On pense encore à élever un monument dans l'église de Westminster à ce voyageur célébre.

Nous ne devons pas terminer ce voyage sans dire ce que devinrent les vaisseaux Anglais après la mort de leur chef: ils sortirent

de la baie fatale de Karakakooa, le 22 Février 1779; battus par des vents contraires, ne trouvant point de lieux commodes pour faire leur provision d'eau, ils résolurent de se rendre à Atooi, & jetterent l'ancre dans le lieu où ils s'étaient d'abord arrêtés lorsqu'ils découvrirent ces isles. Les Anglais y descendirent, commercerent avec les habitans, firent leur provision d'eau; mais ce ne fut que par une prudence extrême qu'ils parvinrent à s'en tirer heureusement & sans combat. Le lendemain, ils trouverent que les chefs avaient dispersé toute la cohue inquiétante du peuple: l'isle était divisée entre deux chefs qui se disputerent d'abord les chèvres qu'ils y avaient laissées, & ensuite le pouvoir souverain.

Les Anglais quitterent cette isle le 15 Mars; ils chercherent celle de Modooppapa dont les naturels leur avaient indiqué la position, & ne purent la trouver; ils cinglerent vers la baie d'Awatska; & s'occuperent dans cette traversée à reparer leurs canots & leurs cordages, & à chercher inutilement des isles que des oiseaux leur annonçaient; ils ne découvrirent pas même celle de *Rica de Plata*, ni les ter-

res de Gama, quoiqu'ils traversassent les degrés qui en indiquent les situations respectives. Ils furent sur le point d'être submergés par les voies d'eau qui les fatiguerent par l'exercice continuel de la pompe ; des coups de vent les mirent en danger. Après avoir éprouvé une chaleur excessive, ils furent exposés à un froid extrêmement rigoureux, & la santé de plusieurs en fut altérée. Enfin le 23 Avril, ils découvrirent la terre : c'étaient les terres qui environnent la baie d'Awatska : elles étaient couvertes de neige & bornées par des chaînes de montagnes dont les sommets se perdent dans la nue. Ils entrerent dans la baie après avoir été tourmentés par des vents orageux & d'épais brouillards. Leurs yeux cherchaient envain la ville qu'on leur y avait annoncée ; enfin ils découvrirent sur une langue de terre une trentaine de misérables maisons de bois, & des huttes de forme conique élevées sur des perches : c'était là la ville de *Pétropaulowska*.

Si la ville n'était qu'un pauvre hameau, du moins les hommes qui l'habitaient ne furent point des hommes féroces ; les Anglais y trouverent de l'humanité, des sentimens

honnêtes, du défintéressement; mais le pays était pauvre & le climat extrêmement froid. Ils n'y trouverent pas de provisions, & pour s'en pourvoir, ils furent obligés d'envoyer quelques-uns des leurs à Bolcheresk. Ceux-ci s'y rendirent dans des traîneaux d'un bois dur; ils ont la forme d'un croissant, sont ornés de peintures, de lanieres de cuir & de clochettes dont le son encourage cinq chiens qui y sont attelés, qu'on dirige avec la voix, qu'on dresse avec soin & qu'on nourrit avec du poisson pourri. Ils traverserent un grand espace de pays qui leur parut assez pittoresque, & furent reçus du gouverneur Behm avec autant d'honnêteté que de générosité. Ils lui montrerent avec confiance leurs cartes & lui développerent leurs desseins. La ville de Bolcheresk, est située dans une plaine basse & marécageuse, d'environ 14 lieues de long & qui se termine dans sa largeur à la mer d'Okotsk; elle est arrosée par la Bolchoireka: les maisons en sont uniformes, toutes bâties en bois, toutes couvertes de gramen. On y compte cinq à six cents ames. On voulut les amuser par des danses qui étaient très-insignifiantes; mais la bonté, l'attentive prévoyance avec la-

quelle on pourvut à leurs befoins, les auraient pu faire paraître même intéreffantes : ils fe rendirent enfuite à leurs vaiffeaux, après avoir fait leurs adieux au chef & aux habitans qui les accompagnerent par des chants doux & mélancoliques. Le gouverneur les fuivit; & leur reconnaiffance dirigea l'accueil qu'ils lui firent : les matelots même fe priverent d'eau-de-vie dont ils ne pouvaient fupporter la privation dans des climats chauds, & qui leur était néceffaire dans un pays fi froid, afin d'en pouvoir offrir aux Ruffes pour les récompenfer du tabac dont ils leur avaient fait préfent.

Si la ville de St. Pierre & St. Paul était mal pourvue en alimens, elle était riche en poiffons : les plus communs font les poiffons plats, la morue, la truite & le hareng : la baie en offre d'excellens, ils en falerent & mirent dans des barils une bonne provifion. Les végétaux commençaient à s'y montrer, & l'on s'en nourrit. On s'y fit auffi une grande fête de manger du bœuf frais : il y avait près de deux ans & demi qu'ils en étaient privés. Ils perdirent là cependant un de leurs matelots. Ils y guérirent les Ruffes attaqués du fcorbut, furtout avec le moût de biere.

Ils reçurent 180 quintaux de farine de seigle & vingt bêtes à corne des Russes, & leverent l'ancre pour continuer leurs recherches; un vent impétueux les balotta quelque tems: dans cet intervalle un bruit sourd semblable à un tonnerre éloigné se fit entendre, & l'air fut chargé d'une poussiere qui couvrit les vaisseaux au lever de l'aurore. Elle sortait d'un volcan situé sur le côté septentrional de la baie : les explosions se succéderent ; du fraisil, de petites pierres en sortaient en bouffées: sur le soir les éclairs, les tonnerres se joignirent à ses mouvemens; les vapeurs du soufre, la profonde obscurité où laissaient les feux du ciel lorsqu'ils étaient éteints, rendirent cette nuit effrayante. Le volcan était à huit lieues des vaisseaux. Le pays n'offrait plus que des taches de neige dans la plaine, les montagnes seules en étaient couvertes. On détermina la position du Kamtchatka & l'on s'avança vers le nord, en suivant les côtes, environnés d'oiseaux marins, de baleines, de veaux de mer & de chevaux marins. On fixa la position des deux extrêmités du vaste golphe d'Anadyr où se jete le fleuve de ce nom. Près de l'un de ces caps est l'isle St. Laurent, sous le 63 deg.

47 m. de latitude. Elle a trois lieues de tour; elle eſt toujours couverte de neige, & tout y annonce une terre ſtérile & déſolée, même dans le continent qui l'avoiſine.

Les Anglais parvinrent aux isles *Saint-Diodème*, près du cap le plus oriental de ce continent : ils avaient déjà rencontré d'énormes monceaux de glace ; bientôt ils en virent une vaſte plaine, & dès-lors ils déſeſpérerent de pouvoir pénétrer plus loin : ils chercherent le continent d'Amérique entre le 68 & le 69 d. de latitude ; ils le virent ; mais les glaces ne leur permirent pas de l'atteindre : il était encore à dix lieues des vaiſſeaux. Ils s'avancerent encore au travers des glaces & des bois flottans, & ſuivirent les bords de la vaſte plaine de glace : les morceaux qui s'en étaient détachés, heurtaient ſi fortement les flancs des navires, qu'ils en étaient ébranlés & endommagés. Cependant ils étaient parvenus ſous le 69 d. 12 m. & avaient ſuivi le champ de glace pendant un eſpace de 40 lieues, ſans y trouver d'ouvertures par l'une deſquelles ils puſſent s'en dégager. Ils réſolurent alors d'attendre une ſaiſon plus avancée, & ils revinrent vers le ſud ; mais là même ils ſe virent environnés de gla-

ces, & furent forcés de s'échapper vers le nord où ils découvrirent un détroit: en quelque lieu qu'ils dirigeassent leurs vaisseaux, le même obstacle insurmontable se présentait à eux. Après avoir oscillé, pour ainsi dire, entre les côtes des deux continens, désespérant de voir jamais ces plaines de glace s'ouvrir pour leur laisser un passage, ils résolurent de revenir sur leurs pas & de tenter de trouver un passage en suivant les côtes de l'Asie. Mais partout les glaces s'opposerent à leur passage; ils parvinrent sous le 69 d. 30 m. & bientôt menacés du naufrage, ils furent forcés de rebrousser, & de chercher un port pour reparer leurs vaisseaux ébranlés. Il parut que de nouvelles tentatives étaient inutiles, & qu'il fallait regagner la baie d'Awatska.

C'est dans cette route qu'on perdit le capitaine Clerke; il languissait depuis long-tems de consomption; son courage, sa résignation, une forte de gaîté qu'il conserva jusqu'à la mort, consolerent, en quelque maniere, ses compatriotes, qui s'en voyaient privés avec de vifs regrets. Il avait servi dans la marine dès sa plus grande jeunesse, s'était trouvé dans plusieurs combats, surtout à celui de la *Bellone* & du *Courageux*, où il tomba

dans la mer avec le mât d'artimon, & en fut retiré par des canots. Il fit le tour du monde avec le *Dauphin*, avec la *Résolution*. Il brava les frimats du nord, quoiqu'il sentit bien qu'une douce chaleur pouvait seule le sauver, & il sacrifia sa vie à son devoir.

Le capitaine Gore lui succéda sur la Résolution, & le lieutenant King devint capitaine de la Découverte. Celui-ci continua le journal du voyage. Deux jours après la mort de Clerke, les vaisseaux jeterent l'ancre dans le havre de St. Pierre & St. Paul. On y ensevelit M. Clerke au pied d'un arbre, on y repara les agrêts & les vaisseaux, on y rétablit la santé des matelots exténués de fatigue, on y reçut de nouvelles provisions, & l'on en partit le 8 Octobre pour revenir en Europe, en passant au levant du Japon.

Après avoir suivi les côtes du Kamtchatka, les Anglais découvrirent l'une des isles Kouriles, nommée par les Russes *Paramousin* ; c'est une terre élevée, alors couverte de neige, & située sur le 49 d. 49 m. de latitude : elle a environ vingt lieues de long : ce fut la seule qu'ils purent découvrir, des vents impétueux ne leur permirent point de visiter ni ces isles, ni celles de *Zellang* & de *Kunashir*, malgré le desir qu'ils avaient d'en

donner une idée plus nette que les voyageurs précédens n'ont pu ou su le faire. Le 26, ils découvrirent les côtes du Japon; elles parurent élevées, inégales; celle au nord était plus basse. Ils crurent voir le cap Nambu ou Nabo, auquel une ville qu'ils ne purent voir donne son nom: le pays parut couvert de bois & semé de hameaux & de maisons éparses: ils perdirent de vue cette terre, puis la recouvrerent; des vaisseaux Japonois effrayés passerent devant eux, mais ils ne leur parlerent point, pour ne pas les effrayer davantage. Des vents impétueux se leverent encore, tourmenterent leurs vaisseaux, déchirerent leurs voiles & les forcerent de s'éloigner des terres de cet empire sans y faire de nouvelles observations. Ils tournerent leurs vues sur la Chine, & le 14 Novembre ils découvrirent deux isles: en s'approchant de l'une d'elles, ils en apperçurent une troisieme: celle dont ils s'approcherent avait 5 lieues de long, & présente l'apparence d'un volcan; la terre y est différemment colorée, & répand une forte odeur de soufre: ils la nommerent *isle de soufre*; çà & là on y découvre quelque verdure: les deux autres isles paraissent n'être formées que de deux hautes montagnes. Ces isles sont entre le 24 deg. 22 min.

de latitude feptentrionale & le 25 d. 44 m. de longitude.

Les Anglais tendirent enfuite vers les isles *Bashées ;* mais ils les manquerent, parce qu'ils en crurent le comodore Byron & M. Wallis, qui les placent quatre degrés plus au couchant qu'elles ne font. Ils rencontrerent les écueils de Prata dont ils eurent affez de peine à fe dégager, s'avancerent vers Macao, virent les *Lemas*, isles dénuées de bois, prirent des pilotes Chinois, & jeterent enfin l'ancre dans le port où ils tendaient. Ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à y obtenir les chofes néceffaires pour reparer leurs navires & pour les provifions néceffaires ; tout fe fait en Chine avec réflexion, ou du moins avec une lenteur qui en a l'apparence ; les vaiffeaux Anglais leur fournirent de ces derniers en fe retranchant leur fuperflu, & ils purent penfer à leur retour.

On leur montra dans un jardin d'un particulier de Macao, le rocher fur lequel on affure que Le Camoens compofa fa Lufiade ; il forme une voûte qui eft l'entrée d'une grotte creufée dans la colline fituée derriere le roc : il eft ombragé par de grands arbres & domine fur une vafte & magnifique étendue de mer, ainfi que fur les isles qui y font répandues.

C'eſt ici qu'ils apprirent que les vaiſſeaux Français avaient ordre de les laiſſer paſſer ſans les inquiéter. On leur dit auſſi que le Congrès Américain avait donné les mêmes ordres ; mais que l'Eſpagne n'avait pas ſuivi cet exemple : ils mirent donc leurs vaiſſeaux en état de défenſe, & réſolurent de n'attaquer ni vaiſſeau Français, ni vaiſſeau Américain.

Ils quitterent Macao le 12 Janvier 1780 ; le vent les favoriſa & leur permit d'examiner la ſituation du banc de *Macclesfield* & de le ſonder : leur examen confirma la poſition que lui a donnée M. Dalrimple dans ſa carte. Tourmentés par les vents & les vagues, ils atteignirent *Pulo-Sapata*, isle petite, élevée, ſtérile, qui doit ſon nom à ſa forme qui eſt celle d'un ſoulier, mais les vents la leur firent dépaſſer : ils tendirent vers *Pulo-Candore* & y jeterent l'ancre : ils y appellerent, ils y chercherent quelque tems des habitans ſans y en trouver, la peur les avait fait fuir : tandis que les uns cueillaient des choux palmiſtes, d'autres chercherent à ſe procurer des buffles, animaux redoutables pour l'homme, mais qui ſe laiſſent conduire paiſiblement par de faibles enfans : ils en embarquerent huit, & quitterent bientôt

cette terre qui eſt élevée, montueuſe, environnée d'isles plus petites; ſa forme eſt celle d'un croiſſant: elle a 8 milles de long ſur deux de large. On y trouve auſſi des cochons très-gras, beaucoup de fruits, de ris, des bananes, des oranges, des grenades, des lézards, des guanos. Les bourgades y ſont formées de cabanes de roſeaux très-bien entrelaſſés.

Ils s'éloignerent de ces isles, virent *Pulo-Timoan*, *Pulo-Puiſſang*, *Pulo-Aor*, *Pulo-Taya*; puis ils franchirent le détroit de *Banca*, découvrirent l'isle de *Java*, entrerent dans le détroit de la Sonde, & vinrent jeter l'ancre près de l'isle de Cracatoa, la plus méridionale de celles qui ſont à l'entrée du détroit, & où l'on trouve un bon abri contre les vents, de l'eau pure & un air ſain: on y cultive le ris, elle eſt couverte d'arbres; ſon chef eſt ſoumis au roi de Bantam.

Ils trouverent à l'isle du Prince où ils ſe rendirent, de la groſſe volaille, des tortues, une eau aſſez bonne. Ils ſe hâterent de s'éloigner de Java dont le climat funeſte ſe faiſait déjà ſentir par les fiévres putrides & malignes, les rhûmes, les maux de tête, la langueur extrême qui ſe répandirent dans les équi-

pages : tous guérirent ; & l'on tendit vers *Ste. Héléne* ; mais la néceſſité de ſe fournir d'un gouvernail les obligea de ſe rendre au Cap où ils entrerent le 13 Avril.

Là ils apprirent que les Eſpagnols avaient reçu ordre de ne point les attaquer : ils y virent le colonel Gordon, l'homme qui connaît le mieux la partie méridionale de l'Afrique ; l'hiſtoire de ſes voyages ſera intéreſſante.

Ils quitterent le Cap le 9 Mai, & jetterent l'ancre en Angleterre le 22 Août ; tous étaient en bonne ſanté ; & c'était le fruit des habitudes que Cook avait données à ſon équipage, & aux réglemens qu'il avait fait exécuter avec ſoin.

FIN.

